This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

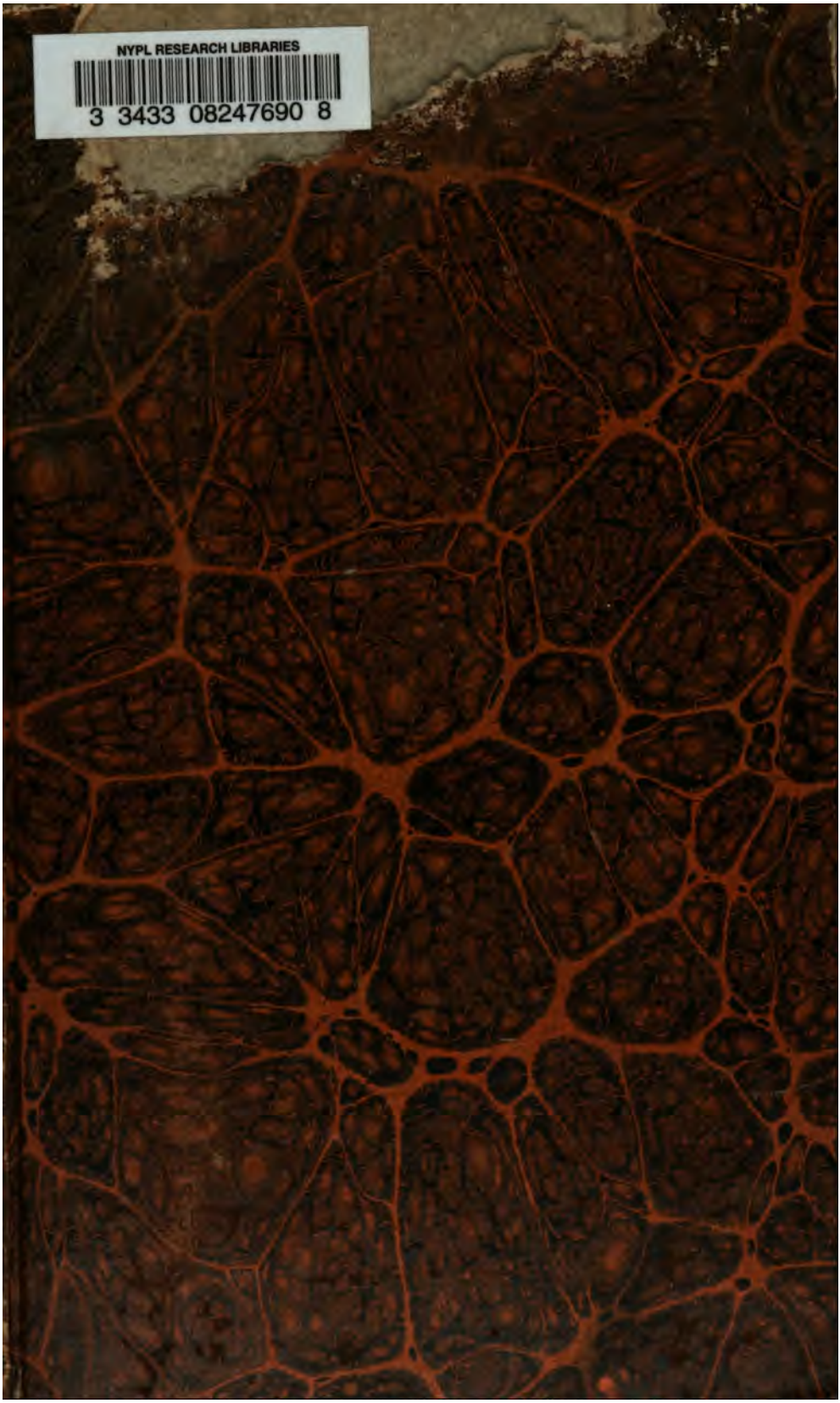
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

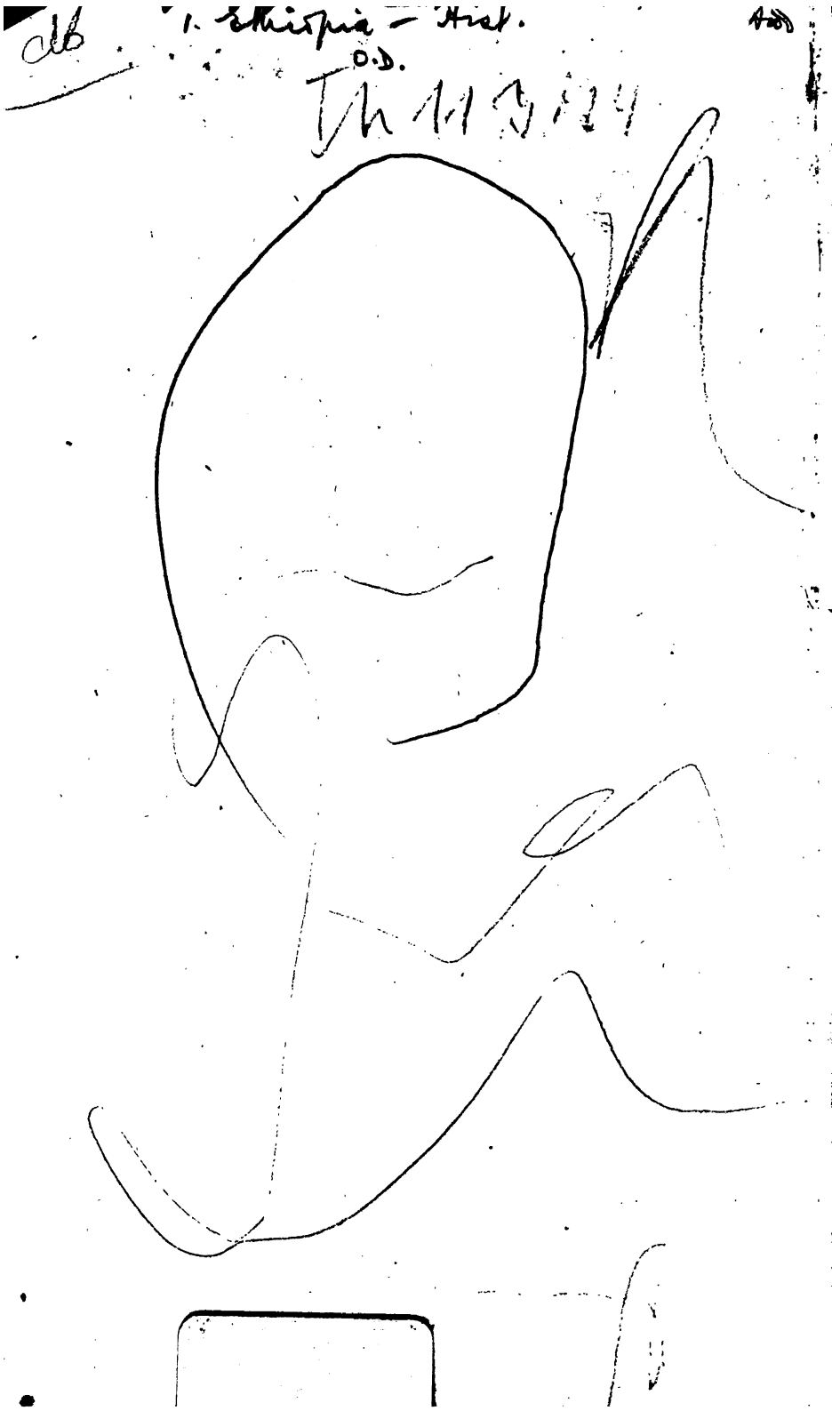
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

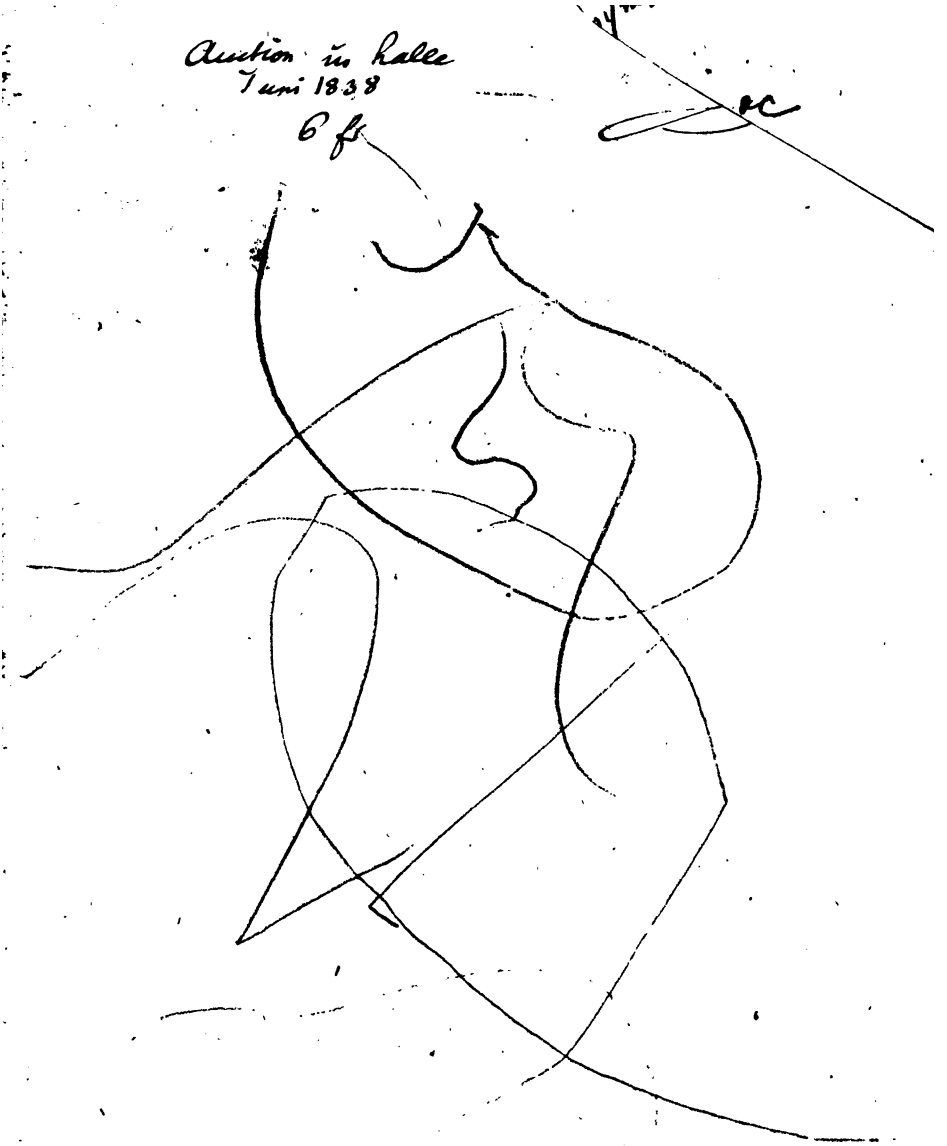
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

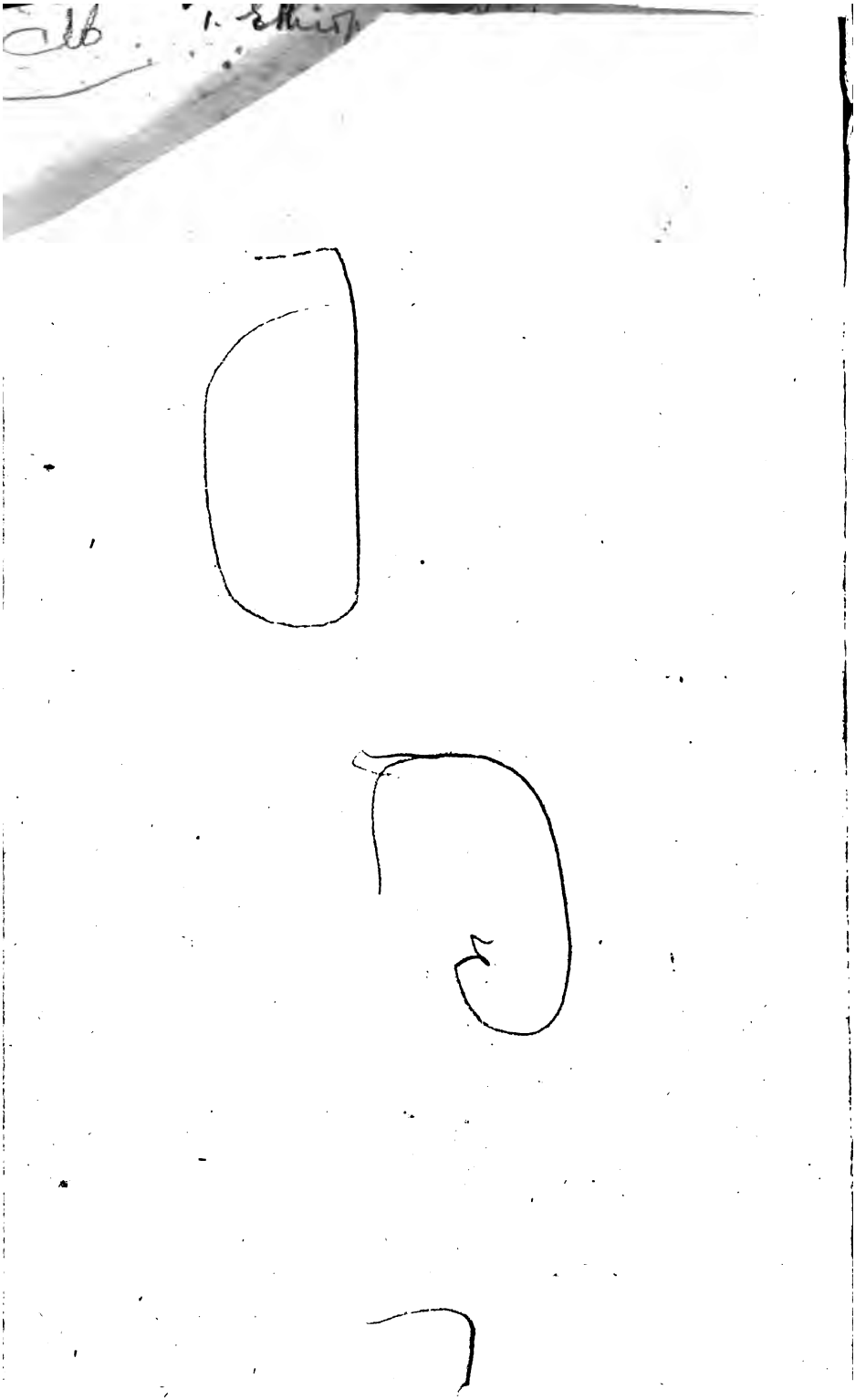

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08247690 8



db 1. Ethiopia – Hist. Add
O.D.
Th 11 3 24



BLK
Lot 0



P. Hieronymus Lobo's, ꝛc

eines portugieſiſchen Jeſuiten,

Reiſe nach Habeſſinien,

und

zu den Quellen des Nils.

Aus dem Franzöſiſchen.

Mit einer
Einleitung, Anmerkungen, Zuſäzzen, zweifachem Anhange,
und einer

Beſchreibung von Habeſſinien,

vermehrt und herausgegeben
von

Theophil Friedrich Ehrmann. ꝛc

Erſter Theil.

Mit einem Kärtchen.

Zürich, bey Orell, Gegner, Füßli und Compagnie, 1793.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
840746A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1936 L

Vorrede.

Nebſt einer Vertheidigung des P. Hieronymus Lobo's gegen die Ausfälle des Ritters Jakob Bruce.

Schon vor mehr als zwölf Jahren, da ich mit leidenſchaftlicher Begierde alle Quellen und Hülfsmittel zu meinem Lieblingsſtudium, der Erdkunde, zuſammenſuchte, fiel mir die ziemlich ſelten gewordene Le Grandſche Ausgabe von Pater Lobo's Reiſe nach Habeſſinien in die Hände; ich las ſie mit groſſem Vergnügen; ich verglich ſie mit allen anderen Schriften über dieſes Land, deren ich damals habhaft werden konnte; ich ſtudierte ſie, und gab mir alle Mühe, es in dieſem Studium weiter zu bringen.

Ich fand, daß Kritiker von Anſehn und Gewicht, Lobo's Glaubwürdigkeit anerkannt hatten; ich fand in Lobo's ungeſchminkter, aufrichtiger und beſcheidener Erzählung ſeiner Reiſeſchikſale einen ſprechenden Beweis dafür, welcher durch die Ue-

bereinstimmung seiner Nachrichten mit den Reisebemerkungen Anderer noch sehr erhöht wird; ich fand, daß Lobo's Reisebeschreibung unter den wenigen anderen, welche damals vorhanden waren, die beßte und interessanteste sey — denn Poncet's Glaubwürdigkeit war noch von keinem Bruce in Schutz genommen worden — und kam schon damals auf den Gedanken, diese Reisebeschreibung zu verdeutschen, und mit Anmerkungen und Zusäzzen herauszugeben. Mancherley Zwischenfälle hinderten die Ausführung dieses Entwurfs; doch verlor ich ihn nie aus den Augen; ich sammelte mit Begierde alles, was ich zur Kunde von Habessinien gehöriges auffinden konnte.

Unterdessen kam die erste Nachricht von Bruce's Reise nach Habessinien zu meiner Wissenschaft; ich hörte und las Dinge von diesem Manne, die meine Erwartung auf das Höchste spannten, und harrte mit unbeschreiblicher Sehnsucht auf die versprochene und so übermässig lange zögernde Erscheinung seiner Reisebeschreibung

Da ich nicht anders vermuthen konnte, als daß ein Mann, wie Bruce, dessen grosse Kenntnisse und Verdienste ich rühmen hörte — ein Britte, der

in der leztern Hälfte des achtzehnten Jahrhunderts ganz allein in der Abſicht, die Erdkunde zu erweitern, die gefahrvollſte Reiſe in ein fernes Land unternommen, der dieſe Reiſe glücklich vollbracht, mehrere Jahre in dem Lande ſelbſt gelebt hat, und mit einem Schazze neuer Kenntniſſe beladen in ſein Vaterland zurükgekehrt iſt, und dann eine lange Reihe von Jahren zur Ordnung und Auseinanderſezzung ſeiner eingeſammelten wiſſenſchaftlichen Reichthümer aufwandte — da ich nicht anders vermuthen konnte, als daß ein ſolcher Mann uns ein klaſſiſches Werk liefern, und die Erdkunde mit ſo vollſtändigen, ausführlichen, wichtigen, treuen Nachrichten bereichern würde, daß jede andre Reiſe- oder Landbeſchreibung von Habeſſinien — von welchen wir ohnehin keine ſehr reichhaltige beſizzen — ganz dadurch entbehrlich würde — ſo gab ich meinen Gedanken an Lobo wieder auf.

Aber wie ſehr wurde ich getäuſcht, als ich das ſo Bändereiche Bruceſche Werk zum erſten Male gierig, ich darf ſagen, mit wahrem Heißhunger durchblätterte, und ſo wenig Befriedigung fand! — Ich las nun das Werk mit Aufmerkſamkeit durch, und fand ſo vielen Stoff zum gerechteſten Mis-

bereinstimmung seiner Nachrichten mit den Reisebemerkungen Anderer noch sehr erhöht wird; ich fand, daß Lobo's Reisebeschreibung unter den wenigen anderen, welche damals vorhanden waren, die beßte und interessanteste sey — denn Poncet's Glaubwürdigkeit war noch von keinem Bruce in Schutz genommen worden — und kam schon damals auf den Gedanken, diese Reisebeschreibung zu verdeutschen, und mit Anmerkungen und Zusäzzen herauszugeben. Mancherley Zwischenfälle hinderten die Ausführung dieses Entwurfs; doch verlor ich ihn nie aus den Augen; ich sammelte mit Begierde alles, was ich zur Kunde von Habessinien gehöriges auffinden konnte.

Unterdessen kam die erste Nachricht von Bruce's Reise nach Habessinien zu meiner Wissenschaft; ich hörte und las Dinge von diesem Manne, die meine Erwartung auf das Höchste spannten, und harrte mit unbeschreiblicher Sehnsucht auf die versprochene und so übermässig lange zögernde Erscheinung seiner Reisebeschreibung

Da ich nicht anders vermuthen konnte, als daß ein Mann, wie Bruce, dessen grosse Kenntnisse und Verdienste ich rühmen hörte — ein Britte, der

in der leztern Hälfte des achtzehnten Jahrhunderts ganz allein in der Absicht, die Erdkunde zu erweitern, die gefahrvollste Reise in ein fernes Land unternommen, der diese Reise glücklich vollbracht, mehrere Jahre in dem Lande selbst gelebt hat, und mit einem Schazze neuer Kenntnisse beladen in sein Vaterland zurükgekehrt ist, und dann eine lange Reihe von Jahren zur Ordnung und Auseinandersezzung seiner eingesammelten wissenschaftlichen Reichthümer aufwandte — da ich nicht anders vermuthen konnte, als daß ein solcher Mann uns ein klassisches Werk liefern, und die Erdkunde mit so vollständigen, ausführlichen, wichtigen, treuen Nachrichten bereichern würde, daß jede andre Reise- oder Landbeschreibung von Habessinien — von welchen wir ohnehin keine sehr reichhaltige besizzen — ganz dadurch entbehrlich würde — so gab ich meinen Gedanken an Lobo wieder auf.

Aber wie sehr wurde ich getäuscht, als ich das so Bändereiche Bruceſche Werk zum ersten Male gierig, ich darf sagen, mit wahrem Heißhunger durchblätterte, und so wenig Befriedigung fand! — Ich las nun das Werk mit Aufmerksamkeit durch, und fand so vielen Stoff zum gerechtesten Mis-

trauen in einen Mann, der sich so ganz der gränzenlosesten Eigenliebe überließ, daß er zum Windbeutel ward — so viele Ursache zum Unwillen über einen Reisebeschreiber, der mehr von sich selbst, als von den Ländern spricht, die er uns schildern sollte, der uns so dürftige Nachrichten mittheilt, wo er die ausführlichsten Beschreibungen geben sollte — daß ich mich nicht enthalten konnte, auszurufen: Der Berg hat geboren! —

Die Kenner sind nun alle einig darinn, daß das ganze Publikum in seinen Erwartungen von dem Ritter Bruce gewaltig getäuscht worden ist.

Die gerechten Vorwürfe, die ihm von allen Seiten gemacht worden sind, und noch weiter gemacht werden können, will ich hier nicht aufzählen; ich werde an einem andern Orte darüber sprechen.

Nur den einzigen berühre ich hier, welcher die Herausgabe dieses gegenwärtigen Werks veranlaßt hat — den Vorwurf:

Daß Bruce, statt uns eine vollständige, ausführliche, treue Beschreibung von Habessinien und dessen Bewohnern zu liefern — da er doch gewiß die beßte Gelegenheit dazu hatte, da er es wahrscheinlich gekonnt hätte — uns mit zerstreuten, meist

nur kurzen, flüchtigen und unvollständigen Nachrichten abgespeiset hat.

Diese Klage des Erdforschers ist völlig gegründet, und von Kennern mehrmals wiederholt worden.

Bruce hat also seine Vorgänger gar nicht entbehrlich gemacht; im Gegentheil nöthigt er uns sogar, durch den von ihm selbst erregten Verdacht in seine Zuverlässigkeit, die älteren Schriftsteller über Habessinien zu Rathe zu ziehen, wenn wir seine eigenen Bemerkungen mit der erforderlichen Behutsamkeit benuzzen wollen; und dies um so mehr, da es nicht schwer ist, sich durch den Augenschein zu überzeugen, daß er sehr vieles von seinen Vorgängern entlehnt hat, ohne der Quellen zu erwähnen, aus welchen er schöpfte.

Dies Alles bestimmte mich, meinen alten Entwurf wieder hervorzusuchen.

Ich entschloß mich aber nun, nicht nur Lobo's Reisebeschreibung verdeutscht mit Anmerkungen und Zusäzzen herauszugeben, sondern auch das Wichtigste über Habessiniens natürlichen, sittlichen und politischen Zustand aus den besten älteren Schriftstellern zu sammeln, in ein Ganzes zusammen zu reihen, und mit Bruce's Nachrichten zu vergleichen.

Dadurch hoffte ich, dem Geographiefreund, so wie dem Erdforscher die grosse Mühe zu ersparen, eine Menge in verschiedenen Sprachen geschriebener zum Theil selten gewordener voluminöser Bücher zu durchblättern, wenn er befriedigende Nachrichten über Habessinien sammeln will, die er in Bruce's Werk vergeblich sucht, oder wenn er welche darinn findet, an ihrer Zuverlassigkeit zweifeln, und sich bey Andern Raths erholen muß.

Dann möchte eine solche kritische Kompilazion auch wohl dazu dienlich seyn, Bruce's Autorität genauer prüfen zu können, als es bey Ermangelung der dazu nöthigen Schriften möglich ist. Ich bin durch Bruce's Plagiate und .... durch andre Bemerkungen überzeugt worden, daß die älteren Schriftsteller über Habessinien nicht mehr so bekannt sind, als sie es verdienen — ich suchte deswegen auch diesem Mangel, so viel mir möglich war, in diesem Werke abzuhelfen.

Daß ich aber hier nur einen Versuch wagte, zur Ausfüllung jener grossen Lükke in unsrer Erdkunde Etwas beyzutragen, und daß ich mir nicht schmeicheln darf, die Lükke selbst ausgefüllt zu haben, daran ist die Beschränktheit meiner Kräfte

und meine ziemlich ungünstige Lage Schuld; was diese beyden mir nicht unmöglich machten, das that ich, und glaube dabey, daß dieser Versuch einstweilen die Stelle eines vollständigern Werkes über Habessinien vertreten, und dem Geographiefreunde, wie dem Erdforscher, unterdessen einige Befriedigung geben könne, bis ein zweyter Ludolf kömmt, und: es werde Licht! — über die Kunde von Habessinien ausruft.

Ausser meinem ersten Führer Ludolf, benüzte ich von älteren Schriftstellern über Habessinien vorzüglich einen Alvarez, Bermudez, Lobo, Poncet, Damian a Goes und La Croze. Mehrere Urquellen standen mir nicht zu Gebot; doch denke ich, daß diese zu meinem Zwekke schon hinreichend waren; ich suchte sie mit kritischer Sorgfalt zu gebrauchen; ob es mir gelang? — muß den Kennern zur Entscheidung überlassen werden! — Diese und andre von mir zu Rath gezogenen Schriftsteller habe ich bey jeder Stelle, wo es nöthig schien, in den Anmerkungen genannt.

Ich kehre jezt wieder zu unſerm Pater Lobo zurük, deſſen Vertheidigung gegen Bruce's Ausfälle ich übernehmen muß, da ſogar ein Blumenbach ſich durch dieſe verleiten ließ, in ſeiner Vorrede zur deutſchen Ueberſezzung der Bruceſchen Reiſe dem guten Miſſionar alle Glaubwürdigkeit abzuſprechen.

Dieſes Urtheil eines ſo gelehrten und berühmten Mannes, verbunden mit den Scheingründen, welche Bruce anführt, wäre ſtark genug, den Pater Lobo um allen Kredit zu bringen, da dieſer ohnehin ſo wenig bekannt iſt.

Wenn man aber bedenkt, daß es auch dem gelehrteſten Manne geſchehen kann, daß er, ohne Zeit zur nähern Prüfung zu haben, einem Andern auf ſein Wort glaubt — wenn man bedenkt, daß es ganz auſſer dem Berufe des berühmten Blumenbach's lag, ſich tief genug in die Kunde von Habeſſinien hineinzuſtudieren, um Bruce's Glaubwürdigkeit gegen die eines Lobo abwägen zu können — und daß, zur Ehre der Litteratur, Beyſpiele von Schriftſtellern, die Andern mit ſolcher Unverſchämtheit Fehler andichten, um ihren eigenen Glanz zu erhöhen, ſo ſelten ſind, daß der un-

befangene Biedermann leicht zu entschuldigen ist, wenn er sich von einem solchen Frechen irre führen läßt — so wird man wohl einsehen, daß auch ein Blumenbach zu einem solchen Irrthum verleitet werden konnte. —

Wer Bruce's Werk durchstudiert, dem wird es auffallen, daß Bruce die Jesuiten so sehr herabwürdigt, die doch so vieles für die Kunde von Habessinien gethan haben. — Man wird noch mehr erstaunen, wenn man das, was sie hierinn gethan haben, mit dem, was jener that, vergleicht, und offenbar findet, daß er bloß auf ihren Schultern stehend so hoch herab sprechen kann.

Wenn man aber den stolzen Britten so aufgeblasen auf seinem Steckenpferde daher galoppiren und alles niederreiten sieht — wenn man den Punkt erblikt, um welchen seine Eitelkeit sich im ewigen Zirkel herumdreht — wenn man im ganzen Werke überall den Beweis findet, daß er seine höchste Glükseligkeit darein sezt, der erste Entdekker der Nilquellen zu seyn; und wenn man dann sich überzeugt: daß dieser Ruhm nicht ihm, sondern den portugiesischen Jesuiten gebührt, und daß Bruce um so mehr dadurch gekränkt seyn muß-

te, als er Werth in diesen Ruhm sezte — ich vermuthe, daß er erst nach seiner Rükkunft die für ihn so peinliche Entdekkung machte, daß die Jesuiten die Nilquellen vor ihm schon gesehen haben — so wird man den Grund leicht finden, aus welchem Bruce die Jesuiten verdächtig zu machen sucht, aus welchem er so erbittert auf den guten Lobo ist, der das Verbrechen begieng, in seiner Reisebeschreibung zu sagen, er habe die Nilquellen gesehen, und sie beynahe ganz so zu schildern, wie Bruce es that, der aber — so sehr er sonst überall ihn als einen Lügner darzustellen sich bemüht — diesen Umstand mit Stillschweigen übergeht.

Wem sollte es nun nicht beyfallen, daß Bruce bloß darum den Pater Lobo so sehr herabsezt, weil er jenen so hochgeschäzten, eingebildeten Ruhm zu retten hofft, wenn er den verdächtig macht, der am ersten ihm denselben rauben könnte? —

Man wird sich noch mehr von dem Grunde dieser Wahrheit überzeugen, wenn man die Vorwürfe prüft, welche Bruce dem Lobo mit so vieler Bitterkeit macht.

Ich will die wichtigsten derselben hier aufzählen.

Man sehe zum Beyspiel wie Bruce im 5. Kapitel des V. Buchs seines Werkes (III. Band, S. 134 u. f. der deutschen Uebersezzung) seine Ausfälle gegen Lobo zu rechtfertigen sucht.

1) Er sagt: „Lobo erzähle, er sey aus Indien abgereiset, um nach Zeila zu segeln, und sey zuerst zu Schiffe zu Axum angekommen, welches die Hauptstadt in Tigre ist, und von da sey er dann — immer zu Wasser nach Zeila gefahren.“

Da nun Axum auf dem festen Lande ziemlich weit von der See liegt, und man aus Indien zuerst nach Zeila kommen muß, ehe man dann zu Land nach Axum gelangen kann, so findet Bruce einen Grund darinn, unsern Lobo als einen elenden Lügner darzustellen und sich über ihn lustig zu machen.

Man lese aber Lobo's eigne Worte in meiner getreuen Dollmetschung Seite 70 dieses ersten Theils: er sagt, nicht von sich, sondern von zweyen seiner Ordensbrüder: „sie seyen auf einem arabischen Fahrzeuge nach Raschem (Caxem) gefahren, und von da nach Zeila.“ —

Nun sieht man aus Lobo's weiterer Erzählung so deutlich, daß er nicht Axum in Habessinien, sondern den arabischen Seehaven Raschem oder

Ruſchen meyne, daß man wirklich nicht weiß, ob man über Bruce's Unwiſſenheit und kindiſchen Einfall lachen, oder über ſeine boshafte Verdrehung unwillig werden ſoll! Zugleich findet man hier ein Pröbchen, wie getreu dieſer Mann zitirt.

2) Was Bruce (S. 135) von Dangola und Dancala ſagt, iſt eben ſo albern, und nur er konnte aus Lobo's weitläuftiger Beſchreibung von Dankali, einem Königreich am rothen Meere, die Stadt Dangola in Nubien machen, um ihm wieder einen Seitenhieb geben zu können. (Man ſehe S. 121. d. W. die Anmerk.)

3) Man leſe die Stelle S. 136 und 137 im III. Band der Bruceſchen Reiſebeſchreibung — man vergleiche damit den vierten Abſchnitt dieſer deutſchen Ueberſezzung von Lobo's Reiſe — und man enthalte ſich dann des Unwillens über einen Reiſebeſchreiber, der ſeine Vorgänger ſo boshaft verläumdet! —

Bruce ſagt:

1) Lobo erzähle, er habe ſich auf der Inſel Pate ausſezzen laſſen, auf welcher die Einwohner Menſchenfreſſer wären — und nimmt daraus Anlaß, den armen Jeſuiten herumzuhudeln. Aber Lobo

ſagte dies nicht — man leſe! — Er ſagt, er ſey nach dem ihm gegebenen Rath nach der Inſel Pate gereiſet, (die er beſchreibt) um von da aus die Oſtküſte von Afrika zu erreichen, auf welcher er nach Habeſſinien zu kommen hoffte; er ſezt hinzu, man habe ihn in Betreff des der Inſel Pate gegenüber liegenden feſten Landes durch eine reizende Schilderung ſehr betrogen; denn man verſicherte ihn nachher, es ſey von Menſchenfreſſern bewohnt. — Bruce's Spott geht alſo ganz verloren. Denn Lobo ſagt nicht, die Inſel Pate ſey von Menſchenfreſſern bewohnt, ſondern er ſagt dies von dem feſten Lande, und zwar auf den Bericht der geſitteteren Bewohner von Pate; es iſt alſo auch ganz ſchief, wenn Bruce dabey über die unglückliche Abſicht der Reiſe unſers Miſſionars die Naſe rümpft.

2) Bruce hält ſich dann auch darüber auf, daß Lobo ſo weit ſüdwärts es verſuchte, nach Habeſſinien einzudringen — man leſe aber die eigene Reiſebeſchreibung dieſes leztern, und man wird finden, daß nur ein Bruce ſo urtheilen konnte.

4) Nach dieſen kindiſchen Vorwürfen fährt Bruce in ſeinem Eifer gegen Lobo fort:

„Ich will mir und den Lesern nicht die Zeit „mit Aufsuchung aller Geographie-Fehler des „Lobo verderben. Ich theilte ihnen meine „Meinung von dem Original mit, ehe mir „die Uebersezzung zu Gesichte kam, indem ich „sagte, es wäre ein Wust von Mährchen, u. „s. w.“ — (Seite 137.)

Ertappt! — Bruce sagt ein Paar Seiten vorher, er könne nicht entscheiden, ob jene Fehler in den Namen von Lobo selbst, oder von dem Uebersezzer herrühren — folglich hatte er ja das Original nicht bey der Hand! — Bruce kannte das portugiesche Original nicht, sondern nannte hier die Le Grandsche Ausgabe des Originals, und verstand unter Uebersezzung die englische Ausgabe des D. Johnson. Nun hätte er sich aber gerade aus Le Grand's Ausgabe von der Grundlosigkeit seiner Vorwürfe überzeugen können, wenn er sie bey der Hand gehabt hätte, oder vielmehr, wenn er sich davon hätte überzeugen wollen! —

Ich habe nun schon bewiesen, daß die genannten Vorwürfe wegen geographischer Fehler unsern Lobo gar nicht treffen, sondern mit

doppel-

doppelter Schande auf den Verläumder Bruce zurükfallen.

Ob aber Lobo's Reisebeschreibung ein Wust von Mährchen genannt werden dürfe, davon mögen sich die Leser selbst überzeugen.

Was endlich Bruce's Vorwürfe in Rükficht einiger wenigen Beweise von Lobo's Unerfahrenheit in der Naturkunde und mönchischem Aberglauben betrifft, so ist es wahrlich höchst lächerlich, wenn man von einem portugiesischen Jesuiten aus der ersten Hälfte des siebenzehnten Jahrhunderts eine grosse Kenntniß der Naturwissenschaft, eine vorurtheilfreye Denkungsart, und eine Aufgeklärtheit fordert, die selbst Bruce, ein Britte, in der lezten Hälfte des achtzehnten Jahrhunderts oft verläugnet! —

Es ist genug, wenn ein Mann, wie Lobo, das was er gesehen und erfahren hat, treu, redlich und offenherzig erzählt. Daß er dies gethan hat, wird jedem Leser seiner gewiß interessanten Reisebeschreibung in die Augen fallen. Daß er aber an den Vorurtheilen seines Standes und Zeitalters hieng, ist eben so wenig ein Wunder, als

daß Bruce aus Eitelkeit ſich bis zur Sylbenſtecherey herabläßt, um ſeinen ſo verhaßten Vorgänger auf jede mögliche Art zu verkleinern und zu verläumden.

Wenn es aber — und dies iſt gewiß — einem ſonſt ſo aufrichtigen Erzähler, wie Lobo, verziehen werden kann, wenn er hie und da ſeine Vorurtheile, ſeine Unerfahrenheit blikken läßt; ſo iſt es doch einem ſo hochweiſen, hochgelehrten, hocherfahrnen Ritter Bruce wahrlich nicht zu verzeihen, daß er nicht nur ſeine Windbeuteley dem Publikum auskramt, und ſich durch Lügen und Pralereyen proſtituirt, ſondern, daß er auch ſeine Vorgänger auf die niedrigſte Art verläumdet und herabzuwürdigen ſich bemüht! —

Was aber Lobo's Glaubwürdigkeit betrifft, ſo habe ich theils in der hier nachfolgenden litterariſchen Einleitung Beweiſe und Zeugniſſe dafür gegeben, deren Gültigkeit kein Bruce mit all ſeiner erborgten Gelehrſamkeit zu untergraben vermag, theils wird jeder unbefangene Leſer aus der eigenen Loboſchen Reiſebeſchreibung erſehen, daß ihr Verfaſſer zwar kein groſſer Gelehrter, doch ein guter, ehrlicher, beſcheidener Mann war, der gar nicht daran

dachte, seinen Lesern Sand in die Augen zu streuen, oder der auf grossen Ruhm Anspruch machen wollte. Dies gibt aber seinem Werke einen desto grössern Werth, den auch die ihm eigene Andächteley nicht zu schwächen vermag.

So viel — glaube ich — wird zur Rechtfertigung Lobo's, der sich nun nicht mehr selbst vertheidigen kann, gegen Bruce's unbescheidene, boshafte Ausfälle hinreichen. Ich habe noch hie und da einige ungerechte Vorwürfe, welche Bruce ihm an verschiedenen Orten macht — denn er kann diese seiner Eigenliebe schmeichelnde Neckerey nicht lassen — in den Anmerkungen zu dieser getreuen Uebersezzung von Lobo's Reisegeschichte zu widerlegen und zu entkräften gesucht.

Ich habe dieser Uebersezzung eine Einleitung, Anmerkungen, einen Anhang und Zusäzze beygefügt, deren Beurtheilung ich den Kennern überlassen muß.

Dies ist der Innhalt des ersten Theils dieses Werks. In dem zweyten liefre ich meine aus den beßten der älteren Schriftsteller geschöpfte, und mit Bruce's Nachrichten verglichene Beschreibung von

Habeſſinien, welcher ich Poncet's Reiſe und einen kurzen Anhang beyfügte.

Gründliche Beurtheilungen dieſes Werks von kompetenten Kunſtrichtern abgefaßt, werden mir ſehr angenehm ſeyn; denn das Publikum und ich müſſen dabey gewinnen; nur bitte ich jeden Kritiker zu bedenken, daß über ein Werk, an welchem ein junger Schriftſteller ſeit mehreren Jahren unter mancherley ſehr ungünſtigen Umſtänden, in mancherley Launen gearbeitet hat, nach den Regeln der Kunſt und nach den Geſezzen der Menſchlichkeit — nicht in einer müſſigen Verdauungsſtunde, und nicht lieblos abgeurtelt werden darf.

Belehrender Tadel im Gewande der Humanität wird mir immer erwünſcht ſeyn!

Stuttgart, im Jenner 1793.

Der Herausgeber.

Innhalt
dieſes erſten Theils.

P. Hieronymus Lobo's Reiſe nach Habeſſinien und zu den Quellen des Nils.

Seite

Einleitung. 1

I. Hiſtoriſch-geographiſche Litteratur von Habeſſinien. 3

II. Allgemeine Ueberſicht der Geſchichte der Kunde von Habeſſinien, und der merkwürdigſten Reiſen dahin bis auf Lobo. Als Vorbereitung zu der Reiſebeſchreibung dieſes leztern. 27

§. 1. Namen und Lage des Landes. 27

§. 2. Kurze Ueberſicht der Kenntniſſe der Alten von Habeſſinien. 32

§. 3. Reiſen und Heerzüge nach Ethiopien in den Zeiten des Alterthums. — Verſuche die Quellen des Nils zu entdekken. 38

§. 4. Genauere Bekanntſchaft mit Habeſſinien von dem Ende des fünfzehnten Jahrhunderts bis auf Lobo's Ankunft in dieſem Lande. 43

P. Hieronymus Lobo's Reise nach Habessinien. Von ihm selbst beschrieben.

Seite

Erster Abschnitt.

Lobo's zweymalige Reise von Lisboa, um nach Indien zu gehen. Seegefecht. Ankunft zu Mozambik, auf der Ostküste von Afrika. 49

Zweyter Abschnitt.

Reise von Mozambik nach Kochin. Gefährliche Fahrt. Reise von Kochin nach Goa. 62

Dritter Abschnitt.

Lobo wird bestimmt, als Missionnar nach Habessinien zu gehen. Schwierigkeiten der Reise dahin. Unglükliches Schicksal zweyer Missionnare. 68

Vierter Abschnitt.

Lobo's Reise nach der Insel Pate, und auf der Küste von Melinde. Abentheuer. Bekanntschaft mit den Gallaern; Nachricht von diesem Volke. 73

Fünfter Abschnitt.

Rükreise nach Indien. Zusammentreffen mit dem er-

Seite

nannten Patriarchen von Ethiopien, Alphons Mendez. Vergebliche Bemühung, früher nach Habeſſinien zu kommen. 99

Sechster Abſchnitt.

Abreiſe von Diu. Ankunft an der Inſel Sokotora. Fahrt durch die Meerenge. 97

Siebenter Abſchnitt.

Beſchreibung des rothen Meers. 105

Achter Abſchnitt.

Fahrt durch den ethiopiſchen Kanal. Ankunft in dem Haven von Baylur, und Ausſchiffung. 115

Neunter Abſchnitt.

Reiſe nach dem Hoflager des Königs von Dankali, und langer verdrüßlicher Aufenthalt daſelbſt. 123

Zehnter Abſchnitt.

Fortſezzung der Reiſe nach Habeſſinien. 133

Eilfter Abſchnitt.

Allgemeine Beſchreibung von Habeſſinien. 146

Seite

Zwölfter Abschnitt.

Justizpflege in Habessinien. Strafe des Ehebruchs. Religionszustand. 166

Dreyzehnter Abschnitt.

Beschreibung von Maigoga. — Geschichte des Missionswerks der Jesuiten in Habessinien zu Lobo's Zeiten. 174

Vierzehnter Abschnitt.

Reise durch einen Theil von Habessinien, um die Gebeine Don Kristoff's von Gama aufzusuchen. Geschichte seines Todes. — Habessinische Kriminal-Justiz. 189

Fünfzehnter Abschnitt.

Empörung des Vizekönigs von Tigre. — Verfolgung der Missionnare. Strafe der Rebellen. 208

Sechszehnter Abschnitt.

Beschreibung des Nils und seiner Quellen. 218

Siebenzehnter Abschnitt.

Beschreibung der Landschaft Lingonaus. — Nachricht

Seite

von der Pflanze Enſete. — Fernere Reiſen und Abentheuer des Verfaſſers in Habeſſinien. 231

Achtzehnter Abſchnitt.

Verfolgungen der Katholiken in Habeſſinien. — Trübſale der Jeſuiten. 239

Neunzehnter Abſchnitt.

Lobo's Flucht aus Habeſſinien. Ankunft zu Maſſuah und Suakem. Die Jeſuiten werden von den Türken gefangen gehalten. 252

Zwanzigſter Abſchnitt.

Rükreiſe nach Indien. Ankunft zu Goa. Unterredung mit dem Vizekönig über eine Expedizion auf dem rothen Meere. Reiſe nach Europa. Beſchluß der Reiſegeſchichte des P. Hieron. Lobo. 261

Anhang

Seite

zu P. Hieron. Lobo's Reise nach Habessinien. 269

I. Kurze Geschichte der katholischen Mission in Habessinien nach Lobo's Abreise aus diesem Lande. 271

II. Peter Heyling's, eines deutschen protestantischen Gelehrten, Reise nach Habessinien im Jahr 1634. 282

III. Kurze Nachricht von zweyen Habessinern Abba Gregorius und Akalexus, welche im vorigen Jahrhunderte nach Europa und nach Deutschland gekommen sind. 291

Zusätze,

Anmerkungen und Verbesserungen zu diesem ersten Theile. 295

1. Zu der historisch-geographischen Litteratur von Habessinien. 297

Zu dem Urtheil über James Bruce. 300

Zu den kleinern minder bedeutenden Werken über Habessinien. 301

2. Zu der allgemeinen Uebersicht der Geschichte der Kunde von Habessinien. 303

Zusätze, Anmerkungen und Verbesserungen zu Lobo's Reisebeschreibung. 306

P. Hieronymus Lobo's

Reiſe nach Habeſſinien

und

zu den Quellen des Nils.

Einleitung.

Als Einleitung zu der hier nachfolgenden Ueberſezzung von Pater Lobo's merkwürdiger Reiſe nach Habeſſinien liefre ich hier einen — wie ich hoffe, nicht unwichtigen Beitrag zur geographiſchen Litteratur, und eine allgemeine Ueberſicht der Geſchichte der Geographie von Habeſſinien. Beide ſind kurz, und nicht ſo vollſtändig, als es vielleicht der kritiſche Erdforſcher wünſchte; aber da ich nicht unmittelbar für kritiſche Erdforſcher ſchrieb, und überdies nicht vom Glükke ſo begünſtigt bin, daß ich, wie ein Ludolf, ganze Luſtra auf das Studium der Geſchichte und Geographie Eines Landes verwenden kann, ſo muß ich meine Leſer bitten, ſich mit dieſen Skizzen ſo lange zu begnügen, bis es mir oder einem begünſtigtern Gelehrten gelingt, die zahlloſen Hinderniſſe zu beſiegen, die mir hier den Weg verſperrten.

Dennoch ſind dieſe Skizzen ſelbſt — kein Kenner wird es läugnen — jezt noch das vollſtändigſte, was bisher hierüber geſchrieben worden iſt — möchten ſie es doch nicht mehr lange bleiben! — und können, mich dünkt, zu meinem gegenwärtigen Zwekke hinreichen.

Ich habe die hiſtoriſch-geographiſche Litteratur von Habeſſinien aus allen mir bekannten Quellen geſammelt, und da ich die Hauptwerke alle ſelbſt in meiner Bibliothek beſizze, ſo möchte wol nicht mehr viel zu einer etwanigen Nachleſe übrig ſeyn. Die Schriften über Habeſſinien ſind

beinahe durchgängig alle sehr selten, eben so selten sind auch in unserm Zeitalter die Gelehrten geworden, die sich mit der undankbaren Mühe befassen, diese veralteten Quellen aus dem Staube hervorzuziehen. Die sonst so vorzügliche Herzogliche Bibliothek zu Stuttgart (wo ich dieses schreibe) ist gar nicht reich in diesem Fache; noch weit weniger Hülfe ist in hiesigen Privat-Bibliotheken zu finden, und ich mußte mich grossen Theils mit dem begnügen, was ich selbst zu sammeln im Stande war. Dies führe ich bloß als Entschuldigungsgrund an.

Die Uebersicht der Geschichte der Geographie von Habessinien konnte und durfte hier nur Skizze seyn, da sie bloß dazu dienen soll, den Leser der Lobo'schen Reisebeschreibung zu orientiren. Das Uebrige alles verspare ich auf den Anhang. Ich liefre in diesem und in jener die sparsamen Früchte meiner bisherigen historisch-geographischen Untersuchungen über das so merkwürdige Habessinien, und werde wol gezwungen seyn, dabei stehen zu bleiben, da ich an der Möglichkeit verzweifle, je diesen interessanten Gegenstand weiter verfolgen zu können.

Möchte es ein glücklicherer Gelehrter wagen, auf dieser Bahn beharrlich fortzugehen bis ans Ziel! — Vielleicht könnte ihm das Wenige, was ich hier vorgearbeitet habe, zu dieser herkulischen Arbeit dienlich seyn! Dies ist mein Wunsch.

Einsichtsvolle Leser werden diese Prolegomena schon zu benuzzen wissen.

I.

Hiſtoriſch-geographiſche

Litteratur

von

Habeſſinien.

Oder

kurzes räſonnirendes Verzeichniß aller hiſtoriſch-geographiſchen Schriften von und über dieſes Land.

A) Quellen-Verzeichniſſe

finden ſich in folgenden Werken:

1) *Antonii de Leon* Epitome Bibliothecæ orientalis & occidentalis — ſpaniſch geſchrieben.

Im XII. Abſchnitte pag. 46. u. f. wird von Schriften über Habeſſinien gehandelt, unter welchen der Verf. auch viele noch handſchriftliche Nachrichten aufzählt. (*Ludolfi* Comment. Hiſt. Aeth. p. 13) Dies Werk ſelbſt kenne ich nicht, ſuchte es auch vergebens in *Meuſel's* Bibl. hiſtorica.

2) *Ludolfi* (Jobi) Commentarius ad ſuam Hiſtoriam Aethiopicam — Fol. Francof. a. M. 1691.

In dieſem Werke liefert der gelehrte Verf. von Seite 1 bis 28. ein räſonnirendes Verzeichniß der ihm bekannten Schriften über Habeſſinien.

3) Méthode pour étudier la Géographie &c. par Mr. l'Abbé *Lenglet du Fresnoy*. Quatrième Edit. in 12. à Paris, 1768. (Die erſte Ausgabe erſchien im J. 1716.)

Im erſten Tom dieſes bändereichen Werkes finden ſich einige zerſtreute — ſehr unwichtige — Nachrichten von geographiſchen Schriften über Habeſſinien.

4) Ebendeſſelben Méthode pour étudier l'hiſtoire &c.

5) Nachrichten von einer halliſchen Bibliothek. 8. Halle, 1748 bis 1751. VIII Bände.

Der Verf. Baumgarten liefert im 4ten und 8ten Bande einige zwar kurze, doch nicht unbedeutende Nachrichten von Schriften über Habeſſinien.

6) Stuck's (G. H.) Verzeichnis von æltern und neuern Land- und Reiſebeſchreibungen. gr. 8. Halle, 1784. Nachtrag. ib. 85. Zweiter Theil, 87. —

Nicht vollſtändig, doch reicher in dieſem Fache als alle übrigen Quellenverzeichniſſe; aber minder brauchbar, weil es nur Büchertitel ohne Anmerkungen enthält.

7) Bibliotheca hiſtorica inſtr. a Struvio &c. emendata a Meuſelio. Vol. I—V. gr. 8. Lipſiæ, 1782—1792.

In dieſem treflichen Werke wird im XXVII. Kap. im III Bande I. Theil § 110 u. f. von den Schriftſtellern über Habeſſinien geſprochen. Das Meiſte iſt aus Ludolf (am angeführten Ort) entlehnt, iſt aber nicht vollſtändig.

B) Schriften von und über Habeſſinien.

Inländiſche Schriftſteller fehlen hier ganz; wir haben alſo keine andere, als ſolche, die entweder aus Europa dahin gekommen ſind, und nachher ihre Bemerkungen und Beobachtungen über dieſes Land bekannt gemacht haben, oder ſolche, die nie in Habeſſinien waren, aber aus guten Quellen Nachrichten geſchöpft und ausgearbeitet haben. Wir können dieſe Schriften in folgende Klaſſen bringen:

(A) Allgemeine Beſchreibungen von Afrika, in welchen gute Nachrichten von Habeſſinien enthalten ſind. —

Die vorzüglichſten hieher gehörigen Werke ſind:

1) Des Scherif's Edriſi, oder ſogenannten nubiſchen Erdbeſchreibers: Ergözlichkeiten des wißbegierigen Reiſenden. (Nozhat al Moſchtaak phi echterak al aphak) Die lateiniſche Ueberſezzung iſt im J. 1619. zu Paris in 4. herausgekommen.

Biblioth. Hiſt. Vol. II. P. I. p. 166. ſq. — Ludolfi Comm. p. 22. Was er von Habeſſinien ſagt, iſt von geringer Bedeutung.

2) Dapper's (D. O.) Umbſtändliche und eigentliche Beſchreibung von Africa ꝛc. Fol. Amſterd. 1670. mit Kupfern und Karten. Das Original iſt holländiſch, Fol. Amſterd. 1668.

Dies Werk iſt auch in's Engliſche und Franzöſiſche überſezt worden. Ludolf ſagt (Comm. Hiſt. Aeth. p. 21.) von demſelben in Rükſicht auf Habeſſinien: „Der Verfaſſer hat mit groſſem Fleiſſe die Quellen benüzt, und die Meinungen der verſchiedenen Schriftſteller zuſammen getragen; aber er hat ſie da, wo ſie von einander abgehen, nicht zu vereinigen gewußt, und hat ſeine Gewährsmänner nicht immer genannt; auch begieng er manchen Fehler aus Unkunde der habeſſiniſchen Sprache.“ —

(B) Gröſſere hiſtoriſch-geographiſche Werke, welche ausführlich von Habeſſinien handeln.

1) *Ludovici Urretæ* Hiſtoria eccleſiaſtica, politica, natural y moral de los grandes y remotos Reynos dela Etiopia, Monarchia del Imperator Uamado Preſte-Juan de las Indias. 4. Valentia, 1610.

Mit Zuſäzzen von Anton Colazzi in's Portugieſiſche überſezt, 4. Evora, 1611.

Ein Gewebe von Lügen und Erdichtungen, welche der Verfaſſer, ein ſpaniſcher Dominikanermönch, mit der gröſten Unverſchämtheit für eine wahre Geſchichte ausgiebt. Er ſchildert Habeſſinien als ein wahres Schlaraffenland, als einen Staat, in welchem lauter menſchliche Engel leben, und dieſe Poſſen dedizirte er der h. Jungfrau Maria. Es ſtanden ſogleich Geſchichtſchreiber auf, welche dieſen Lügenkrämer widerlegten. (Ludolfi Comm. Hiſt. Aeth. p. 6.)

2) *Nicolai Godigni*, S. J. — De Abaſſinorum rebus, deque Aethiopiae Patriarchis, Joanne Nunnio Barreto & Andrea Oviedo, Libri tres. 8. Lugduni, 1615.

Dieſe Schrift eines portugieſiſchen Jeſuiten (Godinho) war vorzüglich gegen den Lügner Urreta gerichtet, und enthält auſſer der ſehr glimpflichen Widerlegung nichts Beſonderes über Habeſſinien. (Ludolf a. ang. O. p. 7.)

3) *Alonſo de Sandoval* (eines ſpaniſchen Jeſuiten) Naturaleza, policia, ſagrada y profan, y Ritos de todos Etiopes. 4. Sevilla, 1627.

Scheint (nach Meuſel, Bibl. Hiſt. Vol. III. P. I. p. 117) einerlei zu ſeyn mit der Schrift deſſelben Verfaſſers betitelt: De inſtauranda Aethiopum ſalute, Fol. Madrit. 1648, welche Ludolf anführt; wahrſcheinlich iſt dieſes leztere, auch in ſpaniſcher Sprache geſchriebene Werk nur eine neue Auflage des erſtern. Es iſt nach Ludolf (Comm. H. Ae. p. 14) eine ſehr unkritiſche Kompilazion.

4) Hiſtoria general de Ethiopia à alta, ou Preſte Joam, e do que nella obraram os Padres da companhia de Jeſus, compoſta na meſma Ethiopia, pelo Padre *Manoel d'Almeyda*, abbreviada com nova releyçam e methodo, pelo Padre *Balthezar Tellez* &c. Fol. Em Coimbra 1660.

Dies iſt das Hauptwerk über Habeſſinien, welches ſowol Ludolf, als la Croze (wovon unten) bey ihren Arbeiten über Habeſſinien zum Grund gelegt haben, und welches von allen Geſchichtsforſchern einſtimmig, als eine aus den zuverläſſigſten Quellen kritiſch und ſorgfältig bearbeitete glaubwürdige Geſchichte, anerkannt worden iſt. Der gültigſte Richter in dieſem Fache Ludolf kann den Werth dieſes Werks nicht laut genug rühmen; er berichtet uns, daß Alles, was der gelehrte Habeſſinier Abbe Gregorius ihm mündlich und ſchriftlich über Habeſſinien mitgetheilt habe, genau mit dieſem Werke übereinſtimme; auch Bruce wagt es nicht, die ſo feſt gegründete Autorität dieſes klaſſiſchen Werkes umzuſtoſſen; und doch gründet Ludolf das Zutrauen, das er dieſem Werke ſchenkte, zum Theil auf die Beiſtimmung des Augenzeugen Lobo *)

*) Ludolf (Proëm. Hiſt. Aeth. §. 10. ſq.) ſagt: „Cum paucis abhinc annis *P. Balthaſ. Tellezii* Hiſtoriam æthiopicam nactus eſſem, eamque e PP. Soc. actis ac documentis & quidem ex *P. Emun.*

— eben des Lobo, welchen Bruce und ſein deutſcher Vorredner ſo tief herabzuſezzen ſich bemühen. — Wenn nun Ludolf ein ſo groſſes Zutrauen in Lobo's Zeugniß ſezt, wenn alle bisherige Schriftſteller über Habeſſinien nie in Lobo's Glaubwürdigkeit einen Zweifel ſezzen, und Lobo's Nachrichten von dieſem Lande mit den Berichten aller übrigen übereinſtimmen, ſelbſt mit denen genau übereinſtimmen, welche Bruce nicht anzutaſten wagt, wie iſt es nun möglich, daß dieſer Bruce unſern guten Lobo immerfort einen jeſuitiſchen Lügner (lying Jeſuit, the greateſt Liar of the Jeſuits, this vain and idle Romancer) nennen kann? — Was mag die Urſache dieſes Haſſes gegen unſern Lobo ſeyn? — Keine andere, als..., die Eitelkeit für den erſten Entdekker der Nilquellen gehalten zu werden. Lobo beweist (in ſeiner Reiſebeſchreibung) augenſcheinlich und ganz ohne Prätenſion, daß er die Nilquellen geſehen habe. Bruce wagt es nicht, dies wegzuläugnen, da ſeine Beſchreibung dieſer Quellen genau mit der Lobo'ſchen übereinſtimmt, und nun blieb ihm nichts übrig, als den guten, beinahe vergeſſenen Lobo durch Machtſprüche um allen Kredit zu bringen. Warum auch ſein deutſcher Vorredner dies that, iſt leichter zu enträthſeln. Doch davon noch in der Folge.

Das hier genannte Hauptwerk des P. Tellez iſt ſehr ſelten geworden; doch erſezt uns ſein Nachfolger Ludolf dieſen Mangel. Einen franzöſiſchen Auszug aus Tellez enthält Thevenot's Reiſeſammlung.

Von dieſem Werke iſt auch nachzuleſen Baumgarten in ſeinen Nachrichten von einer halliſchen Bibliothek, IV. B. S. 481.

5) *Jobi Ludolfi* Hiſtoria æthiopica, ſive deſcriptio regni Habeſſinorum. Fol. Francof. ad M. 1681. c. fig.
— — — Commentarius ad ſuam Hiſtoriam æthiopicam. Fol. Francof. ad M. 1691. c. fig.

Almeyda Commentario in Aethiopia conſcripto, nec non latina Patriarchæ Aethiopici, *Alfonſi Mendezii* hiſtoria mſcrpta depromptam intelligerem, & *a P. Hieronymo Lupo, teſte jurato comprobatam viderem*, non dubitavi, operi ptidem deſignato manum admovere; præſertim quod animadverterem, omnia pulchre congruere cum iis, quæ *Gregorius Habeſſinus* mihi prolixe narraverat." —

Dieſe Schrift eines portugieſiſchen Jeſuiten (Godinho) war vorzüglich gegen den Lügner Urreta gerichtet, und enthält auſſer der ſehr glimpflichen Widerlegung nichts Beſonderes über Habeſſinien. (Ludolf a. ang. O. p. 7.)

3) *Alonſo de Sandoval* (eines ſpaniſchen Jeſuiten) Naturaleza, policia, ſagrada y profan, y Ritos de todos Etiopes. 4. Sevilla, 1627.

Scheint (nach Meuſel, Bibl. Hiſt. Vol. III. P. I. p. 117) einerlei zu ſeyn mit der Schrift deſſelben Verfaſſers betitelt: De inſtauranda Aethiopum ſalute, Fol. Madrit. 1648, welche Ludolf anführt; wahrſcheinlich iſt dieſes leztere, auch in ſpaniſcher Sprache geſchriebene Werk nur eine neue Auflage des erſtern. Es iſt nach Ludolf (Comm. H. Ae. p. 14) eine ſehr unkritiſche Kompilazion.

4) Hiſtoria general de Ethiopia à alta, ou Preſte Joam, e do que nella obraram os Padres da companhia de Jeſus, compoſta na meſma Ethiopia, pelo Padre *Manoel d'Almeyda*, abbreviada com nova releyçam e methodo, pelo Padre *Balthezar Tellez* &c. Fol. Em Coimbra 1660.

Dies iſt das Hauptwerk über Habeſſinien, welches ſowol Ludolf, als la Croze (wovon unten) bey ihren Arbeiten über Habeſſinien zum Grund gelegt haben, und welches von allen Geſchichtsforſchern einſtimmig, als eine aus den zuverläſſigſten Quellen kritiſch und ſorgfältig bearbeitete glaubwürdige Geſchichte, anerkannt worden iſt. Der gültigſte Richter in dieſem Fache Ludolf kann den Werth dieſes Werks nicht laut genug rühmen; er berichtet uns, daß Alles, was der gelehrte Habeſſinier Abbe Gregorius ihm mündlich und ſchriftlich über Habeſſinien mitgetheilt habe, genau mit dieſem Werke übereinſtimme; auch Bruce wagt es nicht, die ſo feſt gegründete Autorität dieſes klaſſiſchen Werkes umzuſtoſſen; und doch gründet Ludolf das Zutrauen, das er dieſem Werke ſchenkte, zum Theil auf die Beiſtimmung des Augenzeugen Lobo *)

*) Ludolf (Proëm. Hiſt. Aeth. §. 10. ſq) ſagt: „Cum paucis abhinc annis *P. Balthaſ. Tellezii* Hiſtoriam æthiopicam nactus eſſem, eamque e PP. Soc. actis ac documentis &. quidem ex *P. Emun.*

ſichtsvollen gebohrnen Habeſſinier, perſönliche Bekanntſchaft zu machen, und durch ihn ſein Werk mit wichtigen Nachrichten auszuſchmücken.

Ludolf gab zuerſt nur (im J. 1676. zu Jena in 4.) eine Sciagraphiam Hiſtoriæ æthiopicæ heraus, auf welche dann obgenannte wahrhafte Meiſterwerke folgten, deren erſtes in mehrere europäiſche Sprachen überſezt worden iſt. Ganz Europa ſtaunte die groſſe Gelehrſamkeit dieſes Mannes an, nur allein bigote Katholiken waren mit ſeinen Nachrichten von der Religion der Habeſſinier unzufrieden — vorzüglich die Jeſuiten, welche lange das Projekt nicht aufgeben wollten, die Habeſſinier dem römiſchen Stuhl zu unterwerfen.

Ludolf nennt in ſeinem Commentarius noch folgende Werke über Habeſſinien, welche theils noch gar nicht, oder nur Stükweiſe im Druk erſchienen ſind, theils von dem eifrigen Sammler nicht aufgetrieben werden konnten.

P. Peter Pays ſchrieb zwiſchen 1603. und 1622. in Habeſſinien ſelbſt (wo er Miſſionnar war) zwei groſſe Bände über dieſes Land, welche aber nie unter die Preſſe gekommen ſind. Tellez benüzte ſie in ſeinem Werke, und der berühmte P. Athan. Kircher lieferte in ſeinem Oedipus und in ſeiner Muſurgia einzelne Auszüge aus denſelben.

Eben ſo iſt auch des Patriarchen Alfonſus Mendez, der ſieben Jahre in Habeſſinien lebte, ohne Zweifel wichtiges Werk über dieſes Land nicht herausgekommen, ob es ſchon von P. Tellez fleiſſig benüzt worden.

Der Portugieſe Johannes Gabriel ſchrieb in äthiopiſcher und portugieſiſcher Sprache ein Werk über Habeſſinien, welches von dem oben gewannten Godignus benüzt worden, aber nie ganz für ſich im Druk erſchienen iſt.

Eben ſo unbekannt ſind die Schriften eines Pedro de Meſquita, eines Jeronimo Querubin, eines Stanislaus Parſewiz, Poſtius, u. ſ. w. über Habeſſinien.

(Ludolfi Comm. p. 12. 13. 14.)

(C) Reisebeschreibungen von Habessinien, in chronologischer Ordnung.

1) Peter's von Covillan Reise nach Habessinien (im J. 1487.) auf Befehl Königs Johann II. von Portugal unternommen — ist die erste eines Europäers dahin, welche beschrieben worden ist. Diese Reisebeschreibung ist aber nie besonders herausgekommen, sondern findet sich in des hiernächst zu nennenden Alvarez Reise, aus welcher auch Bruce sie entlehnt hat.

Etwas ausführlicher habe ich sie in dem 2ten Band meiner Geschichte der merkw. Reisen S. 294 bis 304 eingerükt.

2) Legatio magni Indorum (soll heissen: Habessiniæ) Imperatoris, Presbyteri Johannis, ad Emanuelem Lusitaniæ Regem, A. D. 1513. &c. per *Matthæum Armenium &c.* Epistola *Damiani a Goës*, Lusitani &c. 8. Antwerpiæ 1532. it. Dordtraci, 1618.

Ludolf, Comm. H. Ae. p. 27. — Die Geschichte dieser merkwürdigen Gesandtschaft wird auch von Bruce erzählt.

3) *Francisci Alvarezii* Verdadeira informaçaõ de Preste Joaõ das Indias, em que se contaõ todos os sitios das terras, e dos tratos, e commercios dellas, e do que passara na viagem de *D. Rodrigo de Lima* &c. Fol. En Lisboa, 1540.

Ein in dem portugiesischen Original sehr selten gewordenes Werk, von welchem mehrere Uebersezzungen erschienen sind.

a) Spanische:

(1) von Thomas de Padilla, zu Antwerpen, 1537. 8.
(2) von Michael de Selves, zu Toledo, 1558. 8.

b) Französische:

(1) Nebst Leo's Beschreib. von Afrika, Fol. Lyon, 1556.
(2) Mit weitläuftigerm Titel von J. Bellera, 8. Antwerpen, 1558.

c) Italienische:

Im ersten Bande von J. B. Ramusio's Sammlung: Raccolte delle Navigazioni e Viaggi. &c. &c. Fol.

Venezia 1550—56. III. Tmo. wobey auch Corſalis Briefe aus Indien über die Reiſe der portugieſiſchen Flotte nach der Küſte von Habeſſinien.

Dieſe italieniſche Ueberſezzung iſt nach einer Handſchrift des Alvarez gemacht worden, welche Ramuſio von dem oben genannten Damian von Goes erhalten hatte, und welche hie und da von der nachher gedrukten Reiſebeſchreibung abweicht. Ludolf giebt (Comm. p. 6.) dieſer italieniſchen Ueberſezzung den Vorzug vor der portugieſiſchen Original-Ausgabe, weil dieſe von einem ungeſchikten Herausgeber beſorgt; jene aber nach einer guten Originalhandſchrift gemacht worden.

d) Deutſche — Nach der italieniſchen von Ramuſio.

(1) Von Joachim Heller, gr. Fol. Eisleben, 1566. und ebendaſelbſt 1571.

Dieſe iſt ſehr ſelten geworden. Man ſehe davon: Baumgarten's Nachrichten von einer halliſchen Bibliothek, VIII. B. S. 488. Stuk's Verzeichniß ꝛc. Nro. 22. *Meuſelii* Bibl. Hiſt. Vol. III. P. I. p. 112.

(2) Eine Ausgabe, die ich ſelbſt beſizze, ſonſt nirgends aber angeführt fand, nämlich unter dem Titel:

General Chronica, das iſt: Wahrhafte eigentliche und kurze Beſchreibung vieler namhafter, und zum Theil biß daher unbekannter Landſchafften; Erſtlich deß Großmechtigen und gewaltigen Herrn Prieſter Johanns, Königs in Marialandt, Königreichen, und Herrſchafften ꝛc. ꝛc. ꝛc. Fol. Frankfurt am Mayn, 1681. — 143 Blatt (nicht Seiten) mit zahlreichen Holzſchnitten.

Der Verleger — der bekannte Frankfurter Buchhändler Sigmund Feyrabendt — ſagt in der Zueignungsſchrift an die Herren Furkher von Kirchbergk und Weiſſenhorn ꝛc. er wolle in dieſem Werke liefern: 1) des Alvarez Reiſebeſchreibung — „welche ich mir auff anregung und begern etlicher meiner guten Herrn und Freundt zu trucken fürgenommen, und daſſelb mit ſchönen Figuren zieren laſſen„ ꝛc. — 2) Ein Coſmographi. 3) Die verteutſchte Chronic des Pauli Oroſii — und zwar als drei beſondere Bücher, damit man ſie auch einzeln kaufen könne.

(C) Reisebeschreibungen von Habessinien, in chronologischer Ordnung.

1) Peter's von Covillan Reise nach Habessinien (im J. 1487.) auf Befehl Königs Johann II. von Portugal unternommen — ist die erste eines Europäers dahin, welche beschrieben worden ist. Diese Reisebeschreibung ist aber nie besonders herausgekommen, sondern findet sich in des hiernächst zu nennenden Alvarez Reise, aus welcher auch Bruce sie entlehnt hat.

Etwas ausführlicher habe ich sie in dem 2ten Band meiner Geschichte der merkw. Reisen S. 294 bis 304 eingerükt.

2) Legatio magni Indorum (soll heissen: Habessiniæ) Imperatoris, Presbyteri Johannis, ad Emanuelem Lusitaniæ Regem, A. D. 1513. &c. per *Matthæum Armenium &c.* Epistola *Damiani a Goës*, Lusitani &c. 8. Antwerpiæ 1532. it. Dordtraci, 1618.

Ludolf, Comm. H. Ae. p. 27. — Die Geschichte dieser merkwürdigen Gesandtschaft wird auch von Bruce erzählt.

3) *Francisci Alvarezii* Verdadeira informaçaõ de Preste Joaõ das Indias, em que se contaõ todos os sitios das terras, e dos tratos, e commercios dellas, e do que passara na viagem de *D. Rodrigo de Lima* &c. Fol. En Lisboa, 1540.

Ein in dem portugiesischen Original sehr selten gewordenes Werk, von welchem mehrere Uebersezzungen erschienen sind.

a) Spanische:

(1) von Thomas de Padilla, zu Antwerpen, 1557. 8.
(2) von Michael de Selves, zu Toledo, 1558. 8.

b) Französische:

(1) Nebst Leo's Beschreib. von Afrika, Fol. Lyon, 1556.
(2) Mit weitläuftigerm Titel von J. Bellera, 8. Antwerpen, 1558.

c) Italienische:

Im ersten Bande von J. B. Ramusio's Sammlung: Raccolte delle Navigazioni e Viaggi &c. &c. Fol.

Venezia 1550—56. III. Tmo. wobey auch Corſali's Briefe aus Indien über die Reiſe der portugieſiſchen Flotte nach der Küſte von Habeſſinien.

Dieſe italieniſche Ueberſezzung iſt nach einer Handſchrift des Alvarez gemacht worden, welche Ramuſio von dem oben genannten Damian von Goes erhalten hatte, und welche hie und da von der nachher gedrukten Reiſebeſchreibung abweicht. Ludolf giebt (Comm. p. 6.) dieſer italieniſchen Ueberſezzung den Vorzug vor der portugieſiſchen Original-Ausgabe, weil dieſe von einem ungeſchikten Herausgeber beſorgt; jene aber nach einer guten Originalhandſchrift gemacht worden.

d) Deutſche — Nach der italieniſchen von Ramuſio.

(1) Von Joachim Heller, gr. Fol. Eisleben, 1566. und ebendaſelbſt 1571.

Dieſe iſt ſehr ſelten geworden. Man ſehe davon: Baumgarten's Nachrichten von einer halliſchen Bibliothek, VIII. B. S. 488. Stuk's Verzeichniß ꝛc. Nro. 22. *Meuſelii* Bibl. Hiſt. Vol. III. P. I. p. 112.

(2) Eine Ausgabe, die ich ſelbſt beſize, ſonſt nirgends aber angeführt fand, nämlich unter dem Titel:

General Chronica, das iſt: Wahrhafte eigentliche und kurze Beſchreibung vieler namhafter, und zum Theil biß daher unbekannter Landſchafften; Erſtlich deß Großmechtigen und gewaltigen Herrn Prieſter Johanns, Königs in Marialandt, Königreichen, und Herrſchafften ꝛc. ꝛc. ꝛc. Fol. Frankfurt am Mayn, 1681. — 143 Blatt (nicht Seiten) mit zahlreichen Holzſchnitten.

Der Verleger — der bekannte Frankfurter Buchhändler Sigmund Feyrabendt — ſagt in der Zueignungsſchrift an die Herren Furkher von Kirchbergk und Weiſſenhorn ꝛc. er wolle in dieſem Werke liefern: 1) des Alvarez Reiſebeſchreibung — „welche ich mir auff anregung und begern etlicher meiner guten Herrn und Freundt zu trucken fürgenommen, und daſſelb mit ſchönen Figuren zieren laſſen„ ꝛc. — 2) Ein Coſmographi. 3) Die verdeutſchte Chronic des Pauli Oroſii — und zwar als drei beſondere Bücher, damit man ſie auch einzeln kaufen könne.

Alvarez iſt immer für einen gewiſſenhaften Reiſebeſchreiber gehalten worden — Das Wenige was ſein Redakteur oder Herausgeber dabei geſündigt hat, kömmt nicht auf ſeine Rechnung. — Tellez ſagt (nach Ludolf Comm. p. 5.) von ihm: „Alvarez ſchrieb ſein Werk über Aethiopien in einem planen Styl; er war ein Wahrheitsliebender, aufrichtiger Mann von alter Biederkeit und Treue; dem man, nach Almeyda's Zeugniß, auf ſein Wort glauben könne, was er ſelbſt geſehen und beobachtet zu haben, erzählt, u. ſ. w. (Man ſehe auch Baumgartens Nachr. von einer hall. Bibl. VIII. B. S. 486.) Was ſoll man nun von dem denken, was Bruce (II. B. S 148. der deutſchen Ueberſ.) von dieſem Alvarez ſagt: „Tellez, ein gleichzeitiger Schriftſteller (Ei! Tellez lebte ja ein volles Jahrhundert nach dem Alvarez!) verwirft ihn (das haben wir geſehen!!) und Damianus Goez, einer der vornehmſten Geſchichtſchreiber (!) ſagt, er habe ein in Alvarez eigenem Namen geſchriebenes Tagebuch geſehen, welches von dem durch den Druk bekannt gemachten ſehr verſchieden ſei. „— (Dies iſt ja die Handſchrift, nach welcher Ramuſio überſezte! Warum hat Bruce nicht bei Ludolf — den er ſo oft plündert — ſich hierüber Raths erholt?) —— O tempora, o mores!

Ramuſio ſagt, Alvarez habe noch ein weitläufigeres Werk in 5. Büchern über Habeſſinien geſchrieben, welches aber nie gedrukt worden. Der obenerwähnte Anton de Leon gedenkt auch deſſelben.

4) *Alexandri Geraldini* Itinerarium ad regiones ſub æquinoxiali plaga conſtitutas, Ao. 1520. complectens antiquitates, ritus, mores & religiones populorum Aethiopiæ, Africæ, Atlantici Oceani & indicarum regionum, edente *Onuphrio Geraldino*, ejus abnepote, 8. Romæ, 1631.

Von dieſem Werkchen kenne ich nur den Titel, den ich in Stuk's Verzeichniß, Nro. 564. fand. Ich zweifle, ob es wirklich von Habeſſinien handelt, da unter Aethiopien damals auch andre Länder begriffen wurden. Ludolf und Meuſel führen es nicht an.

5) Michael's von Caſtannoſo Beſchreibung der Reiſe des Chriſtoph's von Gama nach Habeſſinien i. J. 1541. Iſt portugieſiſch herausgekommen — mehr aber weiß Ludolf (Comm. p. 13.) nicht davon zu ſagen.

6) Johannes Bermudes gab im J. 1565. nach ſeiner Rükkehr aus Habeſſinien, zu deſſen Patriarch er ernannt war, ein Werkchen über dies Land heraus, deſſen Urſchrift weder Ludolf noch Meuſel kannte.

Auszugsweiſe ſtehet es

(a) Engliſch, in *Purchas* Pilgrimes.

(b) Franzöſiſch — und deutſch — in La Croze Beſchreibung des Zuſtands der chriſtlichen Religion in Ethiopien und Armenien. Franz. 8. à la Haye, 1739. Deutſch. 8. Danzig, 1740.

Bermudes war ein guter, ehrlicher, aufrichtiger, aber einfältiger Mann. Tellez geſteht ihm ſo viel Glaubwürdigkeit zu, als er Selbſtgeſehenes erzählt; das Uebrige, ſagt er, müſſe man mit Behutſamkeit gebrauchen. (La Croze, am a. O. deutſche Ueberſ. S. 78.)

7) *Joannis Hæſei* peregrinatio ab Hieroſolyma per Indiam & Abyſſiniam. 8. Antwerp. 1565.

Dieſer Titel ſteht Nro. 626. in Stuk's Verzeichniß. Es iſt eine ganz unbedeutende Pilgerreiſe.

8) Ludwig's von Azevedo — der im Jahr 1605. nach Habeſſinien kam — Reiſebericht, findet ſich in den Annuis relationibus (jährlichen Berichten) der Portugieſen, welche im J. 1609. zu Liſſabon herausgekommen ſind.

Meuſelii Bibl. Hiſt. loc. c. p. 115.

9) *Jeronymo Lobo*, Hiſtoria de Ethiopia. Fol. En Coimbra, 1659.

(a) Auszüge daraus in Thevenot's Sammlung: Rélation de divers Voyages (1672) P. IV. —

Auch ein engliſcher Auszug:

A ſhort Relation of the river Nile. 8. Lond. 1673. Neu aufgelegt: — 8. London, 1791.

Worüber nachzuſehen: Anhang zu James Bruce Reiſen zc. 8. Kinteln, 1791. Seite 134. u. f.

(b) Ueberſezzungen:

(1) Ins Franzöſiſche:

Voyage hiſtorique d'Abiſſinie du R. P. *Jerôme Lobo* de la C. d. J. traduit &c. par Mr. *Le Grand*. 4. à Paris & à la Haye, 1728. & in 8. à Amſterdam 1728. II. Vol.

(Nach dieſer Oktav-Ausgabe iſt gegenwärtige Ueberſezzung gemacht. — Von den Zuſäzzen des franzöſiſchen Ueberſezzers werde ich ſogleich ſprechen.)

(2) Ins Engliſche — (aus dem Franzöſiſchen):

Voyage to Abyſſinia &c. 8. London, 1735.

Ludolf kannte von dieſem Werke nur Auszüge, welche Thevenot davon in ſeiner Sammlung lieferte; dennoch zählt er unſern Lobo zu den vorzüglichſten Schriftſtellern über Habeſſinien, lobt ſeine Nachrichten, und ſezt hinzu, aus den kurzen Auszügen, welche Thevenot davon gab, könne man ſchlieſſen, wie wichtig dieſes Werk ſeyn müſſe. Auch hat er ſeine Nachrichten benüzt, und wie wir ſchon oben ſahen, ſehr viel auf ſeine Glaubwürdigkeit. (Hiſt. æth. I. 1. Comm. p. 13. ſq.)

Die Kritiker ſtimmen darinn überein, daß Lobo's Aufrichtigkeit und Wahrheitsliebe ſo hell aus ſeiner ungekünſtelten Reiſebeſchreibung hervorleuchte, daß jeder Leſer ihm gerne Glauben ſchenkt — und nie wäre der gute Lobo in ſo übeln Ruf gekommen (in welchen Leute, die partheiiſch oder oberflächlich urtheilen, ihn gebracht haben), hätte nicht Le Grand's, ſeines franzöſiſchen Ueberſezzers Streitſucht — denn Lobo iſt uns nur durch dieſen bekannt — und ſein bigoter Haß gegen Ludolf, das ganze Spiel verdorben.

Die Sache verhält ſich ſo:

Le Grand war vom Jahre 1692. bis 1697. franzöſiſcher Geſandtſchaftsſekretär in Portugal; er erhielt daſelbſt vom Grafen von Ericeira eine Abſchrift von Lobo's Reiſebeſchreibung (die oben angezeigte gedrukte Ausgabe kannte er nicht) und beſchloß ſogleich, ſie zu überſezzen. Daneben las er dann auch die übrigen Schriftſteller über Habeſſinien, und als er die Ueberſezzung vollendet hatte, fügte er ihr eine Fortſezzung der Begebenheiten in Habeſſinien und folgende Abhandlungen bei:

1) Ueber Ludolfs Geſchichte von Habeſſinien.
2) Ueber Habeſſinien.
3) Ueber den Nil, und über die Oſtküſte von Afrika.
4) Ueber den Prieſter Johannes.
5) Ueber die Könige von Habeſſinien.
6) Ueber das rothe Meer, und über die Fahrt der ſalomoniſchen Schiffe
Dieſe Abhandlung hat Bruce in ſeinem I. B. treflich zu benüzzen gewußt, ohne ihres Verfaſſers zu gedenken.
7) Ueber die Königinn von Saba.
8) Ueber die Beſchneidung.
9) Ueber die Bekehrung der Habeſſinier.
10) Ueber ihre Irrthümer in Betreff der Menſchwerdung.
11) Ueber die Sakramente, und beſonders über die Taufe und Firmung.
12) Ueber das Abendmal und die Buſſe.
13) Ueber die lezte Oelung, Prieſterweihe und Ehe.
14) Ueber die Anrufung der Heiligen, Wunder, Gebete für Verſtorbene, Faſten, Bilder und Reliquien.
15) Ueber die Hierarchie in Habeſſinien.

Ferner als Anhang:

Bericht des Maillet — und Aktenſtükke zur Geſchichte der europäiſchen Geſandtſchaften nach Habeſſinien, u.ſ.w.

Alle dieſe Abhandlungen und Zugaben nehmen mehr Raum ein, als Lobo's Reiſebeſchreibung ſelbſt.

Die meiſten der genannten Abhandlungen ſind gegen Ludolf gerichtet — Bigoterie und Religionshaß beſeelte die Feder des Hrn. Le Grand — nichtsdeſtoweniger verrathen ſie Gelehrſamkeit, Bekanntſchaft mit der Geſchichte und Geographie von Habeſſinien, und ſind — die Partheilichkeit für den Katholizismus abgerechnet — noch immer ſehr brauchbar *). Le Grand hatte ſich aber dadurch bei vielen verhaßt gemacht; man unterſchied am Ende nicht mehr das was Le Grand als Ueberſezzer und Kommentator zu ſeinem Reiſebeſchreiber gethan hatte — ob es gleich in dem Werke ſelbſt ſehr gut zu unterſcheiden iſt — und nun mußte der unſchuldige Lobo die Sünden ſeines Ueberſezzers tragen. — Bruce und ſein deutſcher Vorredner ſind in dieſen Fehler verfallen; doch hatte Erſterer —

*) Meuſel, Bibl. Hiſt. l. c.

wie ich ſchon erwähnte — noch überdies ſeine guten Gründe, warum er unſerm Lobo gram war, und ſein Werk auf alle Art herabzuſezzen ſuchte. Wie ſehr er Urſache hatte, werden wir noch in der Folge ſehen.

Was ich bei dieſer Ueberſezzung zu leiſten hoffe, beſagt die Vorrede. Von Lobo's Werthe kann man nachleſen: Acta Erud. ad A. 1729. p. 396.

10) Les eſtranges Evenements du Voyage de *Zaga-Chriſt* Prince d'Ethiopie, 1635.

Dies iſt die lügneriſche Geſchichte eines habeſſiniſchen Abentheurers, der im J. 1635. per varios caſus nach Frankreich kam, und ſich mit der unverſchämteſten Dreiſtigkeit für einen Sohn des habeſſiniſchen Königs Jakob ausgab, der doch im 18ten Jahre ſeines Alters umgekommen war, ohne je verheurathet geweſen zu ſeyn, oder Kinder gehabt zu haben. Dieſer Betrüger erbettelte ſich von dem Könige von Frankreich eine groſſe Penſion, machte ſich durch ſeine ſchöne Geſtalt beliebt, ſchwelgte, und ſtarb 26. Jahr alt im J. 1638. — Man machte die Grabſchrift auf ihn:

Ci git du Roi d'Ethiopie
L'Original ou la Copie.

Man glaubt, er habe Gift genommen, weil er ſah, daß er ſeine Rolle nicht lange mehr mit Ehren ſpielen könnte; andre ſagen, er ſey an den Folgen ſeiner Ausſchweifungen geſtorben. Wer er eigentlich war, iſt nicht bekannt worden; er konnte ſeine Mutterſprache nicht einmal richtig ſchreiben, und ſchien von gemeiner Abkunft zu ſeyn.

Der Verf. obengenannter lügneriſchen Nachricht nannte ſich Rechac le jeune; ſein wahrer Name war: Johannes a S. Maria, ein Dominikanermönch.

11) Sonderbarer Lebenslauff Herrn Peter Heylings, aus Lübek, und deſſen Reiſe nach Ethiopien ꝛc. ꝛc. herausgegeben von J. H. Michaelis. 8. Halle, 1724.

Merkwürdig iſt die Geſchichte dieſes Deutſchen, des erſten Proteſtanten, der nach Habeſſinien gekommen war; aber ſie enthält ſehr wenig für die Geſchichte und Geographie dieſes Landes. Heyling iſt für die Erdkunde zu frühe geſtorben. Er kam im J. 1634 oder 1635. nach Habeſſinien.

beſſinien. Wir werden in der Folge noch mehr von ihm ſprechen.

12) Reis-Beſchreibung *Sig. Giacomo Baratti*, eines edlen Italieners, in die entlegenen Länder der Abyſſiner oder Innere Aethiopia.

In der Sammlung: Aſiatiſche und Africaniſche Denkwürdigkeiten dieſer Zeit, das iſt, Beſchreibung der Königreiche, Herrſchaften und Länder des groſſen Mogols, des groſſen Neguz oder ſogenannten Prieſter Johannes ꝛc. ꝛc. 4. Nürnberg, 1676.

Engliſch: The late travels of S. Giacomo Baratti. London, 1670.

Das Original iſt italieniſch. Genauere Nachricht konnte ich nirgends von dieſem finden. Obenangezeigte deutſche Ueberſezzung beſizze ich ſelbſt. Der Ueberſezzer oder Herausgeber hat es nicht für gut gefunden, uns etwas von ſeinem Originale zu ſagen. Der engliſche Ueberſezzer lobt es im Poſaunenton.

Baratti ſagt, er ſei im J. 1655. nach Habeſſinien gereiſet. Ludolf (Comm. p. 8 & 25.) hält ihn für einen Soldaten, und nennt ihn einen Lügner.

13) *Charles Jaques Poncet* (eines franzöſiſchen Arztes und Apothekers) Relation du Voyage en Ethiopie, en 1698. 1699. & 1700. in den Lettres Edifiantes T. IV. p. 1. auch in den Mémoires géographiques, par Mr. de Surgy.

Vermuthlich iſt die in Struk's Verzeichniß No. 1850. angeführte:

Voyage d'Ethiopie, 12. Paris, 1713.

eine beſonders gedrukte Beſchreibung dieſer Reiſe.

Ueberſetzungen:

(a) Ins Engliſche:

Poncet's Voyage to Aethiopia. 8. London, 1709.

(b) Ins Deutſche:

Zur Kunde fremder Völker und Länder (von Reichard). 8. Leipz. 1778 bis 83. (IV B.) Im erſten Bande, S. 271 bis 332.

Im Auszuge findet man Poncet's Tagebuch in Bruce's Reiſen, II. B. S. 463 u. f.

Poncet war lange von vielen für einen verdächtigen Schriftſteller gehalten worden, weil er zu ſehr auf die Seite der Jeſuiten ſich neigte. Dennoch geſtehen ihm hiſtoriſche Kritiker Glaubwürdigkeit zu. (*Meuſelii* Bibl. Hiſt. Vol. III. P. I. p. 132.)

14) *Edward Brown's* Travels and adventures in France, Italy, Malta &c. and Abyſſinia. 8. London, 1739.

Stuk's Verzeichniß, Nro. 212. Leipziger gel. Zeitung, 1739. S. 404. Göttinger gel. Zeitung, 1739. S. 607.

Aus dieſen Anzeigen ſcheint zu erhellen, daß Brown zwar in Egypten, aber nicht ſelbſt in Habeſſinien war, und vermuthlich ſeine Nachrichten von dieſem leztern Lande in Egypten eingeſammelt habe. Der berühmte Campbell ſoll Herausgeber dieſer Reiſebeſchreibungen geweſen ſeyn. Ich habe aller gegebenen Mühe ungeachtet dieſes Werk bis jezt noch nicht auftreiben können; ich habe aber Hoffnung, es noch vor Endigung gegenwärtigen Werkes zu erhalten.

15) Travels to diſcover the Source of the Nile, in the Years 1768, 1769, 1770, 1771, 1772, and 1773. in V Vol. by *James Bruce*, of Kinnaird, Eſq. 4to. Edinburgh, 1790, with Cuts and maps.

(a) Ueberſezzungen:

(1) Franzöſiſche, unter Autorität des Verfaſſers, 4. Paris, 1790. mit Kupfern und Karten.

(2) Deutſche — Ganze: Reiſen zur Entdeckung der Quellen des Nils ꝛc. ꝛc. Ueberſezt von D. Volkmann, mit Vorrede und Anmerkungen (?) von Hofr. Blumenbach. gr. 8. Leipzig, 1790, 91, 92. V. Bände. Mit Kupfern und Karten.

(b) Auszüge:

(1) Engliſcher:

An intereſting narrative of the travels of *James Bruce*, abridged &c. by *Samuel Shaw*. 8. Lond. 1790.

(2) Deutſche:

α) James Bruce Reiſen in das Innere von Afrika,

nach Abyſſinien ꝛc. Aus d. Engl. von E. W. Cuhn, mit Zuſätzen von J. F. Gmelin, u. ſ. w 8. Rinteln, 1791. II. Bände, mit 2 Karten.

Die auch beſonders gedrukten Zuſätze ſind nicht unerheblich, doch iſt Bruce auch noch zu ſchonend behandelt, und nicht genug mit ſeinen Vorgängern verglichen worden.

ß) Kürzerer Auszug in Cuhn's Sammlung von Reiſen in das Innere von Afrika, im 2. und 3ten Bande.

Gründliche Kritiken dieſes Werks:

Montly Review, 1790.

Zimmermann's Annalen der Geographie und Statiſtik, gr. 8. Braunſchweig, 1790. Erſter Band, S. 253. u. f.

Allgemeine Litteratur-Zeitung, 1791. Monat Januar. Nro. 2. u. f.

Der einſtimmige Ruf der prüfenden Kritik hat den ſo berühmt gewordenen James Bruce für einen praleriſchen Windbeutel erklärt, der zwar wirklich in Habeſſinien war, aber alles, was er von ſich ſelbſt ſagt, zu ſehr übertrieben hat; der auf den Trümmern des guten Namens ſeiner Vorgänger ſich mit eigner Hand eine Ehrenſäule erbauen will, der ſich gleich jener Krähe mit fremden Federn geſchmükt, ſich durch erwieſene Unwahrheiten und auffallende Widerſprüche verdächtig gemacht, und das durch ſich ſelbſt das erworbene Verdienſt vor den Augen der Kenner ſchmälert.

Die Kritiker ſind zum Theil noch ſehr ſäuberlich mit dem Knaben verfahren. — Manche haben mit gutem Erfolge angefangen, ſeine zahlloſen Blöſſen aufzudekken — hieher gehört Niebuhrs merkwürdiger Aufſaz im Juniusheſte des neuen deutſchen Muſeums, 1791. auch die Zuſäzze zum Rintler Auszuge, u. ſ. w. — Mich dünkt aber, man könne nicht eher über Bruce's Verdienſt und Nichtverdienſt ein vollgültiges Urtheil ſprechen, als bis es ein Gelehrter, der Fleiß und Kenntniſſe in reichem Maaſſe dazu beſizt, unternommen hat, das voluminöſe Werk dieſes Mannes, mit allen ſeinen Vorgängern genau, ſorgfältig, kritiſch zu beurtheilen; dann erſt können wir ſehen, was ſein Eigenthum, ſein Verdienſt iſt. — Ich

liefre hier einſtweilen in meinem Lobo einen kleinen Beitrag dazu.

In folgenden Reiſebeſchreibungen findet man Habeſſiniens oder Ethiopiens entweder auf dem Titel, oder in dem Werke ſelbſt gedacht, ohne daß ſie aber wahre oder brauchbare Nachrichten von dieſem Lande enthielten, auch waren die Verfaſſer nicht in dem Lande ſelbſt.

1) *Johannis de Caſtro* Itinerarium Sinus Arabici uſque ad fines Æthiopiæ, A. 1540. — in *Ant. Matthæi* Veteris Aevi Analect. (Hag. Com. 1758. 4.) Tom. II. p. 215—248.

Meuſel *l. c.*

Enthält nichts von Habeſſinien.

2) Marko Polo's Orientaliſche Reiſe —

Die verſchiedenen Ausgaben findet man in Stuk's Verzeichniß angegeben. Ich gedenke hier nur der drei, die ich ſelbſt beſitze:

1) Franzöſiſch, in Bergeron's Voyages faits principalement en Aſie, 4. à la Haye, 1735.

2) Deutſcher Auszug in der Berliner Sammlung von Reiſebeſchreibungen III. Band.

3) Und — Allgemeine Hiſtorie der Reiſen VIII. Band.

Was dieſer alte berühmte Reiſebeſchreiber im 43. 44. und 45ſten Kapitel ſeines 3ten Buchs von der Landſchaft *Abaſcia* ſagt, ſcheint nicht ohne Grund von Habeſſinien verſtanden zu ſeyn; es iſt aber eine ſo dürftige, mährenhafte Nachricht, daß man ſie zu weiter nichts gebrauchen kann, als zum Beweiſe, daß der Name Habeſch, (Habaſch, Abaſcia) dem Marko Polo ſchon bekannt war.

(Cf. *Ludolfi* Comm. H. Ae. p. 21.)

3) Leonhard Rauwolf erzählt auch in ſeiner Reiſebeſchreibung (ſie iſt ſowol beſonders gedrukt, als auch in Feyerabend's Reyßbuch des heyligen Landes, Fol. Frkft. 1584, nach meiner Ausgabe,) im 17. Kap. des 3ten Theils (Bl. 340. in meiner Ausgabe des Reyßbuchs) einige alberne Mähren von den Habeſſiniern, welche ihm J. J.

Breuning von Buochenbach (Fol. Straßburg, 1612. Seite 236.) nachgebetet hat.

4) Der jüdiſche Reiſebeſchreiber Rabbi Benjamin von Tudela nennt ſchon Habeſſinien das Land Elhabeſch (in der Ueberſezzung des Bergeron, in obengenannter Sammlung, Hhabaſch) und den Beherrſcher deſſelben Sultan Elhabeſch, welches noch izt der Name iſt, den die Araber und Türken ihm geben. Er weiß aber ſonſt nichts von dem Lande zu ſagen, als daß der Nil daſelbſt entſpringt, und daß die heftigen Regengüſſe in dieſem Lande das Austreten des Nils verurſachen.

(Von den Ausgaben dieſes Reiſebeſchreibers ſehe man Stuk's Verzeichniß.)

5) *Vincent le Blanc* — Voyages aux quatre parties du monde &c. &c. Herausgegeben von Bergeron, 4. Paris, 1649. von Coulon, 4. Paris, 1658.

In's Holländiſche überſezt von Glazemaker, 4. Amſterdam, 1654.

In's Engliſche: Travels in the Eaſt. London, 1660.

Abermals eine lügenhafte Reiſebeſchreibung, deren Verfaſſer durch die ganze Welt gereiſet ſeyn will, und dem leichtglaubigen Publikum die tollſten Mähren aufheftet. (M. ſ. *Lenglet du Freſnoy* Méthode pour étud. la Géogr. T. I. p. 363.) Er miſchte Wahres und Falſches untereinander, indem er die ächten Nachrichten anderer in ſeine Lügen verwebt. So iſt auch das beſchaffen, was er von Habeſſinien fabelt. (Ludolf, l. c. p 26.)

Ich kann nicht begreifen, wie der berühmte Hiſtoriker Gebauer, in ſeiner Geſchichte von Portugal, ſich auf dieſen le Blanc als auf einen glaubwürdigen Schriftſteller berufen konnte? — Denn ſeine Erdichtungen ſind ſo plump, daß ſie nur in den Zeiten der Unwiſſenheit einen Uebelunterrichteten täuſchen konnten! —

6) Ludwig von Barthema (auch Ludovicus Vartomannus genannt) ſpricht in ſeiner orientaliſchen Reiſebeſchreibung von Ethiopien; er verſteht aber die Küſte Adel und Zanguebar darunter, denn er kam nur nach Zeila und nach Mazambik.

Das Original ſteht in Ramuſio's Sammlung. Ich

(b) Ueberſetzungen:

(1) Ins Franzöſiſche:

Voyage hiſtorique d'Abiſſinie du R. P. *Jerôme Lobo* de la C. d. J. traduit &c. par Mr. *Le Grand*. 4. à Paris & à la Haye, 1728. & in 8. à Amſterdam 1728. II. Vol.

(Nach dieſer Oktav-Ausgabe iſt gegenwärtige Ueberſetzung gemacht. — Von den Zuſäzzen des franzöſiſchen Ueberſezzers werde ich ſogleich ſprechen.)

(2) Ins Engliſche — (aus dem Franzöſiſchen):

Voyage to Abyſſinia &c. 8. London, 1735.

Ludolf kannte von dieſem Werke nur Auszüge, welche Thevenot davon in ſeiner Sammlung lieferte; dennoch zählt er unſern Lobo zu den vorzüglichſten Schriftſtellern über Habeſſinien, lobt ſeine Nachrichten, und ſezt hinzu, aus den kurzen Auszügen, welche Thevenot davon gab, könne man ſchlieſſen, wie wichtig dieſes Werk ſeyn müſſe. Auch hat er ſeine Nachrichten benüzt, und wie wir ſchon oben ſahen, ſehr viel auf ſeine Glaubwürdigkeit. (Hiſt. æth. I. 1. Comm. p. 13. ſq.)

Die Kritiker ſtimmen darinn überein, daß Lobo's Aufrichtigkeit und Wahrheitsliebe ſo hell aus ſeiner ungekünſtelten Reiſebeſchreibung hervorleuchte, daß jeder Leſer ihm gerne Glauben ſchenkt — und nie wäre der gute Lobo in ſo übeln Ruf gekommen (in welchen Leute, die partheiiſch oder oberflächlich urtheilen, ihn gebracht haben), hätte nicht Le Grand's, ſeines franzöſiſchen Ueberſezzers Streitſucht — denn Lobo iſt uns nur durch dieſen bekannt — und ſein bigoter Haß gegen Ludolf, das ganze Spiel verdorben.

Die Sache verhält ſich ſo:

Le Grand war vom Jahre 1692. bis 1697. franzöſiſcher Geſandtſchaftsſekretär in Portugal; er erhielt daſelbſt vom Grafen von Ericeira eine Abſchrift von Lobo's Reiſebeſchreibung (die oben angezeigte gedrukte Ausgabe kannte er nicht) und beſchloß ſogleich, ſie zu überſezzen. Daneben las er dann auch die übrigen Schriftſteller über Habeſſinien, und als er die Ueberſezzung vollendet hatte, fügte er ihr eine Fortſezzung der Begebenheiten in Habeſſinien und folgende Abhandlungen bei:

München, 1727.) enthält im 2ten Band einige fabelhafte Nachrichten von Habeſſinien.

Doch, dieſe mögen hier hinreichen. Ich mag ihrer nicht mehrere aufzählen.

(D) Einzelne Abhandlungen, kleine Schriften, auch Werke über beſondere Gegenſtände von Habeſſinien.

(In kronologiſcher Ordnung.)

1) *Joh. Potkenii* Pſalterium æthiopicum. 4. Romæ, 1514.

Enthält einige ſehr fehlerhafte, auch ganz falſche Nachrichten von Habeſſinien.

(*Ludolfi* Comm. Hiſt. Aeth. p. 2. Baumgartens Nachrichten von einer halliſchen Bibl. VIII. B. S. 473.)

2) *Damiani a Goës* Libellus de fide, religione moribusque Aethiopum. 8. Lovani, 1541. it. 8. Pariſiis, 1541. it. 8. Colon. 1574.

Ein unbedeutendes Werkchen.

(*Ludolf*, l. c. p. 3.)

3) *Annuæ Relationes* Patrum Societatis Jeſu.

Dieſe jährliche Berichte enthalten ſehr viel gute und brauchbare Nachrichten von Habeſſinien.

(*Ludolf*, l. c. p. 27.)

4) *Franciſcus Titelmann* de religione, moribus & ceremoniis Aethiopum —

Findet ſich in des Goes Schriften, (1544.) iſt aber unbedeutend.

(*Ludolf*, l. c. p. 13.)

5) *Matthæi Dreſſeri* Oratio de ſtatu religionis & eccleſiæ Æthiopicæ ſub pretioſo Johanne. Lipſiæ, 1584. it. ibidem, 1606.

Von geringem Werthe.

(*Ludolf*, l. c. p. 17.)

6) *Emanuel de Veiga*, S. J. ſchrieb in portugieſiſcher Sprache eine Abhandlung über den Zuſtand der chriſtlichen Re-

ligion in Ethiopien. 4. Liſſabon, 1628. — Dies Werk enthält eine Nachricht von den habeſſiniſchen Religionsbegebenheiten in den Jahren 1624, 1625, 1626.

Franzöſiſch: Hiſtoire de ce qui c'eſt paſſé au Royaume d'Ethiopie es Années 1624. 1625. 1626. 8. Paris, 1629.

7) *Emanuelis de Almeida*, S. J. Litteræ annuæ ex Aethiopia. In italieniſcher Sprache. 12. Rom, 1629.

8) *Ludovicus Dulcebenius* gab jeſuitiſche Jahrberichte aus Sina und Habeſſinien von den Jahren 1622 und 1623. in italieniſcher Sprache heraus. 8. Rom, 1632.

9) *Dieterici Luders* V Diſſertationes de Hiſtoria Imperii Abyſſini. 4. Wittebergæ, 1671.

Davon ſagt Ludolf (Comm. p. 19.) „Diſputationes has diligentiſſime congeſſit, ſed me inconſulto & ante editam Hiſtoriam meam æthiopicam.„

10) *Joh. Ulr. Wildii* Eccleſia æthiopica breviter adumbrata. 8. Argentinæ, 1672.

Ludolf (l. c. p. 23.) nennt dieſe Schrift eine gelehrte Abhandlung.

11) *Mich. Geddes* Church-hiſtory of Ethiopia &c. 8. London, 1696.

Ein brauchbares, aus guten Quellen geſchöpftes Buch. (Baumgartens Nachr. von einer hall. Bibl. VIII. B. S. 489.)

12) *M. G. N. Kriegk*, Diſſ. de menſa Solis apud Æthiopes. 4. Jenæ, 1703.

Gehört in die Alterthumskunde.

(*Meuſel*, Bibl. Hiſt. Vol. III. P. I. p. 132.)

13) Theodor Krump's hoher und fruchtbarer Palmbaum des heiligen Evangelii in Abyſſinien. 4. Augsburg.

Eine unbedeutende Jeſuitenſchrift.

14) *Tourmont le cadet*, De l'origine & de l'ancienneté des Ethiopiens dans l'Afrique — in den Mémoires de l'Acad. des Inſcr. Tom. V. p. 318—331.

Eine antiquariſch-hiſtoriſche Abhandlung, mit etymologiſchen Grübeleien.

(*Meuſel*, Bibl. Hiſt. Vol. III. P. I. p. 132.)

15) *M. V. La Croze* Hiſtoire du Chriſtianiſme d'Ethiopie & d'Armenie. 8. à la Haye, 1739.

Deutſch — Danzig, 1740.

Ein brauchbares Buch, deſſen Verfaſſer vorzüglich den Tellez benüzt hat.

16) *J. G. Oertelii* Theologia Æthiopum &c. 8. Wittebergæ, 1746.

Enthält nichts neues.

(*Meuſel*, *l. c. p.* 133.)

17) *D. Kocheri* Faſti Habeſſinorum ſacri &c. 8. Bernæ, 1760.

Unvollendet.

(*Meuſel*, *l. c. p.* 133.)

Von den einzelnen Schriften und Abhandlungen über den Nil und deſſen Quellen (deren vorzüglichſte *Meuſel*, Biblioth. Hiſt. Vol. III. P. I. p. 85.) werde ich noch in dem Anhange ſprechen.

(E) Die vorzüglichſten Schriftſteller, welche in Werken, die nicht insbeſondere von Habeſſinien handeln, dennoch ziemlich brauchbare Nachrichten von dieſem Lande liefern, ſind:

P. Hieronymus Romanus in ſeinen Reſpublicas del mundo. Fol. Salamanca, 1595.

Joan dos Santos Ethiopia Oriental, &c. Fol. Evora, 1609.

Franzöſiſch, von Charpy, 12. Paris, 1684.

Dieſes Werk handelt eigentlich von der Oſtküſte Afrika's, und enthält ſehr wenig von Habeſſinien.

Maffeji Hiſtoriarum Indicarum Libri XVI.

Oſorii Hiſtoria Regis Emanuelis.

Paulus Jovius, Hiſtoria de bello Mammalucorum.

P. Kircher in ſeinem Prodromus Coptus, Oedipus, u. ſ. w.

Eraſm. Franciſci neupolirter Geſchichts- Kunſt- und Sittenſpiegel ausländiſcher Völker. Fol. Nürnberg, 1670.

Aſton's Manners, laws and cuſtoms of all nations, with a ſhort hiſtory of Aethiopians. 4. 1611.

Boemi (Joh.) Mores, leges & ritus omnium gentium &c. 8. 1604.

Neuerer Kompilazionen nicht zu gedenken.

II.

Allgemeine Ueberſicht

der

Geſchichte der Kunde

von

Habeſſinien,

und der merkwürdigſten Reiſen dahin bis auf Lobo.

Als

Vorbereitung zu der Reiſebeſchreibung

dieſes leztern.

§. I.

Namen und Lage des Landes.

Das Land, welches wir jezt das Reich Habeſch oder Habeſſinien (irrig Abyſſinien) nennen, wurde von den Erdbeſchreibern der ältern und alten Zeiten unter der unbeſtimmten allgemeinen Benennung Ethiopien oder Aethiopien begriffen, welchen Namen die Einwohner ihrem Lande ſelbſt geben, denn ſie nennen es Manghesta Itſiopia (das Reich Ethiopien), und ſich ſelbſt Itſiopjawian (Ethiopier) — Namen, welche griechiſch ſind, und welche ſie auch ganz gewiß von den Griechen, mit welchen ſie durch Egypten bekannt wurden, angenommen haben. Sonſt nennen ſie auch ihr Land: Geez, oder Agazi, auch Medeghe Ag-azjan, das heißt: das Land der Agazi oder der Freien, oder der Ausgewanderten *).

*) Ludolfi Hiſt. Æthiopica L. I. C. 1. & Commentar. p. 56. — Die Wurzel des Wortes Agazi iſt Geza (in der habeſſiniſchen oder

Der Name **Ethiopien**, welchen die griechiſchen und römiſchen Hiſtoriker und Geographen bald dem ganzen innern und ſüdlichen Theile von Afrika, bald nur den ſüdwärts von Egypten gelegenen Ländern gaben, iſt griechiſchen Urſprungs, und bedeutet das **Land der Schwarzen** *). Es iſt folglich eine willkürliche Benennung, die auf alle von ſchwarzen Menſchen, Mohren oder Negern bewohnten Länder paßt, und daher urſprünglich kein geographiſcher Name, ſondern eben ſo unbeſtimmt als das **Kuſch der Hebräer** **), und das **Sudan der Araber** ***) — Namen, welche mit **Ethiopien** gleichbedeutend ſind.

Man ſah zwar bald ein, wie ſchwankend dieſer Name ſey, und ſuchte ihn durch Eintheilungen und Zuſäzze genauer zu beſtimmen; dies konnte aber dem Fehler nicht

---

ethiopiſchen Sprache) welches Wort einen doppelten Sinn hat. Es bedeutet: 1) Er iſt mit allem Heere dahin gezogen, und 2) Er hat ſeine Freiheit erlangt. — Dies paßt auf die Habeſſiner, welche aus Arabien ausgewandert ſind, und in Afrika ein ſelbſtſtändiges Volk gebildet haben. (Wovon weiter unten.) Bruce behauptet (I. B. S. 433.) das Wort Agazi bedeute Stammhirten.

*) Das griechiſche Wort Αἰθίοψ, ein Schwarzer, Mohr, Neger, iſt ganz zuverläſſig aus der Zuſammenſezzung der griechiſchen Wörter αἴθω, ich brenne, und ὤψ, das Geſicht, entſtanden, und bedeutet alſo einen Menſchen mit einem verbrannten Geſichte. Da die Griechen die löbliche Gewohnheit hatten, alle ausländiſchen Namen in ihre Sprache zu überſezzen oder umzumodeln, ſo iſt dieſe Wortleitung um ſo natürlicher und begreiflicher. Daß Plinius (Hiſt. nat. L. VI. C. 30.) den Namen und den Urſprung der Ethiopier von einem Sohne des Vulkans, Namens Ethiops, ableitet, iſt eine Schwachheit, die man dieſem Schriftſteller verzeihen muß.

**) כוש Chuſch bedeutet in der Bibel durchgehends Ethiopien, Negerland, ohne beſtimmte Gränzen.

***) Abulfeda (Afrika, ed. Eichhorn, p. 29.) nennt das Negerland بلاد السودان (Belad al Sudan) das Land der Schwarzen. it. von سَوَدَ oder سَادَ: Er iſt ſchwarz geweſen. So auch der Scherif Edriſi oder Nubiſche Erdbeſchreiber, wovon weiter unten.

abhelfen, ſo lange noch nicht über die Länderkunde jener innet-afrikaniſchen Gegenden ein helleres Licht verbreitet war. Darum finden wir auch bey den Geographen des 15. 16. und 17ten Jahrhunderts, ja ſelbſt noch in dem gegenwärtigen die Namen Ethiopien, Ober-Nieder-Inner-Auſſer-Vorder-Hinter-Ethiopien *), u. ſ. w. Nichts als unbeſtimmte willkürliche Namen, die immer da, wo wir ſie noch treffen, Dunkelheit in der Erdkunde verrathen; denn ein Land, das wir etwas näher kennen, hören wir auf mit ſolchen ungeographiſchen Namen zu benennen; ſo iſt die Tartarei nach dem alten Sinne des Wortes aus der Geographie verſchwunden, ſo wird der eben ſo uneigentliche Name Nigrizien verſchwinden, wenn wir einmal, wie wir jezt hoffen dürfen, die Länder, welche wir unter demſelben begreifen, genauer kennen werden.

Im engern Verſtande bezeichnete man immer mit dem Worte Ethiopien das Land, welches wir jezt etwas richtiger Habeſſinien nennen **).

Dieſer leztere Name iſt mit veränderter europäiſcher Form ganz arabiſch, und iſt erſt dem Volke, dann dem Lande von den Arabern gegeben worden, welche noch jezt dieſes leztere Habeſch, Habaſch, Habaſcha, und ei-

*) Z. B. Dapper (in ſeinem Afrika) unterſcheidet das Land der Schwarzen von Ethiopien, und theilet dieſes in Ober- und Nieder-Ethiopien, unter lezterm verſtehet er Habeſſinien. Münſter, der ſogenannte Strabo des 16ten Jahrhunderts, theilet (in ſeiner bekannten Coſmographey) Afrika in 7 Haupttheile: 1) Barbarei; 2) Egypten; 3) Numidien; 4) Lybien; 5) Nigritenland; 6) Inner-Ethiopien (Habeſſinien), und 7) Auſſer-Ethiopien. — Andere machten noch ſubtilere Diſtinkzionen, u. ſ. w.

**) Denn auch dieſer Name iſt keine ganz eigentliche geographiſche Benennung, weil es ein ſchimpflicher Zuname iſt, welchen nur ein fremdes Volk dieſem gab, ohne daß dieſes ihn anerkannt hätte; auch bezieht er ſich auf das Volk, nicht auf das Land. Dennoch verdient dieſer Name, da er beſtimmter iſt, den Vorzug vor der allgemeinen Benennung Ethiopien.

nen Bewohner deſſelben Habaſch oder Habaſchi, und in der mehrern Zahl Hobuſch und Hobſchan *) nennen. — Da die eigentlichen Habeſſinier urſprünglich ausgewanderte Araber ſind, ſo iſt der ihnen gegebene Name aus dem Arabiſchen leicht zu erklären. Das Stammwort deſſelben: Habeſcha oder Habaſcha**), ein arabiſches Zeitwort, bedeutet nach dem Urtheile der Sprachforſcher: „Ein Volkshaufe von verſchiedenen Stämmen hat ſich vereinigt„ ***). Auch bedeutet das davon abſtammende Wort Ohobuſch oder Ahabiſch im Arabiſchen: „Ein vermiſchtes Volk, das aus zuſammengerotteten Menſchen von verſchiedenen Stämmen beſteht„ †). Dieſer Name iſt alſo zugleich ein Vorwurf über den Urſprung dieſes Volks, das ihn deswegen lange als einen Schimpfnamen betrachtete, und nicht ſo genannt ſeyn wollte ††).

Aus dieſer Benennung machten dann die Europäer durch Ummodelung des Wortes die Namen Abyſſi-

---

*) So Herbelot, Orientaliſche Bibliothek (deutſche Ueberſetzung. gr. 8. Halle, 1787) II. B. S. 596. Artikel: Habaſch. — Abulfeda (Afrika, cur. Eichhorn. gr. 8. Götting. 1791.) nennt Habeſſinien das Land der Habſchi.

So nennt auch der Nubiſche Erdbeſchreiber die Habeſſinier (Al Habſchi) الحبشه unter den ſchwarzen Völkern. اجناس سودان (P. IV. Clim. I. im Anfang.)

**) حبش (Cf. *Golii* Lexicon Arabicum.)

***) So Ludolf, Comm. ad Hiſt. Æth. p. 49. ſq. Bruce weiß es beſſer; er ſagt (I. B. S. 444.) Ludolf habe das nicht verſtanden, und überſetzt das Wort Habeſch durch Convenæ — wie es Ludolf (Hiſt. Æth. L. I. C. 1.) ſelbſt überſetzt hatte.

†) Herbelot am angeführten Orte.

††) Ludolf, l. c. p. 52. wo er aber ſagt, daß die Habeſſiner doch endlich dieſen Namen ſich geben laſſen, und ihn ſelbſt, aber nur mündlich nicht ſchriftlich gebrauchen.

nien *); Abex **), und den jezt gebräuchlichen richtigern Namen Habeſſinien, mit der bey uns gewöhnlichen Endung der Ländernamen. Dieſe Namen ſind uns aber erſt durch die Araber, denn nur dieſe bedienten ſich früher derſelben, bekannt geworden; doch finden wir das Stammwort derſelben ſchon länger als einen geographiſchen Namen eines Volkes in Arabien ***), das eben ein ſolches Gemiſche von Völkerſchaften, und vielleicht mit unſern Habeſſiniern nahe verwandt war.

Für das jezzige Habeſſinien wurde dieſer Name erſt nach der Ankunft der Portugieſen in demſelben (i. J. 1513.) von den europäiſchen Erdbeſchreibern angenommen; doch finden ſich ſchon Spuren, daß derſelbe auch früher den abendländiſchen Geographen nicht unbekannt geblieben war †).

---

*) Durch dieſe Art, dieſen Namen zu ſchreiben, kamen gar einige auf den tollen Einfall, denſelben von dem Worte Abyſſus (Abgrund) herzuleiten.

**) Das x an dem Ende dieſes Wortes iſt portugieſiſchen Urſprungs; in der portugieſiſchen Sprache wird dieſer Buchſtabe wie das ſch der Deutſchen, das ch der Franzoſen, das ſh der Engländer ausgeſprochen; folglich iſt das Wort Abex nichts als die portugieſiſche Orthographie des Namens Habeſch, das H, beſonders das harte arabiſche Ha, (ح) war ihrer Ausſprache zu rauh. — Aber warum ſteht denn noch in neueren Geographien, in welchen Habeſſinien richtig ſo genannt wird, die Küſte Abex? —

***) Stephanus (de Urbibus) nennt Αβεσηνοι ἔθνος Αραβιας. Ein Mehreres hierüber findet man bey Ludolf, Comm. p. 50.

†) Z. B. Ich finde in der Geographie des Guido von Ravenna (gewöhnlich Geographus Ravennas genannt) der im 7ten Jahrhundert lebte, im 3. Abſchnitt des 3ten Buchs (nach der Gronoviſchen Ausgabe hinter dem Mela, p. 44.) folgendes: „Æthiopia Garamantium, quæ & *Abyſſe* dicitur, quæ confinalis exiſtit prædictæ Æthiopiæ Troglodytorum.„ — Ferner ſagt auch Rabbi Benjamin von Tudela, ein jüdiſcher Reiſebeſchreiber des 12ten Jahrhunderts: ארץ כוש תנקראת אלהבש D. h. das Land Kuſch, genannt Elhabeſch. — Marko Polo gedenkt auch ſchon des Landes Abaſcia.

Die arabischen Schriftsteller bedienten sich des Namens Habesch in dem goldenen Zeitalter der arabischen Litteratur, und noch jezt ist er bey den Arabern gebräuchlich; doch nennen sie auch die Habessinier mit dem allgemeinen Namen Kuschim. Die Perser nennen die Ethiopier Siah Hindu, das heißt, schwarze Indier.

Wir wollen unterdessen den bestimmtern Namen den unbestimmteren vorziehen, und das Land, das im mittlern Afrika südwärts von Nubien, westwärts von dem arabischen Meerbusen, zwischen Adel, Sennaar und andern noch unbekannten Negerländern liegt, Habessinien, und seine Bewohner Habessinier nennen.

Genauer bestimmt liegt das Gebiet dieses Staats zwischen dem 8ten und 15ten Grade Norderbreite, und zwischen dem 50sten und 65sten Grade der Länge von Ferro.

§. 2.

Kurze Uebersicht der Kenntnisse der Alten von dem Lande, das wir jezt Habessinien nennen.

Die Schriftsteller Griechenlands und Roms, die einzigen des Alterthums, deren geographische Kenntnisse und Bemühungen für die Beförderung und Erweiterung der Erdkunde bis zu uns gekommen sind, kannten sehr wenig von demjenigen Theile Afrika's, welchen sie Ethiopien nannten. Den Beweis geben die vielen Fabeln, die sie von diesem Lande zu erzählen wissen, und die Unbestimmtheit ihrer geographischen Angaben.

Schon Homer gebrauchte das Land der Ethiopier zu seinen poetischen Dichtungen, und rühmt ihre Unschuld *).

Hero-

*) Iliad. A. Ζευς γαρ ἐπ' Ὠκεανον μετ' ἀμυμονας Αἰθιοπηας Χθιζος ἐβη μετα δαιτα θεοι δ' ἁμα παντες ἐποντο

Herodot, der Vater der Geſchichte, der ſich ſo viel Verdienſt um die Erdkunde erworben hat, der Egypten ſo genau zu beſchreiben wußte, kannte von dem ſüdlichen Theile Afrika's — beinahe nichts; denn er hält Afrika für kleiner, als Europa, und mußte ſich begnügen, uns das Land der Ethiopier genannt zu haben *).

Selbſt der ſorgfältige Sammler Strabo wußte noch ſo wenig von dem innern und ſüdlichen Theile von Afrika, daß er glaubte, die Küſten dieſes Erdtheils lieſen mit den Küſten von Arabien parallel. Er ſezt hinter das Land der ätheriſchen Ethiopier das Zimmetland, von beiden weiß er uns aber nichts beſtimmtes zu ſagen **).

In dem Handbüchelchen des römiſchen Geographen Pomponius Mela finden wir eben ſo wenig Befriedigung, wenn wir Nachrichten von Ethiopien ſuchen ***).

Der ältere Plinius erzählt uns dafür, in ſeinem ſonſt ſchäzbaren Werke (Hiſtoria naturalis) deſto hübſchere Mährchen von Ethiopien und den Ethiopiern; man würde ſich aber eine vergebliche Mühe machen, wenn man ihn durchblättern wollte, um ſichere geographiſche Nachrichten über dies Land daraus zu ſammeln †).

Der groſſe Ptolomäus kam noch nicht viel weiter in der Kenntniß des innern und ſüdlichen Theils von Afrika, ob er gleich die weitere Ausdehnung dieſes Erdtheils kannte, von welcher ſeinen Vorgängern gar nicht ahndete, und ob er gleich, ſo wie Marinus der Tyrier,

*) Er kennt zwar auch die Inſel Meroe, dadurch iſt aber ſeine Länderkunde wenig bereichert. *Herodot. L. II.*

**) Im 23. Buche.

***) *L. III. C. 9.*

†) *L. VI. C. 29 & 30.*

manche Fabeln aus der Länderkunde von Afrika verbannte *)

Noch kann man zu den Geographen des Alterthums den Koſmas Indikopleuſtes rechnen, welcher bis an die Gränzen des heutigen Habeſſiniens und noch über dieſelben in das Land ſelbſt gekommen war, aber darum die Erdkunde eben nicht ſehr in ſeinem geographiſchen Werke bereicherte **). Wir werden noch weiter unten von dieſem Manne ſprechen.

Wenn wir nun die Summe deſſen, was alle dieſe Schriftſteller nebſt einigen andern alten Hiſtorikern, z. Ex. dem Sizilier Diodor u. ſ. w. von Ethiopien und den Ethiopiern zuſammen nehmen, ſo finden wir, wie wenige Fortſchritte ihre Erdkunde in dieſen Gegenden noch gemacht hatte.

Dieſe alten Geographen theilten den Landſtrich, den ſie Ethiopien nannten, in Ethiopien über Egypten ***) und in das traglodytiſche Ethiopien (das Mohrenland der Hölenbewohner.) Erſteres iſt unſer heutiges Nubien (Belad al Nubah bei den Arabern), lezteres iſt die Küſte von Nubien, und die ſogenannte Küſte Habeſch, ein Theil unſers jezzigen Habeſſiniens.

1) Das Ethiopien über Egypten begriff auch nach der geographiſchen Eintheilung der Alten einen Theil des Landes Habeſſinien unter ſich; ſie geben die Inſel Meroe, die der Nil bilden ſoll †), als einen Haupttheil

*) Mannert's Geographie der Griechen und Römer, I. Band. S. 159. f.

**) Ebendaſelbſt. S. 190. Seine Χριστιανικη Τοπογραφια (wie er ſein Werk nannte) ſteht in B. de *Montfaucon* nova Collect. Patrum & Scriptor. græc. (Fol. Pariſ. 1707.) T. II. p. 113.

***) Ptolomäus (IV. 7.) nennt es ὑπο αἰγυπτον, unter Egypten.

†) Von dieſer Inſel Meroe wiſſen die alten Schriftſteller, als Hero-

dieſes Landes an; ſie nennen unter mehreren Städten des übrigen Landes, deren Namen zu enträthſeln wol eine undankbare Mühe wäre, auch die Stadt Auxume, oder Axume, als die Hauptſtadt des Landes der Axumiten, welche ganz gewiß das heutige Axum in der habeſſiniſchen Landſchaft Tigra iſt *); ſie weiſen auch dem Nil in dieſem Lande ſeine Quellen an, ohne aber etwas Gewiſſes davon ſagen zu können.

Der Nil — dieſer altberühmte Fluß — war für die Erdforſcher der Vorzeit ein wichtiger Gegenſtand, denn das ſehr geſchäzte Egypten dankte ihm alle ſeine Fruchtbarkeit. Man wußte die Urſache ſeiner alljährlichen regelmäſſigen Ueberſchwemmungen noch nicht, die für Egypten ſo wolthätig waren; man glaubte immer, es ſtehe in der Gewalt der Ethiopier, dieſes Austreten des Nils zu verhindern, und folglich Egypten zur un-

---

dot, Strabo, Plinius, u. ſ. w. Mancherlei zu rühmen (Man ſehe Ludolf, Comment. p. 88. ſqq.), und die Neuern haben ſich ſehr darum geſtritten, wo dieſe Inſel zu ſuchen ſey. Einige glaubten gar, ſie ſey verſchwunden; denn exiſtirt ſoll ſie einmal wirklich haben, und doch hat man in neueren Zeiten die ſichere Erfahrung gemacht, daß der Nil keine ſolche Inſel bilde. Aber dieſes Räthſel iſt wol leicht zu löſen. Das Land zwiſchen dem Fluſſe Takazze (wahrſcheinlich der Aſtaboras der Alten) und dem Nil, mußte ihnen eine Inſel zu ſeyn ſcheinen, da der Nil gegen ſeine Quellen zu ſich dem erſtern ſehr nähert, und da gerade dieſe Gegend zwiſchen den Quellen dieſer beiden Flüſſe den Alten unbekannt war. Bei genauer Prüfung wird man auch finden, daß die Nachrichten der Alten von der Inſel Meroe auf dies Land zwiſchen dem Takazze und Nil am beſten paſſen. Denn die Landſchaft Fazuklo zwiſchen dem Bahar el Aſſergh (oder dem eigentlichen Nil) und dem Bahar el Abiad kann es nicht ſeyn. (Man ſehe Bruce's groſſe Karte.)

*) Der erſte unter den alten Schriftſtellern, welcher der Stadt Axume erwähnt, iſt der Koſmograph Ptolemäus (L. VI. C. 8.) Nach ihm ſprach Stephan von Byzanz, u. a. von derſelben. Früher exiſtirte dieſer Name für die Erdkunde nicht. — Die Axumiten der ältern Erdbeſchreiber waren ſchon unſre heutigen Habeſſinier. (*Ludolf*, Comm. L. I. C. 1.)

fruchtbaren Wüſte zu machen. Es mußte alſo den Beſizzern von Egypten daran gelegen ſeyn, ſich hierüber zu belehren. Viele Jahrhunderte hindurch waren alle dieſe Verſuche vergeblich; denn auf der einen Seite hielten grauenvolle Wüſteneien, auf der andern ein gefährliches Meer *) — und dann auch die Wildheit der Einwohner ſelbſt Erdforſcher und Eroberer von der nähern Bekanntſchaft mit dem Mutterlande des befruchtenden Nils zurück.

Der deutlichſte Beweis von der Unbekanntſchaft der Alten mit dem eigentlichen Ethiopien (im engern Verſtande) oder unſerm Habeſſinien iſt ihre Unwiſſenheit in Betreff der Nilquellen, die ſie doch zu kennen ſo ſehr wünſchten, ſo ſehr zu wünſchen Urſache hatten **). — Ja ſie erfuhren erſt nach Jahrhunderten den wahren Grund der Ueberſchwemmungen des Nils ***), nachdem ſie ihre Unkunde hierüber, nach der gewöhnlichen Art, in Fabeln gehüllt hatten, die bisweilen albern und kindiſch genug waren, um zu den übrigen abentheuerlichen Schilderungen von Ethiopien zu paſſen †).

2) Das troglodytiſche Ethiopien — die Küſte von Nubien, und Habeſch — war den Schriftſtellern des Alterthums durch den Handel und die Schiffahrt etwas näher bekannt geworden; unter der Regierung der Ptolemäer in Egypten, die den Seehandel ſo ſehr begünſtigten, finden wir ſogar griechiſch-egyptiſche Niederlaſſungen auf dieſer Küſte: Berenice, den Rettungsgöt-

*) Daher auch der arabiſche Name der Meerenge Bab el mandeb (Thränenpforte), welchen Herr Bruce (oder deſſen Ueberſezzer?) allen Kennern der arabiſchen Sprache zum Troz, mit Gewalt in Babelmandel verwandeln will! (I. B. S. 490.)

**) Ludolf, Comm. p. 130. sqq.

***) Meiners kurze Geſchichte des Nils, in deſſen vermiſchten philoſophiſchen Schriften, I. B. S. 180.

†) Wovon in der Folge.

terhaven, die Stadt Ptolemais in der Wildniß, den Haven Adulis, jezt Arkiko, u. ſ. w. Dennoch war den Handelsleuten, Seefahrern und Erdforſchern bis auf die neuern Zeiten nur die Küſte, nur der Saum des Landes bekannt! *)

Ethiopien überhaupt war in den Zeiten des Alterthums das Land der Wunder, der Mittelpunkt aller abentheuerlichen Dichtungen, ein überſchwenglich reiches Goldland — das wahre Eldorado der Alten; und die Einwohner, beſonders der unbekannten ſüdlichen Theile, mußten Ungeheuer, ohne Maul und Naſen **), Zwerge ***), und ähnliche Mißgeburten ſeyn. Nicht minder ſeltſam ſind die Namen †), die dieſen Leuten gegeben wurden, als da ſind: Fiſchfreſſer, Heuſchreckenfreſſer, Schildkrötenfreſſer, Jäger, Elefantenbekrieger, Hundemelker, u. ſ. w. Namen, welche ihnen von ihrer Nahrung und Lebensart gegeben wurden. Noch abentheuerlicher iſt das, was von ihren Sitten und Gebräuchen, von ihrer Religion und Regierungsform erzählt wird ††).

Doch dieſe Ammenmährchen verdienen hier keiner Erwähnung, als um zu beweiſen, wie wenig die Alten Ethiopien kannten.

---

*) Man ſehe d'Anville's Handbuch der alten Erdbeſchreibung; auch *Oberlini* Orbis antiquus.

**) Wie Plinius (*Hiſt. nat. L. VI.*) ſo erbaulich erzählt.

***) Von dieſen Zwergen, welchen geographiſche Unkunde zum Theil jezt noch in dem innern Afrika ein Plätzchen anweiſet, handelt Ludolf weitläufig (Comment. p. 69. ſqq.) Ferner kann nachgeleſen werden: Lampe, über die Pygmäen, im I. B. der Heſſ. Beiträge.

†) Die eigentlichen Namen ethiopiſcher Völker, die man in den alten Schriftſtellern findet, ſind die der: Nubier, Blemmyer, Sebriden, Memnonen, u. ſ. w. meiſt Namen, die nach griechiſcher Manier überſezt, entſtellt, oder ganz willkürlich erfunden waren. Der obengenannte Kosmas kennt auch ſchon die Agaus.

††) Man ſehe: Vierthaler's philoſophiſche Geſchichte der Menſchen und Völker, II. Bd. S. 532. u. f.

§. 3.

Reiſen und Heerzüge nach Ethiopien in den Zeiten des Alterthums — Verſuche die Quellen des Nils zu entdekken.

Die Küſte von Habeſſinien war frühe ſchon den Schiffen, welche auf dem arabiſchen Meerbuſen Handlung trieben, bekannt; wahrſcheinlich waren die Araber auch frühe ſchon mit den Bewohnern Habeſſiniens in Verkehr; wahrſcheinlich landeten auch die ſalomoniſchen Schiffe, die nach Ophir fuhren, ſo wie die Indienfahrer, die aus dem rothen Meere kamen, auf dieſer Küſte; und ſollte auch die berühmte Königinn von Saba, die in Salomo's Weisheit ſo verliebt war, keine Habeſſinerinn oder vielmehr Ethioperinn geweſen ſeyn*), ſo ſind doch die in Habeſſinien noch übrigen Reſte einer jüdiſchen Kolonie**), und die jüdiſchen Gebräuche der Habeſſinier, die ihre Behauptung, ſie ſeyen vor ihrer Annahme des Kriſtenthums ihrer Religion nach Juden geweſen***) unterſtüzzen, hinreichende Beweiſe eines ehemaligen Verkehrs zwiſchen beiden Völkern.

Doch ein allzudichter Schleier iſt über die frühere Geſchichte Habeſſiniens gezogen, als daß wir hierinn mehr als Muthmaßungen aufklauben könnten, und Muthmaßungen nüzzen uns hier nichts.

Dafür wollen wir noch einige Augenblikke bei den in den älteren Zeiten gemachten Verſuchen in Ethiopien ein-

*) Herr Bruce liefert uns (II. Bd. S. 516. u. f.) eine ſehr gelehrte Abhandlung über dieſe Königinn von Saba; nur Schade, daß Le Grand (im Anhang zu Lobo) und Ludolf beinahe ganz daſſelbe ſchon vor ihm geſagt haben! —

**) Falaſjan, Vertriebene, Landesverwieſene, iſt ihr Name, nicht Falaſchas, wie Bruce ſagt.

***) Worüber Ludolf, Le Grand und Bruce zu vergleichen ſind.

zubringen, oder die Nilquellen zu entdekken, deren Erwähnung wir in den Schriften der Griechen und Römer finden, verweilen.

Dieſe Verſuche ſind, nach der Zeitfolge geordnet *), folgende:

J. der Welt 3034. Der erſte Monarch, von welchem die Geſchichtſchreiber ſagen, er habe einen Heerzug nach Ethiopien gewagt, iſt der egyptiſche König Seſoſtris, deſſen beſtandene Abentheuer ſo mährenhaft, ſo unwahrſcheinlich erzählt werden, daß man am Ende in Verſuchung geräth, die ganze Geſchichte dieſes Königs für eine verunſtaltete alte Sage, oder für ein allegoriſches Dichtergemählde zu halten **). Dieſer Seſoſtris oder Sethos (wie er nach ſeinem wahren egyptiſchen Namen auch genannt wird), ſoll auch einen Zug nach Ethiopien gewagt, und einen Theil deſſelben wirklich erobert haben. Dabei ſoll ſeine Abſicht geweſen ſeyn, die Nilquellen zu entdekken. Es gelang ihm nicht!

J. der Welt 3476. Der Wütrich Kambyſes, der Sohn des groſſen Kyrus ***), verſuchte es auch in Ethiopien einzudringen, nachdem er ſchon in Egypten, das unter ſeinen Waffen erlag, die Denkmale ſeines blutdürſti-

*) Ich folge der Zeitrechnung meines unvergeßlichen Lehrers, des Prof. Lorenz zu Straßburg, in ſeinen Tabulis Temporum fatorumque Orbis terræ. (Fol. Argent. 1770.)

**) Wie es auch von vielen nicht ohne Grund geſchehen iſt. Ich verweiſe meine Leſer auf Vierthaler's philoſ. Geſch. d. M. u. V. II. Bd.

***) Es iſt wol ein Irrthum, wenn P. Pays, bei Kircher (in deſſen Oedibus) glaubt, auch Kyrus ſelbſt habe die Nilquellen zu erforſchen geſucht. Aber wenn Bruce (III. Bd. S. 618) in der Anmerkung ſagt: „Ich habe nie gehört, daß Cyrus verſucht, dieſe Entdeckung zu machen" — Wo Ludolf (Comment. p. 122) bei derſelben Stelle ſagt: „de hoc mihi nihil tale unquam lectum" — ſo wird man doch einſehen, daß Bruce (der noch obendrein das Kircherſche Werk unrichtig zitirt) hier den Ludolf abgeſchrieben habe? —

gen Deſpotiſmus errichtet hatte; ihm lüſtete nach dem ſo hochgerühmten Eldorado; aber ſeine Heere kamen theils in den Wüſteneien um, theils zwang ſie die Noth zurükzukehren. Er ſchickte Geſandte zu den Ethiopiern; ſie wurden verhöhnt; man lachte der Ohnmacht des Eroberers hinter den Dämmen, welche die Natur ſelbſt ſeinen Fortſchritten entgegengeſezt hatte, und ſein Golddurſt blieb unbefriedigt *).

J. der Welt 3666. Alexander der Eroberer ſchikte, nachdem er Egypten in Beſiz genommen hatte, gebohrne Ethiopier als Kundſchafter aus, um die Nilquellen zu ſuchen. Auch dieſe kamen zurük, ohne dieſe Abſicht erreicht zu haben.

J. der Welt 3721. Die Ptolemäer die nach Alexanders Tode Egypten anfangs ſo rühmlich beherrſchten — thaten ſehr vieles für Handlung, Schiffahrt und Erdkunde. Der zweite derſelben, mit dem Beinamen Bruderfreund (Philadelphus), unternahm zwar einen fruchtloſen Zug nach Ethiopien, doch drang er weiter vor, als ſeine Vorgänger, und legte an der Gränze von Habeſſinien, auf der Küſte des rothen Meers, eine Stadt an, die ſeinen Namen erhielt.

J. der Welt 3760. Sein Sohn Ptolemäus der Wohlthätige (Evergetes), trat in die Fußſtapfen ſeines Vaters, und verfolgte deſſen Plan, weiter gegen Süden vorzudringen; zum Theil führte er dieſen auch aus; er marſchirte mit ſeinem Heere an der Küſte des arabiſchen Meerbuſens hin, bis zur Straſſe Babelmandeb, über welche er nach Arabien überſezte. Er bäute zu Axum einen Tempel, hinterließ daſelbſt, wie an andern Orten, Denkmale ſeines glüklich vollbrachten Zugs **); aber

*) Vierthaler, am angeführten Ort.

**) Hieher gehört das Monumentum Adulitanum, welches der er-

kam nicht tiefer in das innere dieſer Länder. Seine Unternehmung war für die Handlung wolthätiger, als für die Erdkunde; denn dieſe wurde wenig dadurch bereichert, und Ethiopien blieb vor und nach das Fabelland.

J. der Welt 3954. Unter den nachfolgenden Ptolemäern kam Egypten immer in Verfall, und endlich unter die Oberherrſchaft der Römer. Julius Cäſar, als er dies Reich für ſein Vaterland in Beſiz nahm, ſoll auch ſehr begierig geweſen ſeyn, die Nilquellen zu erforſchen. Aber es blieb bei der Frage, die er deshalb an den Prieſter Achoreus that *)

J. der Welt 3975. Sein Nachfolger, der glüklichere Auguſtus, der Egypten zur römiſchen Provinz machte, und durch dies Land den geſunkenen indiſchen Handel wieder emporhub, ſchikte den Aelius Gallus über das rothe Meer, um Arabien auszuplündern, und dieſer ſoll gleiche Verhaltungsbefehle für Ethiopien gehabt haben. Aber die ganze Unternehmung ſcheiterte **).

J. nach Kr. Geb. 54. In der Folge ſchickte der tolle Kaiſer Nero zwei Hauptleute aus, die Quellen des Nils auf-

---

wähnte Roſinas in ſeiner kritiſchen Topographie beſchreibt. Das Hauptſtük iſt ein marmorner Stuhl. Die griechiſche Innſchrift, die er davon mittheilt, iſt wahrhaft griechiſch — das heißt, praleriſch. (Ich werde vielleicht Gelegenheit finden, ſie im Anhange beyzufügen.) Die portugieſiſchen Jeſuiten hielten die griechiſchen Innſchriften, die ſie bei Axum fanden, für ſehr geheimnißvolle Monumente, weil ſie... die griechiſchen Buchſtaben nicht entziffern konnten!

*) Der Dichter Lukan läßt den Cäſar ſagen:

„ Nil eſt quod noſcere malim,
Quam fluvii cauſas per ſæcula tanta latentes.“

Und den Achoreus läßt dieſer Dichter antworten:

„ Quæ tibi noſcendi Nilum, Romane, cupido eſt,
Hæc Phariis Perſisque fuit, Macetumque tyrannis.
Nullaque non ætas voluit conferre futuris
Notitiam; ſed vincit adhuc natura latendi.“

**) Huet's Geſchichte der Handlung und Schiffahrt der Alten. A. d. Fr. Seite 231. — Strabo. Lib. XVI.

zuſuchen. Sie kamen kaum über die Gränzen von Ethiopien, und kehrten, vom Gewäſſer gehemmt, getäuſcht in ihren Hoffnungen zurük *).

J. nach Kr. G. 320. Von jener Zeit des Nero an bis auf den Frumentius, der im erſten Viertel des vierten Jahrhunderts durch Zufall nach Habeſſinien kam, und die Habeſſinier zum Kriſtenthum gebracht haben ſoll **) — iſt uns kein Verſuch in Ethiopien einzudringen, keine Reiſe dahin bekannt. So wolthätig auch die Ankunft des Frumentius für die Habeſſinier geweſen ſeyn mag, ſo wenig nüzte ſie der Erdkunde. Seine Erfahrungen und Entdekkungen blieben für die übrige Welt verloren.

J. nach Kr. G. 520. Erſt zwei hundert Jahre ſpäter kam der oben genannte Mönch Kosmas Indikopleuſtes nach Habeſſinien, aber nur bis Axum, und ſeine uns hinter-

---

*) *Seneca*, Nat. quæſt. L. VI. C. 8. erzählt dies, und ſagt, er habe ſelbſt den abgeſtatteten Bericht anhört; die Auſſage der Hauptleute war: Longum illos iter peregiſſe, cum a Rege Aethiopiæ (wahrſcheinlich Nubien) inſtructi auxilio, commendatique proximis Regibus penetraſſent; ad ulteriora quidem, *ajebant*, „pervenimus ad immenſas paludes (Ueberſchwemmung) quarum exitum nec incolæ noverant, nec ſperare quisquam poteſt." —

**) Nach dem Zeugniß der ältern Hiſtoriker, welche man bei Ludolf angeführt findet. Die Geſchichte iſt dieſe: Meropius, ein Kaufmann (nach andern ein Philoſoph) von Tyrus, unternahm eine Reiſe nach Indien in Geſellſchaft zweier junger Männer aus ſeiner Verwandtſchaft; auf der Rükkehr landeten ſie an einer Inſel des rothen Meers; Meropius ward von den Einwohnern erſchlagen, (die Habeſſinier behaupten, er ſey an einer Krankheit geſtorben) und ſeine Gefährten Frumentius und Edeſius wurden vor den König von Habeſſinien gebracht, welcher ſie bei ſich behielt, und den erſten zu ſeinen Finanzminiſter, den andern zu ſeinem Oberſchenken machte. Nach dem Tode dieſes Königs ſchlug man beiden die verlangte Erlaubniß, in ihr Vaterland zurükzukehren, ab, und Frumentius wurde ſogar dirigirender erſter Miniſter; er benuzte dieſe Gewalt zur weitern Verbreitung des Kriſtenthums. (Le Grand's Neunte Abhandl. im 2ten Bd. von Voyage de Lobo, S. 13. f.)

laſſenen Reiſenachrichten ſind von geringer Bedeutung *).

§. 4.

Genauere Bekanntſchaft mit Habeſſinien von dem Ende des XVten Jahrhunderts bis auf Lobo's Ankunft in dieſem Lande.

In dem Mittelalter war die Kunde von Habeſſinien für die Geographie der Europäer verloren; nur die Griechen und Araber kannten noch Wiſſenſchaften; aber die Erdkunde gewann nur durch die lezteren, welchen auch Habeſſinien bekannt war; mit den erſteren hatten die Habeſſinier ſeit ihrer Annahme des Kriſtenthums einiges Verkehr; damals reiſten noch mehrere von ihnen nach Aſien und Europa. Dieſes Verkehr, dieſe Bekanntſchaft mit den Griechen ward aber durch den Umſturz des griechiſchen Reichs, ſo wie die Reiſen der Habeſſinier durch die Zernichtung des egyptiſchen Staats der Memalik oder Mamluken **) ganz unterbrochen.

Die Europäer im Mittelalter kannten Habeſſinien gar nicht.

Erſt als die Nacht der Barbarei ſich wieder aufhellte, und die Erdkunde durch Entdekkungsreiſen über ihren bisherigen engen Kreis ausgedehnt wurde — erſt dann fieng man an, ſich wieder nach Ethiopien zu erkundigen.

So traf die Reihe dann auch Habeſſinien — wieder entdekt zu werden.

Dieſe Wiederentdekker waren die Portugieſen, die von Ruhmſucht, Habſucht und Bekehrungsſucht beſeelt, Ehre, Gold und Märtirertod in fernen Ländern ſuchten,

*) Wir haben ſchon oben davon geſprochen.

**) Im Jahr 1517.

und dadurch das, was ihr Hauptzweck nie war *) — Erweiterung der Erdkunde bewirkten.

Sie hatten ſchon einen groſſen Theil der Weſtküſte Afrika's beſchifft, als ſie mit einem Male die Spur von einem im innern Afrika thronenden kriſtlichen, geiſtlichen Monarchen, der durch die fabelhaften Berichte der Wallfahrer und Mönche ſchon damals im Abendlande, als ein Wunderding berühmt war, gefunden zu haben glaubten.

Nämlich, im dreizehnten Jahrhunderte kam die Mähre nach Europa, es herrſche in Indien ein mächtiger kriſtlicher und zugleich geiſtlicher Fürſt, mit Namens Prieſter Johannes **) — dieſe wunderbare Kunde erfüllte ganz Europa mit Erſtaunen, und die Begierde, dieſen Monarchen, von welchem gar allerliebſte Fabeln erzählt wurden, näher zu kennen, ward bald allgemein. Aber es blieb dabei; das Fantom der Reiſebeſchreiber konnte nirgends erhaſcht werden, und doch zweifelte man noch nicht ganz an ſeiner Exiſtenz. Endlich hörte man aus Afrika, es herrſche in deſſen Mitte ein Monarch Namens Ogane, der ſehr mächtig ſey, und ſeinen Vaſallen zum Zeichen der Belohnung einen Biſchofsſtab, und ein Kreuz gebe, und nun mußte dies flugs der längſt geſuchte Prieſter Johannes ſeyn. Der König Johannes II. von Portugal entſchloß ſich ſogleich, dieſen afrikaniſchen Prieſter Johannes aufſuchen zu laſſen. Er ſchickte auch wirklich im Jahre 1485 einen Franziskanermönch Namens Antonio de Lisboa, nebſt einem

*) Dies iſt klar erwieſen; denn ſie verheimlichten ihre Entdekkungen, und benüzten ſie nur zur Befriedigung ihres Eigennuzzes.

**) Prête-Jean, Pretioſus Johannes, Presbyter Johannes. Um nicht mich ſelbſt auszuſchreiben, verweiſe ich hier meine Leſer auf den 2ten Bd. meiner Geſchichte der merkw. Reiſen, wo ich S. 287 u. f. dieſen Gegenſtand weitläufiger abgehandelt habe; daſelbſt iſt auch Bruce's ſeltſame Meinung von dem Urſprunge dieſes Namens angeführt.

Laien, zu dem Ende in die Morgenländer auf Kundſchaft aus, und als dieſe aus Unkunde der arabiſchen Sprache ihren Zweck nicht erreichen konnten, ſondern wieder zurükkehrten, ſo ſchikte er im Jahre 1487 zwei tauglichere Männer, den Alfons von Paiva, und den Peter von Kovillan aufs neue aus, um den Prieſter Johannes erforſchen zu laſſen *).

Dem leztern gelang es wirklich in Habeſſinien einzudringen, und durch ihn erfuhr man in Europa die erſten nähern Nachrichten von dieſem Lande; aber ihm ward nicht mehr vergönnt, in ſein Vaterland zurükzukehren **).

So ward nun die Bekanntſchaft zwiſchen Portugal und Habeſſinien angeknüpft, die dann bald von der Bekehrungsſucht der Portugieſen benüzt wurde, um die römiſche Hierarchie nach Ethiopien zu verpflanzen, wo ſie aber nicht gedeihen wollte, und wo dann eben dieſe Bekehrungsſucht die lezte Verbindung zwiſchen Europäern und Habeſſiniern vollends abſchnitt.

Habeſſinien ward unterdeſſen durch Kriege zerrüttet; Kovillan rieth der Königinn Helena in Portugal Hülfe zu ſuchen, und dieſe ſchickte zu dem Ende im Jahre 1510 den Armenier Matthäus, als ihren Geſandten, dahin ab. Dieſer hatte mit mancherlei Widerwärtigkeiten zu kämpfen, eh' er den Ort ſeiner Beſtimmung erreichte. Der König von Portugal nahm ihn ſehr wol auf, und ſchikte ſelbſt eine glänzende Geſandtſchaft mit einem zahlreichen Gefolge ***) nach Habeſſinien ab; denn es war

*) Weitläufiger habe ich dies alles am angeführten Orte erzählt. Ich verweiſe dahin.

**) Eine in Habeſſinien von Alters hergebrachte Gewohnheit iſt es, keinen Fremdling aus ihrem Lande wegzulaſſen. Dies erfuhr auch kurz vor Kovillan ein venezianiſcher Kaufmann.

***) Darunter war auch Alvarez, als Kaplan, welcher die ganze Reiſe beſchrieben hat.

ihm um Indien willen daran gelegen, mit dieſem Reiche in nähere Verbindung zu kommen. Dieſe Geſandtſchaft kam im J. 1520 in Habeſſinien an, wo der damal regierende König David nach einigen über ſeine Feinde erfochtenen Siegen alle fremde Hülfe jezt entbehren zu können glaubte, und daher die Portugieſen ſehr unpolitiſch behandelte. Er wollte auch den von ſeiner Mutter abgeſchikten Matthäus nicht für ſeinen Geſandten anerkennen. Fünf Jahre lang hielt er die Geſandtſchaft in ſeinen Staaten auf, und ſchien ſie, nach habeſſiniſcher Hofpolitik, gar nicht mehr weglaſſen zu wollen. K. David begnügte ſich aber den portugieſiſchen Geſandtſchaftsſekretär Johannes Bermudes und den Mahler d'Andrad mit Gewalt zurük zu behalten, und ſchikte dagegen den habeſſiniſchen Mönch Zaga Zaab, als ſeinen Geſandten, mit den im J. 1526 dahin zurükkehrenden Portugieſen nach Portugal.

Die muhammedaniſchen Nachbarn der Habeſſinier vermutheten Wunderdinge von den Wirkungen der portugieſiſchen Geſandtſchaft; ſie glaubten nicht anders, als es ſey zwiſchen Habeſſinien und Portugal ein Bund zu ihrem Verderben geſchloſſen worden. Dieſem nun zuvorzukommen, fielen ſie wüthend über die Habeſſinier her, verwüſteten das ganze Land ſo gräulich, und trieben den König David ſo ſehr in die Enge, daß er ſich endlich nothgedrungen ſah, die von ihm vorher ſo geringgeachteten Portugieſen um Hülfe anzurufen. Er ließ den Johannes Bermudes, der eigentlich ein Arzt war, von dem Abuna *) zum Prieſter weihen, und zum Nachfolger des Abuna erklären, und ſchikte ihn dann im J. 1538 in ſeinen Angelegenheiten nach Portugal. Dieſer Geſandte fieng ſein Geſchäfte damit an, daß er ſich vom Pabſte zum Patriarchen machen ließ, und dieſem dafür die Unterwerfung Habeſſiniens unter den päbſtlichen Stuhl vorſpiegelte.

*) Hoherprieſter. Erzbiſchoff. Primas.

Unterdeſſen ſtarb König David im Jahre 1540, und ſein Sohn und Nachfolger Klaudius begann gleich im Anfang ſeiner Regierung ſich den gegen ihn verbündeten muhammedaniſchen Fürſten furchtbar zu machen. Der Krieg hatte ſchon für die Habeſſinier eine günſtigere Wendung genommen, als Bermudes mit den bewilligten portugieſiſchen Hülfstruppen im Jahre 1542 in Habeſſinien ankam. Dieſe leztern beſtanden in etwa 600 Mann mit Schießgewehr bewaffneten, und mit Artillerie verſehenen tapfern Portugieſen; damals war Feuergeſchüz in Habeſſinien noch ſehr ſelten; ihr Anführer war Don Chriſtoph de Gama, ein kühner Held, der aber durch ſein allzuheftiges Feuer ſich und ſeine Mannſchaft den Feinden in die Hände lieferte, ohne ſeinen Bundsgenoſſen viel dadurch zu nüzzen. Er ſelbſt blieb mit den meiſten ſeiner Leute auf dem Schlachtfelde; ſie fochten verzweifelt; aber die Habeſſinier hatten ſie im Stiche gelaſſen, und die Feinde ſie umzingelt. Die wenigen Uebergebliebenen rächten den Tod ihrer Landsleute fürchterlich, und ſezten ſich bei den Habeſſiniern durch ihre Tapferkeit in Reſpekt. Die Waffen der Habeſſinier ſiegten, und allmählich kehrte die verſcheuchte Ruhe wieder zurük.

Jezt aber brach innere Zwietracht, durch religiöſen Hochmuth und Dummheit veranlaßt, in Habeſſinien aus. Der alte Abuna war geſtorben; und nun verlangte der unpolitiſche, übermüthige Bermudes ſeine Stelle, und drang ſo ungeſtümm und plump auf die Unterwerfung Habeſſiniens unter die Oberherrſchaft des römiſchen Stuhls, daß der König, der ſo wie ſeine Unterthanen der römiſch-katholiſchen Religion nicht abgeneigt war, und mit den Portugieſen in Freundſchaft lebte, ſeine Geſinnungen änderte; er miſchte ſich in die Prieſtergezänke; Bermudes hezte die Portugieſen gegen ihn auf, und ſo nahm der Groll zwiſchen dieſen Ankömmlingen und den Habeſſiniern täglich zu. Der Urheber aller dieſer Zwiſtigkeiten, der an-

maßliche Patriarch von Habeſſinien, ward nach Europa zurükgeſchikt, und dieſer verbreitete nun daſelbſt die traurige Nachricht von des habeſſiniſchen Königs Widerwillen gegen die katholiſche Religion. Dennoch wurde ein neuer Tranſport katholiſcher Prieſter aus Portugal nach Habeſſinien abgeſchickt, wo ſie im Jahre 1558 anlangten, und von dem Könige zwar kalt, aber nicht unfreundlich empfangen wurden; ſo ſehr er ſich auch in ſeiner Hoffnung getäuſcht ſahe; denn als er hörte, es kämen wieder Portugieſen, freute er ſich ſchon auf dieſen Zuwachs ſeiner Armee.

Im Jahr 1559 blieb König Klaudius in einer unglücklichen Schlacht gegen die unruhigen Mohren. Habeſſinien ward auf's neue in groſſe Verwirrung geſtürzt, und die Katholiken wurden darüber vergeſſen. Ihre Glaubensprediger und Religionsverfechter ſtarben nach und nach aus; die Türken hatten ihren Nachfolgern den Zugang zu Habeſſinien verſchloſſen, und die katholiſche Religion ſchien in dieſem Lande ſchon ganz erloſchen zu ſeyn. Endlich gelang es einigen feinen, geſchikten Jeſuiten gegen das Ende des 16ten Jahrhunderts, in Habeſſinien einzudringen, und durch ihre Beredſamkeit und Geſchiklichkeit (und Kunſtgriffe) brachten ſie es dahin, daß der König Za Denghel im Jahre 1604 ſich öffentlich zu der römiſch-katholiſchen Religion bekannte. Dadurch ward der Saame der Zwietracht und der Unruhen aufs neue ausgeſtreut; ein Theil von Habeſſinien rebellirte, und als Za Denghel den Rebellen eine Schlacht lieferte, kam er noch in demſelben Jahre um's Leben. Nun balgten ſich zwei Prätendenten um die Krone herum, die im J. 1605 dem Sozinios oder Melek Segued zu Theil wurde. Auch dieſer nahm die katholiſche Lehre an. Die feierliche Annahme geſchah aber erſt im J. 1623. In dieſem der katholiſchen Religion ſo günſtigen Zeitpunkte kam Pater Lobo, deſſen eigenen Bericht wir jezt anhören wollen, nach Habeſſinien.

P. Hie-

P. Hieronymus Lobo's

Reise nach Habessinien.

Von ihm selbst beschrieben.

Erster Abschnitt.

Lobo's zweimalige Reise von Lisboa, um nach Indien zu gehen. Seegefecht. Ankunft zu Mozambik, auf der Ostküste von Afrika.

Es war am 16ten April 1621 als ich auf einem Landhause bey Koimbra (in Portugal) wo ich mich damals befand, von meinen Obern den Befehl erhielt, als Glaubensbote nach Indien zu gehen. Ich eilte sogleich nach Lisboa, wo ich die Priesterweihe erhielt, und am 25sten genannten Monats meine erste Messe las. Die Zeit zur Abfahrt war da, aber das Wetter war noch so trübe, daß unsre Flotte noch nicht die Anker lichten konnte; plözlich heiterte es sich auf, und ein Kanonenschuß des Admiralschiffs rief uns an Bord. Jeder bemühte sich seine Einschiffung zu beschleunigen, und bald darauf giengen wir mit dem günstigsten Winde unter Segel.

Unsere Flotte bestand aus folgenden Schiffen: Die Empfängniß, der H. Joseph, der H. Karl, der H. Thomas, und dann noch aus einer Galion und einer Karavelle, welche unsern Wasser- und Proviantvorrath an Bord hatten. — Don Alfonso de Noronha fuhr als Vizekönig von Indien mit uns; er war auf dem Ad-

miralsſchiffe, welches der Kapitän Franz Lobo unter ihm kommandirte. Der nächſte nach dem Vizekönig war Franz Enriquez, welcher mit Admirals- und Generalkapitäns-Patent deſſen Unterbefehlshaber war, wirklich aber Admiralsdienſte verſah. Die übrigen kommandirenden Offiziere der Flotte waren: Rodriguez Lobo, Nunho Pereira Frerez, und Gonzalo Rodriguez d'Acunha. Auſſerdem waren noch ſo viele Edelleute bei uns, als ſich ſeit langer Zeit nicht nach Indien eingeſchifft hatten.

Unſere Fahrt war im Anfange ſo glücklich, als wir es nur wünſchen konnten. Das Meer war glatt wie ein Spiegel, und ein friſcher Wind ſchwellte unſre Segel. Kaum waren wir aber zwiſchen der Küſte von Afrika und der Inſel Teneriffa, ſo trieben uns widrige Winde dem Strande zu; wir geriethen auf Untiefen, und ſahen uns gezwungen, langſam an den Küſten hinzuſchleichen. Bald überfiel uns eine Windſtille, bald hemmten ungünſtige Winde unſern Lauf. Der Paſſatwind war uns zuwider, wir blieben wie angefeſſelt an der Pfefferküſte (von Guinea) hängen, und konnten die Höhe nicht gewinnen. Die brennende Hizze ward durch die Nähe des Landes uns noch unerträglicher; dabey regnete es häufig, und jeder Tropfe dieſes Giftregens, der auf einen entblößten Theil des Körpers fiel, brachte ſogleich eine Blaſe hervor, welche zu unſrer Qual von kleinen Inſekten wimmelte.

Verheerende Krankheiten mußten die unvermeidlichen Folgen dieſer widrigen Umſtände ſeyn, zu welchen auch noch die Unreinlichkeit ſich geſellte. Unſer Schiff war ſeit einem Jahre aus Indien zurückgekommen, und doch hatte man es in dieſer Zeit nicht geſäubert. Unſre Lebensmittel waren verdorben, das Pökelfleiſch fieng an zu faulen, der Reiß ſah dem Kalke ähnlicher, als einer

eßbaren Speiſe, und der Wein war noch ſchlechter als alles Uebrige. Dazu noch die unausſtehliche Sonnenhizze, und die ununterbrochenen Strapazen. Es konnte nicht fehlen, das bösartige Fieber, das uns befiel, mußte groſſe Verwüſtungen anrichten. Von der 900 Mann ſtarken Beſazzung unſers Schiffes allein ſtarben in wenig Tagen über 300 Mann. Alle Bemühungen unſrer Aerzte waren vergeblich; ihre Arzneien waren unwirkſam gegen dies Uebel. Endlich halfen doch Aderläſſen und Schröpfen dieſer Epidemie Einhalt thun. Aber wir konnten die Geneſenden — auch ich war unter dieſer Zahl — bey der elenden Nahrung und der verpeſteten Luft auf unſerm Schiffe Kräfte und vorige Geſundheit wieder erlangen? Monate verfloſſen, ehe wir uns nur halb erholen konnten, und die traurige Ausſicht, die ſich uns in dieſer Lage von allen Seiten öffnete, erhöhte unſre Trübſale! — Zum Glüke traf uns keiner der übrigen Unfälle, welchen der Seefahrer ſo oft ausgeſezt iſt; zwar barſt eine Waſſerhoſe über unſerm Schiffe, aber ſie erwies uns eine wahre Wohlthat; denn ſie verſah uns mit friſchem Waſſer, das wir auffammelten, und weil es ſüß und angenehm war, mit groſſem Vergnügen einſchlürften.

In dieſer Bedrängniß blieb unſrer Flotte nichts übrig, als nach Lisboa zurükzukehren. Es geſchah; unſre Seeleute ſehnten ſich brünſtig nach dem Lande; die Rükfahrt war glüklich, und am 7ten Oktober kamen wir wieder in Lisboa an, ohne das Ziel unſerer Reiſe erreicht zu haben.

Dieſe verfehlte Unternehmung koſtete unſerm Vaterlande die Inſel Ormuz *), die in eben dem Monat

*) Eine jezt öde liegende Inſel im perſiſchen Meerbuſen, welche an ſich dürre und unfruchtbar iſt, aber zum Handel ſehr bequem liegt. Sie hatte ehmals ihre beſondere Fürſten. Im

Oktober, in welchem wir nach Lisboa zurükkamen, von den Persern mit Beihülfe der Engländer belagert, und im May des darauffolgenden Jahres erobert wurde *). Die Ankunft unserer Flotte in Indien hätte gewiß diese Belagerung und den Verlust dieses wichtigen Plazzes verhindert. Aber wir hatten die günstige Zeit versäumt, Wind und Wetter waren uns zuwider, und Ormuz war verloren! —

Ich war noch nicht ganz wieder hergestellt, als ich die Erde meines Vaterlandes wieder betrat; ich fiel in eine schwere Krankheit, und mußte bis Weihnachten das Bette hüten; um mich vollends zu erholen, gieng ich dann nach Koimbra.

So endigte sich meine erste Reise.

Es war beschlossen, daß unsre Flotte im Jahre 1622. sobald es möglich wäre, nach Indien unter Segel gehen sollte.

Dem Don Alfonso de Noronha war Indien schon ganz entleidet; noch immer schwebten ihm die Gefahren der ersten Reise lebhaft vor den Augen, und er wollte lieber auf die hohe Würde eines Vizekönigs von Indien Verzicht thun, als diese Seereise noch einmal wagen. Der Graf von Vidigueira ward daher an seiner Stelle

---

Jahre 1514 wurde sie von den Portugiesen bezwungen und in Besiz genommen.

*) Am 23sten April 1622, sagt Gebauer (Portug. Gesch. II. S. 46.) Raynal (Hist. phil. L. III.) giebt irrig das Jahr 1623 an. — Der persische Monarch, der Ormuz mit Hülfe der Engländer eroberte, war Schach Abbas; Ormuz war ihm längst schon ein Dorn im Auge, aber ohne Flotte vermochte er nichts, darum nahm er die Engländer dazu, welchen er vieles versprach, aber wenig hielt.

zum Vizekönig ernannt; er war Staatsrath, und hatte ſchon einmal dieſe Würde bekleidet; er beſaß ein groſſes Anſehn, und tiefe Einſichten in die indiſchen Geſchäfte; er verſtand das Seeweſen vollkommen, und dieſe zweite Einſchiffung geſchah daher mit mehr Ordnung und Aufmerkſamkeit als unſre erſtere.

Die nach Indien beſtimmte Flotte beſtand diesmal aus den Schiffen: S. Thereſe, S. Joſeph, S. Karl, S. Thomas und einer Galion. Der Vizekönig, als oberſter Befehlshaber, beſtieg das erſte Schiff, die Thereſe, welches der Kapitän Don Philipp Lobo unter ihm kommandirte. Don Franz Maſkarenhas, Kapitän des S. Joſeph, verſah die Admiralsſtelle; D. Franz Lobo kommandirte als Kapitän den S. Karl, und Nugno Pereira Franz den S. Thomas. Der Befehlshaber der Galion war Gonſalo Figueira.

Am 18ten März 1622 war alles eingeſchifft, und wir liefen an demſelben Tage noch mit gutem Winde aus dem Haven. Die Seekrankheit ſezte uns ſehr zu; auch ich mußte dem Meer dieſen Zoll zum zweiten Male bezahlen. Doch war unſre Fahrt im Anfange ſehr glüklich; wir vermieden ſorgfältig alle Fehler, welche uns auf der erſten Reiſe eine ſo ergiebige Quelle von Unglüksfällen waren. Wir hatten uns zu früherer Zeit auf die Reiſe begeben, und ſogleich die Höhe zu gewinnen geſucht. Auch hatte uns ein günſtiger Wind bis zum Kap der Hoffnung geleitet, wo er uns verließ. Wir hatten wenig Kranke, und auf der ganzen Fahrt bis dahin hatten wir nur ſieben Mann verloren. Nahe am Kap überfiel uns eine plözliche Windſtille, die uns einige Zeit aufhielt; doch umſchifften wir dies Kap gegen das Ende des May's, ohne es zu Geſicht zu bekommen; wir erſahen nur aus gewiſſen für untrüglich gehaltenen Zeichen, daß wir glüklich vorbey geſegelt waren. Nichts deſtoweniger

waren unſre Leute ſehr unzufrieden, daß ſie kein Land ſahen; ſie ſehnten ſich mit brennender Ungeduld nach demſelben, und alles lief auf das Verdek und auf die Kampane *), als die Wache im Maſtkorb rief, ſie ſehe einen Sammtärmel! So nennen die Portugieſen einen Vogel, der in dieſen Gegenden häufig gefunden wird, und der den Seefahrern, da er ſich nie zu weit vom Lande entfernt, die Nähe der Küſte anzeigt **). Man umarmte einander vor Freuden, als man dieſe liebe Vögel erblikte, und die in dieſen Umſtänden gewöhnlichen Zeremonien wurden ſogleich vorgenommen.

Bald entdekten wir auch unter dem 34° 30'. Süder Breite einen ſehr hohen und ſteilen Berg, der ganz ſchwarz ausſah. Er war von dem Kap das Aguillas (Nadelkap), das unter dem 35ſten Grade liegt, nicht weit entfernt, und wir ankerten an der Bank das Aguillas ***) bey 60 Faden Waſſer. Unſere Matroſen begannen ſogleich ihre Fiſcherey, und fiengen eine Menge Boniten, Albikoras, Doraden, und andre in unſern Gewäſſern unbekannte Fiſche. Der erſte Fiſch, ſo iſt es bey uns der Schiffsgebrauch, wird ſogleich zum Beßten einer heil. Brüderſchaft verſteigert; da geſchieht es dann oft, daß ſich die Eitelkeit zur Frömmigkeit miſcht, und ein Fiſch, der keinen halben Thaler werth iſt, auf zwanzig und mehrere Thaler geſteigert wird.

---

*) Die Kampane, dunette, iſt eine Art Altane auf dem Hintertheil des Schiffs, über der Kajüte.

**) Dies iſt vermuthlich die Procellaria capenſis L. (der Landzeiger) welche in das Geſchlecht der Sturmvögel gehört. Man nennt ſie auch die Kapſche Taube, Pintado, u. ſ. w. Dieſer Vogel wird in dem indiſchen Ozean vom Hoffnungskap bis nach Neuholland angetroffen, und iſt den Schiffern eine ſichere Anzeige der Nähe des Landes. (Müller's Linn. Naturſyſtem. II. B. S. 316.

***) Eine groſſe Sandbank oſtwärts vom Kap.

Sobald die Fiſcherey geendigt war, lichteten wir die Anker, und ſegelten weiter fort. Wir erreichten die Küſte von Tierra de Natal, welche wegen der vielen Schiffbrüche ſo berüchtigt iſt; denn das Meer geht an derſelben gewöhnlich ſehr hoch; Stürme und Donnerwetter ſind häufig, und man iſt gewöhnt auf dieſer Fahrt die Schiffe mit ſtarken Thauen zu umwinden, um das Berſten derſelben zu verhüten. Wir brauchten ſelbſt auch dieſe Vorſicht, und ſie war uns nicht unnüz. Zwar hatten wir keinen Sturm, aber acht Tage nach Peter und Paul (6. Jul. alten Styls) zogen ſich ſchwarze Gewitterwolken über uns zuſammen, der Donner brüllte, und ein Blizſtral fuhr an dem groſſen Flaggenſtokke unſers Schiffs herab, lief auf dem Verdekke hin, fiel zu einem Schießloch hinaus, und ſtürzte ſich in's Meer, wo wir ihn noch ſich ſchlängeln ſahen. Das Verdek war damals voller Leute, und doch geſchah kein Unglük, auſſer daß einem Soldaten das Geſicht ein wenig verſengt, und ein andrer am Kopfe verwundet wurde. Wir beſichtigten ſogleich das Schiff, und fanden es unverlezt. Zum Danke für dieſe wunderbare Rettung ſtellten wir einen Betgang (Prozeßion) an, und ich hielt eine Ermahnungsrede an die Equipage, um ſie zur Erkenntniß ihrer Sünden zu bewegen.

Wir ſchifften nun weiter fort durch den Kanal von Mozambik, vermieden ſorgfältig alle Untiefen, und freuten uns des frohen Anbliks der Küſte. Bald hofften wir nun in Mozambik *) anzulangen, und ſchon hatten wir uns dieſem Hafen auf ſechs bis ſieben Meilen**)

*) Eine portugieſiſche Seeſtadt und Inſel auf der Oſtküſte von Afrika.

**) Unter den Meilen ſind hier immer deutſche oder geographiſche Meilen zu verſtehen, da ich die lieues meines Originals ſogleich auf meinen Maasſtab reduzire.

genähert, als die Wache die Annäherung eines Schiffes verkündete. Wir hielten dies Schiff in der Ferne für eine Pangaje *), welche uns von Mozambik entgegen käme, und äusserten unser Vergnügen darüber. Aber zu unserm Erstaunen verschwand es wieder unsern sehnsuchtsvollen Blikken; doch ahndete keinem was Schlimmes. Bald aber mußten wir einsehen, wie sehr wir uns getäuscht hatten. Das Schiff erschien wieder, und wir erkannten es für ein grosses Schiff, und sahen mit Bestürzung, daß ihm ein zweites, und bald darauf ein drittes, und endlich noch ein viertes nachfolgte. Wir konnten noch nicht unterscheiden, von welcher Nazion diese Schiffe waren; wir überzeugten uns aber frühe genug, daß es Kriegsschiffe wären, und unsre Kapitäns rüsteten sich auf jeden Fall zur Gegenwehr, wozu einstweilen auf jedem Schiffe zwey Kanonen bereit gehalten wurden. Die unbekannten Schiffe liessen Raketen steigen, und gaben einander allerley Signale; endlich segelte eines derselben gerade auf uns zu, und aus dem Feuer, das wir auf demselben wahrnahmen, konnten wir schliessen, daß es sich zum Gefechte bereite. Wir feuerten einen scharfen Schuß auf dasselbe, als es uns nahe genug war, und die Kugel flog weit darüber hin; es antwortete mit einem gleichen Schusse, und entfernte sich wieder, um auch die übrigen von unsern Schiffen zu besichtigen, von welchen es auf gleiche Weise bewillkommet wurde. Wir waren, die Galion mit eingerechnet, nur vier Schiffe stark, denn wir hatten den St. Thomas schon ehe wir das Kap erreichten, aus dem Gesichte verloren; überdies war der St. Joseph in dem elendesten Vertheidigungsstande; sein Befehlshaber und die vornehmsten Offiziere waren krank, und zu Zubereitung auf eine ernsthafte Gegenwehr hatte

*) Pangasen sind kleine Küstenschiffe, welche in diesen Gegenden gebräuchlich sind.

die Mannſchaft zu wenig Zeit gehabt. Das erwähnte feindliche Schiff hatte dies wohl bemerkt; es gab ihm eine volle Lage, und kehrte dann zu ſeinem Geſchwader zurük, welches, wie wir nachher ſahen, aus drey engliſchen und drey holländiſchen Schiffen beſtand, und wechſelsweiſe eine Woche von einem brittiſchen und eine Woche von einem holländiſchen Befehlshaber kommandirt wurde. Schon nahe an vier Wochen lauerten dieſe Schiffe in dieſen Gegenden auf uns; bey Tage hielten ſie die See, und Nachts legten ſie ſich an die Küſte *).

Dieſes Geſchwader näherte ſich uns jezt; aber ehe dieſe Feinde uns angriffen, erblikten ſie eine Pangaje an der Küſte, welche nach ihrer Meinung aus dem Kuamafluſſe **) kam; das engliſche Admiralſchiff verfolgte ſie darum ſo hizzig, daß es auf eine Sandbank lief, auf welcher es feſtſizzen blieb; die Beſazzung mußte es räumen, und dann in Brand ſtekken. Wir ſahen dieſem Schauſpiel zu, und hofften jezt um ſo leichter unſern Feinden entgehen zu können; aber nun kamen ſie mit ausgeſpannten Segeln auf uns zu, und griffen uns an. Eines der übriggebliebenen fünf feindlichen Schiffen machte ſich an unſer Admiralſchiff; die andern viere umringten den St. Joſeph und St. Karl, und beſchoſſen ſie von beiden Seiten. Um die Galion kümmerten ſie ſich gar nicht, da ſie wohl wußten, daß ſie leicht damit würden fertig werden, wenn ſie einmal uns übrige überwältigt hätten.

Nun begann das Gefechte; es ward blutig und hart

*) Die Britten waren damals nicht mit Spanien, mit welchem zu dieſer Zeit auch Portugal verbunden war, in Krieg verwikkelt; dieſe Feindſeligkeiten in Indien waren blos das Werk engliſcher Handelsleute. (Gebauer am angeführten Orte.)

**) Der Kuama- oder Zambezafluß auf der Oſtküſte von Afrika, zwiſchen Sofala und Mozambik.

näkkig; denn ob uns gleich die feindlichen Schiffe in der Zahl überlegen waren, so hatten wir doch grössere, stärkere Schiffe, und eine bessere Artillerie. Wir feuerten im Eifer zuerst, aber unsre Schüsse erreichten sie noch nicht; die Feinde waren klüger, und sparten ihre Kugeln bis sie uns nahe genug waren. Ihre Schüsse durchlöcherten unsre Segel, und zerschmetterten unsre Taue, ohne uns grössern Schaden zuzufügen; unsre Artillerie war wirksamer, und unsre Leute thaten Wunder der Tapferkeit. Franz Maskarenhas, welcher den St. Joseph kommandirte, war krank; dennoch ließ er sich auf das Verdekk tragen, und feuerte durch seine Reden und sein Beispiel den Muth seiner Leute so sehr an, daß sie den Feind zum Weichen brachten, ob man gleich nicht geglaubt hatte, daß ihr Schiff sich lange den Feinden würde widersezzen können. Doch hatte es so viel gelitten, daß es am folgendeñ Tage auf den Strand laufen mußte. Der St. Karl war einige Zeit ganz allein dem Feuer aller feindlichen Schiffe ausgesezt gewesen, und vertheidigte sich aufs tapferste. Die einbrechende Nacht endigte diesmal den Streit.

Am folgenden Tage mußten sich die St. Thereſe und der St. Karl allein gegen die feindlichen Schiffe wehren; wir hofften immer kämpfend Mozambik zu erreichen; die Feinde verfolgten uns in der Hoffnung, uns zu nehmen, oder in Grund zu bohren. Es gelang ihnen nicht, unser unausgesezztes Feuer brachte sie zum zweiten Male zum Weichen, und wie wir nachher erfuhren, sank eines ihrer Schiffe; dennoch griffen sie uns wieder an, als wir schon am Eingange des Havens waren. Don Franz Lobo ward über diese Nekkerey so aufgebracht, daß er sogleich umkehrte, sich zwischen die feindlichen Schiffe legte, und ihnen eine doppelte Lage gab; aber, leider! verwundete ihn ein Kanonenschuß am Schenkel; er mußte sich aus dem Gefechte zurükziehen, und starb

zu Mozambik an ſeiner Wunde. Portugal verlor einen tapfern Seemann, einen treflichen Offizier in ihm.

Nun war die Schlacht geendigt; und ehe wir noch in den Haven einliefen, kamen die Soldaten, die ſich in dieſem Gefechte am beßten ausgezeichnet hatten, und baten den Vizekönig ſo dringend, ſie nach altem Brauch zu Rittern zu ſchlagen, daß er ſich ſogleich in ſeinen Lehnſtuhl ſezte, um dieſe Zeremonie zu vollbringen. In demſelben Augenblikke kamen auch die Lootſen herbey, um unſer Schiff in den Haven zu führen, welches unterdeſſen immer vorwärts ſegelte. Einige warfen das Senkbley aus; aber ſie irrten ſich in ihrer Rechnung; ſie riefen zehn Faden Waſſer, als wir nur noch achte hatten; vergebens rief einer unſerer Geiſtlichen, man ſolle die Anker werfen; das Getümmel war zu groß, man hörte ihn nicht, und im Augenblikke lief unſer Schiff auf eine Klippe. Man wollte die Maſten kappen, aber es war zu ſpät; das Schiff legte ſich auf die Seite und ſcheiterte. Nie habe ich eine ſchröklichere Verwirrung geſehen! Jeder war nur auf ſeine eigene Rettung bedacht; der Vizekönig befand ſich in der Kajüte, und ich mußte ihm helfen ſeine Schriften und vornehmſten Koſtbarkeiten in Sicherheit zu bringen. Unterdeſſen folgte der St. Karl uns nach; es ward Nacht; er ſah unſre Signale nicht, und lief zwiſchen unſerm Schiffe und der St. Antonsinſel auf den Strand. Man hatte uns von Mozambik aus einige Almadin entgegen geſchikt; der Vizekönig nebſt acht andern Perſonen, worunter auch ich war, beſtieg eine dieſer Schaluppen, und wir hofften nun bald im ſichern Haven zu landen; aber unglüklicher Weiſe hatten unſre Ruderer den Eingang des Havens verfehlt; wir irrten den größten Theil der Nacht zwiſchen Klippen, die uns jeden Augenblik den Untergang drohten, auf dem Meere herum.

Unterdessen fehlte es dem Kapitän Philipp Lobo, der auf dem gescheiterten Schiffe zurükgeblieben war, auch nicht an Arbeit; er mußte immer befürchten, die Feinde möchten unsre mißliche Lage benüzzen, und noch einen Anfall wagen. Doch diese Sorge war ungegründet; denn die Engländer und Holländer waren zu dem gestrandeten St. Joseph zurükgekehrt.

Wir aber in der Schaluppe schwebten in immerwährender Todesgefahr. Endlich hörten wir an einem mit Palmbäumen bewachsenen Orte ein Geräusche; sogleich sprang einer unsrer Soldaten ins Meer, und schwamm dahin. Er traf einen Neger an, den er zu uns brachte, und der uns so gut er konnte zu verstehen gab, daß wir uns von Mozambik entfernen, und folglich umkehren müßten. Wir thaten es, und giengen neuen Gefahren entgegen. Wir erreichten zwar die Insel Mozambik; da wir aber der Gegend ganz unkundig waren, so landeten wir bey U. L. Frauen auf dem Wall (Notre Dame du Boulevard), welcher Theil der Insel mit Klippen eingefaßt ist, die das Meer allmählig ausgehölt hat, so daß man keinen festen Fuß fassen kann, ohne befürchten zu müssen, zwischen diesen schroffen Felsen sein Grab zu finden. In dieser Angst flehten wir die heilige Jungfrau um Hülfe an, und ehe wir es vermutheten, fanden wir uns vor dem Thore der Festung. Der Gouverneur erwartete daselbst den Vizekönig, bewillkommte ihn, wünschte ihm Glük zu den vielen überstandenen Gefahren, und nahm ihn mit sich in seine Wohnung. Meine Kollegen und ich begaben uns in unser Kloster.

Die hartnäkkigen Feinde, die uns so lange verfolgt hatten, erschienen am folgenden Tage vor dem Haven. Der Vizekönig befürchtete, sie möchten unser gescheitertes Admiralschiff wie den St. Joseph ausplündern, und ließ dasselbe in Brand stekken. Der St.

Karl war glüklicher; die Fluth machte ihn wieder flott, und brachte ihn bis vor die Feſtung, wo man den gröſsten Theil ſeiner Ladung retten konnte. Die Feinde blieben unterdeſſen drey Tage lang vor dem Haven liegen; der Wind erlaubte ihnen die Einfahrt nicht. Endlich gaben ſie durch ein Signal zu verſtehen, man ſollte ihnen Jemand ſchikken, mit dem ſie ſprechen könnten. Man ſchikte ihnen eine Schaluppe zu. Sie ſagten dem Befehlshaber derſelben nur das: „Sie wüßten wohl, daß wir nicht immer zu Mozambik bleiben könnten, und wollten uns ſchon wieder treffen.“ Sogleich ſegelten ſie ab. —

Mozambik war für uns ein trauriger Aufenthalt! Kaum fanden wir da Lebensmittel genug für uns und unſre Leute; auch iſt die Inſel ſehr ungeſund; die Hizze des Tages iſt unerträglich, aber noch nachtheiligere Wirkungen hat die Feuchtigkeit und Kälte der Nacht. Wenn man Nachts ausgeht, muß man ſich warm ankleiden, und Mund und Naſe verhüllen, wenn man nicht in tödtliche Krankheiten fallen will. Die Luft iſt überhaupt ſo ſchlecht, daß Eiſen und Erz in kurzer Zeit vom Roſte verzehrt wird, wenn man ſie nicht ſorgfältig mit Stroh bedekt. Im September iſt die Witterung am ſchlimmſten *).

Wir verweilten vom Ende des Julius bis zum Anfange des Septembers auf dieſer Inſel. Mehrere von unſerer Reiſegeſellſchaft ſtarben theils an ihren Wunden, theils an Krankheiten. Andere wurden daſelbſt wieder

*) Womit verglichen werden kann J. de Bucquoy's ſechszehnjährige Reiſe nach Indien. Aus dem Holländiſchen. 8. Leipzig, 1771. Seite 127 u. f. — Noch ein Hauptfehler der Inſel Mozambik iſt es, daß ſie kein Quellwaſſer hat. (Eine Karte von derſelben findet man im V. Bd. der Allgemeinen Hiſtorie der Reiſen.)

Unterdessen fehlte es dem Kapitän Philipp Lobo, der auf dem gescheiterten Schiffe zurükgeblieben war, auch nicht an Arbeit; er mußte immer befürchten, die Feinde möchten unsre mißliche Lage benüzzen, und noch einen Anfall wagen. Doch diese Sorge war ungegründet; denn die Engländer und Holländer waren zu dem gestrandeten St. Joseph zurükgekehrt.

Wir aber in der Schaluppe schwebten in immerwährender Todesgefahr. Endlich hörten wir an einem mit Palmbäumen bewachsenen Orte ein Geräusche; sogleich sprang einer unsrer Soldaten ins Meer, und schwamm dahin. Er traf einen Neger an, den er zu uns brachte, und der uns so gut er konnte zu verstehen gab, daß wir uns von Mozambik entfernen, und folglich umkehren müßten. Wir thaten es, und giengen neuen Gefahren entgegen. Wir erreichten zwar die Insel Mozambik; da wir aber der Gegend ganz unkundig waren, so landeten wir bey U. L. Frauen auf dem Wall (Notre Dame du Boulevard), welcher Theil der Insel mit Klippen eingefaßt ist, die das Meer allmählig ausgehölt hat, so daß man keinen festen Fuß fassen kann, ohne befürchten zu müssen, zwischen diesen schroffen Felsen sein Grab zu finden. In dieser Angst flehten wir die heilige Jungfrau um Hülfe an, und ehe wir es vermutheten, fanden wir uns vor dem Thore der Festung. Der Gouverneur erwartete daselbst den Vizekönig, bewillkommte ihn, wünschte ihm Glük zu den vielen überstandenen Gefahren, und nahm ihn mit sich in seine Wohnung. Meine Kollegen und ich begaben uns in unser Kloster.

Die hartnäkkigen Feinde, die uns so lange verfolgt hatten, erschienen am folgenden Tage vor dem Haven. Der Vizekönig befürchtete, sie möchten unser gescheitertes Admiralschiff wie den St. Joseph ausplündern, und ließ dasselbe in Brand stekken. Der St.

Karl war glüklicher; die Fluth machte ihn wieder flott, und brachte ihn bis vor die Feſtung, wo man den größten Theil ſeiner Ladung retten konnte. Die Feinde blieben unterdeſſen drey Tage lang vor dem Haven liegen; der Wind erlaubte ihnen die Einfahrt nicht. Endlich gaben ſie durch ein Signal zu verſtehen, man ſollte ihnen Jemand ſchikken, mit dem ſie ſprechen könnten. Man ſchikte ihnen eine Schaluppe zu. Sie ſagten dem Befehlshaber derſelben nur das: „Sie wüßten wohl, daß wir nicht immer zu Mozambik bleiben könnten, und wollten uns ſchon wieder treffen.“ Sogleich ſegelten ſie ab. —

Mozambik war für uns ein trauriger Aufenthalt! Kaum fanden wir da Lebensmittel genug für uns und unſre Leute; auch iſt die Inſel ſehr ungeſund; die Hizze des Tages iſt unerträglich, aber noch nachtheiligere Wirkungen hat die Feuchtigkeit und Kälte der Nacht. Wenn man Nachts ausgeht, muß man ſich warm ankleiden, und Mund und Naſe verhüllen, wenn man nicht in tödtliche Krankheiten fallen will. Die Luft iſt überhaupt ſo ſchlecht, daß Eiſen und Erz in kurzer Zeit vom Roſte verzehrt wird, wenn man ſie nicht ſorgfältig mit Stroh bedekt. Im September iſt die Witterung am ſchlimmſten *).

Wir verweilten vom Ende des Julius bis zum Anfange des Septembers auf dieſer Inſel. Mehrere von unſerer Reiſegeſellſchaft ſtarben theils an ihren Wunden, theils an Krankheiten. Andere wurden daſelbſt wieder

*) Womit verglichen werden kann J. de Bucquoy's ſechszehnjährige Reiſe nach Indien. Aus dem Holländiſchen. 8. Leipzig, 1771. Seite 127 u. f. — Noch ein Hauptfehler der Inſel Mozambik iſt es, daß ſie kein Quellwaſſer hat. (Eine Karte von derſelben findet man im V. Bd. der Allgemeinen Hiſtorie der Reiſen.)

hergestellt. Der Vizekönig entschloß sich, Mozambik auf jeden Fall zu verlassen. Er ließ zu dem Ende vier grosse Schaluppen (Pataches) und eine Galiotte ausrüsten; diese leztere bestieg er selbst, und nahm 28 gute Ruderer darauf, um sich ihrer bey erforderlichen Umständen zu bedienen. Am 8ten September verliessen wir Mozambik. Da wir aber nach Sonnenuntergang absegelten, so geriethen wir bald in Strömungen, welche unsre Schaluppen mit sich fortrissen, so daß sich am folgenden Morgen unsre Galiotte ganz allein sah. — Eine von den Schaluppen wurde geradezu nach der Insel Zeilan geführt, ohne daß sie ihren Weg erkennen konnte; sie brachte die Nachricht von unserm vermeinten Untergange dahin. Die drey übrigen waren nach Mozambik zurükgekehrt, wohin unsre Galiotte ihnen auch folgte, um das erste günstigere Wetter zur Abfahrt zu erwarten, welches auch bald zu unsrer Freude sich zeigte.

Zweiter Abschnitt.

Reise von Mozambik nach Kochin. Gefährliche Fahrt. Reise von Kochin nach Goa.

Wir giengen dann wieder unter Segel, und hofften Kochin zu erreichen. Im Anfange war unsere Reise sehr glüklich; nur ärgerte uns öftere Windstille, besonders als wir die Linie passirten; ausserdem hatten wir nicht Ursache unzufrieden zu seyn.

Es war einst 9 Uhr Morgens, als die Wache vom Mastkorbe unserer Schiffe uns zurief, sie sehe Land. Wir freuten uns sehr darüber; denn wir glaubten es sey die Küste von Indien. Wir blieben in diesem Irr-

thum, bis wir näher an dies Land kamen, und einen mit Waldung bedekten ziemlich hohen Berg wahrnahmen. Wir erkannten nun, daß wir bey einer der Maldeviſiſchen Inſeln *) waren, und ſuchten ſogleich einen bequemen Ankerplaz, den wir auch zwiſchen zwei Sandbänken gefunden zu haben glaubten; aber das Meer war daſelbſt ſo wenig tief, daß wir befürchten mußten, auf einer der Bänke zu ſtranden, und ſchon zeigten ſich die Vorboten eines kommenden Sturms. Schon ſchrieen unſre Matroſen, wir müßten das Land gewinnen, wenn wir nicht ſcheitern wollten, und deutlich ſahen wir die Gefahr die uns umſchwebte, aber es war nicht mehr in unſrer Gewalt das Ufer zu erreichen; denn wir waren bereits um die Spizze der Sandbank herumgeſegelt, und mußten uns nun entſchlieſſen, nach der Küſte von Indien hinzuſteuern, von welcher wir aber noch ungefähr zwei Tagreiſen entfernt waren. Wir hatten nur noch zwei von den indiſchen Fahrzeugen bey uns, und erinnerten uns noch ſehr wohl, daß die Engländer und Holländer uns gedroht hatten, in dieſen Gegenden uns aufzulauren; deswegen ſchikte der Vizekönig eines von den kleinen indiſchen Fahrzeugen voraus, damit es uns ſogleich durch Signale zu erkennen gäbe, wenn es Feinde entdekte, und ſo ſezten wir nun unſere Reiſe fort.

Die Nacht brach ein; das kleine Fahrzeug ſegelte immer vor uns her, und wir folgten ihm, als wir

*) Die maldeviſiſchen Inſeln (d. h. die Inſeln Male, nach der Hauptinſel ſo genannt) bilden einen ſehr zahlreichen Archipel; ſie ſind aber alle ſehr klein, meiſt unfruchtbar, felſicht, und zum Theil nichts als nakte Felſen; nur die gröſſeren und beſſeren ſind von einem Volke arabiſcher Abkunft bewohnt, das ſeinen eigenen König hat. Weitere Nachrichten von dieſen Inſeln findet man bei Pyrard, Sonnerat u. ſ. w.

plözlich bemerkten, daß es zu weit nach Süden steuerte; wir fanden es daher für nöthig, uns mehr nordwärts zu halten. So erreichten wir Porka *), acht deutsche Meilen von Kochin. Wir bemüheten uns aus allen Kräften nach diesem lezten Orte zu gelangen; aber die Strömungen und Winde waren uns zwölf Tage lang zuwider; Segel und Ruder konnten uns aus dieser Verlegenheit nicht helfen, und nur die Nähe des Landes gab uns einige Erleichterung, indem wir von da an immer mit frischem Proviant versehen wurden. Unterdessen überfiel uns ein schröklicher Sturm, und kaum vermochte unsere Galiotte sich an vier Ankern vest zu halten. Auf diesen Sturm folgte eine Windstille, welche einen ganzen Tag lang dauerte. Endlich erreichten wir mit vieler Mühe und Beschwerlichkeit den Haven von Kochin **).

Kaum hatte man daselbst erfahren, daß der Vizekönig am Bord der Galiotte wäre, so erschien schon die ganze Stadt am Ufer. In einem Augenblikke war das Meer mit kleinen Schiffen bedekt, deren immer eines köstlicher geschmükt war, als das andere; auf den meisten befanden sich Musiker, welche nach Landesart spielten und sangen.

Unsere

*) Ein Flekken oder Städtchen in dem kleinen Fürstenthum dieses Namens, dessen Beherrscher ein Vasall des Königs von Kochin ist. Zu Porka haben die Holländer ein Komtoir. Das ganze Fürstenthum Porka ist nur 4 Meilen lang. (Sprengel's Zusäzze zu Hyder Ali's Leben.)

**) Eine ansehnliche Stadt, vormals in den Händen der Portugiesen, welchen sie aber von den Holländern im J. 1667 entrissen wurde; diese haben hier ihre Hauptniederlassung, von welcher ihre übrigen malabarischen Handelsplässze abhängen. Eben so hängt auch der Beherrscher des Königreichs Kochin jezt von ihnen ab. (Sprengel am angef. O.)

Unſere Väter von der Geſellſchaft Jeſu waren nicht die lezten, welche herbey eilten den Vizekönig zu empfangen; ihr Schiff war nicht weniger prächtig, als das für ihn beſtimmte, und wir begleiteten ihn bis in ſeinen Pallaſt. Wir fanden eine unzählige Menge Menſchen an dem Ufer und in den Straſſen, welche alle von der Neugierde herbey geführt wurden, Königreichsbewohner zu ſehen, wie ſie nämlich die Europäer zu nennen pflegen; auch unterſcheiden ſich dieſe von den Landeseingebohrnen gar zu merklich, indem die leztern ſich vor ihnen durch ihre Laſter auszeichnen, welche in dieſem Lande ſo tief gewurzelt ſind, daß ſelbſt die Kinder ſchon in dem zarteſten Alter ihre Neigung zum Böſen zeigen, und früher zur Bosheit als zum Verſtande reifen. Ich würde dies nicht glauben, wenn ich es nicht ſelbſt geſehen hätte.

Nachdem wir den Vizekönig in ſeinen Pallaſt begleitet hatten, führten unſere Ordensbrüder uns nach hergebrachter Gewohnheit in Prozeſſion durch die ganze Stadt; eine groſſe Zahl von Muſikanten zog vor uns her; eine Menge Volks erfüllte die Straſſe, ſegnete unſere Ankunft, und vergoß Freudenthränen darüber. Wir Ankömlinge, die wir an ſolche Auftritte gar nicht gewöhnt waren, giengen mit niedergeſchlagenen Augen einher, und wünſchten, daß dieſer Aufzug bald geendigt ſeyn möchte. Endlich erreichten wir auch die Kirche, wo einige unſerer Ordensbrüder, nebſt den Seminariſten uns erwarteten. Wir eilten ſogleich uns zu den Füſſen der Altäre niederzuwerfen, um dem Allmächtigen für die Rettung aus ſo vielen Gefahren Dank abzuſtatten. Nach geendigtem feyerlichem Gottesdienſte zogen wir dann in unſer Kollegium, wo alle Väter uns durch die wärmſten Umarmungen ihre Freude über unſere glückliche Ankunft bezeugten. Darauf führten ſie uns in wohlriechende Bä-

der, wo wir uns zu wiederholten Malen reinigten und wuschen, wie es der Landesgebrauch mit sich bringt. Denn die Indianer sind so grosse Liebhaber vom Baden, daß sie uns für schmuzzig und unrein halten, weil wir uns nicht so oft waschen als sie. Auch ist dieser Vorwurf nicht ganz ungegründet.

Wir durften uns aber nicht lange zu Kochin aufhalten, und hatten nur so viel Zeit übrig, als zum Ausruhen und Erholen für uns nöthig war. Unterdessen hatten einige vornehme Herren des Landes einige Schiffe auf ihre Kosten ausgerichtet, um die Ehre zu haben den Vizekönig zu begleiten. Zugleich kam auch das erwartete Geschwader von Goa an; der Vizekönig gieng an Bord eines Schiffes desselben, und am Tage Mariä Opferung (21. November) gieng unsere ganze Flotte, die aus nahe an zweyhundert grossen und kleinen Schiffen bestand, unter Segel.

Unsere Fahrt von Kochin nach Goa war nicht viel glücklicher, als unsere ganze bisherige Reise. Bald war es eine Windstille, bald ein widriges Wetter, das uns jezt aufhielt, und oft zwang die Anker fallen zu lassen und zu landen. Man hatte uns noch einige Kriegsschiffe von Goa aus entgegen geschickt. Sie kamen beym Kap Rama *) zu uns, und brachten uns die verdrüßliche Nachricht, daß sich vor wenig Tagen eine englisch-holländische Flotte von 11. Schiffen auf dieser Küste habe sehen lassen. Wir durften nun nicht mehr zweifeln, daß es uns gelte, und daß die Feinde nur den günstigsten Augenblick abwarteten, um uns anzugreifen. Der Vizekönig hielt sogleich Kriegsrath. Beschlossen wurde, die Kriegsschiffe in Divisionen zu vertheilen, und so zu stel-

*) Unter dem 15. Gr. 25. Min. Norderbreite. (Nach Rennels Karte.

len, daß die Kauffahrer in ihre Mitte kämen. Dies geſchah, und kaum war es geſchehen, ſo zeigte ſich der Feind. Wir umſchifften gerade das Liebfrauenkap (bey Goa), als er auf uns zuſegelte. Wir mußten um der Sandbank bey dieſem Vorgebirge willen, uns mehr auf die Höhe hinaus ziehen, und der Feind, dem dieſe Bewegung nicht entgieng, ſchloß daraus, wir wollten ihm ein Treffen anbieten. Er zog ſich zurück, und in dieſem günſtigen Augenblick ereilten die Kauffahrer den Haven von Goa, die Kriegsſchiffe deckten ihnen den Rükken, und hielten den Feind im Reſpekt. Sie folgten dann ungehindert nach, und Samſtags den 16. Dezembers kamen wir alle wolbehalten in dem erſehnten Haven an.

Man empfieng uns hier in Goa eben ſo feyerlich, als zu Kochin; nur war hier der Aufzug um ſo glänzender, da Goa *) weit beträchtlicher iſt, als Kochin.

Ich blieb über ein Jahr daſelbſt, und vollendete meine theologiſchen Studien.

---

*) Goa liegt auf der Weſtküſte der indiſchen Halbinſel diſſeits des Ganges, im Königreich Sundah, auf einer Inſel, nahe am veſten Lande. Es iſt noch jezt eine groſſe, hübſche, anſehnliche, wohlbeveſtigte und wohlbevölkerte Stadt, ob ſie gleich lange das nicht mehr iſt, was ſie einſt war, mit einem guten Haven, und noch jezt die Hauptſtadt des portugieſiſchen Indiens, (von welchem aber freylich wenig mehr übrig iſt) mit einem kleinen Gebiete, um welches die Portugieſen immer im Streite mit einem Marattenfürſten, der kleine Bumſelo genannt, als Beherrſcher der Nordhäfte von Sundah, begriffen ſind. Hier reſidirt ein portugieſiſcher Vizekönig, oder Generalſtatthalter, ein Erzbiſchof, als Primas von Indien, und ein ſtrenges Inquiſizionsgericht. (Plan, Proſpekt und Beſchreibung dieſer Stadt findet man im VIII. B. der allgemeinen Hiſtorie der Reiſen. S. 212.)

Dritter Abschnitt.

Lobo wird bestimmt, als Missionnar nach Habessinien zu gehen. Schwierigkeiten der Reise dahin. Unglückliches Schicksal zweyer Missionnare.

Während dieser Zeit kamen Briefe von unsern Patern in Ethiopien bey uns an, worin die erfreuliche Nachricht gemeldet wurde, daß Sultan Seguet *), Kaiser (oder König) von Habessinien die römisch-katholisch-apostolische Religion angenommen habe, daß viele seiner Unterthanen diesem Beyspiel gefolgt seyen, und daß man daselbst gar sehr noch mehrerer Glaubensprediger bedürfe, um diesen guten und glücklichen Anfang zu benüzzen.

Wir brannten alle vor Begierde, den heiligen Eifer unsrer Brüder zu unterstüzzen, und ihnen die verlangte Hülfe zu senden. Der Kaiser von Habessinien hatte auch an unseren Provinzial geschrieben, und ihm gemeldet: „Wir könnten ohne Gefahr über Zeila in seine Staaten gelangen.„ — Dies war aber ein Verstoß des Sekretärs, welcher hatte schreiben sollen: „über Dankali„ — und dieser Verstoß **) kostete zweyen von den Unsrigen das Leben, wie ich in der Folge melden werde.

Ohngeachtet der Versicherung des Kaisers, daß wir auf dem angegebenen Wege leicht in seine Staaten kommen könnten, sahen wir doch die Schwierigkeiten dieser Reise gar wol ein, und waren überzeugt, daß der

*) Eigentlich Susneus oder Sosneos, bey Bruce, nach englischer Schreibart Socinios, sonst auch Melek Segued genannt, regierte von 1605. bis 1632.

**) Nicht aus Bosheit? War er nicht etwa ein heimlicher Feind der Katholiken?

Weg zu Lande für uns eben ſo gefährlich wäre, als der zur See; doch mußten wir auf dieſem leztern befürchten, den Türken und beſonders dem Baſſa von Maſſuah *) in die Hände zu fallen; und wo nicht unſer Leben, doch unſere Freyheit zu verlieren, und das Ziel unſrer Beſtimmung ewig nicht zu erreichen.

Dieſe Betrachtungen bewogen unſere Oberen, die acht nach Habeſſinien beſtimmten Miſſionnare zu theilen, und viere derſelben den Weg zur See, die übrigen vier aber den Weg zu Land nehmen zu laſſen. Ich war unter dieſen lezteren.

Die vier erſteren kamen über Maſſuah glücklich nach Habeſſinien. Zwar hatte ſie der Baſſa von Maſſuah angehalten, und dem Kaiſer wiſſen laſſen, er wolle ſie nicht anders als gegen ein Zebra **) — alſo gegen einen wilden Eſel — ausliefern; aber dieſem ward bald abgeholfen. Der Baſſa bekam den Eſel, und der Kaiſer die vier Jeſuiten.

Wir übrigen viere, die wir unſern Weg über Zeila ***) nehmen ſollten, waren deſto übler daran. Wir kannten weder Weg noch Steg; wir kannten das Land und die Völker nicht, durch die wir reiſen ſollten; wir kannten die Sitten, den Karakter, die Verfaſſung, ſelbſt die Namen dieſer Völker nicht; überhaupt wir wußten von all' dem nichts, was wir auf dieſer Reiſe hätten wiſſen ſollen, und hatten ſtatt ſichern Geleits nichts bey

*) Inſel, Stadt, und Haven an der Küſte Habeſch, unter türkiſcher Oberherrſchaft.

**) Ein ſchönes Thier, ſonſt auch wilder Eſel genannt; eine Art Eſel mit ſchön geſtreifter Haut; iſt nur im innern Afrika zu treffen, wo er im Stande der Wildheit lebt.

***) Inſel und Haven im Königreich Adel, an der Meerenge Bab-el-Mandeb.

uns, als den Brief des Kaisers. Dieser wußte aber nichts von dem Verstosse seines Sekretärs.

Wir suchten mit brennender Begierde einen neuen Weg zu finden, um nicht in die Gewalt der Türken zu gerathen. Wir fragten jedermann hierüber um Rath, und hörten alle Berichte willig an. Mehrere Leute versicherten uns, es würde am beßten seyn, wenn wir über Melinde *) reisten. Man schilderte uns dieses Land, als ein wahres Paradies, von gutmüthigen Leuten bewohnt, stark bevölkert, gut bewässert, und für uns leicht zu durchreisen, da es uns an Wegweisern nicht mangeln würde. — Es ist eine schauerliche Wüste! — Wir glaubten aber den lügnerischen Erzählungen dieser Leute; denn wir wünschten, daß es so wäre. Unsere Oberen hingegen waren gar nicht damit zufrieden; sie sahen die Unwahrheit jener Berichte ein, und waren unschlüssig, was sie thun sollten.

Endlich überlegte einer meiner Reisegefährten die Sache mit mir; wir überdachten, daß bey unserer gänzlichen Unkunde jener Gegenden, ein Weg für uns wie der andere wäre; und daß wir uns auf jeden Fall der Leitung der weisen Vorsehung blindlings überlassen müßten. Wir giengen dann zu unsern Oberen, und baten sie, uns zu erlauben, den Weg über Melinde zu nehmen. Sie willigten ein, und von uns vieren, die zur Landreise bestimmt waren, giengen nun zwey über Zeila, und mein Gefährter und ich über Melinde.

Nun wurden die Anstalten zur Abreise gemacht. Die Väter Franz Machado und Bernhard Pereira schifften sich auf einem mohrischen (arabischen) Fahrzeug ein, das nach Raschem **) (Caxem) gieng. Der Ei-

*) Auf der Küste Zanguebar, unter dem 3. Gr. S. Br. Eine portugiesische Niederlassung.

**) Besser: Aufchen, eine Stadt mit einem guten Haven, im

genthümer dieſes Schiffs war ein arabiſcher Fürſt, ein Freund der Portugieſen, unter welchem ein Theil der Inſel Sotocora ſtand. Er empfieng unſere Brüder mit ausnehmender Höflichkeit, und ſorgte ſogleich dafür, daß ſein Schiff eine Ladung nach Zeila bekam, um ſie dahin zu bringen. Der gute Mann wußte nicht, daß er ſie dem Tod in die Hände lieferte!

Der Scheik, oder Befehlshaber von Zeila nahm auch die Glaubensprediger ſehr wohl auf, und ließ ſeinem Monarchen ſogleich die Ankunft der Jeſuiten melden. *) Dieſer reſidirte zu Auxa **), und befahl ſo-

---

Lande Schadſchar, im glücklichen Arabien, unterm 16. Gr. N. Br. — Nach Niebuhr hat dieſe Stadt ihren eigenen unabhängigen Schech, der einen anſehnlichen Landſtrich in Arabien, und zugleich die Inſel Sokotora beſizt; nach andern iſt dies der König von Schadſchar oder Fartach, welcher zu Kuſchen reſidirt. (Büſchings Erdbeſchr. von Aſien. S. 702.)

*) Bruce ſagt (II. B. S. 351.) „Unter allen dem Könige von Adel zugehörigen Plätzen war die Inſel Zeila derjenige, wo die Einwohner den eingewurzeltſten Haß gegen die katholiſche Religion (?) hegten. Sobald nun der Scheik den Zweck der Miſſionnare erfuhr, ließ er ſie in ein enges Gefängniß bringen; und endlich, nachdem ſie viel erduldet hatten, ermorden. Ueberdies ſchrieb er noch einen ſpöttiſchen Brief an den König von Habeſſinien, worin er ihm die ſchimpflichſten Namen beylegte, und ihn auch einen Abtrünnigen vom Glauben ſeiner Väter nannte. (Sonderbar!) Sosneos beſtrafte dieſe Frechheit nicht, vermuthlich weil ihm das damals ſo ſehr herabgeſunkene Königreich Adel zu verächtlich war.„ (Noch ſonderbarer!)

**) Auxe oder Auſſa, eine Stadt auf einem Felſen am Ufer des Fluſſes Hawaſch — damals nebſt zwey andern Städten, und einigen elenden Dörfern auf der Küſte, die einzigen Ueberbleibſel des Königreichs Adel, deſſen übrige Theile in den Händen der Gallaer waren. Auf der Inſel Zeila hauſete eine Räuberhorde — Nachfolger der Janitſcharen, die von Sultan Selim des Zolls wegen dahin gelegt worden waren. (Bruce, am angezeigten Orte.)

gleich die Väter dahin zu schicken. Bis daher hatten diese nicht Ursache, mit ihrer Reise unzufrieden zu seyn; aber nun fiengen ihre Leiden an. Der König von Zeila ließ ihnen, sobald sie zu Auxa angekommen waren, alles wegnehmen, was sie bey sich hatten, und warf sie in einen finstern, scheußlichen Kerker, wo er seine Grausamkeit in mancherley Qualen an ihnen übte.

Unterdessen hatte der König von Habessinien durch Briefe aus Indien den fatalen Verstoß seines Sekretärs erfahren; ihm ahndete das traurige Schicksal der beyden Glaubensprediger; er erkundigte sich nach ihnen an dem Hofe von Auxa, und forderte sie von dem grausamen Könige zurück, als er hörte, daß sie in seinen Händen waren. Er erbot sich, ihre Freyheit um jeden Preiß zu erkaufen. Aber all' diese Verwendung, alle diese Anerbietungen reizten die Grausamkeit des schwarzen Wütrichs nur noch mehr. Er war gegen den Sultan Segued äusserst erbittert, und behauptete, dieser habe einen seiner Gesandten, der in Habessinien eines ganz natürlichen Todes gestorben war, umgebracht; und nun wollte er Gleiches mit Gleichem vergelten. Ueberdies hezten ihn auch einige vornehme habessinische Herren auf, welche mit der Religionsveränderung ihres Königs unzufrieden waren, und auf Empörung sannen. Ueberhaupt aber war der Tyrann von Zeila ein geschworner Feind aller Portugiesen; und sobald er die beyden Jesuiten sah, betheuerte er, er wolle an ihnen den Tod seines Großvaters rächen, der vor vielen Jahren von der Hand Kristoff's von Gama gefallen war. *) Er hielt Wort.

*) War dies nicht Gragne (Grain) Statthalter von Zeila, der im Jahr 1543. nicht von der Hand des Kristoffs von Gama, sondern nach dessen Tode durch die Rache des Peter Lyon's, vormaligen Kammerdieners bey jenem portugiesischen Helden, fiel? — (Bruce, II. B. S. 188.) Es ist sehr wahrscheinlich, daß dieser Gragne hier gemeint wird.

Nach einer peinlichen Gefangenſchaft ließ er denſelben endlich die Köpfe abſchlagen.

Ein gleiches Schickſal hätte uns erwartet, wären wir auch über Zeila gegangen. Aber der Himmel bewahrte uns zu längeren Leiden auf.

Vierter Abſchnitt.

Lobo's Reiſe nach der Inſel Pate, und auf der Küſte von Melinde. Abentheuer. Bekanntſchaft mit den Gallaern; Nachrichten von dieſem Volke.

Mein Reiſegefährte und ich hatten uns gehörig ausgerüſtet, um die Reiſe nach Melinde und dann weiter hinein nach Ethiopien anzutreten. Wir hatten uns arabiſche Kleidung, Turban, Rock, weitärmelichte Hemden, Schärpen, lange Hoſen, ſpizzige Schnabelſchuhe, überhaupt alles, was dazu gehörte, und überdies noch allerley Waaren angeſchafft, als, gemahlte Leinwand, rothe Müzzen, Glaskügelchen, und andere Kleinigkeiten zu Geſchenken.

So ſchickten wir uns dann zur Abreiſe an; wir nahmen Abſchied auf ewig von unſern Freunden; denn wir ſahen wohl, daß wir uns der augenſcheinlichſten Todesgefahr ausſezten; unſere Einbildungskraft mahlte uns mit den ſchwärzeſten Farben die gräßlichen Wüſteneyen, die unerſteiglichen Gebirge, die undurchdringlichen Wälder, und alle die Schreckniſſe vor, die wir auf dieſer Reiſe zu überwinden haben würden; wir ſahen uns ſchon unter ſchwarzen Barbaren, die von Habſucht und Grauſamkeit gereizt, das Henkersſchwerdt gegen uns zückten; wir ſahen uns ſchon mitten unter Wilden, die keine

Treue; keine Redlichkeit, keine Gastfreundschaft, keine Tugend kennen — und wir bebten. Aber die Gnade des Gottes, für dessen Ehre wir unser Leben wagten, stärkte, unterstüzte uns.

Am 26sten Januars 1624. verließen wir Goa am Borde einer portugiesischen Galiotte, die nach Mozambich segelte, und deren Befehlshaber von dem Vizekönige beordert war, uns auf der Insel Pate ans Land zu sezzen, um von da nach Melinde zu kommen.

Wir hatten einen jungen Habessiner bey uns, der uns zum Dollmetscher dienen sollte. Unsere Fahrt war sehr glücklich; keiner von den widrigen Zufällen, die auf dem Meere so häufig sind, begegnete uns; in eilf Tagen erreichten wir die Küste zwischen Kap Gardefui und Magadoxo, welche die Wüste genannt wird. Indem wir aber an dieser Küste hinschifften, geriethen wir auf eine Sandbank, auf welcher wir gewiß umgekommen seyn würden, wenn unsere Galiotte schwerer und der Wind stärker gewesen wäre. Wir legten uns hierauf in einer grossen Bai vor Anker; da wir aber diese genauer untersuchen wollten, um zu wissen, wo wir wären; denn die Nacht war schon eingebrochen, geriethen wir wieder aus derselben heraus, und entschlossen uns nun, unsre Fahrt nach Mozambich fortzusezzen. Der Abfahrtsschuß, der die auf Kundschaft ausgeschickte Schaluppe zurückrufen sollte, brachte eine Almadie herbey, durch welche wir erfuhren, daß wir an der Insel Pate *) waren. Wir stiegen also ohne Verzug mit unserm wenigen Gepäcke in das kleine Schiff, und liessen die Galiotte ihre Reise fortsezzen.

*) Die kleine Insel Pate oder Patta liegt auf der Ostküste von Afrika ganz nah' am vesten Lande, oberhalb Melinde, unter dem 2ten Grade Süderbreite.

Die Almadie brachte uns nach dem Flekken Pate, der nur eine halbe Meile von dem Orte entfernt war, wo wir uns in ſo ängſtlicher Verlegenheit befanden. Als wir ausſtiegen, empfieng uns ein Auguſtiner, der hier als Miſſionnar lebt, und auf die Nachricht von der Ankunft eines portugieſiſchen Schiffs ſogleich von Ampaſa, wo er wohnte, eine ſtarke Meile weit daher gekommen war. Dieſer trefliche Mann — der alle guten Eigenſchaften eines Glaubenspredigers in ſich vereinigt, und darum auch von Gläubigen und Ungläubigen geſchäzt wird — nahm uns ſehr freundſchaftlich mit ſich in ſeine Wohnung.

Die Inſel Pate gehört den Mohren (Arabern). Sie iſt nur etwa zwey (deutſche) Meilen lang, und hat in dieſem kleinen Umfange vier Städte oder Flekken, mit eben ſo viel beſondern Gebieten, deren jedes ſeinen eigenen Beherrſcher hat. Das erſte, in welches man von Mozambich herkömmt, iſt das von Lamo*); das zweyte und zugleich das anſehnlichſte iſt das von Pate, in welchem wir ein Komtoir haben, das unter dem Statthalter von Monbaza ſteht. Das dritte iſt das von Cio **); es iſt zwar nur klein, aber ſehr fruchtbar; auch findet man daſelbſt viele Zibetthiere. Das vierte iſt das von Ampaſa, ein niedlicher Ort mit einem bequemen Haven; weswegen ſich auch einige Portugieſen daſelbſt niedergelaſſen, und vor einiger Zeit ein Komtoir errichtet, und eine Kirche erbaut haben. An dieſem Orte war die Wohnung des guten Auguſtiners, wohin wir uns auf ſeine Veranſtaltung in einem Hamak getragen, begaben. Wir wären lieber zu Fuſſe gegan-

*) Nach allen Karten und Nachrichten iſt Lamo eine beſondere Inſel, ſüdwärts von Pate, doch nur durch einen ſchmalen (vielleicht auch ſehr ſeichten) Kanal von dieſer getrennt.

**) Auch Sion genannt auf den Karten.

gen, um dabey die nöthigen Erkundigungen wegen des Landes, durch welches wir jezt reisen sollten, einzuziehen. Wir erfuhren aber das, was wir befürchtet hatten, nur zu frühe!

Wir erfuhren nämlich bald nach unsrer Ankunft auf dieser Insel, daß man uns zu Goa nichts als Mähren von diesem Lande aufgeheftet hatte. Die Gallaer, so sagte man uns jezt, hatten zwar angefangen aus Furcht sich mit den Portugiesen in Verkehr einzulassen; aber nichts destoweniger blieben sie unmenschliche Barbaren, die in ihrem Lande zu sehr gedrängt, ausgewandert, und bis an das Ufer des Meeres hingekommen sind, um zu rauben und zu morden, und — was sie zum Abscheu und Schrecken aller friedlichen Bewohner dieser Gegenden gemacht hat — um Menschen zu fressen.

Dieser Bericht überzeugte uns jezt, daß es sehr unklug wäre, wenn wir uns beyde einem beynahe gewissen Tode, der auch ohne Nuzzen für jemand wäre, aussezzen wollten. Wir hielten es daher für besser, daß nur einer von uns, sich zuerst wagte, und beschlossen, daß mein Reisegefährte bey dem guten Augustiner bleiben sollte, während ich mit dem Habessiner und mit einem Portugiesen einen Versuch unternähme, das Land zu erforschen; würde ich nun so glücklich seyn, einen guten Weg zu finden, so sollte ich den Habessiner oder den Portugiesen zurückschicken, und meinen Gefährten abholen lassen; wo nicht, so sollte ich selbst wieder zurückkehren, falls ich nicht in die Hände der Barbaren gefallen oder umgekommen wäre.

Nun rüstete ich mich zu dieser Reise. Ich miethete acht Ruderer, um mich, nebst meinem Gefolge und Gepäcke, welches leztere zwar sehr unbeträchtlich war, und aus wenig mehr, als aus meinen Priestergeräthschaften

beſtand, nach Jubo *), zwanzig Meilen von der Inſel Pate zu führen; denn ich wollte die Reiſe theils zu Waſſer, theils zu Lande machen. Ich nahm auch Mundvorrath in unſrer Almadie für mich und meine Leute mit, und das elende Schiffchen ward von dieſem Wenigen ſchon ganz beladen; denn es war ein Kahn, der nur aus dünnen, ſchwachen Brettern zuſammen geſezt war, die man mit grobem Bindfaden an einander beveſtigt hatte.

Dieſer Theil der Oſtküſte von Afrika iſt von vielen verſchiedenen Völkerſchaften beſezt, deren jede ihren eigenen Fürſten oder König hat; und ich zählte ihrer zehn bis zwölf in einem Raume von etwa zwey Meilen **).

Der erſte, auf den wir ſtieſſen, war der König der Abagner — ein Erzdieb! — Er ſaß mutternackt in ſeinem Kahne, und ruderte wie jeder andere. Nichts zeichnete ihn von ſeinen eben ſo nakten Unterthanen aus, als ein ärmſeliger Strohhut. Nichts deſtoweniger betitelte ihn mein Portugieſe „Euer Hoheit„, und erwies ihm groſſe Ehre. Es ſchien aber, daß dieſe Achtung dem nakten Fürſten weniger ſchmeckte, als das Stück Brod und Fiſch, das wir ihm ſchenkten, und welches er mit dem beßten Appetit verzehrte.

Unſere Reiſe ward langwieriger, als ich geglaubt hatte. Wir giengen gewöhnlich zu Fuß am Ufer hin; aus Furcht, uns zu verirren, und um unſer Schiffchen nicht aus dem Geſichte zu verlieren, folgten wir jeder Krümmung der Küſte, die hier manche Bucht, manche Erdzunge hatte; bald mußten wir über Felſen klettern, die vielleicht vor uns noch nie waren erſtiegen worden; bald über rauhe Kieſelſtrecken gehen; bald durch beweglı-

*) Unterm erſten Grade N. Br. ſüdwärts von Brava.

**) Von dieſen Gegenden und ihren Bewohnern haben wir gar keine genaue Nachrichten. Die Einwohner ſind Kaffern — im weitläuftigern Verſtande — und zum Theil auch Schaggaer.

chen Sand; bald durch Wasser waten; und so waren wir immer in Beschäftigung, immer in Gefahr von schroffen Klippen herabzustürzen, oder in den Bächen zu ertrinken, oder in dem fliegenden Sande begraben zu werden. Dabey giengen wir barfuß über einen glühenden Boden, belastet mit unserm Wasser- und Speisevorrath; aber auch an diesem gebrach es uns oft, und immer mußten wir in der Furcht schweben, er möchte uns ganz ausgehen, und wir dann vor Hunger und Durst elendiglich verschmachten müssen. Wir sahen weder Dörfer, noch Häuser, selbst keine Spur von Menschen, und in dieser schröcklichen Wüste fanden wir kein Obdach, sondern mußten in freyer Luft auf dem Sande, oder auf Felsen schlafen, wo wir der Wuth der Löwen und Tiger Preiß gegeben waren. Von nirgendsher konnten wir Beystand erwarten, als von dem Himmel!

Nun traf aber ein, was wir so lange ängstlich befürchtet hatten; unser Mundvorrath gieng aus, und sicher wären wir verhungert, hätten wir nicht einen Fischerkahn getroffen, und Fische gegen Tobak eingetauscht.

Mich trafen diese Leiden schwerer, als meinen Portugiesen und meinen Abessiner; denn diese waren schon an solche Strapazen gewöhnt, und ich wäre eine Meile von Jubo hingesunken, und vor Durst verschmachtet; hätte mich nicht die Hoffnung, in diesem Orte Wasser zu finden, wieder aufgerichtet. Sie allein gab mir Kraft, mich bis dahin fortzuschleppen.

Das Königreich Jubo *) liegt beynahe gerade unter dem Gleicher. Es ist etwas gröſſer als die andern Königreiche dieser Gegenden. Sein Beherrscher erkennt Portugal's Oberherrschaft an. — Das Kommerz ist in

*) Von welchem wir kaum etwas mehr, als den Namen wissen!

dieſem Lande ziemlich beträchtlich. Man führt in groſſer Menge aus: Goldſtaub, Elfenbein, maldiviſche Kokosnüſſe *), Ambra und Sklaven. Die Zahl der Elefanten iſt in dieſem Lande ſo groß, daß man alljährlich mehrere Schiffsladungen von ihren Zähnen wegholen kann. Ambra giebt es hier von dreyerley Sorten, grauen, braunen und ſchwarzen. Der lezte iſt der gemeinſte und wohlfeilſte. Die maldiviſchen Kokosnüſſe werden nach dem Gewicht des Silbers verkauft. Dieſe Nüſſe und der Ambra werden am Ufer eingeſammelt, und gehören dem Könige; aber dies nüzt ihm wenig, da er von den Einſammlern darum betrogen wird. Die Sklaven, die man aus dieſer Gegend bringt, ſind unſtreitig die beßten von der ganzen Küſte, und die geſchäzteſten darunter ſind die von dem Volke der Marakatten.

*) Man nennt, nach Rumph, maldiviſche Kokosnüſſe (malejiſche Kalappa Laut) eine Art groſſer Nüſſe, die man bisweilen von einem Fuß im Durchſchnitt findet, und die eine plattrunde Geſtalt haben, und in der Mitte durch eine tiefe Nath zertheilt ſind, ſo daß ſie gleichſam aus zwey Backen beſtehen. Sie haben auch zwey Kerne; ihre Gröſſe iſt verſchieden. Sie werden von dem Meere auf den Strand der maldiviſchen Inſeln und der Küſten des indiſchen Ozeans geſpült; daher man ſie für die Früchte eines Seegewächſes hält; denn der Baum oder die Pflanze, welche dieſe Nüſſe trägt, iſt noch ganz unbekannt; auch ſind ſie eine ſo groſſe Seltenheit, daß man in Indien wohl 150 Reichsthaler für eine derſelben bezahlt; denn man hält daſelbſt ihr Mark für ein Präſervativ gegen Gift, und ſchreibt ihm noch andere heilſame Kräfte zu. In der europäiſchen Arzneykunde iſt es nicht bekannt. Selbſt von der Schale dieſer Nuß erwarten die Indier auſſerordentliche Kräfte; man macht Trinkgeſchirre daraus, und glaubt, daß ſelbſt das Gift darinn ſeine Kraft verlöhre. Darum bot Kaiſer Rudolph II. für einen ſolchen nach Europa gebrachten Becher 4000 Gulden? — Der Glaube an die wunderbare Eigenſchaft hat ſich aber mit anderm Aberglauben in Europa verlohren. (Linne's Pflanzenſyſtem, nach Honttuyn, deutſch von D. Panzer, I. Band, Seite 108.)

Diese Marakatten bewohnen im Innern von Ostafrika, eine grosse Strecke Landes. Sie sind gut gebaut, wohlgebildet, sehr geschickt, und nicht so dunkelschwarz, wie die Negern. Bey diesem Volke herrscht ein sonderbarer Gebrauch; nämlich den Mädchen wird sogleich nach der Geburt die Scham zusammengenäht, und nur dem Bräutigam ist es erlaubt diese Naht aufzutrennen; denn sie halten sehr hoch auf Keuschheit, und eine ganze Familie würde sich beschimpft glauben, wenn ein Mädchen aus derselben dieses Kleinod nicht genug bewahrte. Uebrigens sind die Marakatten boshafte, treulose, betrügerische, verrätherische Leute. *)

Die ganze Küste ist mit Schlangen angefüllt; auch giebt es hier in nicht geringerer Zahl Löwen, Tiger, Elefanten, Affen, Hirsche und Gazellen. Affen findet man von der Grösse eines vier Monat alten Kalbes, und Schlangen, die fünfzehn Palmen lang, und dicker, als ein gewöhnlicher Mensch sind. In dem Kopf dieser Schlangen findet man eine Art von Bezoarstein, ungefähr so groß, wie ein Ey, der als Gegengift sehr gerühmt wird. Die kleineren werden weniger geschäzt. **)

Ich verweilte einige Zeit zu Jubo, um mich zu erkundigen, ob es nicht möglich wäre, von dieser Seite in Habessinien einzudringen. Aber ich konnte nichts anders erfahren, als daß zwey Meilen von da ein Lager von Galkaern zu treffen wäre, die daher gezogen wären, weil ihnen dies Land besser, als das ihrige gefiel, und weil sie da Nahrung genug fanden.

Diese

*) Genauere Nachrichten von diesem Volke fehlen uns.

**) Ein Mährchen, das sich auf den Schlangenstein bezieht, welcher von der Brillenschlange kommen soll; es ist aber eine Erdichtung von Betrügern, welche ihr Gegengift unter diesem Namen verkaufen: vermuthlich ist der gute, leichtgläubige Lobo auch auf diese Art betrogen worden!

Dieſe Gallaer richten alles zu Grunde, wo ſie hinkommen, und ſchonen keines Menſchen ohne Unterſchied des Geſchlechts, noch des Alters; dies hat ſie ihren Nachbarn furchtbar gemacht, ob ſie gleich nicht ſehr zahlreich ſind. — Alle acht Jahre erwählen ſie ſich einen König, den ſie Lubo nennen. Sie nehmen ihre Weiber mit in's Feld, und ſind gar nicht eiferſüchtig auf ſie; auch bekümmern ſie ſich wenig um ihre Kinder, und ſezzen ſie in den Wäldern aus; in welchem Fall es jedem aus dem Lager bey Todesſtrafe verboten iſt, ſich derſelben anzunehmen. Dies geht aber nur die Soldaten an; ſobald ſie die Waffen nicht mehr tragen, und beſchnitten ſind, erkennen ſie die Kinder ihrer Weiber für die ihrigen, und tragen Sorge für ſie. Ihre einzige Nahrung iſt rohes Kuhfleiſch. Wenn ſie eine Kuh abſchlachten, ſo fangen ſie das Blut auf, und beſchmieren einen Theil ihres Körpers damit. Die Gedärme tragen ſie als einen Kragen um den Hals, und geben ſie dann ihren Weibern zu gleichem Gebrauche, wenn ſie ſelbſt ſie lange genug getragen haben. *)

Mehrere von dieſen Gallaern kamen mich zu ſehen; nach aller Wahrſcheinlichkeit war ich der erſte weiſſe Menſch, der ihnen zu Geſicht gekommen war; denn ſie betrachteten mich mit aller Aufmerkſamkeit, und mit ſichtbarem Erſtaunen. Die Neugierde trieb ſie ſogar, mich zu entkleiden, um zu ſehen, ob mein Leib auch ſo weiß wäre, wie mein Geſicht. Ich ſah, als ſie mich lange genug beſchaut hatten, daß ſie einen wirklichen Eckel vor meiner weiſſen Leibesfarbe äuſſerten. **) Als ich

*) Nach Art der Hottentotten, ſchweiniſchen Andenkens!

**) Vermuthlich weil ſie ihn für einen Albino oder Kakerlaken hielten — Negern, die durch eine Art von Ausſaz ganz weiß werden. Ein Weiſſer macht in Afrika auf Kinder und Un-

hierauf mein Schnupftuch herauszog, verlangten alle begierig darnach; um sie alle zu befriedigen, schnitt ich es in schmale Streifen, und theilte diese unter sie aus. Sie umwanden sich sogleich die Köpfe damit, und schienen zufrieden damit zu seyn; doch bedeuteten sie mir, daß ihnen diese Streifen noch besser gefallen würden, wenn sie roth wären.

Die Zudringlichkeit dieser Leute, die uns unaufhörlich umlagerten, ward uns endlich zur Last, und mein Portugiese drohte einem der Unverschämtesten mit dem Gewehre. Dieser Schwarze lief sogleich voll Schrekken zu seinen Landsleuten, und in einem Augenblicke waren wir von Gallaern umzingelt. Wir hielten es hierauf für rathsam, uns in unser Haus zurückzuziehen, und es zu verschliessen, um der ersten Wuth dieser Ungeheuer zu entrinnen. Unser Rückzug entflammte ihren Muth noch mehr; sie verdoppelten ihr Geschrey, und besezten eine Anhöhe, von wo aus man unsre Wohnung berennen konnte. Daselbst schwangen sie ihre Lanzen, drohten uns mit fürchterlichen Gebärden und schrieen. Zum Glücke waren wir nur einen Steinwurf weit von dem Meere und von unserer Almadie entfernt, in die wir uns im Nothfalle werfen konnten, um die Höhe zu gewinnen. Wir entschlossen uns daher, den Kerlen eine Furcht einzujagen; denn ihr abscheuliches Geschrey und Drohungen ermüdeten uns. Es waren unserer in allem fünf Portugiesen, und wir hatten vier Flinten, jede mit zwey Kugeln geladen. Diese feuerten wir mit einem Male auf sie ab, doch geflissentlich so, daß die Kugeln in einiger Entfernung über ihre Köpfe hinpfiffen. Das

wissende eben denselben Eindruck, welchen ein Schwarzer bey solchen unter uns. Die Negerkinder in Senegambien verkrochen sich vor Schrecken, als sie den Naturforscher Adanson erblickten.

Feuer und der Knall erſchröckte die Barbaren ſo ſehr, daß ſie auf die Erde niederſtürzten, und es lange nicht wagten, ihre Köpfe emporzuheben. Wir lachten herzlich über ihre Furcht, und waren ſehr zufrieden über die gute Wirkung derſelben; denn nun legten dieſe wilden, trozzigen Leute augenblicklich ihren Uebermuth ab, und wurden ſo zahm, wie die Lämmer; ſie kamen einer nach dem andern zu uns, baten uns wegen ihrer Inſolenz um Verzeihung, und verſprachen in Zukunft friedlich mit uns zu leben. Sie hielten Wort. Von dieſer Zeit an waren wir die beßten Freunde von der Welt. *)

Wir machten nun einander öftere Beſuche, und ſo kamen wir auch auf meine vorhabende Reiſe zu ſprechen; ich erklärte ihnen, daß ich einen neuen Weg nach Ethiopien ſuchen wollte. Sie wieſen mich deshalb an ihren **Lubo** oder König.

Ich entſchloß mich alſo, dieſem meine Aufwartung zu machen. Er war mit ſeinen Weibern und Heerden in dieſe Gegend gezogen. Der Audienzſaal, in welchem er uns empfieng, war eine Strohhütte, die ſich nur dadurch von den Hütten ſeiner Unterthanen auszeichnete, daß ſie etwas weniges gröſſer war. Die Audienz pflegt den Fremden auf folgende Art gegeben zu werden. Der König ſizt auf der Erde in der Mitte ſeiner Hütte; um ihn her ſizzen an der Wand hin ſeine Höflinge, jeder mit einem käulenförmigen Stocke in der Hand, der nach dem Range des Fremden länger oder kürzer iſt, zu dem Empfange eines Edelmanns werden lange Stangen, zu dem eines gemeinen Menſchen kurze Stöcke, die oft nur zwey Fuß lang ſind, erfordert. Sobald nun der vorgelaſſene Fremdling innerhalb der Hütte erſcheint, fallen

*) Die Gallaer überhaupt fürchten das Feuergewehr äuſſerordentlich. Beyſpiele giebt die habeſſiniſche Geſchichte. (Bruce, II. Band.)

die Herren samt und sonders über ihn, und schlagen tapfer auf ihn los, bis er die Thüre erreicht hat, die er dann in den Händen halten muß. Jeder kehrt hierauf an seine Stelle zurück, als ob gar nichts vorgefallen wäre; und nun wird der Ankömmling bekomplimentirt.

Ohngeachtet wir im beßten Vernehmen mit einander standen, so mußte ich dennoch mich auch dieser tollen Zeremonie unterwerfen, um deren Grund ich nun diese Leute befragte. Sie antworteten mir: „Es geschehe, um allen, die zu ihnen kämen" (sehr handgreiflich!) „zu zeigen, daß es keine tapferere Nation auf der Welt „gebe, als die ihrige, und daß man sich darum vor ihr „demüthigen müsse."

Wahrlich; sie haben Recht! Denn sie kennen keine andere Völker, als die Unglücklichen, die durch Wälder und Gebirge sich wagen, um mit diesen Barbaren zu handeln. *) — Uebrigens haben sie grossen Respekt vor den Portugiesen, und nennen sie die Meergötter.

*) Hieher gehört eine Stelle aus Dapper (Afrika, S. 634.) den Innenhandel von Südafrika betreffend. Er sagt, ohne seinen Gewährsmann zu nennen: „Der König der Nimiemayer, (auf der Nordostseite von Südafrika) halte beynahe immer Friede mit dem grossen Makoko (König der Anzikoer, westlicher); daher handeln einige Kaufleute aus seinem Lande mit den Portugiesen, welche in dem Lande der Anzikoer Handlung treiben." Diese Portugiesen kommen also aus Kongo, von der afrikanischen Westküste dahin; und da die Nimiemayer (wie Dapper kurz vorher sagt), auch mit den Bewohnern der Ostküste Handel treiben, so würde auf diese Art einiger Massen eine Handelsverbindung zwischen der Ost- und Westküste von Afrika bestehen, wenn nicht unaufhörliche Kriege diese Länder zerrütteten. Sollte Dapper's Nachricht, als ächt (wie ich vermuthen möchte), angenommen werden dürfen, so liesse sich Campbell's Angabe (in seinem Political Survey of Great-Britain, Vol. II. p. 631.) daraus erklären; wenigstens scheint ihn diese Stelle dazu verleitet zu haben. (Dies als Zusaz zu S. 55. im II. B. meiner Geschichte der merkwürdi-

Ich bedachte hiebey, daß es wohl beſſer geweſen wäre, mich nicht der Willkür eines ſo brutalen und barbariſchen Volks zu überlaſſen; doch ſtärkte mich der Gedanke, daß ich ja nur um der Ehre Gottes willen mich in alle dieſe Gefahren begeben hatte; und daß dieſer Allgewaltige mich wie bisher ſchüzzen und erhalten würde. Ich machte mich alſo auf alles gefaßt, und mein Entſchluß bis nach Ethiopien durchzudringen ward jezt unerſchütterlich. Ich glaubte aber auch mir daneben die Erhaltung meines Lebens ſchuldig zu ſeyn, und hielt es für klug, jedes Mittel anzuwenden, das mir dazu und zur Erreichung meines Zwecks behülflich ſeyn könnte.

Ich wußte, daß dieſe Völker einen Eidſchwur unter ſich haben, den ſie, all' ihrer Rohheit ungeachtet, doch unverbrüchlich halten; und mit dieſem Eide wollte ich mir ſie verbinden. Die Zeremonie dabey iſt dieſe: Man führt ein Schaf in die Mitte der Verſammlung; dieſes wird mit Butter geſalbt, und dann legen die vornehmſten Familienhäupter die Hände auf den Kopf des Schafs und ſprechen das Gelübde aus, all' das, was ſie verſprechen, heilig zu halten. Ein Gelübde, von deſſen Bruch kein Beyſpiel vorhanden iſt. Dieſen feyerlichen Eid mußten ſie mir ſchwören. Dann entdeckte ich ihnen, daß ich entſchloſſen wäre, zu Land durch dieſe Gegenden nach Habeſſinien zu reiſen, und daß ich mir ihren Beyſtand hiezu erbäte.

Aber die Gallaer erwiederten dieſe Entdeckung mit der Erklärung, daß ich etwas unmögliches von ihnen forderte. Sie ſagten, ſie wüßten wohl, wo das habeſſini-

---

gen Reiſen, und zu Zimmermann's geographiſchen Geſchichte des Menſchen, III. B. S. 109.) — Es ſcheint, die Nimiemayer gehören zu den Völkern, welche, wie hier Lobo ſagt, mit den Gallaern handeln; ſie ſind wenigſtens ihre Nachbarn.

sche Reich liege, auch kennten sie alle Wege dahin, weil sie die ganze Strecke bis an die Gränzen desselben schon durchzogen hätten; aber sie könnten mir nicht weiter für mein Leben und für meine Freyheit bürgen, als so lang ich bey ihnen und in ihren Ländereyen wäre; denn von der Küste an, von welcher wir doch nicht weit entfernt waren, bis gegen Habessinien hin hauseten mehrere unter sich ganz verschiedene Völkerschaften, die beynahe immer im Kriege mit einander begriffen, und oft in ihrem eigenen Lande selbst nicht sicher wären. Folglich könnten sie mir keine Sicherheit für diese Reise versprechen.

Sie ertheilten mir dann noch folgenden genauern Bericht:

„Zwischen Habessinien und dem Lande, welches die Unterthanen des Lubo jezt inne hatten, wohnen in allem neun, theils heidnische, theils muhammedanische Völkerschaften, und darunter sind sechs verschiedene Stämme von Gallaern. *) Durch alle diese Völker muß man dahin reisen; zuerst kömmt man zu Mohren, welche weit gesitteter sind, als die übrigen Nationen, weil sie einen Theil der Küste inne haben, und mit Portugiesen in Verbindung stehen **) Dann zu den barbarischern Marakatten, von welchen ich schon gesprochen habe; dann zu den Matschidaern (Machidas) einem mächtigen muhammedanischen Volke, dessen König von den alten Beherrschern Habessiniens abstammt, mit diesem Reiche aber immer Krieg führt. Weiter Landeinwärts wohnen dann die sechs Gallaerstämme, welche von der Viehzucht

*) Man vergleiche, was Bruce (II. B. S. 214. u. f.) von diesem Volke sagt.

**) Dies sind keine andere, als die Araber von Magadoxo, von welchem Lande ich eine treffliche Nachricht im Universal-Magazine, 1732. fand, die von einem Laskar Jsuf herrührt, welcher 16. Jahre in diesem Lande zugebracht hat.

und vom Raube leben. Ihre Namen nach der Ordnung, in welcher ſie zwiſchen den Matſchidaern und Habeſſiniern wohnen, ſind: Die Breſomaer — die Arwiſaer — die Arborer, Aiborer oder Asborer — die Dader — die Kajaſer oder Kairſchiraer, und die Adiaer. *) Auf dieſe folgen habeſſiniſche Völker, welche mehr oder weniger geſittet ſind, je nachdem ſie mehr oder weniger dem habeſſiniſchen Reiche unterworfen ſind.

Durch die Länder aller dieſer verſchiedenen barbariſchen Völkerſchaften ſollten wir nun reiſen, um nach Habeſſinien zu kommen — wir ſollten uns der Brutalität ſo vieler wilden Nationen überlaſſen — wahrlich das hieſſe die Vorſehung in Verſuchung führen! — Ich ſah' wohl, daß wir unſer Leben allzuleichtſinnig auf's Spiel ſezzen würden, wenn wir dieſen Weg einſchlügen; die Vorſtellungen meiner Gallaer überzeugten mich; ich entſchloß mich zurückzukehren, und erfuhr nachher in Habeſſinien, daß es für uns eine ganze Unmöglichkeit geweſen wäre, auf dieſem Wege Habeſſinien zu erreichen.

Mein Entſchluß zur Rückkehr nach Ampaſa zu meinem Amtsbruder war nun gefaßt; nur war mir bange, dieſe Gallaer möchten mich bey ſich behalten wollen, und ich ſah es für ein groſſes Wunder an, daß ich ſo glücklich aus ihren Händen entkam.

Inzwiſchen ward ich in dieſem Lande von einem heftigen Fieber befallen, und glaubte, ich würde hier das

*) Alle dieſe Namen finde ich auf der Haſiſchen Karte von Afrika (vermuthlich aus Lobo), aber Nachrichten von dieſen Völkern ſuchte ich vergebens in den mir bekannten Quellen. Vielleicht fänden ſich welche in des Das Santos Hiſt. de l'Ethiopie orientale, welches Werk ich aber bisher noch nicht erhalten konnte.

sche Reich liege, auch kennten sie alle Wege dahin, weil sie die ganze Strecke bis an die Gränzen desselben schon durchzogen hätten; aber sie könnten mir nicht weiter für mein Leben und für meine Freyheit bürgen, als so lang ich bey ihnen und in ihren Ländereyen wäre; denn von der Küste an, von welcher wir doch nicht weit entfernt waren, bis gegen Habessinien hin hauseten mehrere unter sich ganz verschiedene Völkerschaften, die beynahe immer im Kriege mit einander begriffen, und oft in ihrem eigenen Lande selbst nicht sicher wären. Folglich könnten sie mir keine Sicherheit für diese Reise versprechen.

Sie ertheilten mir dann noch folgenden genauern Bericht:

„Zwischen Habessinien und dem Lande, welches die Unterthanen des Lubo jezt inne hatten, wohnen in allem neun, theils heidnische, theils muhammedanische Völkerschaften, und darunter sind sechs verschiedene Stämme von Gallaern. *) Durch alle diese Völker muß man dahin reisen; zuerst kömmt man zu Mohren, welche weit gesitteter sind, als die übrigen Nationen, weil sie einen Theil der Küste inne haben, und mit Portugiesen in Verbindung stehen **) Dann zu den barbarischern Marakatten, von welchen ich schon gesprochen habe; dann zu den Matschidaern (Machidas) einem mächtigen muhammedanischen Volke, dessen König von den alten Beherrschern Habessiniens abstammt, mit diesem Reiche aber immer Krieg führt. Weiter Landeinwärts wohnen dann die sechs Gallaerstämme, welche von der Viehzucht

*) Man vergleiche, was Bruce (II. B. S. 214. u. f.) von diesem Volke sagt.

**) Dies sind keine andere, als die Araber von Magadoxo, von welchem Lande ich eine treffliche Nachricht im Universal-Magazine, 1732. fand, die von einem Laskar Jsuf herrührt, welcher 16. Jahre in diesem Lande zugebracht hat.

und vom Raube leben. Ihre Namen nach der Ordnung, in welcher ſie zwiſchen den Matſchidaern und Habeſſiniern wohnen, ſind: Die Breſomaer — die Arwiſaer — die Arborer, Aiborer oder Asborer — die Dader — die Kaſaſer oder Kairſchiraer, und die Adiaer. *) Auf dieſe folgen habeſſiniſche Völker, welche mehr oder weniger geſittet ſind, je nachdem ſie mehr oder weniger dem habeſſiniſchen Reiche unterworfen ſind.

Durch die Länder aller dieſer verſchiedenen barbariſchen Völkerſchaften ſollten wir nun reiſen, um nach Habeſſinien zu kommen — wir ſollten uns der Brutalität ſo vieler wilden Nationen überlaſſen — wahrlich das hieſſe die Vorſehung in Verſuchung führen! — Ich ſah' wohl, daß wir unſer Leben allzuleichtſinnig auf's Spiel ſezzen würden, wenn wir dieſen Weg einſchlügen; die Vorſtellungen meiner Gallaer überzeugten mich; ich entſchloß mich zurückzukehren, und erfuhr nachher in Habeſſinien, daß es für uns eine ganze Unmöglichkeit geweſen wäre, auf dieſem Wege Habeſſinien zu erreichen.

Mein Entſchluß zur Rückkehr nach Ampaſa zu meinem Amtsbruder war nun gefaßt; nur war mir bange, dieſe Gallaer möchten mich bey ſich behalten wollen, und ich ſah es für ein groſſes Wunder an, daß ich ſo glücklich aus ihren Händen entkam.

Inzwiſchen ward ich in dieſem Lande von einem heftigen Fieber befallen, und glaubte, ich würde hier das

*) Alle dieſe Namen finde ich auf der haſiſchen Karte von Afrika (vermuthlich aus Lobo), aber Nachrichten von dieſen Völkern ſuchte ich vergebens in den mir bekannten Quellen. Vielleicht fänden ſich welche in des Das Santos Hiſt. de l'Ethiopie orientale, welches Werk ich aber bisher noch nicht erhalten konnte.

Ziel meiner Pilgerschaft erreichen. Wie sollte ich auch eine Genesung in einem Lande hoffen, in welchem ich weder Arzt noch Hülfe hoffen durfte, und wo der Habessiner und der Portugiese, welche sich entschlossen hatten, die Gefahren dieser beschwerlichen Reise mit mir zu theilen, mein einziger Trost und Beystand waren! — Ich fühlte, daß eine Aderlässe mir nöthig und heilsam wäre; aber wo sollte ich einen dazu geschickten Wundarzt suchen? Ich entschloß mich, diese Operation selbst an mir vorzunehmen, ob ich gleich weder Werkzeug dazu hatte, noch damit umzugehen wußte. Meine Gefährten brachten mir endlich einen Wundarzt, den man ihnen empfohlen hatte, und der in dieser Gegend für sehr geschickt gehalten wurde. Es war ein alter, schielender Mohr; er kam mit einem Hammer, mit einer Art von kleinem Dolche, und mit drey hornenen Schröpfhörnern bewaffnet, deren jedes etwa einen halben Fuß hoch war, zu mir. Ganz erschrocken fragte ich diesen furchtbaren Mann, was er bey mir wolle? — „Euch zur Aderlassen und gesund machen!„ — war die Antwort. Ich sagte ihm, er könne mit mir anfangen, was ihm gut dünke. Er entblößte mir sogleich die Seite, nahm ein wenig Papier und käute es; applizirte mir hierauf sehr gewaltsam eines von seinen Schröpfhörnern, und verstopfte es mit dem Papiere; es blieb hängen. Auf eben diese Art befestigte er die beyden andern, und mittlerweile wezte er den Dolch. Dabey versicherte er mich, er wolle mir gar nicht wehe thun. Nach einiger Zeit nahm er die Schröpfhörner wieder weg, und stach mit seinem Speer auf jede Stelle, wo ein Schröpfhorn gewesen war; sogleich entquollen mir drey Ströme Bluts. Er applizirte mir noch mehrere Male die Schröpfhörner, und stach mir jedes Mal mit seinem Dolche durch die Haut, und zog mir dadurch so viel Blut aus dem Leibe, daß ich glaubte, es würde mir am Ende kein Tropfen

und vom Raube leben. Ihre Namen nach der Ordnung, in welcher ſie zwiſchen den Matſchidaern und Habeſſiniern wohnen, ſind: Die Breſomaer — die Arwiſaer — die Arborer, Aiborer oder Asborer — die Dader — die Kajaſer oder Kairſchiraer, und die Adiaer. *) Auf dieſe folgen habeſſiniſche Völker, welche mehr oder weniger geſittet ſind, je nachdem ſie mehr oder weniger dem habeſſiniſchen Reiche unterworfen ſind.

Durch die Länder aller dieſer verſchiedenen barbariſchen Völkerſchaften ſollten wir nun reiſen, um nach Habeſſinien zu kommen — wir ſollten uns der Brutalität ſo vieler wilden Nationen überlaſſen — wahrlich das hieſſe die Vorſehung in Verſuchung führen! — Ich ſah' wohl, daß wir unſer Leben allzuleichtſinnig auf's Spiel ſezzen würden, wenn wir dieſen Weg einſchlügen; die Vorſtellungen meiner Gallaer überzeugten mich; ich entſchloß mich zurückzukehren, und erfuhr nachher in Habeſſinien, daß es für uns eine ganze Unmöglichkeit geweſen wäre, auf dieſem Wege Habeſſinien zu erreichen.

Mein Entſchluß zur Rückkehr nach Ampaſa zu meinem Amtsbruder war nun gefaßt; nur war mir bange, dieſe Gallaer möchten mich bey ſich behalten wollen, und ich ſah es für ein groſſes Wunder an, daß ich ſo glücklich aus ihren Händen entkam.

Inzwiſchen ward ich in dieſem Lande von einem heftigen Fieber befallen, und glaubte, ich würde hier das

*) Alle dieſe Namen finde ich auf der Haſiſchen Karte von Afrika (vermuthlich aus Lobo), aber Nachrichten von dieſen Völkern ſuchte ich vergebens in den mir bekannten Quellen. Vielleicht fänden ſich welche in des Das Santos Hiſt. de l'Ethiopie orientale, welches Werk ich aber bisher noch nicht erhalten konnte.

Fünfter Abschnitt.

Rückreise nach Indien. Zusammentreffen mit dem ernannten Patriarchen von Ethiopien, Alfons Mendez. Vergebliche Bemühung früher nach Habessinien zu kommen.

Acht Tage nach Ostern giengen wir zu Schiff nach Indien zurück; da aber kein grosses Schiff sich der Insel Pate nähern kann, so hatten wir grosse Mühe zur Fluthzeit in einer kleinen Barke das Schiff zu erreichen, das uns dann in 29. Tagen glücklich von Pate nach Diu *) brachte.

Daselbst erfuhren wir sogleich, daß Alfons Mendez, ernannter Patriarch von Ethiopien, von Lisboa zu Goa angekommen wäre. Wir erfuhren auch, daß er zu derselben Zeit in Mozambik eingelaufen war, in welcher ich auf der Küste von Melinde war, und daß er zu der Ueberfahrt von Mozambik nach Goa 54. Tage gebraucht habe. Er hörte nun auch, daß wir uns zu Diu befänden; und da er wußte, daß von diesem Orte aus alljährlich mehrere Schiffe nach dem rothen Meere gehen, und sehr eilte, in seinen Kirchsprengel zu kommen; so schrieb er uns, wir möchten ihn daselbst erwarten, um dann die Reise mit ihm in Gesellschaft machen zu können. Diese Reise verzögerte sich aber, der Jahrszeit wegen, bis in den Oktober; und am Ende konnten wir nicht einmal ein Schiff finden, das uns ins rothe Meer bringen wollte; denn die Seeräubereyen der Türken hatten die Kaufleute ganz von dem Handel dahin abgeschröckt.

*) Eine portugiesische Stadt auf einer Insel (unter dem 20. Gr. 40. Min. N. Br. nach Rennel's Karte) dicht an der Küste des disseitigen Indiens, im Umfange des Königreichs Guserate, welches jezt zum Marattenstaate gehört.

Wir ſchifften uns alſo hierauf nach Daman *) und Baſaim **) ein, und kamen auf dieſer Fahrt in den Meerbuſen von Kambaja, und an Goga ***) vorbey, wo das Archiv der portugieſiſch-indiſchen Geſchichte iſt, in welchem die Dokumente unſrer Eroberungen und der Großthaten unſrer Landsleute aufbewahrt werden. Wir ſahen auch die Todteninſeln, oder vielmehr Klippen; ferner Baroche †) und Surate. ††) Bey Surate erblickten wir 15. holländiſche Schiffe, die ein Freudenfeſt feyerten. Wir wollten uns ihnen nicht nähern, und geriethen dadurch in die augenſcheinlichſte Gefahr auf den Bänken von Daman zu ſtranden, wohin der Strom uns führte; doch der Wind legte ſich, und der Himmel, der uns bisher ſo wunderbar beygeſtanden hatte, rettete uns auch diesmal vom Schiffbruche.

Am 10ten November kamen wir zu Daman glücklich an. Unterdeſſen hatte ſich der Patriarch auf die Flotte des Philipp Lobo's eingeſchifft, um nach Diu zu reiſen; ſein Schiff landete aber in Daman, und er

*) Eine portugieſiſche Stadt, 12. Meilen von Surate, am Eingange des Meerbuſens von Kambaja, im Umfange des Marattenſtaats. (20.° 6.′ N. B.)

**) Baſaim, oder Baſiin, eine Seeſtadt weiter ſüdwärts auf derſelben Küſte, unter 19.° 20.′ N. Br. gehörte ehemals den Portugieſen, wurde ihnen aber im Jahr 1739. von den Maratten entriſſen, und iſt jezt ſehr herabgekommen. Es wohnen jezt noch viele Kriſten daſelbſt.

***) Ein ſtark beſuchter Seehaven auf der Halbinſel Goretz am Kambajiſchen Meerbuſen.

†) Barotſch oder Broach, Brokia, eigentlich Barontſch, eine groſſe, volkreiche, veſte Stadt, jezt den Maratten unterworfen, liegt am Kambajiſchen Meerbuſen, über Surate.

††) Eine berühmte indiſche Handelsſtadt, unter 21.° 10.′ N. Br. (Nach Rennels) weitläufige Beſchreibungen findet man bey Anquetil, Groſe, O. Toree u. a. Reiſebeſchreibern.

fand daselbst einen Brief von mir, den ich für ihn zurükgelassen hatte, als ich von da nach Basaim gieng. Er beantwortete ihn sogleich, und bat mich, nach Diu zurükzukehren, und meine Gefährten daselbst, nebst allem, was wir dort zurükgelassen hatten, abzuholen. Er meldete mir dabey, daß er in Basaim ein Schiff zu finden hoffe, welches uns gerade nach dem rothen Meere bringen würde.

Ich gehorchte, und gieng die Nacht darauf sogleich an Bord der Flotte, die nach Kambaja *) segelte. Wir kamen nach Surate, und dann nach Gardor**), wo alle unsere Schiffe sich in Bereitschaft sezten in Kambaja einzulaufen.

Bei diesem Haven ist das Meer so seicht und so voll Klippen, daß man nur mit hoher Flut hineinkomen kann, und dennoch muß man die Schiffe ausladen, und oft gar noch entmasten, so daß nur der Rumpf des Fahrzeugs übrig bleibt. Wenn nun das Meer anläuft, so strömt es so schnell und heftig, daß es die mast- und segellosen Schiffe in sechs Stunden zwanzig Meilen zurüklegen macht. Dabei nüzt die Kunst und Geschiklichkeit der Piloten wenig, und es würde schwerlich der Untergang des Schiffs zu verhindern seyn, wenn die Wellen es auf eine Bank oder Klippe trieben. Dies ist nicht die einzige Gefahr dieses Havens; denn wenn man nicht an einer guten Stelle ankert, so wirft die Flut das Schiff auf den Strand, oder zerschmettert es

*) Eigentlich Kambahat, eine grosse, volkreiche, aber jezt sehr herabgekommene Stadt, im Hintergrunde des von ihr benannten Meerbusens, jezt in der Gewalt der Maratten. Die Britten haben daselbst eine Faktorei.

**) Vermuthlich der Ort Gundac (über Surata) auf Rennel's Karte.

an den Klippen. Ich habe es oft von erfahrnen Piloten ſagen hören, daß, wenn ſie nur einen Sohn hätten, ſie ihn nicht der Gefahr ausſezten zu Schiffe nach Kambaja zu gehen. Doch iſt zu vermuthen, daß der Haven auch verbeſſert worden, ſeit ſich die Handlung in dieſen Gegenden ſo anſehnlich erweitert hat *). Indeſſen hatten wir in dieſen Haven einen gewaltigen Sturm auszuſtehen. Von da giengen wir nach Diu, und nach einem Aufenthalt von wenigen Tagen kamen wir nach Goa zurük.

Von da aus ſchikte der Befehlshaber vier Schiffe ab, um bis an den Sind **) zu kreuzen. Die Mannſchaft derſelben glaubte nicht, daß ſie lange das Meer halten würden, und verſahen ſich nicht mit Waſſer. Dieſe Unvorſichtigkeit koſtete mehreren Seeleuten das Leben. Das Waſſer gieng ihnen ganz aus. Der Kapitän allein hatte noch einige Maaß Waſſers für ſich, wovon er aber Niemanden was abgeben wollte. Glüklicher Weiſe war ein Fremder unter der Equipage, der mit dem Deſtilliren etwas umgehen konnte. Dieſer kam nach langem Nachdenken auf den Einfall, Seewaſſer in den Deſtillirkolben zu thun, und auf dieſem Wege gelang es ihm, für die ganze Mannſchaft ſüſſes Waſſer zu gewinnen ***). Dies Deſtilliren koſtete aber

*) Die Flut iſt hier (ſeit 1750 nach Tiefenthaler) nicht mehr gefährlich, ſeit der Haven von dem Meere mit Sand angefüllt worden iſt; auch können die Schiffe deshalb nicht mehr, wie vorher, dicht an den Stadtmauern anlegen, ſondern ankern eine halbe Meile von der Stadt. Der Haven hat überdies einen leimichten Grund, der kaum die Anker faßt.

**) Oder Indus, der Gränzſtrom Indiens, daher auch dieſes Land den Namen hat.

***) Aehnliche und noch einfachere Methoden, das Seewaſſer

so viel Holz, daß der Mangel an diesen bald den Leuten noch beschwerlicher geworden wäre, wenn sie nicht bald den Haven von Diu erreicht hätten, wo ich den Kapitän und die Offiziere von der erlittenen Noth sehr entstellt sah.

Unterdessen erwartete mich der Patriarch von Ethiopien immer zu Basaim; da aber unsere Flotte nicht so bald unter Segel gehen, noch sich von dem Eingange des Havens von Kambaja entfernen konnte, so begab ich mich an Bord einer Abtheilung der Flotte, welche den Nachtrab bilden mußte. Diese Abtheilung kam dem Haven von Daman so nahe, daß der Befehlshaber mich ans Land sezzen konnte, welches er auch willig that, und hierauf wieder in die See hinaus stach.

Sobald ich in unserm Kollegium angekommen war, nahm ich ein Katre (Palankin), und vier Boys, um mich nach Basaim tragen zu lassen. Ein solches Katre ist eine Art Tragstuhl oder Sänfte, in welcher man nach Belieben sizzen oder liegen kann. Oben ist derselbe an einer Stange von Bambusrohr befestigt, mittelst welcher die Maschine von den Boys — dies ist der Name der indischen Sänftenträger — auf den Schultern getragen wird *). Mit diesen Boys kann man in einer solchen Sänfte sechs bis sieben Stunden des Tags machen. Man bezahlt jedem des Tags unge-

durch Abdampfung trinkbar zu machen, waren schon längst bekannt und üblich, ehe Irwin und Poissonnier sich um die Ehre dieser Erfindung (freilich in einem höhern Grade) stritten. Man sehe z. B. was Basilius in seinen Homilien über die Schöpfungs-Geschichte von der Trinkbarmachung des Seewassers sagt.

*) Bei Niebuhr findet man eine Abbildung eines solchen Palankins, und nähere Nachrichten darüber in allen Reisen nach Indien.

fähr fünf Sols (ſieben Kreuzer rheiniſch, oder ein und ein halben Ggr. ſächſiſch.)

So kam ich dann zu Baſaim an, welches zwölf Meilen von Daman entfernt liegt, und traf daſelbſt den Patriarchen nebſt drey Prieſtern, die ſich, wie wir, dem Miſſionswerke in Habeſſinien geweiht hatten. Wir kehrten nun alle miteinander nach Daman zurük, wo uns Don Anton von Suſa-Carvallo, Generalkapitän des Meerbuſens von Kambaja, abholte, und wieder nach Diu brachte. Daſelbſt kamen wir am Feſte von Mariä Reinigung (2ten Februar) 1625 an, und hier erkannte nun der Patriarch aus eigener Erfahrung, daß weder der Kommandant der Veſtung von Diu, Anton von Mura, noch ich ihn getäuſcht hatten, als wir ihm meldeten, es würde unmöglich ſeyn, ein Schiff hier zu finden, das uns in das rothe Meer bringen wollte.

Der Patriarch litt auſſerordentlich bei dieſen Zögerungen, ſeine Geduld war erſchöpft, er ſehnte ſich mit brennendem Eifer nach ſeiner Gemeinde, und ſuchte alle Mittel auf, um in ſeinen Kirchſprengel zu kommen. Endlich fand ſich eines. Kurz vor unſrer Abreiſe von Baſaim erbot ſich nämlich Lopo Gomez von Abreu drey Schiffe auf ſeine Koſten auszurüſten, und uns in welchen Haven wir wollten zu bringen, wenn wir ihm die Erlaubniß auswirkten, an dem Eingange des rothen Meers auf Kaperey zu kreuzen, damit er ſich für die Auslagen und Koſten der Ausrüſtung ſchadlos halten könnte. Der Patriarch nahm dieſen Vorſchlag an, und ſchrieb deswegen an den Vizekönig. Kaum waren wir in Diu angekommen, ſo erhielten wir die Nachricht, daß dieſe Erlaubniß bewilligt ſey. Aber nun fand ſich eine andre Schwierigkeit. Die drey angebotenen Schiffe waren zum Krieg ausgerüſtet, und hatten keine Waa-

ren am Bord, welche den Vorwand der Handlung hätten leihen können, unter welchem allein wir hoffen durften, in einen Haven des rothen Meers einzulaufen. Während wir mit diesen Hindernissen kämpften, und uns zur Abreise vorbereiteten, empfiengen wir einen Brief von dem Pater Anton Fernandez, Superior der ethiopischen Mission, worinn er uns im Namen des Königs von Habessinien meldete, daß derselbe den Patriarchen mit grosser Sehnsucht erwarte, und daß er ihn bitte, um seine Person keiner Gefahr auszusezzen, lieber in dem Haven von Dagher *), als zu Mokka zu landen; indem ersterer am Eingange des rothen Meeres, in dem Gebiete eines Mohrenfürsten liegt, der ein Vasall des habessinischen Monarchen ist. Auch hatte dieser König schon an jenen wegen freyen Durchzugs durch sein Land geschrieben.

Diese Nachrichten vermehrten nur unsre Sehnsucht, und wir warteten jezt mit Ungeduld auf die Ankunft der Schiffe des Lopo Gomez von Abreu. Da es aber schon weit im Jahre und hohe Zeit zur Abreise war, und die ersehnten Schiffe immer nicht kamen, so verlor der Patriarch den lezten Ueberrest seiner Geduld.

Der Befehlshaber von Diu war Zeuge von dem heiligen Eifer des Prälaten, und erbot sich endlich, weil doch die Schiffe des Abreu so lange nicht erschienen, ein Schiff ausrüsten zu lassen, das uns nach Habessinien bringen sollte. Er bat uns, in dem Haven ein Schiff nach unsrer Bequemlichkeit auszusuchen, und versprach uns, die Ausrüstung auf das Möglichste zu beschleunigen, damit wir recht bald unter Segel gehen könnten. Er hielt auch Wort.

*) Dies soll Baillur heissen, und ist wol nur ein Drukfehler: denn ein Dagher finde ich auf keiner Karte.

fähr fünf Sols (ſieben Kreuzer rheiniſch, oder ein und ein halben Ggr. ſächſiſch.)

So kam ich dann zu Baſaim an, welches zwölf Meilen von Daman entfernt liegt, und traf daſelbſt den Patriarchen nebſt drey Prieſtern, die ſich, wie wir, dem Miſſionswerke in Habeſſinien geweiht hatten. Wir kehrten nun alle miteinander nach Daman zurük, wo uns Don Anton von Suſa: Carvallo, Generalkapitän des Meerbuſens von Kambaja, abholte, und wieder nach Diu brachte. Daſelbſt kamen wir am Feſte von Mariä Reinigung (2ten Februar) 1625 an, und hier erkannte nun der Patriarch aus eigener Erfahrung, daß weder der Kommandant der Veſtung von Diu, Anton von Mura, noch ich ihn getäuſcht hatten, als wir ihm meldeten, es würde unmöglich ſeyn, ein Schiff hier zu finden, das uns in das rothe Meer bringen wollte.

Der Patriarch litt auſſerordentlich bei dieſen Zögerungen, ſeine Geduld war erſchöpft, er ſehnte ſich mit brennendem Eifer nach ſeiner Gemeinde, und ſuchte alle Mittel auf, um in ſeinen Kirchſprengel zu kommen. Endlich fand ſich eines. Kurz vor unſrer Abreiſe von Baſaim erbot ſich nämlich Lopo Gomez von Abreu drey Schiffe auf ſeine Koſten auszurüſten, und uns in welchen Haven wir wollten zu bringen, wenn wir ihm die Erlaubniß auswirkten, an dem Eingange des rothen Meers auf Kaperey zu kreuzen, damit er ſich für die Auslagen und Koſten der Ausrüſtung ſchadlos halten könnte. Der Patriarch nahm dieſen Vorſchlag an, und ſchrieb deswegen an den Vizekönig. Kaum waren wir in Diu angekommen, ſo erhielten wir die Nachricht, daß dieſe Erlaubniß bewilligt ſey. Aber nun fand ſich eine andre Schwierigkeit. Die drey angebotenen Schiffe waren zum Krieg ausgerüſtet, und hatten keine Waa-

ral-Vikar, und von andern Freunden einen Abschied, der uns viele Thränen auspreßte. Noch vor der Einschiffung ließ der Patriarch uns alle die Muttergottes-Litaney absingen; dann warf er sich vor dem ausgestellten H. Sakramente nieder, und empfahl ihm unsre Reise und das ganze Missionswerk in Ethiopien; er hielt hierauf eine so feurige, rührende Ermahnungsrede an uns, daß ich nie etwas pathetischers gehört zu haben glaube. Die, welche uns bis an die Schiffe begleitet hatten, nahmen nun nochmals Abschied, küßten dem Patriarchen die Hände, und baten ihn mit Thränen um seinen Segen. Er umarmte Jeden, und sprach zu Jedem einige Worte der Erbauung. Nun schieden wir, und es war Abend geworden, ehe wir an Bord giengen. Die Zurükgelassenen blieben am Ufer stehen, so lange sie noch unsere Schiffe sehen konnten.

Es waren unser in allem zehn Missionare, den Patriarchen mit einbegriffen; denn dieser wollte auf der Reise in nichts von uns verschieden seyn, und nahm bloß den Karakter eines Superiors der Mission an. Er hatte auch lauter gute, brauchbare Leute zu seiner Bedienung zu sich genommen, die uns in dem Missionswerke wichtige Dienste leisten konnten und auch leisteten. Darunter waren zwey treffliche Musiker für die Kapelle.

Unsere Schiffe blieben die Nacht über vor Anker liegen, und am frühen Morgen giengen wir unter Segel.

Nach einigen Tagen glüklicher Fahrt erblikten wir die Insel Sokotora, an welcher wir anlegen sollten. Wir bedachten aber nicht, daß an der Spizze dieser Insel eine Sandbank liegt, die wir gerade vor uns hatten. Es war das schönste Wetter von der Welt, und uns ahndete die Gefahr nicht, der wir entgegen eilten.

Wir sezten unsre Fahrt, ohne die Richtung des Laufs zu ändern, bis in die Nacht ruhig fort. Ich brachte den Abend in traulichen Gesprächen mit dem Kapitän auf dem Kajütenverdekke *) zu, und es war Mitternacht, als ich mich schlafen legen wollte. Unsre Matrosen, besonders die Mohren, welche sich so blind dem Schiksal überlassen, daß sie durch diese Sorglosigkeit oft ihren Untergang veranlassen, lagen alle in tiefem Schlafe begraben, und kaum hatte auch ich dem Kapitän eine gute Nacht gewünscht, als der Zuruf erscholl: „Das Schiff stößt auf, wir laufen auf die Bank!“ — Der Kapitän befahl sogleich eilends die Segel fallen zu lassen, wodurch wir dann von dem unvermeidlichsten Verderben noch zeitig genug gerettet wurden; denn ohne dieses wären wir ohne Hülfe verloren gewesen! Und dies wäre gewiß geschehen, wenn der Kapitän nicht noch mit mir gewacht hätte. Ich war auch der erste auf dem Verdekke; die Bootsleute schliefen alle; wahrlich wir wären alle in den Wellen begraben gelegen, noch ehe wir die Gefahr gekannt hätten.

Diese Rettung war so wunderbar, daß ich sie nicht anders als auf Rechnung der Fürbitte unsrer Mitbrüder zu Diu schreiben kann; denn der Rektor des Kollegiums daselbst hatte uns beim Abschiede angelobet, alle Sonnabend eine Messe für uns lesen zu lassen, um von Gott durch die Vermittelung der heiligen Jungfrau eine glükliche Reise für uns zu erflehen! — †)

*) Die Kampane. Das Dach der Kajüte.

†) Wir wollen diese heilige Einfalt dem ehrlichen Lobo zu gut halten; daß er Frömmler war, brachte sein Stand, und daß er abergläubisch war, sein Zeitalter mit sich. Wir werden noch öftere Gelegenheit haben, seine fromme Leichtgläubigkeit zu bemitleiden; diese kann uns aber nie — wie Bruce jedoch glaubt — ein Grund seyn, seine Glaubwürdigkeit in Verich-

840746A

Am folgenden Morgen schifften wir längst der Insel hin, und sahen nichts als Berge und Felsen, die in's Meer zu stürzen schienen. Auch hat die Insel, ausser einigen köstlichen Arten von Gummi, nichts besonders. Dieser Gummi kömmt von Zwiebelgewächsen, welche bei der äusserst heftigen Sonnenhizze einen Saft ausschwizzen, der alsdann zum beßten Gummi wird. Ueberdies fängt man in dieser Gegend eine Menge Wallfische und Delphine, von welchen man einen Thran gewinnt, der mit Schanambo *) vermischt das trefflichste Theer giebt, welches unser europäisches Theer weit übertrifft, indem es das damit überzogene Holz sowohl vor Fäulniß, als vor Würmern bewahrt.

Bald nach Mittag liefen wir in einen der beßten Häven der Insel ein. Die Einwohner waren äusserst bestürzt darüber; ein Theil derselben entfloh in die Gebirge, ein andrer erschien bewaffnet am Ufer; denn es war eine Seltenheit für sie, portugiesische Schiffe auf ihrer Küste zu sehen. Sobald sie aber erfuhren wer wir wären, so empfiengen sie uns als die Oberherren ihres Monarchen **) des Königs von Kashem, und brachten uns Hüner, Hämmel und Fische, und wir gaben ihnen gemalte indische Leinwand dagegen, welche sie sehr hoch

---

ten von Dingen bei welchen sein Religionseifer und sein Mönchsglauben nicht mit in's Spiel kam, in Zweifel zu ziehen! Man vergesse nie Lobo's Stand, Lage und Zeitalter! —

*) Was soll das seyn? — Ich weiß es nicht, konnte es auch nirgends erklärt finden.

**) Bloß in dem Verstand, daß zur Zeit der portugiesischen Blüte in Ostindien beinahe alle benachbarte Fürsten sich vor den Eroberern beugten. Die Portugiesen hatten sich im rothen Meere furchtbar gemacht; auch die Insel Sokotora im Jahre 1508 erobert, aber bald wieder verlassen.

ſchäzzen. Wir blieben aber nur eine Nacht in dieſem Haven, und fuhren am folgenden Morgen ſehr frühe weiter, um das Kap Guardafui ***) zu erreichen, welches nur dreißig Meilen von Sokotora entfernt iſt. Ehe wir dies Vorgebirg noch ſehen konnten, kamen wir an zwey Inſeln vorbei, welche ihrer Nachbarſchaft und gleicher Gröſſe wegen die beiden Schweſtern †) genannt werden; ſobald wir dieſe zurükgelegt hatten, erblikten wir das berühmte Kap, welches ehmals unter dem Namen des Vorgebirgs der Gewürze ††) entweder weil Gewürze daſelbſt wuchſen, oder weil es ſo nahe an dem noch jezt Gewürzreichen Arabien liegt, oder weil alle die Schiffe, welche die Gewürze aus Indien über das rothe Meer brachten, an demſelben vorbei ſchiffen müſſen, bekannt war.

Ehe man daſſelbe erreicht, kömmt man zu dem Vorgebirg Fu †††), welches weit beträchtlicher iſt. Das Kap Guardafui iſt aber die nordöſtlichſte Spizze von Afrika, und iſt nur dreißig Meilen von dem arabiſchen Kap Fartaki *) entfernt. Hier fängt eigentlich der arabiſche Meerbuſen an, der ſich in einer Länge von etwa hundert Meilen bis zu der Meerenge Bab-el-mandeb

---

***) Welcher von den Portugieſen gegebene Name ſo viel als: Gebt Acht auf euch! — bedeuten ſoll. — Bruce (I. 489) behauptet, der habeſſiniſche Name Gardefan ſey der wahre Name dieſes Vorgebirgs, und bedeute Straſſe des Begräbniſſes.

†) Das Hermanas — nahe bei Sokotra.

††) Promontorium aromatum.

†††) Oder Dafui — nach Bruce (am angef. Orte) habeſſiniſch: Defan — Begräbniß.

*) Fartaſch iſt eine Stadt in der Landſchaft Schabſthar in Arabien, von derſelben hat das Vorgebirg den Namen.

erstrekt, wo derselbe den Namen des rothen Meers oder des Meers von Mekka annimmt. Es ist ein Busen des indischen Ozeans.

Das Meer gieng sehr hoch, als wir uns dem Kap Guardafui näherten, und doch war der Wind nur sehr schwach; entweder muß ein vorhergegangener Sturm, oder die Verengung des Meers daran Schuld seyn *). Wirklich ist auch das Meer gewöhnlich in der Meerenge von Bab-el-mandeb sehr unruhig, und unser Schiff litt zwey Nächte hindurch, nach meiner Meinung, mehr, als von einem heftigen Sturme. Wir sezten so unsern Lauf bis zur Einfahrt in das rothe Meer fort, ohne auf etwas anders zu stossen, als auf eine Schelve, die sogleich alle Ruder und Segel in Bewegung sezte, um uns zu entfliehen. Diese Schelven †) sind Kähne oder Gondeln von sehr dünnen Brestern mit Strikken zusammengenäht; ihr Segel besteht nur aus einer Matte. Wir machten Jagd auf diese, weil wir glaubten, sie komme aus dem Haven von Zeila, und könnte uns Nachricht geben, ob arabische Schiffe in der Meerenge lägen? — Die Mohren fürchten aber die Franken gar sehr, und aus diesem Grunde lief das Schiffchen, welches schon nahe am Lande war, auf den Strand, und die Besatzung entfloh in das Gebirge. Man feuerte eine Flinte ihnen nach, aber sie liefen nur desto schneller. Wir bemächtigten uns also des Fahrzeugs, und theilten den Hirse, welchen wir darinn fanden, unter die Schiffe aus. Unterdessen gaben uns die Mohren von dem Berge herab einige Zeichen; wir

*) Das Meer geht hier beständig hoch. Bruce I. 487.

†) Gelves, Schelven, Gelvæ, in Ludolf's Commentarius, p. 265. Andere schreiben Jelbas. (Z. B. Saxis, in der allg. Hist. d. R. L. B. S. 709.)

glaubten, ſie wollten mit uns ſprechen; und da wir ſelbſt nichts anders wünſchten, ſo ſezten wir die Schaluppe mit zwey Matroſen und einem Habeſſiner aus, welchen man aber verboten hatte, ans Land zu gehen, und unſre drey Schiffe entfernten ſich zu gleicher Zeit von dem Ufer, um den Mohren allen Argwohn zu benehmen, und ihnen mehr Freiheit zu laſſen, zu unſern Leuten herabzukommen. Aber ſie wollten ihre Stelle auf dem Gipfel des Berges nicht verlaſſen, und nachdem wir einige Zeit vergeblich gewartet hatten, mußten wir die Schaluppe zurükrufen.

Wir waren jezt dem Haven von Meth*) gegenüber. Dies war ehmals ein beträchtlicher Ort, welcher anſehnlichen Handel trieb; jezt aber iſt es nichts mehr als ein elendes Dorf, von armen Fiſchern bewohnt. Wir blieben den ganzen Tag und die darauffolgende Nacht hindurch im Geſichte von Meth; denn wir hofften noch immer, daß dieſe Araber ans Ufer herabkommen und uns von den Schiffen in der Meerenge Nachricht geben würden; aber ſie kamen nicht, und wir ſezten unſere Fahrt längſt den Küſten von Ethiopien hinfort.

Am folgenden Tage um vier Uhr erblikten wir die Inſel Bab-el-mandeb, und waren bey Sonnenuntergang nur etwa noch eine kleine Meile von derſelben entfernt. Dieſe Inſel iſt anderthalb Meilen lang und eine ſtarke Viertelmeile breit; ſie iſt ſehr hoch, und theilt die Meerenge in zwey Kanäle, deren einer auf der arabiſchen Seite nur etwa eine Sechstelsmeile breit, aber das gewöhnliche Fahrwaſſer der Schiffe iſt, welche

*) Bruce (I. B. S. 489.) ſagt: „Mete iſt ein kleiner Haven im Königreich Adel. Der Name Mete bedeutet: Tod, oder ſie ſind todt.“

in und aus dem rothen Meere segeln. Der andre auf der Seite von Ethiopien ist um vieles breiter, aber so untief, und so voll Bänke, daß ein nur mittelmässiges Schiff nicht wohl durchkommen kann, und daß selbst kleinere sich an die Seite der Insel halten müssen, wo die Fahrt noch am Beßten ist; auch wird dieser Kanal nur von solchen Schiffen befahren, welche den türkischen Wachtschiffen ausweichen wollen, die an der Küste von Arabien kreuzen, um die Kauffahrer zu nöthigen, in den Haven von Mokka einzulaufen. Aus demselben Grunde fuhren auch wir durch den Kanal von Ethiopien, und zwar bey Nacht. Wir hatten aber gute Piloten bey uns, welche Abreu aus Vorsicht mitgenommen hatte, denn sonst hätten wir arabische Lootsen aufnehmen müssen, weil das rothe Meer ohne solche erfahrene Leute nicht wohl beschifft werden kann; darum wohnen auch in einem arabischen Dorfe an der Meerenge dergleichen Leute, weswegen dasselbe den Namen führt: Lootsendorf.

Wir kamen glüklich durch die Meerenge in das rothe Meer, und feyerten diese Durchfahrt und Ankunft in einem in den heiligen Schriften und sonst überhaupt so berühmten Meerbusen mit Gebeten und mit Absingung der Muttergottes-Litanie; wir dankten dem Allmächtigen für die bisher glüklich vollbrachte Reise, und empfahlen uns seiner fernern gnädigsten Obhut.

Siebenter Abſchnitt.

Beſchreibung des rothen Meers *).

Das rothe Meer erſtrekt ſich von der Inſel Bab-el-mandeb an bis nach Suez in einer Länge von etwa 230 Meilen, bey einer Breite von 30 bis 36 Meilen. Mit dem arabiſchen Meerbuſen hat es eine Länge von mehr als 300 Meilen, und die Geſtalt einer Eidexe.—

Die Küſte von Arabien iſt voller Sandbänke und Klippen, welche die Schiffahrt ſehr beſchwerlich und gefährlich machen; beydes kann man vermeiden, wenn man ſich in der Mitte hält; zwar mangelt es auch auf dieſer nicht an Felſen, doch erheben ſie ſich beynahe alle über die Oberfläche des Waſſers, und es iſt alſo leicht, ihnen auszuweichen. Der erſte Fels, den man auf dieſer Fahrt antrift, liegt 9 Meilen von der Inſel Bab-el-mandeb, und iſt ein Vulkan, deſſen Feuerflammen bey Nacht ſichtbar werden.

Um dieſes Meer in gehöriger Ordnung zu beſchreiben, muß ich von der arabiſchen Küſte anfangen:

Etwa neun Meilen von der Einfahrt liegt auf dieſer Seite die Stadt Mokka, welche einen ſehr ſtarken Handel treibt, ſeit ganz Arabien unter die Herrſchaft der Türken gekommen iſt; vorher war ſie ganz unbe-

*) Etwas abgekürzt. Man hat der Beſchreibungen des rothen Meeres genug, um meine Leſer dorthin verweiſen zu können. Z. B. Beim Abulfeda, in der allgemeinen Hiſtorie der Reiſen, beim Ludolf, bey Bruce, bey Niebuhr, bey Irwin, und ſo weiter, finden ſich Nachrichten von demſelben, die hier verglichen zu werden verdienen.

deutend *). Noch jezt hängt sie von dem Baſcha von Sennaar †) ab, der ſich aber begnügt, in ihr einen Statthalter zu haben. — Vier und zwanzig Meilen weiter hin liegt die Inſel Kamaran, welche an ſich unfruchtbar iſt, aber wegen ihrer Nähe bey Arabien, von welchem ſie durch einen nicht über eine halbe Meile breiten Kanal abgeſondert iſt, zu einem frequenten Handelsplaz dient. Sehr beſchwerlich fallen den Bewohnern derſelben gewiſſe kleine Schlangen, welche man Baſeliſken nennt, ob ſie gleich nicht, wie die fabelhaften Baſeliſken der Alten, durch bloſſes Anſchauen tödten.

Sechs und dreiſſig Meilen weiter hinauf liegt die Stadt Beſan, welche vormals groſſes Gewerbe trieb, jezt iſt aber ihr Zufluß auf die Städte Hadeida und Loheia übergegangen. Fünf und zwanzig Meilen davon findet man die Ruinen von Lider, welche die ſprechendſten Beweiſe von dem ehmaligen Glanze dieſer Stadt und von dem ſind, was ſie unter der Herrſchaft der Türken erduldet hat ††).

---

*) Dies iſt ein Irrthum. Man ſehe Niebuhrs Reiſe und Beſchreibung von Arabien. Büſchings Erdbeſchreibung, Aſien, und andere.

†) Ein Schreib- oder Drukfehler der franzöſiſchen Ueberſezzung: es muß heiſſen: von dem Imam oder geiſtlichen Fürſten von Sena oder Sanaa, welcher das Land Jemen im engern Verſtande im glüklichen Arabien beherrſcht. (Man ſehe die genannten Schriftſteller.)

††) Ich muß meine Leſer bitten, Niebuhrs klaſſiſche Werke ſelbſt hierüber nachzuſchlagen, wenn ſie dieſe Nachrichten genauer prüfen wollen, ich habe ſie in dieſem Augenblik nicht bey der Hand. Nur ſoviel muß ich anmerken, daß ich die Namen Lider und Beſan weder auf einer Karte, noch bey Büſching finden konnte. Vielleicht ſind ſie hier unrecht angegeben.

Etwa zwanzig Meilen davon liegt der berühmte Haven von Dſchidda, wo ſich die Pilgrimme ſammeln, die nach Mekka und Medina wallen. Hier werden auch die Koſtbarkeiten ausgeladen, welche ſo viele muhammedaniſche Fürſten und Könige alljährlich als Huldigungsopfer der Ehrfurcht zu dem Grabe ihres Propheten ſchiken. Es iſt unmöglich, den Zuſammenfluß der Fremden in dieſer Stadt, und die Wichtigkeit ihres Handels zu ſchildern. Alle Schiffe, welche in dieſem Haven einlaufen, ſind gewöhnlich ſo reich beladen, daß es in Indien zum Sprüchworte geworden iſt, etwas äuſſerſt Koſtbares mit einem Schiffe von Dſchidda zu vergleichen. Dies iſt auch die Lokſpeiſe, welche ſo viele Korſaren in dieſes Meer zieht, die ſich gemeiniglich durch ihren Fang bereichern. Sie müſſen aber oft zwey ganzer Jahre auf der Lauer liegen, und ſich die Geduld nicht ausgehen laſſen.

Von Dſchidda bis Jambo rechnet man etwa dreiſſig Meilen, und von Jambo bis Toro vierzig. Dieſer leztere Ort iſt ehmals von unſerm Don Stephan von Gama zu Grund gerichtet worden. Die ganze Küſte iſt hier ſehr armſelig, und wird durch die Streifereyen der Araber unaufhörlich beunruhigt. Bey Toro ſieht man noch die Ruinen eines Kloſters. Einer gemeinen Landesſage zu Folge, ſoll hier zwiſchen Toro auf der arabiſchen und Rondelo auf der afrikaniſchen Seite der Ort ſeyn, wo das Volk Gottes unter Moſes Führung durch das rothe Meer gegangen iſt *). Dieſe Sage ſcheint mir nicht ohne Grund zu ſeyn; denn das rothe Meer

*) Hierüber können die Geſchichtſchreiber des jüdiſchen Volks, die Bibelerklärer, und ein groſſer Theil der orientaliſchen Reiſebeſchreiber nachgeleſen werden. Man ſehe auch was Bruce I. B. S. 280 f. f. darüber ſagt. Wir können uns hier nicht dabey aufhalten.

deutend *). Noch jezt hängt sie von dem Bascha von Sennaar †) ab, der sich aber begnügt, in ihr einen Statthalter zu haben. — Vier und zwanzig Meilen weiter hin liegt die Insel Kamaran, welche an sich unfruchtbar ist, aber wegen ihrer Nähe bey Arabien, von welchem sie durch einen nicht über eine halbe Meile breiten Kanal abgesondert ist, zu einem frequenten Handelsplaz dient. Sehr beschwerlich fallen den Bewohnern derselben gewisse kleine Schlangen, welche man Baseliskken nennt, ob sie gleich nicht, wie die fabelhaften Baseliskken der Alten, durch blosses Anschauen tödten.

Sechs und dreissig Meilen weiter hinauf liegt die Stadt Besan, welche vormals grosses Gewerbe trieb, jezt ist aber ihr Zufluß auf die Städte Hadeida und Loheia übergegangen. Fünf und zwanzig Meilen davon findet man die Ruinen von Lider, welche die sprechendsten Beweise von dem ehmaligen Glanze dieser Stadt und von dem sind, was sie unter der Herrschaft der Türken erduldet hat ††).

---

*) Dies ist ein Irrthum. Man sehe Niebuhrs Reise und Beschreibung von Arabien. Büschings Erdbeschreibung, Asien, und andere.

†) Ein Schreib- oder Drukfehler der französischen Uebersezzung; es muß heissen: von dem Imam oder geistlichen Fürsten von Sena oder Sanaa, welcher das Land Jemen im engern Verstande im glücklichen Arabien beherrscht. (Man sehe die genannten Schriftsteller.)

††) Ich muß meine Leser bitten, Niebuhrs klassische Werke selbst hierüber nachzuschlagen, wenn sie diese Nachrichten genauer prüfen wollen, ich habe sie in diesem Augenblik nicht bey der Hand. Nur soviel muß ich anmerken, daß ich die Namen Lider und Besan weder auf einer Karte, noch bey Büsching finden konnte. Vielleicht sind sie hier unrecht angegeben.

Etwa zwanzig Meilen davon liegt der berühmte Haven von Dschidda, wo sich die Pilgrimme sammeln, die nach Mekka und Medina wallen. Hier werden auch die Kostbarkeiten ausgeladen, welche so viele muhammedanische Fürsten und Könige alljährlich als Huldigungsopfer der Ehrfurcht zu dem Grabe ihres Propheten schicken. Es ist unmöglich, den Zusammenfluß der Fremden in dieser Stadt, und die Wichtigkeit ihres Handels zu schildern. Alle Schiffe, welche in diesem Haven einlaufen, sind gewöhnlich so reich beladen, daß es in Indien zum Sprüchworte geworden ist, etwas äusserst Kostbares mit einem Schiffe von Dschidda zu vergleichen. Dies ist auch die Lokspeise, welche so viele Korsaren in dieses Meer zieht, die sich gemeiniglich durch ihren Fang bereichern. Sie müssen aber oft zwey ganzer Jahre auf der Lauer liegen, und sich die Geduld nicht ausgehen lassen.

Von Dschidda bis Jambo rechnet man etwa dreissig Meilen, und von Jambo bis Toro vierzig. Dieser leztere Ort ist ehmals von unserm Don Stephan von Gama zu Grund gerichtet worden. Die ganze Küste ist hier sehr armselig, und wird durch die Streifereyen der Araber unaufhörlich beunruhigt. Bey Toro sieht man noch die Ruinen eines Klosters. Einer gemeinen Landessage zu Folge, soll hier zwischen Toro auf der arabischen und Rondelo auf der afrikanischen Seite der Ort seyn, wo das Volk Gottes unter Moses Führung durch das rothe Meer gegangen ist *). Diese Sage scheint mir nicht ohne Grund zu seyn; denn das rothe Meer

*) Hierüber können die Geschichtschreiber des jüdischen Volks, die Bibelerklärer, und ein grosser Theil der orientalischen Reisebeschreiber nachgelesen werden. Man sehe auch was Bruce I. B. S. 280 f. f. darüber sagt. Wir können uns hier nicht dabey aufhalten.

ist hier keine zwey Meilen breit, auch sind die Gegenden um Toro dürr und unfruchtbar aus Wassermangel; nur in einer beträchtlichen Entfernung findet sich eine Quelle, welche aus den benachbarten Bergen herabrieselt, an deren Fuß man etwa noch ein Duzzend Palmbäume findet. Weiter hinauf findet man mehrere Brunnen, welche nach der Behauptung der Araber von Mose gegraben worden sind, um das Geschrey seines vor Durst verschmachtenden Volks zu stillen.

Suez liegt nicht volle zwey Meilen von Toro im Hintergrunde des Busens; es war vor Zeiten eine sehr ansehnliche Handelsstadt, jezt ist es nur noch ein armseliges Dorf. Die Ursache dieser traurigen Verwandlung ist entweder der despotische Druck der Türken, oder der Mangel an süssem Wasser; dieser fällt auch seinen jezzigen Bewohnern, den wenigen arabischen Fischern, die sich da angesiedelt haben, beschwerlich; denn sie müssen drey sterbenslange Stunden von ihrem Wohnorte das Wasser holen. Die alten Könige von Egypten hatten zwar einen Kanal graben lassen, um das Nilwasser dahin zu leiten; dieser ist aber jezt so sehr mit Sand verschlämmt und ausgefüllt, daß man kaum seine Spur noch findet.

Das erste Dorf, wohin man kömmt, wenn man Suez weg auf der Küste von Afrika hinaufwärts geht, ist das schon erwähnte Dorf Rondelo. — Sechs und dreissig Meilen weiter hin liegt Rosseir, wo die egyptischen Kiermanen (Karavanen) sich einschiffen, wenn sie nach Mekka ziehen, und den Weg nicht zu Lande machen wollen. —

Zu bemerken ist, daß hier bey Rosseir sich die Bergkette endet, welche von der Mündung des rothen Meeres an längs der afrikanischen Küste hinläuft, und

ſich bald dicht an den Strand hält, bald ſich in das Meer hinausbiegt, bald ſich auch beträchtlich davon entfernt, und in einer Strekke von 180 Meilen — ſo lang iſt dieſe Bergkette — nur eine einzige Oeffnung hat, durch welche die Waaren gebracht werden, die man zu Riſa einſchifft, und von da aus dann durch den ganzen Orient verbreitet. — Dieſes Gebirge iſt an mehreren Orten mit groſſen Wäldern bedekt, an andern aber trokken und dürre; überhaupt genommen, iſt es unfruchtbar und ungebaut, theils wegen der brennenden Hizze des Klima's, theils auch wegen der Trägheit und Nachläſſigkeit der Einwohner. Auf dieſen Bergen, die ſehr hoch ſind, findet man zugleich alle Jahrszeiten beiſammen; denn wenn es auf der einen Seite regnet und Winter iſt, ſo iſt es auf der andern Sonnenſchein und Sommer. Dies erfuhr ich ſelbſt, als wir uns während der gegen uns erhobenen Verfolgungen in den Jahren 1633 und 1634 in dieſe Gebirge flüchteten. Doch davon in der Folge.

Ein andrer bemerkenswerther Umſtand iſt die Nähe, in welcher hier der Nil mit dem rothen Meer fließt, ſo daß es ſehr leicht ſcheint, ihn abzuleiten und durch jene Oeffnung der Gebirge in das rothe Meer ergieſſen zu laſſen. Auch haben ſchon mehrere Könige den Gedanken gehabt, das rothe mit dem Mittelmeer zu verbinden; aber theils die groſſen Koſten, theils die Vorausſehung, daß Egypten, welches niedriger liegt, als das Meer, beynahe ganz dadurch überſchwemmt werden müßte, verhinderten die Ausführung dieſes Projekts. *)

Die Inſel Sauakem (Suaquem) liegt 78. Meilen von Kondelo. Daſelbſt wohnt der Baſſa, wel-

*) Man ſehe die groſſe Bruceſche Karte. Auch deſſen Reiſebeſchreibung, I. und III. B.

cher diese Küste unter seinem Kommando hat; er zieht diesen Ort dem Aufenthalt von Dalek und Massuah vor, weil hier der Mittelpunkt des Handels zwischen dem Königreiche der Balus und Habessinien ist, aus welchem er einen grossen Vortheil zu ziehen weiß. — Diese Insel ist sehr klein und rund, und hat nicht über 400. Klafter im Umkreis. Die Häuser sind alle so hübsch gebaut, daß man das Haus des Statthalters nicht von den übrigen unterscheiden kann. Bevestigt ist der Ort gar nicht, auch hat er keine Artillerie; aber auf dem besten Lande, von welchem die Insel nur einen Büchsenschuß entfernt ist, hat man zwey kleine Forteressen aufgeworfen. — Rund um die Insel her ist guter Ankergrund; aber in einiger Entfernung von derselben findet man nichts als Felsen und Klippen, und längs der Küste hin erstreckt sich eine Viertelmeilen breite Sandbank. Man muß also immer das Senkbley in der Hand haben, wenn man sich dieser Insel nähern will; und dies kann man nur durch einen schmalen Kanal, der zu beyden Seiten mit einem Felsen eingefaßt ist, dessen weiches Gestein aber zerbröckelt, wenn man daran stößt.

Das Königreich Balu *) liegt der Insel Sauakem gegenüber. Die Baluer sind Muhammedaner und gute

*) Dieses Königreich Balu oder Balus ist aus der neuern Geographie verschwunden; all' mein Nachforschen hierüber war vergebens. Bey Bruce findet sich nicht eine Spur davon. Auf der Hasischen Karte von Afrika ist zwischen Suakem und Massua, in Nubien, ein R. Balaus angezeigt. In derselben Gegend wohnt nach der Bruceschen Karte der Hauptstamm der Bischarin; auch steht daselbst der Name Ballanga, als der eines Landes. — Edrisi spricht von dem in dieser Gegend wohnenden Volke Albanien, welches Ibu al Uardi Balium

Soldaten; durch lange und blutige Kriege haben ſie die Türken gezwungen den Zoll auf der Inſel mit ihnen zu theilen; und noch heut zu Tage hält ihr König Beamte und Einnehmer auf derſelben. Dieſer Monarch iſt reich an Gold und Silber, und treibt einen ſtarken Handel, beſonders mit Zeuchen, welche in ſeinem Lande fabrizirt, und von den Negern ſehr geſchäzt und theuer bezahlt werden. Ueberhaupt fehlt es dieſem Königreiche an keinen Lebensbedürfniſſen; und mir ſchien es, als ob Menſchen und Pferde in demſelben gröſſer wären, als anderswo. *)

Die Türken zu Sauakem haben neun oder zehn Gärten auf dem veſten Lande, in welchem ſie Ananas, Limonien, Zedras, Zuckerrohr, ſehr ſchmackhafte Waſſermelonen, und überhaupt allerley Küchenkräuter- und Gartengewächſe pflanzen. Ich glaube nicht, daß man in der ganzen Gegend ſo viele herrliche Früchte beyſammen findet, wie hier; denn die ganze Küſtenſtrecke von Suez bis Sauakem iſt eine dürre waſſerarme Wüſte, welche nichts als Tamarinden, doch in ziemlicher Menge hervorbringt; und dieſe fürchterliche Einöde, die kaum ein Grashälmchen trägt, die von allen Lebensbedürfniſſen entbloßt iſt, kann nur von Strauſſen bewohnt werden. **)

[لبلبون] nennt, das ſich griechiſcher Abkunft rühmt, ſich zur jakobitiſch-kriſtlichen Religion bekennt, und aus berittenem Räubergeſindel beſtehen ſoll. Man ſ. Hartmanni Comment. und Herbelot, Art. Albanien. — Eine nähere Unterſuchung muß ich auf eine andere Zeit verſparen.

*) Lobo zeigt nirgends an, bey welcher Gelegenheit ihm dies Land bekannt geworden, da er doch hier vermuthen läßt, er ſey ſelbſt darinn geweſen. Ich ſehe hier nicht klar.

**) Man vergleiche Bruce's Reiſe im I. und IV. Band.

Ueberdies weht im Frühjahr in diesen Gegenden ein glühendheisser, erstickender Wind, der dies ganze Land wie einen Feuerofen erhizt, und das Reisen völlig unmöglich macht. Ein andrer Wind bläst im Junius, Julius und August. Dieser wirbelt den Sand auf, und treibt ganze Berge davon vor sich hin, welche alles bedecken und ersticken. In diesem Falle läßt sich nichts rathen, als wohl Acht zu haben, wohin der Wind den Sand treibt, und ihm, wo möglich, auszuweichen. Dies kann aber oft nicht schnell genug geschehen, und die Reisenden, die davon überrascht werden, kommen elendiglich um. Daher findet man in diesen Wüsten so viele zu Mumien ausgedörrte Körper im Sande erstickter Menschen. Ich fand auch einst einen solchen Verunglückten auf dem Sande ausgestreckt; ich näherte mich ihm, und erkannte ihn für ein Mann, den ich öfters gesehen hatte; und da ich wußte, daß er ein Krist war, so verrichtete ich einige Gebete für ihn, und begrub ihn. Er schien schon einige Zeit todt zu seyn, und doch gab er noch keinen übeln Geruch von sich.

Zum Glücke wehen diese heissen, erstickenden Winde nicht anhaltend; sie dauern gewöhnlich nur eine Viertelstunde; oft aber kommen sie in einer Stunde und noch früher wieder, und man ist Tag und Nacht nicht vor ihnen sicher. Heftig wüthen diese Winde auf dieser Küste von Afrika, als in dem peträischen und glücklichen Arabien; am heftigsten aber in dem wüsten Arabien, wo sie oft grosse Verheerungen anrichten. *)

Eine

*) Der Wind Samun oder Samiel ist längst aus orientalischen Reisebeschreibern bekannt. — Man vergleiche, was Bruce im IV. B. seiner Reise aus eigner Erfahrung davon erzählt.

Eine andere Beſchwerlichkeit für Reiſende iſt in dieſen Gegenden der gänzliche Mangel an Waſſer. Man muß ſich wohl damit verſehen, wenn man auch auf einer kurzen Reiſe nicht vor Durſt verſchmachten will, und dieſer Durſt iſt um ſo brennender, je heiſſer das Wetter iſt; darum rathe ich jedem, ſich mit einem groſſen Vorrath von Waſſer zu verſehen.

Ich ſelbſt habe dieſe Regeln durch Erfahrung erprobt. Ich glaube nicht, daß ein Europäer vor mir je in allen dieſen Ländern herumgereiſet ſey. Ich war oft in Gefahr zu verdurſten; oft in Gefahr in dem brennenden Sande begraben zu werden; ich entgieng dieſem Unglück jedes Mal, weil ich immer die erwähnte Vorſicht gebraucht habe.

Doch ich kehre zu meiner Beſchreibung zurück.

Von Sauakem bis Maſſuah ſind ungefähr 36. Meilen. — Maſſuah iſt auch eine Inſel, und hat nichts von Bedeutung, als ihre Häven. Sie iſt ganz flach, und kann etwa 1200. Klafter im Umfange haben. Im öſtlichen Theile derſelben findet man einen Thurm und mehrere Ziſternen. Im mittlern Theile iſt der Begräbnißplaz der Türken oder Mohren, und im weſtlichen ſtehen mehrere ſchlechte von Leim und Steinen erbaute und mit Stroh gedeckte Häuſer, unter welchen nur einige wenige etwas beſſer gebauet ſind. An Lebensmitteln aller Art fehlt es dieſer Inſel nicht, nur an Waſſer leidet ſie Mangel, welches man vom veſten Lande her, eine Meile weit aus Brunnen holen muß, die man gegraben hat, ſowohl um das von den Bergen herabſtrömende Waſſer aufzufangen, als das austretende Seewaſſer aufzubehalten, das durch den Sand, durch welchen es fließt, ſein Salz verliert. Bey dieſen Brun-

nen haben die Türken zur Beschüzzung derselben ein kleines Fort aufgeführt und es mit Artillerie besezt.

Ungefähr 12. Meilen von Massuah liegt die Insel Dalaka, welche ihrer Perlenfischerey wegen berühmt ist. Die Perlen sind zwar hier sehr häufig, aber sie werden nicht sehr geschäzt, weil sie gelb sind und kein schönes Wasser haben. — Von dieser Insel bis nach Baylur, rechnet man 25. Meilen. In dieser ganzen Strecke findet sich aber nichts bemerkenswerthes. Der Haven von Baylur ist 5. Meilen von Bab-el-mandel entfernt.

Man sieht Schiffe von allen Arten und Grösse auf dem rothen Meere; die gemeinsten aber sind die sogenannten Schelven (Gelves), die aus Brettern von Kokospalmen, mit Stricken von Palmbast zusammengenäht sind. Man kann sagen, daß dieser Palmbaum alles zu diesen Schiffen erforderliche liefert: Bretter, Stricke, Taue, Segelmasten und die nöthigen Provisionen an Brod, Wein, Essig, Mehl, welches alles man aus seinen Nüssen zieht, die auch noch Schalen und Gefässe geben. — Mit diesen Schiffen kann man sich aber nicht in den Ozean hinauswagen; desto tauglicher sind sie aber zur Schiffahrt auf dem rothen Meere, da man bey ihnen weniger von den Sandbänken und Klippen zu befürchten hat; denn sie geben nach und scheitern nicht leicht.

Ich habe mich lange mit dem Patriarchen Alfons Meadez, einem verdienst- und talentvollen Manne, über die Ursache der Benennung des rothen Meers unterhalten. Wir haben uns nach mancherley Untersuchungen und Erfahrungen endlich überzeugt, daß eine gewisse, rothe Wasserpflanze *), welche in diesem Mee-

*) Sarek oder Sart (Gouëmon), eine Art Meergras, das

re wächst, und auch von den Habeſſiniern in der Färberey, als eine fleiſchrothe Farbe gebraucht wird, die Veranlaſſung dazu gegeben habe; denn wir fanden, daß das Waſſer an den Stellen, wo ſolche Pflanzen wuchſen, roth ſchien; ſonſt iſt das Waſſer dieſes Meers von derſelben Farbe, wie das des Ozeans, bald blau, bald grün.

Achter Abſchnitt.

Fahrt durch den ethiopiſchen Kanal. Ankunft in dem Haven von Baylur und Ausſchiffung.

Glücklicher Weiſe war es Abend, als wir an der Meerenge des rothen Meers anlangten, und wir konnten nun ungeſehen bey Nacht durch den ethiopiſchen Kanal ſchiffen; auch waren wir am andern Morgen ſchon

---

im Meere an den Küſten wächst. — So ungegründet dieſe Hypotheſe zur Erklärung des Namens: Rothes Meer, iſt, eben ſo unverſchämt iſt Bruce's Ausfall auf Lobo bey dieſer Gelegenheit (I. B. S. 288.), indem er dem guten Pater aufbürdet, er ſage, das Waſſer dieſes Meers ſey roth; dabey nimmt er ſich die Freyheit unſern guten Lobo den größten Lügner unter den Jeſuiten zu ſchimpfen; und das thut der Mann, der noch weit kindiſchere Meinungen zu behaupten ſich erdreiſtet, ohne zu bedenken, wer Lobo war, in welchem Zeitalter er lebte; und wie verzeihlich ein ſolcher Irrthum in einer Sache iſt, die den Vermuthungen der Grübler ein ſo weites Feld öffnet! — Bruce ſelbſt ſcheint (I. B. S. 238.) zu vermuthen, die rothen Berge an der Küſte dieſes Meers hätten dieſen Namen veranlaßt, ob er gleich nachher (S. 287.) die richtigere Meinung beybringt, daß der Name von den anwohnenden Idumäern herkomme, wobey er aber gar nichts Neues ſagt. (Man ſ. Ludolfi Commeut. p. 80. Le Grand's Abhandlung, Lobo I. p. 326. u. a.)

zu weit entfernt, um noch etwas zu befürchten zu haben, wenn es auch wahr gewesen seyn sollte, daß türkische Schiffe am Kanal von Arabien auf der Laure lagen. — Wir fuhren nun immer so nahe als möglich am vesten Lande hin, und wünschten jezt nichts mehr, als Fischer zu treffen, die uns in den Haven von Baylur führen könnten; denn wir wußten nicht einmal die wahre Lage dieses Orts; auch war keiner von allen unsern mitgebrachten Piloten, so erfahren sie sonst zur See waren, jemals in diesem Haven gewesen; aber alle Barken, die wir erblickten, flohen, sobald sie uns sahen, mit vollen Segeln vor uns; sie konnten aus der Bauart unsers Schiffs wohl erkennen, daß wir in diesen Gegenden Fremdlinge, und dieser Gewässer unkundig waren. Sie trauten darum allen unsern Signalen nicht; vielleicht verstanden sie dieselben auch nicht. — In dieser Ungewißheit schwebten wir zwey Tage; wir schickten von Zeit zu Zeit unsere Schaluppe mit einem jungen Habessiner, welcher arabisch sprach, auf Kundschaft aus; aber wir konnten keine Nachrichten einziehen. Endlich, nachdem wir am ersten März eine Landspizze umschifft hatten, sahen wir uns mitten in einer schönen, grossen Bai, die unsers Dafürhaltens gar wohl der Haven von Baylur seyn konnte. Wir sahen auch mehrere Barken, welche dicht am Lande lagen, und sezten sogleich unsern Habessinier an's Land. Wir selbst hielten uns unterdessen davon entfernt, um die Leute, die wir am Strande sahen, nicht furchtsam zu machen. Denselben ganzen Tag und die ganze Nacht hindurch warteten wir vergebens auf die Rückkunft unsers ausgeschickten Kundschafters. Endlich kam er folgenden Morgen und brachte uns die Nachricht, daß wir uns wirklich in dem Haven von Baylur *) befänden. Dies erfreute

*) Bruce schreibt diesen Namen nach der englischen Aussprache, Billur.

uns wohl eben ſo ſehr, als unſere Ankunft den Einwohnern dieſes Landes Schrecken einjagte; denn wir ſahen, daß ſie in groſſer Bewegung waren; ſie liefen am Ufer hin und her, luden ihre kleinen Schiffe aus, zogen ſie an den Strand, und ſchienen überhaupt beſchäftigt, ſich vor uns in Sicherheit zu ſezzen. Auf der andern Seite äuſſerten unſere Soldaten und Matroſen ihre brennende Ungeduld, dieſen Haven bald wieder zu verlaſſen; denn ſie glaubten, jeder Augenblick Zögerung entriſſe ihnen einen Theil der reichen Beute, die ſie auf dieſem Zuge zu machen hofften. Sie konnten es nicht erwarten, bis unſere nach Habeſſinien beſtimmte Reiſegeſellſchaft ausgeſchifft war, und nahmen die Furcht vor den türkiſchen Galeeren zum Vorwand ihrer Unzufriedenheit. Die Rückkunft der Schaluppe brachte dies Murren zum Schweigen.

Zwar hatte der König von Habeſſinien unſern Patriarch ſchriftlich verſichert, daß wir in dem Haven von Baylur gut würden aufgenommen werden; dennoch hielt es dieſer, ſo wie wir alle, für nöthig, uns vorher darüber zu erkundigen, ehe wir an's Land giengen; und ich wurde auserſehen, als Deputirter an den Scheich geſchickt zu werden, um von ihm zu hören, ob er ſchon von unſerer Ankunft und Abſicht benachrichtigt wäre, und bereits Verhaltungsbefehle dazu empfangen habe? — Ich achtete es für dienlich mich nicht als Jeſuit zu zeigen, da ich nicht wußte, ob meine Ordenskleidung nicht ein Aufſehen erregte, das von Folgen ſeyn könnte. Ich kleidete mich daher als Sodagar, oder vornehmer Kaufmann. Ich verließ die Galiotte, und gieng an Bord eines kleinern Schiffs, das mich näher an das Ufer bringen konnte, auf welchem ich jezt eine beträchtliche Zahl Reuter verſammelt ſah. Dies beunruhigte mich, und es war mir darum lieb, daß der junge Ha-

hessinier sich nochmals entschloß mit der Schaluppe an's Land zu gehen, um sich nach der Ursache davon zu erkundigen.

Unterdessen kamen vier Schelven-Kapitäne, um mich im Namen des Scheich zu begrüssen, und als Geisseln am Bord zu bleiben. Sie bewunderten den schönen Anstand, das ganze Aussehen, die Kleidung unsrer Portugiesen und die gute Ordnung, welche auf dem Schiffe herrschte; auch waren sie mit der Art, wie man sie empfieng, sehr wohl zufrieden. Sie bewillkommten mich nach Landessitte, indem sie den Kopf bückten und mir die Hände küßten; dann berichteten sie mir: Der Scheich wäre überzeugt, daß wir als Freunde zu ihnen kämen, und habe ihnen den Auftrag gegeben, mich zu versichern, daß er selbst mich zu besuchen kommen würde, wenn ich ihm die nöthige Sicherheit für seine Person gäbe. — Ich antwortete ihnen, ich zweifelte ganz und gar nicht an der freundschaftlichen Gesinnung des Scheich, so wie sie ihn auch versichern dürften, daß die Portugiesen gleiche Freundschaft für ihn hegen. Was mich betrift, so verlangte ich keine andere Sicherheit von ihm, als sein schon gegebenes Ehrenwort. Ich begehrte keine Geisseln, sondern bäte sie wieder zurückzukehren, und den portugiesischen Offizier, den ich mit ihnen schicken wollte, als Geissel anzunehmen. — Diese Antwort gefiel ihnen sehr wohl. Sie überbrachten sie wörtlich ihrem Befehlshaber, und auch dieser war so erfreut darüber, daß er sogleich mit dem zweyten Scheich mich zu besuchen kam, und die vier Offiziere, nebst dem Portugiesen wieder zurückbrachte. Sie kamen alle in unsrer Schaluppe zu uns. Ich hatte zu ihrem Empfang die Offiziere und die schönsten Leute der Mannschaft in Reihen auf das Verdeck stellen lassen, und ich selbst empfieng den Scheich am Ende des Hinterka-

ſtells *). Nach den erſten Komplimenten bewirthete ich ihn und die vornehmſten ſeines Gefolgs mit Wein und Konfekt. Zwar iſt der Wein dieſen Leuten durch ihr Geſez verboten, auch trinken ſie ſehr ſelten welchen; dennoch nahmen ſie den meinigen an. Ich erbat mir nun von dem Scheich Nachrichten von ſeinem König, und fragte ihn, ob derſelbe nicht Briefe von dem König von Habeſſinien zu unſern Gunſten empfangen habe? — Er antwortete mir, ſein König habe ſich mit ſeinem Hofſtaat einige Tagreiſen von da gelagert, und der Scheich Furt, der in ſeiner Geſellſchaft auf unſer Schiff gekommen war, und den er mir zeigte, ſey ſo eben erſt aus dem Königl. Hoflager angekommen, wo er den Brief aus Habeſſinien ſelbſt geſehen habe. Ich befragte dieſen Scheich Furt noch um nähere Umſtände; er ſagte mir aber nicht mehr, als dies, und verhehlte es mir, daß auch ein Portugieſe und ein Mohren-Hauptmann angekommen ſey, um uns zu begleiten. Da ich ſah, daß alles, was dieſe Leute mir berichteten, mit den an uns geſchriebenen Briefen des Königs von Habeſſinien übereinſtimmten, ſo glaubte ich, wir hätten keine Urſache mehr, unſere Ausſchiffung zu verſchieben; um nun den Patriarchen deſto ſchneller und deſto feyerlicher zu benachrichtigen, ließ ich alle unſere Flaggen wehen, und befahl ein Generalſalve zu geben. Doch vorher unterrichtete ich die Mohren, daß dies zur Bezeugung unſrer Freude, und zur Ehre ihres Königs geſchehe. Sogleich wurde auf unſerm Schiffe ein Salve aus dem kleinen Geſchüzze gegeben, welche von den beyden andern Schiffen, die ſich mehr auf der Höhe hielten, um den Mohren nicht Urſache zu Mistrauen zu geben, durch das Abfeuern aller ihrer Kanonen beantwortet wurde. Es war gar nicht unnöthig geweſen den

*) Die Erhöhung auf dem Hintertheile des Schiffs.

Scheich und seinem Gefolge zum voraus die Absicht dieses Feuerns zu erklären; denn dessen ohngeachtet bebten die Mohren furchtsam zurück, als sie sahen, wie unser Geschüz Flammen sprühte, und den Donner hörten; doch schienen sie mit dieser Ehrenbezeugung zufrieden zu seyn, und versicherten, daß wir an das Land gehen könnten, wann wir wollten.

Sobald diese Leute uns wieder verlassen hatten, legte ich mein weltliches Kleid ab, und ließ dem Patriarchen alles was vorgegangen war, durch eine Schaluppe melden. Es war aber schon spät, und wir mußten unsere Ausschiffung des Gepäckes wegen auf den folgenden Morgen verschieben. Der Patriarch hatte seine Bibliothek, Kirchenschmuck, Heiligenbilder und andere kleine Andachtssachen, nebst einigen Stücken Kattun bey sich, deren wir uns als Geld zur Bestreitung unserer Bedürfnisse auf der Reise bedienen sollten. — Als wir endlich die Schiffe verliessen, wollten beynahe alle Soldaten und Matrosen uns folgen; einige aus Frömmigkeit, um das Missionswerk zu unterstüzzen; andere und zwar die meisten aus sehr von jenen verschiedenen Absichten, nämlich in Hoffnung ein grosses Glück in Habessinien zu machen. Wir konnten aber nur sehr wenige von diesen Leuten mit uns nehmen, um die Besazzung der Schiffe nicht zu schwächen, die ihre ganze Ausrüstung verloren hätten, wenn wir so unklug gewesen wären, alle die anzunehmen, die sich uns zur Gesellschaft anboten. Die Rheeder büßten ohnehin sehr viel bey dieser Unternehmung ein; denn es herrschte wenig Subordinazion auf diesen Schiffen, jeder glaubte das Recht zu haben, ein Wort mitzusprechen. Kaum waren wir am Lande, so brach schon Zwietracht zwischen diesen Leuten aus. Keiner wollte den Vorschlägen des andern Gehör geben; jeder wollte Recht haben; und

ſo geſchah es, daß dieſe drey Schiffe ſehr wenig Beute machten, wozu ſie doch Gelegenheit gehabt hätten.

Kaum hatten wir unſer Gepäcke an's Land gebracht, ſo überſtürmte uns ſchon eine Menge Offiziere und Beamte von Baylur, um Geſchenke von uns zu erbetteln. Sie erwarteten vieles von unſerer Freygebigkeit, und alle äuſſerten jezt ihre gierige Habſucht; der Scheich, ſein Unterbefehlshaber und die Schelven-Kapitäne ſowohl, als die geringeren. Wir mußten alſo einen unſerer Ballen öffnen und Kattun herausnehmen, wovon wir unſere Geſchenke machten; der Scheich erhielt ein Stück etwa eine Piſtole am Werthe, und ſo die andern nach Maasgabe ihres Ranges. Wir waren aber in Gefahr, alles zu verlieren; denn die Mohren erkannten unter unſern Waaren auch einige Säcke mit Hirſen, die wir aus der bey Meth geſtrandeten Schelve weggenommen hatten. Wir verbargen ſie noch in Zeiten, und lieſſen dem Abreu melden, uns nichts mehr von dieſer Waare an's Land zu ſchicken, und mit ſeinen Schiffen abzuſegeln.

So waren wir nun in Baylur und in dem Königreich Dankali *) glücklich angekommen. Dieſes Kö-

*) Nicht zu verwechſeln mit Dangola in Nubien. — Zum Beweiſe von ſeiner bittern Animoſität gegen unſern guten Lobo, dient das, was Bruce im III. B. S. 133. u. f. boshafter Weiſe aufbürdet. Er ſchiebt ihm Fehler auf den Hals, die freylich Lobo's Autorität ſchmälern würden, wenn er ſie wirklich gemacht hätte. Z. B. Lobo ſagt hier ſonnenklar, er ſey durch Dankeli nach Habeſſinien gekommen; ſo iſt dieſer Name in der franzöſiſchen Ueberſezzung geſchrieben; der engliſche Ueberſezzer machte Dankala daraus; und nun hat Bruce gewonnenes Spiel, unſern Lobo herabzuſezzen; denn nun ſoll Lobo geſagt haben, er ſey zu Waſſer nach Dangola in Nubien, und von da aus nach Habeſſinien gekommen!

nigreich Dankali ist ein sehr kleines, ödes, unfruchtbares, schlechtbevölkertes Land. Die Einwohner sind so wie ihr König, Muhammedaner, und dieser ist ein Vasall des habessinischen Monarchen, welchem er auch sehr ergeben ist. *) Ihm hatte der König von Habessinien nicht nur unsertwegen geschrieben, wie ich schon gesagt habe, sondern auch einen mohrischen Hauptmann und einen Portugiesen, Namens Paul Nogueira, einen Eckel des Nogueira, der mit Kristoff von Gama nach Habessinien gekommen war, in dieser Angelegenheit als Gesandte an ihn abgeschickt. Diese Gesandtschaft hatte auch den Schumo Salamay **) besucht, und auf der Durchreise durch die lezte habessinische Provinz Senae***) die nöthigen Befehle im Namen des Königs unsere Reise betreffend ertheilt. Wenig Wochen vor uns waren sie bey dem Hoflager des Königs von Dankali angekommen.

—Man sehe hier, ich habe keine Silbe verändert! — Gleiche Bewandniß hat es mit den übrigen geographischen Fehlern, welche Bruce dem Lobo andichtet! — Davon in der Folge. Dies ist schon Beweises genug, wie übel es mit Bruce's Sache in seinem Prozeß gegen Lobo steht; denn wer zu boshaften Verdrehungen seine Zuflucht nimmt, dem fehlt es an Gründen.

*) Dies Reich Dankali ist jezt in den Händen der Gallaer. (Bruce. II. B. S. 345.)

**) Wer der war, weiß ich nicht. Ein Schumo ist in Habessinien ein Unterbefehlshaber, ein Oberamtmann. Vielleicht soll es heissen Schumo von Sauami — denn auf Bruce's Karte finde ich einen an Dankali gränzenden Distrikt dieses Namens.

***) Diesen Namen finde ich nirgends; Ludolf nennt eine Provinz Senaffe; Bruce aber (II. B. S. 346.) sagt: Senaffe sey das Gebirg, das die Provinz Enderte von Dankali scheidet.

Neunter Abſchnitt.

Reiſe nach dem Hoflager des Königs, und langer, verdrüßlicher Aufenthalt daſelbſt.

Am Himmelfahrtstage (den 8. Mai) reisten wir von Baylur nach dem Hoflager des Königs ab. Man hatte uns einige wenige Kameele und Eſel zur Fortſchaffung unſers Gepäcks herbeygebracht; und obgleich dieſes gar nicht beträchtlich war, ſo mußten wir doch einen Theil deſſelben zurücklaſſen, weil der Laſtthiere zu wenig waren. Wir reisten ſpät ab, und legten am erſten Tage nur eine Stunde Wegs zurück. Die folgenden Tagreiſen waren nicht viel ſtärker. Wir reisten unter einer Bedeckung von Reutern, die uns, ohne Zweifel auf Anſtiften des Scheich Jurt, der uns wider unſern Willen begleitete, einen garſtigen Streich ſpielten. Statt uns auf dem kürzeſten Wege ohne alle Beſchwerlichkeit in drey Tagen an den Ort zu bringen, wo der König ſich gelagert hatte, führten ſie uns einen abſcheulichen Umweg durch grauſenvolle Wüſteneyen, in welchem wir oft in drey bis vier Tagen keinen Tropfen Waſſers fanden, und das, welches wir dann noch trafen, war ſo unrein und ſtinkend, daß man die Augen verſchlieſſen und die Naſe zuhalten mußte, wenn wir es trinken wollten.

Nach einer mühſeligen Reiſe von mehreren Tagen ſtieſſen wir auf den Bruder des Königs, der uns entgegen kam. Scheich Jurt, der uns nur beleitete, um uns ſo viel auszupreſſen, als er vermochte, unterließ nicht, uns zu melden, daß wir dieſem Prinzen groſſe Geſchenke machen müßten. Wir thaten es, denn wir kannten Land und Sitten noch nicht.

Wir überreichten dem Prinzen sehr viele gemahlte, indische Zeuche, sinesische Kunstarbeiten, Porzellan, Kaffeeplatten, kleine Kistchen, ein Schreibzeug, und dergleichen. Dies alles gefiel ihm; aber er verlangte, statt dieser sinesischen Seltenheiten, gemahlte Zeuche. Wir vertauschten sie gerne dagegen; doch bald darauf verlangte er die Kunstsachen, die er uns zurückgegeben hatte, noch dazu; und wir mußten sie ihm überlassen. — Ein portugiesischer Soldat wollte dem Prinzen auch eine Ehre erweisen, und ließ aus dem Duzzend Flinten, die er mitgebracht hatte, eine Salve geben, die mir beynahe das Leben gekostet hätte; denn er war im Laden so ungeschickt, daß ihm eine seiner Flinten in der Hand zersprang, und mir an das Bein geschleudert ward, und mir den Fuß der Länge nach spaltete. Unglücklicher Weise hatten wir weder Wundarzt, noch Arzneymittel bey uns, und ich konnte nichts thun, als meinen Fuß mit in Streifen geschnittenen Stücken von meinen indischen Zeuchen stark zusammenbinden. Ich konnte nun unmöglich die Reise zu Fuß fortsezzen, und Scheich Jurt war daher noch so menschlich, mir sein Pferd zu geben, damit ich mit dem verwundeten Beine reiten konnte. Dies war auch der einzige wichtige Dienst, den dieser Mohr uns auf dieser Reise leistete.

Am folgenden Morgen, da wir uns schon dem Königl. Hoflager näherten, wurden wir im Namen dieses Monarchen bewillkommt, und man brachte uns auf seinen Befehl fünf Maulesel zum Reiten für die fünf vornehmsten unserer Reisegesellschaft. Ich bestieg den einen und die übrigen vier Missionnare die anderen; die beyden Laienbrüder mußten, wie bisher, zu Fuß gehen. Wir zogen nun noch zwey Stunden durch eine Waldung, in welcher die Erde ganz mit Heuschrecken bedeckt war, die erst ausgekrochen zu seyn schienen. Diese Insekten

sind die schröcklichste Plage für diese ohnehin unfruchtbare Erdgegend. Nachher führte uns der Weg noch eine halbe Stunde lang an dem Rande eines kleinen Flusses hin, an welchem das gewöhnliche Hoflager des Königs von Dankali ist. Dieser Fluß wird im Winter durch die Regenbäche sehr angeschwellt; im Sommer ist er trocken, und nur das Schilf und die Binsen bezeichnen die Feuchtigkeit seines Bettes; auch darf man nicht tief darinn graben, um Wasser zu finden. Dies war uns während unsers Aufenthalts in dieser Gegend ein grosser Vortheil.

Nach einer eilftägigen Reise kamen wir endlich bey dem Palaste des Königs an. Dieser sogenannte Palast liegt am Fusse eines kleinen Bergs, und besteht, aus fünf oder sechs Zelten, und etwa zwanzig Hütten, die zwischen einigen Sträuchern und wilden Bäumen erbaut sind, welche einige Kühle durch ihren Schatten verbreiten. Zwey dieser Hütten werden von dem Könige bewohnt; die übrigen sind für seine Mutter, für seine Brüder, und für die vornehmsten Hofbediente. — Der Monarch empfieng uns das erste Mal in einer einzeln stehenden Hütte, die von den übrigen etwa einen Musketenschuß entfernt seyn konnte. Im Hintergrunde dieser Hütte befand sich ein Thron von Steinen und Erde erbaut; er war mit einer Tapete und zwey Sammtkissen bedeckt. Gegenüber stand das Reitpferd des Königs, und neben ihm hieng Sattel und Zeug. Denn in diesen Ländern ist es Sitte, daß Herr und Pferd beysammen wohnen, und der König ist hierinn von seinen Unterthanen gar nicht ausgezeichnet. — In dem Saal dieser Hütte sassen ringsumher fünfzig Personen mit kreuzweis gelegten Füssen. Wir sezten uns auch so hin, als wir da ankamen. Bald darauf erschien der König. Vor ihm her giengen einige seiner Bedienten, deren einer

Kleinigkeiten zwar seiner unwürdig; wir vermöchten aber nicht mehr zu geben, und hofften, er würde unsern guten Willen dafür annehmen, und uns erlauben, ihm dies Wenige aus dankbarem Herzen anzubieten. — Ich kramte hierauf die Geschenke vor ihm aus, und zeigte ihm jedes Stück; er besah alles nacheinander mit verdrüßlicher Miene, und sagte mir endlich: „Wenn er auch mit unserm guten Willen zufrieden seyn wollte, so könnte er es doch mit unserm armseligen Geschenke nicht seyn; denn für einen Monarchen, wie er, sey es eine Schande, sich eine solche Kleinigkeit anbieten zu lassen.„ Zugleich gab er mir voll Unwillen ein Zeichen mit der Hand, daß ich mich entfernen und mein Geschenk wieder mitnehmen sollte. — Ich that es auf der Stelle, und antwortete im Weggehen: „Wenn er es jezt nicht wolle, so könne er es ein andermal abholen lassen; mehr gäben wir nicht, und wenn er damit nicht zufrieden sey, so bekomme er das nicht!„

Diese meine Antwort und meine trozzige Miene erregte nicht wenig Erstaunen. Furt, der die ganze Sache führte, kam sogleich zu uns, und schalt uns sehr, daß wir dem Könige seinem Herrn so wenig zum Geschenke überbracht hätten. Ich antwortete ihm, daß er ja selbst alles ausgesucht und so angeordnet habe, und daß wir übrigens nichts mehreres und nichts besseres zu geben hätten, indem wir kaum noch so viel behielten, um unsre Reise fortzusezzen. Furt wollte nun handeln, und bat uns, nur noch einige Kleinigkeiten hinzuzuthun. Wir blieben standhaft bey unserer Weigerung, und schon hatte ich drey Stücke von dem Geschenk zurückgenommen. Alles, was endlich der böse Alte von uns erhalten konnte, war, daß wir die drey Stücke wieder hinzuthaten, und daß ich das Geschenk, so wie

es

es war, am folgenden Tage dem König nochmals überbringen ſollte. Es geſchah, der König nahm es diesmal an; aber er machte nicht beſſere Mine dazu, als am Tage vorher. Nun mußten wir auch ſeiner Mutter und ſeinen Brüdern Geſchenke machen. Jedermann verlangte von uns beſchenkt zu ſeyn, und wir mußten überall austheilen, ſogar die Königl. Hofmuſiker, die wir bezahlen mußten, um uns von der Marter zu befreyen, welche ihr Geſang und ihre Muſik zwey Stunden lang unſern armen Ohren anthat. — Ich habe ſchon geſagt, daß der Patriarch treffliche Tonkünſtler für ſeine Kapelle bey ſich hatte; der König von Dankali war begierig ſie zu hören; ſie mußten alſo vor ihm ſpielen und ſingen, und ſie gaben ſich äuſſerſte Mühe, es gut zu machen; auch hatten ſie das Glück ſeiner Majeſtät ſehr wohl zu gefallen.

So mußten wir unſere Zeit an dem Hofe dieſes Monarchen verſchleudern, und unſern mitgebrachten Vorrath von Lebensmitteln aufzehren, ohne daß wir friſche dafür haben konnten. Das Land iſt zwar ſehr unfruchtbar, doch hat es Ziegen und Honig, und wir würden uns mit dieſen beyden Artikeln unverweilt verſehen haben, wenn es nur jemanden beliebt hätte, uns etwas davon zu kaufen zu geben. Ich erfuhr insgeheim, daß der König es ſtrenge verboten habe, uns Lebensmittel, um welchen Preis es ſey, zu verkaufen. Auf dieſe Art hofte er, uns zu zwingen, ihm alles, was wir beſaſſen, für eine Kleinigkeit hinzugeben. Ich unterrichtete den Patriarchen davon, und er hielt es für gut, daß ich mich bey dem König darüber beſchwerte.

Ich gieng unverzüglich zu ihm, und redete ihn ſo an: „Mein König, der Kaiſer von Ethiopien, Euer

Vater, hat uns die Versicherung gegeben, daß wir ungehindert durch Euer Land ziehen könnten, und daß er gar nicht daran zweifle, Ihr würdet uns, nach den Briefen, die er Euch geschrieben hat, recht wohl empfangen, da Ihr ihm immer treu und gehorsam waret. Ihr habt uns bey unsrer Ankunft an Euerm Hofe dasselbe bestättiget; Ihr habt uns anfangs mit Höflichkeiten überhäuft, und wir glaubten hier unter Freunden zu seyn, die uns den Verlust derer ersezzen würden, die wir verlassen haben, um in ein so fernes Land zu ziehen. Aber wir haben uns schröcklich getäuscht! Die Freyheit, die man uns hier läßt, ist einem drükkenden Zwang unterworfen; wir leben mitten unter unsern grausamsten Feinden, die uns nach dem Leben trachten, und können uns in dieser Verlegenheit nur noch auf die Hülfe des Allmächtigen verlassen, der unsre Klagen hören, und die Bosheiten, Ungerechtigkeiten und Gewaltthätigkeiten, die man an uns verübt, bestrafen wird.„

Der König hörte mich an, und antwortete: „Er wisse gar nicht, was ich mit allem diesem sagen wolle? Er glaube nicht, daß im ganzen Umfange seiner Staaten ein Mensch lebe, der sich erkühnte, uns zu beleidigen. Sollte es aber wirklich solch' einen Menschen geben, so dürfte ich ihn nur nennen; ich wüßte ja, wie sehr er uns gewogen sey, und er versichere mich, daß es den, sey er wer er wolle, den Kopf kosten solle, der uns nach dem Leben trachtete.„

„Man greift uns weder mit Dolch, noch Gift an — erwiederte ich — aber man will uns Hungers sterben lassen, und Euer Hoheit selbst ist es, der das will. Ihr verbietet Euern Unterthanen uns die nöthigsten Lebensbedürfnisse zu verkaufen! Wir sind in Eurer Gewalt, König; Ihr könnt' mit uns machen, was Ihr

wollt; Ihr könnt' uns alle um's Leben bringen! Ist aber unser Tod Euer Wunsch, o so bitten wir nur, uns nicht lange schmachten zu lassen. Sollen wir in Euern Staaten umkommen, so verkürzet unsre Leiden, und haut uns mit Einem Streiche nieder!„

Der König schien durch meine Rede sehr gerührt zu seyn, noch mehr aber durch diese Bewegung, die ich dabey machte, indem ich ihm meinen Hals hinreckte. Er läugnete ganz den von ihm gegebenen Befehl, uns keine Lebensmittel zu verkaufen, und drang sehr heftig in mich, ihm den zu nennen, der mir dies gesagt habe. Aber ich blieb standhaft auf der Verschweigung seines Namens; und als der König endlich sah', daß er mich nicht zum Schwazzen bringen würde, so entließ er mich, indem er mir die Versicherung gab, daß wir von jezt an, an nichts mehr Mangel leiden sollten.

Er hielt Wort; denn noch an demselben Tage konnten wir drey Ziegen kaufen, die uns einen Thaler kosteten; man brachte uns auch Honig, und wir wurden überhaupt besser behandelt, als vorher.

Ein Mohr war da, der sich's zur Pflicht gemacht hatte, uns zu hudeln, wo es nur seyn konnte; er ermangelte niemals, sich bey dem Flusse einzufinden, wenn wir hingiengen, um Wasser zu holen, und jedes Mal verderbte er uns entweder das Wasser, oder hinderte uns gar, welches zu schöpfen. Einst gieng seine Unverschämtheit so weit, daß er in Gegenwart des Patriarchen unsre Brunnen (Wasserlöcher) verschüttete. Drey unserer Bedienten waren dabey, deren Geduld nun zu Ende gieng; sie wollten die Bosheiten des Mohren nicht mehr ungestraft ertragen, und fielen über ihn her, warfen ihn auf die Erde und prügelten ihn derb ab; Fäust-

schläge und Fußtritte regneten auf ihn, und gewiß würden sie den Böswicht umgebracht haben, wenn wir ihn nicht aus ihren Händen losgerissen hätten. Er brachte sogleich seine Klage vor den Hofrichter; dieser wollte uns doch nicht ungehört verdammen, und ich mußte vor ihm erscheinen. Ich erzählte ihm den ganzen Vorgang und erklärte ihm die Ursachen. Er tadelte uns, daß wir statt uns über die Bosheit des Mohren zu beschweren, selbst Rache genommen, und es gewagt hätten, einen Unterthan des Königs zu mishandeln. Doch, sezte er hinzu, weil wir Fremdlinge wären, der Gesezze des Landes unkundig, und unter dem Schuzze des Königs seines Herrn stunden, so wollte er uns dies Mal noch diesen Fehler hingehen lassen. — Der Mohr, der nun seine Schläge ungetheilt behalten durfte, machte grosse Augen, als er jenen Urtheilsspruch hörte, und hütete sich von Stund an, uns fernerhin am Wasserholen zu hindern.

Alle diese Vorfälle erhöhten immer mehr unsre Sehnsucht, dieses Königreich zu verlassen. Täglich hielten wir um die Erlaubnis dazu an, und jedes Mal wußte der König einen neuen Vorwand, die Abschieds-Audienz weiter hinaus zu schieben. Endlich fiel ich auf den Entschluß, mich an den Minister, der sein Liebling war, deßhalb zu wenden. Ich that es, und versprach ihm ein beträchtliches Geschenk, wenn er uns die Vergünstigung abzureisen auswirkte. Dieselbe Nacht kam der Minister noch zu uns, um zu erfahren, was wir ihm dann geben wollten? Wir erklärten uns; der Handel war bald geschlossen, und dieser Günstling leistete uns sehr gute Dienste. Er bewirkte uns nicht nur die verlangte Erlaubniß, sondern verschafte uns auch Kameele, unser Gepäkke und das der habessinischen Gesandten, die uns begleiten sollten, zu tragen.

Als wir nun von dem Könige von Dankali Abſchied nahmen, brachte er uns groſſe Entſchuldigungen vor, über das vorgefallene; er befahl ſogar, dem Patriarchen ſein Leibpferd zu geben, wenn er zur Abſchieds-Audienz käme; er ſchenkte uns noch eine Kuh und andere Lebensmittel, und bat uns recht ſehr, überall wo wir hinkämen, und beſonders dem Kaiſer von Ethiopien, ſeinem Vater zu ſagen, er habe uns ſehr gut behandelt. Wir verſprachen ihm alles, was er wünſchte, da Zeit und Umſtände es nicht anders vergönnten.

Am darauf folgenden Tage, es war der 5te Junius, reiſten wir von dem Hoflager des Königs ab, nachdem wir ſechszehn Tage daſelbſt verweilt hatten.

Zehnter Abſchnitt.

Fortſezzung der Reiſe nach Habeſſinien.

Wir hatten bisher ſchon vieles erduldet, ſchon vieles überſtanden, und noch war es nicht Zeit zu klagen. Wir waren beſtimmt für die Ehre Gottes noch mehr zu leiden!

Der Weg von dem Hoflager des Königs von Dankali bis an die Gränzen von Habeſſinien war für uns mit zahlloſen Beſchwerlichkeiten überſäet. Da war keine gebahnte Straſſe, keine Erquikkung zu hoffen! Und überall ſahen wir nichts, als Schlangen, die uns zwiſchen die Füſſe krochen. Am Tage konnten wir ihnen noch ausweichen; aber wir mußten um der brennenden Hizze willen meiſt bey Nacht reiſen, und oft groſſe Strekken zurücklegen, um die Orte zu erreichen, wo Waſſer zu treffen war; da verlieſſen uns oft Muth und Kräfte, und zu unſrer Stärkung hatten wir nichts, als etwas

weniges Honig, und ein Schnittchen an der Sonne gedörrtes Kuhfleisch. In dieser peinlichen Lage konnte nur der Allmächtige uns Kraft und Muth geben; nur Er konnte uns vor dem Bisse der Schlangen verwahren, über die wir mit jedem Tritte schreiten mußten.

Wir machten ohne auszuruhen mehrere Tagreisen, bis wir endlich in einen Hohlweg kamen, welchen die Regenbäche zwischen den Bergen gebildet hatten. Da fanden wir Wasser und etwas Kühle. Dies währte drey Tage, und diese drey Tage waren für uns, nach den überstandenen Leiden, wahre Freudenfeste. In dem Schlucht, durch den wir zogen, fließt zur Regenzeit ein beträchtlicher Fluß, der aber im Sommer austrocknet, oder vielmehr sich unter der Erde verbirgt. Wir legten oft vier bis fünf Meilen in seinem Bette zurück, ohne ihn zu sehen; plözlich erblickten wir ihn wieder, wo er sich aus der Erde hervordrängte, und dann tranken wir wieder nach Herzenslust, vielleicht nur zu viel, und füllten unsere Schläuche.

Der Führer unsrer Kameele, ein alter Muhammedaner, der sehr pünktlich täglich dreymal in jedermanns Gegenwart sein Gebet verrichtete, hatte es sich zur Religionspflicht gemacht, uns bey jeder Gelegenheit Verdruß zu erregen, und uns ohne Bedenken alles zu stehlen, was er erwischen konnte. Er trieb dies so weit, daß er uns einst Morgens die Strikke von unsern Zelten wegnahm, und sie versteckte. Der Patriarch hatte diesen Diebstal gesehen, und hielt ihm denselben sogleich vor. Er läugnete aber, doch war er bald überwiesen; denn man sah unter dem Sattel eines seiner Kameele die Ende der Strikke herabhängen. Wir eilten, sie von da wieder wegzunehmen; aber der alte Schurke stellte sich mit allen Kameeltreibern, die sich mit ihren Wurfspiessen und

Dolchen bewaffnet hatten, uns entgegen. Unſre Portugieſen griffen ſogleich zu ihren Flinten, und wir mußten ein blutiges Gefecht befürchten. Doch unſre Furcht war ungegründet; denn kaum hatten viere von den unſrigen auf die vier unruhigſten Mohren angeſchlagen, ſo befiel ſie alle Furcht und Schrekken, und der ganze Aufruhr war ſogleich geſtillt. Nur der alte mohriſche Führer, der immer noch zwiſchen den Zähnen brummte, war ſo kühn einen portugieſiſchen Soldaten anzupakken; dieſer aber gab dem tollen Kerl einen ſo heftigen Schlag auf den Kopf, daß er auf die Erde hinſtürzte; und ſchon hatte der Soldat den Säbel gezogen, um ihn in Stükken zu hauen, als einer unſrer Miſſionnare dieſen rettete, indem er jenen zurückhielt — Endlich ſah ſich der Alte gezwungen, die geſtohlnen Strikke zurückzugeben; nun aber wollte er uns verlaſſen, und ließ wirklich ſeine Kameele abpakken; doch es gelang noch einem Portugieſen und den zwey angeſehenſten Mohren, ihn wieder zu beſänftigen, und von dieſer Zeit an war der Kerl zahmer.

Ich habe es immer bemerkt, wann ich mit Mohren zu thun hatte, daß ſie ſehr übel geartet ſind, und daß ſie, wenn man ſich gefällig gegen ſie beträgt, gar bald grob, zudringlich und unerträglich werden, und man ſie nicht eher zur Vernunft, und gar nicht mit ihnen auskömmt, wenn man ihnen nicht den Daum auf dem Auge hält, und immer mit dem Stock in der Hand ſich Reſpekt zu verſchaffen weiß.

Nach dieſem zogen wir noch einige Tage weiter fort, und kamen endlich an den Hohlweg, oder das enge Thal zwiſchen dem Gebürge, welches die einzige Straſſe iſt, die aus Dankali nach Habeſſinien führt. Dieſes Thal ſcheint von dem Weltenſchöpfer zum Ruheplaz der armen

Reisenden bestimmt zu seyn, die, nach allen überstandenen Beschwerlichkeiten dieser Reise, nach überstandnen Durst und Hizze hier frisches Wasser, immer grünende Bäume, und eine angenehme Kühlung finden, welche durch den zu gewissen Stunden des Tags regelmässig wehenden Wind erzeugt wird.

In dieser reizenden Gegend kamen wir Nachmittags an, und verweilten bis zum andern Morgen daselbst, an welchem unsre kleine Karawane weiter zog, und bald darauf in die ungeheuren, unfruchtbaren und unbewohnbaren Ebenen gelangte, welche ganz Habessinien mit Salz versorgen. Die Hizze ist hier ganz unausstehlich, und die Sonnenstralen prallen mit verdoppelter Stärke von den Bergen zurück, mit welchen diese Fläche ganz umgeben ist. Der Gipfel dieser Gebirge ist immer mit dikken Wolken bedeckt, die in der Ferne ein ganzes Meer zu bilden scheinen; die Ursache davon sind die vielen Seen, die man daselbst trift, und die den Bächen ihr Dasein geben, welche in die Ebene fallen, und deren Wasser daselbst von der Sonnenhizze in Salz verwandelt wird. In dieser wasserreichen Gegend findet man selbst in allen Felsenrizzen schwarzes Wasser, und überall stößt man auf Brunnen und Lachen, die von der Natur in dem harten Gesteine selbst ausgehölet worden sind. Wir bemerkten in den Felsen unterirdische Gänge und Kanäle, gleich Wasserleitungen, die gestaltet waren, als hätten Menschenhände sie ausgehauen.

In dieser Ebene trift man beynahe immer habessinische Karawanen an, die hier Salz holen, um es weiter durch ganz Ethiopien zu verbreiten, wo es sehr theuer ist und in manchen Staaten die Stelle des Geldes vertritt; sie sind auch darum gar sehr darauf begierig. *)

*) Von diesem Salzthale spricht auch Bruce II. B. S. 81 u. f.

Hier ist die Hizze unaufhörlich und unausstehlich, so daß man nur bey Nacht über diese Ebene hinreisen kann. Die Unwissenheit und der Aberglaube der Habessiner hat die Hölen der Berge um diese Ebene her mit Geistern aller Art bevölkert, die oft in mancherley Gestalt erscheinen, und die Reisenden, als ob sie ihre Bekannte wären, bey ihrem Namen rufen sollen. Dies alles erzählte uns der Mohrenhauptmann, der unsre Karawane führte; und versicherte uns, daß, als er vor Kurzem denselben Weg machte, sein Knecht gerufen worden sey, und daß er ihn seither nicht mehr gesehen habe. — Der arme Mann bedachte nicht, daß sein Knecht sich verirrt haben konnte, und wahrscheinlich von den Gallaern umgebracht worden ist, die gewöhnlich sich um diese Salzgegend aufhalten und auf die Kaufleute lauern, um sie zu morden und zu plündern.

Wir kamen erst Abends um 4. Uhr in diese Salz-Ebenen, und die Nacht übereilte uns, so daß wir uns von dem rechten Wege verirrten. Unsre Kameeltreiber berathschlagten sich deswegen miteinander, was jezt zu thun sey? — Diese geheime Berathschlagung schien uns verdächtig; wir glaubten, sie zettelten eine Verschwörung gegen uns an, und Paul Nogueira verstärkte uns in diesem Argwohn; denn er wollte einige Worte gehört haben, die auf eine Verrätherey abzuzielen schienen. Wir griffen daher zu den Waffen und hielten uns zusammen, um nicht überfallen zu werden. Die Kameeltreiber ersahen daraus, daß wir Mistrauen in sie sezten, und vielleicht bereit wären, ihnen zuvorzukommen. Darum näherten sie sich wieder, und gaben uns

---

Auf seiner Karte scheinen, nach Lobo's Reise zu schliessen, die Salzgruben nicht am rechten Orte zu stehen.

die Erklärung, daß sie in Betreff des Weges miteinander Rath gehalten hätten.

Es ist ganz gewiß, daß man in diesen Gegenden seinen Weg nur nach der unbestimmten Schäzzung, oder besser zu sagen, nach dem Ungefähr nehmen kann, weil man keine Merkzeichen hat, an welche man sich halten könnte, als gewisse Salzhügel, die man aber bey Nacht nicht sieht, und dies war auch unser Fall. — Wir machten auf dieser starken Nachtreise nur dreymal Halt, um auszuruhen und zu füttern; unsre Kameele giengen in schnellem Schritte, und jeder beeiferte sich ihnen nachzukommen; so sahen wir uns auch am Morgen an dem Ende der Salzfelder. Hier fanden wir dann einen wenig bessern Weg; denn wir marschirten über lauter Felsen und Steine, die so scharf waren, daß sie im ersten Augenblikke die Schuhe durchstachen, und ohne Schuhe konnte man doch gar nicht gehen. Zu unserm größten Kummer mußten wir überdies noch erfahren, daß dies der Ort sey, wo die Gallaer gewöhnlich auf der Lauer zu liegen pflegten — und wirklich — kaum hatten wir diese verzweifelte Nachricht vernommen — erblikten wir einen Haufen bewaffneter Menschen, die mit geschwungenen Wurfspiessen und gezükten Dolchen uns entgegeneilten. — Doch diesmal kamen wir mit dem blossen Schrekken davon; denn als wir einander näher waren, erkannten wir die Ankömmlinge für Salzhändler; auch diese hatten uns für Gallaer gehalten, und daher jene Bewegung gemacht.

Wir hatten um so mehr Ursache auf unsrer Hut zu seyn, und alles zu befürchten, da wir unsern Kameeltreibern und besonders dem Mohrenhauptmann gar nicht trauen durften. Wir waren also hier in grosser Verlegenheit und Angst; doch hatte einer der Unsrigen den

Entſchluß gefaßt, bey dem erſten Anfall ſogleich den Mohrenhauptmann und die Kameeltreiber niederzumachen.

Es war gegen neun Uhr Morgens, als wir aus dieſem fatalen Wege herauskamen; wir ſtieſſen nun auf einen andern, der ſich in zwey Straſſen theilte, die aber beyde zu einem Brunnen führten, dem einzigen, der in dieſer ganzen Gegend zu finden iſt. Einer von unſern Mohren ließ uns den wenigſt gebahnten Weg einſchlagen, und verſicherte uns, daß dies der beßte und kürzeſte wäre; es iſt auch wirklich der gewöhnliche Weg der Fußgänger; aber es gab hier noch einen kürzern Fußpfad, welchen unſer Wegweiſer mit drey andern gieng, ohne ſich darum zu kümmern, ob wir ihm nachfolgten. Wir verloren alſo dieſe Leute aus dem Geſichte, und nachdem wir lange, ohne den Weg zu kennen, durch Felſen und Gehölze umher geirrt waren, erblikten wir endlich mit groſſer Betrübniß die Salzfelder wieder. — Unſre Verlegenheit, unſer Kummer, unſre Noth läßt ſich nicht beſchreiben! — Es war nun bald Mittag; ſeit vier Uhr Abends des vorigen Tags waren wir ſchon marſchirt; wir hatten weder getrunken, noch gegeſſen, noch geſchlafen; die heftigſte Sonnenglut ſengte uns; unſer Elend hatte die höchſte Stufe erreicht, und ſchon waren zwey Bediente des Patriarchen vor Durſt dem Tode nahe! Nur ein einziger Mohr war bey uns, der noch Waſſer hatte; aber dieſer Hartherzige wollte ſeinen Vorrath nur im höchſten Preiße verkaufen. Wir waren in dieſer traurigen Lage nicht im Stande, dieſe ſchändliche Habſucht zu beſtrafen; wir glaubten ſchon alle Kinder des Todes zu ſeyn! Doch hatten wir endlich etwas weniges Waſſer von dem Mohren erbettelt; einige der Unſrigen bemühten ſich nun, die Sterbenden damit zu laben; andre giengen aus, den rechten Weg zu ſuchen, und zu ſehen, ob ſie niemanden von unſrer

Reisegesellschaft in dieser Einöde finden könnten. Endlich waren auch die der Unsrigen, von welchen wir uns verirrt hatten, bey dem Brunnen angekommen; und da sie uns dort vergeblich erwarteten, so konnten sie sich leicht denken, was uns widerfahren sey! Sie schikten also ihren Wegweiser ab, uns aufzusuchen. Er kam mit grossem Geräusche aus dem Walde auf uns zu. Unsre Angst vermehrte sich; wir hielten ihn für einen Kundschafter der Gallaer; wir beantworteten seine Zeichen nicht, und suchten uns vor seinen Blikken zu verbergen. Er fand uns am Ende dennoch, und winkte uns zu; wir erkannten ihn noch nicht, doch entschlossen wir uns, ihm zwey von den Unsrigen entgegenzuschikken; der eine sollte sich zu ihm begeben, und der andre sollte seitwärts mit gespanntem Hahn lauern; wir alle folgten diesen beyden langsam nach; wir erkannten nun einander und erreichten sehr bald den Brunnen, wo unsre Gefährten unser harreten. Wir vergassen hier bald das überstandene Ungemach, und sorgten jezt nur für die armen Bedienten des Patriarchen, die von dem Durste weit mehr, als wir alle, gelitten hatten. Ihr Hals war sehr geschwollen, und wir durften ihnen nur nach und nach Tropfenweis das Wasser eingiessen. Endlich erholten sie sich wieder ganz. Wir erquikten uns nun mit Speise und Trank, und ob wir gleich keine andre Lebensmittel hatten, als etwas Honig, Schnitten und Kuhfleisch, das an der Sonne getröknet war, so schmekte uns doch diese Mahlzeit köstlicher, als je eine!

Wir waren schon mehr als zwanzig Stunden auf dem Marsche, seit der lezte Theil unsrer Karawane zurükgeblieben war, und noch erschien er nicht. Endlich kam dieser Nachtrab um drey Uhr Nachmittags bey uns an, aber wir konnten ihm nur wenig Zeit zum Aus-

raſten laſſen; wir mußten ſogleich aufbrechen, um den Gallaern nicht in die Hände zu fallen, die, wie wir wußten, hier herum zu ſchwärmen, und beſonders bey dem Brunnen ſich zu ſammeln pflegen, wo alle Reiſende ſich hinwenden, weil ſonſt nirgends in dieſem Striche Waſſer zu finden iſt. Ueberdies mußten wir nun durch Wege ziehen, bey welchen dieſe Räuber ſich gewöhnlich in den Hinterhalt legen; und wir hielten es für rathſamer, dieſen gefährlichen Weg bey Nacht, als bey Tag zurückzulegen.

Wir reiſeten alſo die ganze Nacht hindurch fort, und kamen endlich ſehr ermüdet in eine Ebene, in welcher ünſre Kameeltreiber Gallaer zu treffen hoften. — Ich ſage, hoften; denn wir waren von ihrer Bosheit überzeugt, und mußten ſogar vermuthen, daß ſie die Räuber von unſerm Zuge benachrichtigt hätten; denn wahrſcheinlich trieben ſie uns darum ſo ſehr an. Erſt vor kurzer Zeit war eine ganze Karawane in dieſer Ebene von den Gallaern niedergehauen worden, und wir ſahen noch mit Entſezzen und mit Rührung die Leichen der Erſchlagenen auf unſerm Wege zerſtreut liegen! — Wir paſſirten nun dieſe Ebene, und zwiſchen neun und zehn Uhr kamen wir an den Rand eines kleinen Baches, der an einem Walde hinlief. Wir verweilten hier ein wenig, um uns zu erfriſchen, ob wir gleich da nicht in Sicherheit waren; wenn es wahr iſt, daß ein uns verfolgender Haufen Gallaer, nur um eine oder zwey Stunden nach uns daſelbſt eintraf. — Nachdem wir nun ausgeruhet hatten, machten wir uns wieder auf den Weg, und kamen mit Sonnenuntergang in das Gebirge, wo wir übernachten wollten.

Als wir am folgenden Morgen wieder aufbrachen, um weiter zu ziehen, bekamen wir Händel mit unſerm

alten Mohren; dieser Schurke hatte die Lust noch nicht verloren, uns den Gallaern in die Hände zu liefern; denn darum verlangte er, daß wir zurükkehrten oder einen andern Weg nähmen, der in der That minder beschwerlich, aber auch immer mit gallaischen Räubern angefüllt war. Die Hartnäkkigkeit, mit welcher er auf diesem Vorschlag beharrte, flößte uns jenen gerechten Verdacht ein, und der Mohrenhauptmann, und Paul Nogueira bestärkten uns darinn; sie versicherten uns, daß es hier nicht Zeit sey zum Streiten, und daß wir verloren wären, wenn wir nicht eiligst über das Gebirge zögen. Wir entschlossen uns also lieber alle unsre Habe zurükzulassen, als unser Leben Preiß zu geben, und erklärten demnach dem Kameelführer, daß wir uns weder bereden, noch zwingen liessen, einen andern Weg einzuschlagen; und daß er, wenn er mit unserm Geräthe und unsern Waaren zurükbliebe, dem Kaiser von Ethiopien dafür verantwortlich wäre, welchem alles dieses angehörte, und welcher mächtig genug sey, ihn für all' das Unrecht, das er uns angethan habe, nachdrüklichst zu bestrafen. Diese Rede machte Eindruk auf ihn; er fieng an sich zu fürchten, und wurde nachgiebiger. Er sagte endlich, er woll' es nicht hindern, wenn wir denn uns mit allem Vorsazze zu Grund richten wollten! Er wolle uns noch bis zu einem kleinen Flusse führen, wo wir dann ausruhen könnten. — Er hatte Recht; der Weg war abscheulich; die Kameele konnten sich kaum auf den Füssen erhalten; aber wir mußten ihn zurüklegen, wenn wir den Gallaern entgehen wollten

Abends kamen wir zu einem kleinen Flusse, der zwischen den Felsen hinfließt. Hier verdoppelten sich unsre Mühseligkeiten; die Kameele konnten nicht mehr von der Stelle; sie strauchelten bey jedem Schritte, und stürzten alle Augenblik, so daß wir bald genöthigt gewesen wä-

ren, ſie ſelbſt zu tragen. Die Nacht über kamen wir durch eine Ebene, die nicht minder Gefahrvoll war, als jene, in welcher wir die vielen Ermordeten fanden. Noch vor Tagesanbruch kamen wir dann zu einem Bache, deſſen ſchönes, klares, friſches Waſſer uns zur Raſt und Erquikkung einlud. Wir wollten uns hier ziemlich lange verweilen, um zu eſſen und auszuruhen; aber ſchon gieng die Sonne auf, ehe wir noch mit dem Kochen unſers Honigs fertig waren, und um den Ort zu ereilen, wo wir endlich vor den Gallaern ſicher wären, vergaſſen wir Hunger und Müdigkeit, und ſezten unſre Reiſe fort.

So zogen wir nun weiter bis zu dem Fuſſe des Gebirges Duan *), welches Habeſſinien von dem Lande der Gallaer und der Mohren, die wir verlaſſen hatten, ſcheidet. Hier an dem Fuſſe dieſes Gebirges pflegen die Salzkarawanen Halt zu machen. Die Bauern kommen dann ſogleich herunter und helfen den Kaufleuten abladen, wofür ſie dann von dieſen Salzhändlern mit Brod und dergleichen beſchenkt werden. Dies ſahen wir ſelbſt, als eine ſolche Karawane zugleich mit uns hier eintraf. Dieſe Kaufleute gaben unſern Kameeltreibern Kuchen, und ſchenkten auch mir einen, den ich mit dreyen meiner Freunde insgeheim verzehrte. Dieſe Kuchen werden Gurguta genannt, und aus Gerſten oder anderm Mehl †) gemacht, das in kaltem Waſſer geknettet wird. Dieſen Teig führen ſie in ledernen Säkken bey ſich, und wenn ſie Kuchen daraus machen wollen, ſo werfen ſie Klumpen Teigs in ſiedendes Waſſer, dekken es zu,

*) Dieſer Name ſteht nicht auf Bruce's Karte.

†) Eigentlich von Teffmehl, ſind die Brodkuchen der Habeſſinier. Das Teff iſt eine Art Riſpengras (Poa abyſſinica. L.) und das gemeinſte Getraide in Habeſſinien.

und essen ihn, wenn er kalt ist. Diese Kuchen hatten mir so treflich geschmekt, daß ich ihrer zwölfe einhandelte; ich gab für jeden dreißig Glaskörner. Ich verlangte noch achte für vier Glaskörnerfäden, und sie gaben mir sie; aber diese acht lezteren waren um mehr, als die Hälfte kleiner, als die andern. Ich beklagte mich darüber, und sie gaben mir grössere dafür. Aber ich war betrogen; diese grossen Kuchen waren nichts als Steine, ganz dünn, mit Teig überzogen; auch mußte ich den Kaufleuten den ersten Kuchen bezahlen, den sie mir geschenkt hatten. Ich würde über diesen Schelmstreich gelacht haben, wäre mir das Lachen bey der Uebelkeit möglich gewesen, die ich und meine Genossen eine Zeitlang auf diese Kuchen empfanden. Doch sie gieng wieder vorüber, und wir wurden bald wieder munter; denn wir waren ja in der reizendsten Gegend, wo angenehme Kühlung uns erfrischte, und das schönste Wasser uns erquikte! Einige der Unsrigen giengen in ein nahes Gehölze, um den Gesang der Vögel zu hören, und die Affen zu ängstigen, die nicht eher flohen, als bis sie Waffen sahen.

Unsre Kameeltreiber zogen, während wir hier lagen, in ein benachbartes Dorf zur Feyer des St. Michaelsfestes, welches in Habessinien auf den 16ten Junius fällt. *) Sie liessen uns zwar ihre Kameele und drey Mann zur Wartung derselben zurük; dennoch waren wir deshalb in Sorgen, denn wir befürchteten, sie möchten unter

*) Nach Ludolfs habessinischem Kirchenkalender in dessen Commentar. p. 389 sq. wird das Michaelsfest in Habessinien nicht nur am 12ten jedes Monats, sondern auch ausserdem am 9ten September, und 13. und 14ten November gefeyert. Lobo scheint sich also im Datum geirrt zu haben; oder vielleicht wurde es hier später gefeyert.

unter jener Ausrede zu den Gallaern gegangen seyn, um uns zu verrathen. Wir hielten deswegen fleißig Wache; doch unsre Wachsamkeit hätte beynahe ein grosses Unglük veranlaßt. Nämlich wir hatten zwey von unsern Leuten auf das Gebirge geschikt, wo, wie wir wußten, der Pater Baradas uns erwartete; diese kamen mit andern bey Nacht zurük, und schon wollte unsre durch diesen Trupp erschrökte Schildwache auf sie feuern; es ward Lärm gemacht, und man erkannte sich noch in Zeiten. Die Ausgesandten brachten uns die Nachricht, daß der Pater Baradas mit einem Neffen des Kaisers, und mit einem grossen Gefolge uns entgegen kommen würde, sobald er unsre Zelten an einem gewissen bezeichneten Orte, wohin wir noch vier Stunden zu ziehen hatten, aufgeschlagen sähe.

Wir brachen sogleich auf, zogen immer längs an dem Gestade des kleinen Flusses hin, und kamen endlich am folgenden Morgen an den bezeichneten Ort, wohin sogleich die grosse Zahl der Freunde, die auf uns harreten, abgeredeter Massen sich begaben. Ich vermag diese Zusammenkunft nicht zu schildern, die Empfindungen, das Mitleiden unsrer Freunde nicht zu beschreiben, als sie uns so abgezehrt, so ausgehungert, so entkräftet, so zerlumpt sahen! — Unsre Kameeltreiber wagten es jezt nicht, zum Vorscheine zu kommen, und der alte Mohr, der uns so vielen Verdruß gemacht hatte, war aus Furcht vor unsrer Rache entlaufen. Aber wir, in den Armen unsrer Freunde, unsrer Glaubensgenossen, unsrer Mitbrüder dachten nicht auf Rache, und hatten schon all' das erlittene Unrecht und die überstandenen Drangsale vergessen.

Am 17. Junius reisten wir mit guten Maulthieren von da weiter fort, und kamen am 21sten zu Frema-

na, unſrer gewöhnlichen Reſidenz, die durch die Arbeiten und den Tod des P. Andreas Oviedo, der ſein Leben als Glaubensprediger ſo rühmlich ſchloß, und durch die hier ruhenden Leichen vieler anderer von unſern Vätern ein wahres Heiligthum geworden iſt. — Wir wurden hier von einer groſſen Menge katholiſcher Habeſſinier und Portugieſen empfangen, welche alle wetteiferten, uns für die groſſen Mühſeligkeiten unſrer langen und beſchwerlichen Reiſe, die wir nur um ihrer Seelen Heil willen unternommen hatten, beßtens zu entſchädigen.

Doch, da ich jezt in Habeſſinien bin, ſo will ich hier meine Beſchreibung dieſes Landes und ſeiner Bewohner einrükken.

Eilfter Abſchnitt.

Allgemeine Beſchreibung von Habeſſinien. *)

Der Urſprung der Habeſſinier iſt eben ſo ungewiß, als der aller andern Völker der Erde; zwar behauptet eine alte Ueberlieferung der Länder, daß dieſes Volk von Cham dem Sohne Noah's abſtamme, und daß — was freilich ſehr unglaublich iſt — von dieſer bis auf die gegenwärtige Zeit die gerade Geſchlechtsfolge ſeiner Könige nie unterbrochen worden ſey. Eine ſo hübſche Genealogie, mit den nöthigen Dokumenten belegt, wäre wahrlich ein ſeltenes, hiſtoriſches Denkmal, und die

---

*) Um die Anmerkungen nicht zu ſehr zu häufen, werde ich nur das Nöthigſte hier erläutern, und verweiſe die Leſer auf die Zuſäzze u. ſ. w. die am Ende folgen.

Habeſſiniſchen Monarchen dürften dann mit Recht ihren Stamm für das erlauchteſte und älteſte Haus von der Welt halten. Aber die groſſen Kriege, welche in den lezten Jahrhunderten Ethiopien zerrüttet haben, geben uns Anlaß zu glauben, daß dieſes Reich, wie jedes andere, groſſe Revoluzionen erlitten hat. Ueberhaupt dürfen wir vorausſezzen, daß die Habeſſinier, wie alle Völker, ihre ältere Geſchichte mit Fabeln verunſtaltet, oder vielmehr den Mangel der hiſtoriſchen Nachrichten durch Fikzionen zu erſezzen geſucht haben. *)

Der eigentliche Name dieſes Reichs iſt Habeſſinien — und der ſeiner Bewohner — Habeſſinier. Den Namen eines Reichs des Prieſters Johannes haben die Portugieſen aufgebracht **)

Die habeſſiniſchen Geſchichtſchreiber zählen von Cham bis auf Facilides oder Baſilides einhundert und zwey und ſiebenzig Könige dieſes Landes, unter welchen auch ſehr berühmte Königinnen waren. Eine der merkwürdigſten derſelben iſt die Königinn von Saba, deren die heilige Schrift gedenkt, und welche von den Habeſſiniern Nikaula oder Macheda genannt wird. In ihrer Bibelüberſezzung wird ihr aber der Name Nagiſta Azeb gegeben, welches Königinn von Mittag bedeutet. Man zeigt in dieſem Lande noch einen Ort, wo ihre Hofhaltung ſoll geweſen ſeyn; die Ruinen deſſelben beweiſen wenigſtens, daß es ehemals ein anſehnlicher Ort war. Auch war ich öfters in einem Dorfe, welches die Habeſſinier Saba's-Land nennen, weil ſie glauben, daß dieſe Königinn daſelbſt gebohren ſey. — Die

*) Man ſehe hierüber Ludolf's und Bruce's Nachrichten.

**) Hievon iſt in der Einleitung geſprochen worden.

habeſſiniſchen Monarchen ſind ſtolz auf ihre vorgebliche Abkunft von Menelech, Sohn des Königs Salomo und der Königinn von Saba. — Eine andre ſehr berühmte Königinn iſt Kandace, die ſie Judith nennen. *) Von dieſer erzählt die habeſſiniſche Sage, daß ſie durch ihren Kämmerling Indâ, der vom H. Philipp getauft war, zum Kriſtenthum bekehrt worden ſey, und alle ihre Unterthanen, die nach einer eben ſo grundloſen Sage ſeit Salomo's Zeiten ſollen Juden geweſen ſeyn, zu dieſer Religion gebracht habe. Der Eifer der neubekehrten Habeſſinier ſoll auch ſo groß geweſen ſeyn, daß viele derſelben der Welt abſtarben und in die Wüſte giengen, als Einſiedler; daß andre ſich in den geiſtlichen Stand begaben, und die, welche dies nicht thun konnten, ihre Reichthümer der Kirche ſchenkten, Gotteshäuſer und Klöſter erbauten, milde Stiftungen errichteten und die Altäre ſchmükten. Die Freigebigkeit der Prinzen und Groſſen von Ethiopien gegen die Kirche war ſo groß, daß wenn man die ungeheuren Reichthümer, die ſie ihr ſchenkten, mit fleiſchlichen Augen betrachtet, man leicht eine Verſchwendung nennen möchte.

Es iſt wahr, die Habeſſinier ſind von Natur gutherzig und wohlthätig; ſie geben viel Almoſen; ſie beſuchen fleiſſig die Kirchen, die ſie zu ſchmükken ſich beeifern; ſie faſten und kreuzigen ihr Fleiſch, und ob ſie gleich von der römiſchen Kirche getrennt ſind, obgleich ihr Glaube äuſſerſt verunſtaltet iſt, ſo haben ſie doch in ihrer Trennung von der Kirche vieles von der

*) Bruce läßt ſich über die Königinn von Saba und über die Königinn Kandace in weitläufige Unterſuchungen ein, welche die Liebhaber ſolcher Grübeleyen hiebey nachſehen mögen.

glühenden Religionsliebe der erſten Kriſten beybehalten. *)

Seit ſie mit der Kezzerey des Eutyches angeſtekt worden ſind, hat man vergebens geſucht, ſie wieder mit der Kirche von Rom zu vereinigen. Nie war die Hoffnung zu dieſer Vereinigung ſchöner, als zu den Zeiten des Kaiſers Segued, der uns in ſeine Staaten berief. Im Jahre 1625. kamen wir darinn an, und ſchon im Jahre 1634. wurden wir wieder daraus verjagt.

In dieſen neun Jahren meines Aufenthalts in Habeſſinien hatte ich nicht nur Gelegenheit, dieſes Land und ſeine Einwohner zu beobachten, ſondern als Theilhaber an der vorgefallenen Revoluzion, welche die Hoffnung zur Vereinigung der Habeſſinier mit der römiſchen Kirche auf immer vernichtet hat, kann ich auch die Begebenheiten dieſes Zeitraums als Augenzeuge erzählen. Ich will meine geſammelten Nachrichten und Bemerkungen hier mittheilen.

Das habeſſiniſche Reich war vormals eine der größten Monarchien, deren die Geſchichte erwähnt; denn es erſtrekte ſich von dem rothen Meere bis an die Gränzen von Kongo, und von Egypten bis an den indiſchen Ozean. †)

---

*) In dieſer und anderen ähnlichen Stellen ſpricht der Mönch, der oft in ſeiner Andächteley, Intoleranz und falſchen Religionseifer über die Gränzen der Billigkeit hinausgeht.

†) Dies ſcheint doch ein Bischen zu viel zu ſeyn, wenigſtens gegen Süden dehnte ſich das habeſſiniſche Reich wohl nie ſo weit aus; dieſer Irrthum rührt von den alten Karten von

Damals begriff es vier und dreiſſig Königreiche und achtzehn Provinzen unter ſich; und vor nicht gar langer Zeit zählte es noch mehr als vierzig Königreiche und Provinzen. Jezt aber iſt es nicht viel mehr gröſſer, als das Königreich Spanien, und umfaßt noch fünf Königreiche und ſechs Provinzen *), von welchen der eine Theil ganz von dem Könige abhängt, der andre ihm aber nur einen Tribut freiwillig oder gezwungen bezahlt.

Die fünf Königreiche, die zu dem habeſſiniſchen Staate gehören, und nicht blos dem Namen, ſondern zum Theil auch der Gröſſe nach wirkliche Königreiche ſind, haben folgende Namen:

1. Das Königreich Tigra, welches gröſſer iſt, als das Königreich Portugal.
2. Das Königreich Bagemder, von ungefähr demſelben, wo nicht gröſſerm Umfange.
3. Das Königreich Gojama wird nicht viel geringer ſeyn.
4. Das Königreich Amhara und
5. Das Königreich Damot ſind kleiner.

Die Einwohner aller dieſer Königreiche und Landſchaften ſind theils morgenländiſche Kriſten, theils Mohren (Muhammedaner), theils Juden, theils Heiden. Die Religion der erſtern iſt die herrſchende Staats-Religion.

Afrika her, auf welchen Habeſſiniens Lage ganz falſch angegeben iſt.

*) Wovon im Anhang.

Dieſe Verſchiedenheit der Bewohner Habeſſiniens iſt die Urſache der Verſchiedenheit der Sitten und Kultur in dieſem Staate. Lebensart, Geſezze und Gebräuche ſind eben ſo mannichfaltig. Die Bewohner des Königreichs Amhara ſind die kultivirteſten und rechtſchaffenſten von ganz Habeſſinien. Nach ihnen kommen in dieſer Rückſicht die Bewohner von Tigra, oder die eigentlichen Habeſſinier, und dann die Damoter, die Gafater und die Agaus*). Die übrigen ſind völlige Barbaren, und unter dieſen lezteren zeichnen ſich beſonders die Gallaer durch Rohheit und Wildheit aus.

Dieſe Gallaer, die ſich in dem öſtlichen Afrika ſo furchtbar gemacht haben, zeigten ſich hier zuerſt gegen das Jahr 1542. Sie drangen in verſchiedene Provinzen und Königreiche ein, und verheerten alles mit Feuer und Schwerdt. Alle Oerter, durch die ſie zogen, wurden zerſtört; und alle Menſchen, die ihnen in die Hände fielen, wurden ohne Unterſchied des Alters und des Geſchlechts ermordet. — Dies Volk ſäet und pflanzet nicht, ſondern lebt als umherziehendes Hirtenvolk, nach Art der Araber, ohne feſte Wohnplätze, von Fleiſch und Milch. Alle acht Jahre wird ein König erwählt. Von Religion wiſſen dieſe Barbaren nichts; zwar glauben ſie, daß es über ihren Häuptern ein Weſen gebe, das die Welt regiert; es iſt aber unbekannt, ob ſie unter demſelben den Himmel, oder die Sonne, oder das höchſte Weſen verſtehen, das alle Dinge erſchaffen hat †). Sie

*) Bruce giebt uns von dieſen Völkern Nachrichten, die — ihre Aechtheit vorausgeſezt — wichtige Beiträge zur Erweiterung der Völkerkunde ſind.

†) Wie dreiſt behauptet nun Bruce (II. B. S. 219.) Lobo habe geſagt, die Gallaer hätten gar keine Religion, da doch hier bloß von einer ordentlichen Glaubensform die Rede iſt.

nennen dieſes Weſen — die Gottheit — in ihrer Sprache: Auk (Uk, Ouc). Sonſt wiſſen ſie gar nichts, und ihre Sitten ſind ſo roh, ihre Gebräuche ſo barbariſch, ſo ſehr den Naturgeſezzen zuwider, daß man kaum glauben ſollte, ſie ſeyen mit Vernunft begabte Geſchöpfe.

Der Patriarch Johann Bermudes, der mit Don Kriſtof von Gama nach Habeſſinien gekommen, und nachher von dem König Klaudius wieder vertrieben worden war, hatte dieſem, als er ſein Land verließ, prophezeiht, daß Habeſſinien, zur Strafe für ſeine Verſtoktheit und Bosheit, durch eine Menge ſchwarzer Ameiſen verheeret werden ſollte. Wirklich ließ Gott es zu, daß die Heiden und Türken, welche ſeine Staaten umgaben, dieſelben von allen Seiten anfielen, ihm die Küſte am rothen Meere und die Häven, mittelſt welcher er ehmals einigen Handel trieb, wegnahmen, und dieſes Reich ſo ſehr verkleinerten, daß es in Vergleichung mit ſeinem ehmaligen groſſen Umfange nur noch ein kleines Land blieb! *)

Das Kriſtenthum der Habeſſinier iſt mit ſo vielem Aberglauben, mit ſo vielen jüdiſchen Zeremonien, mit ſo vielen Irrthümern und Kezzeyen vermiſcht, daß man ſagen kann, ſie ſind nur dem Namen nach Kriſten; denn das Unkraut hat alle guten Früchte erſtickt. Die Urſache iſt zum Theil die Verſchiedenheit der Religionen,

— Bruce weiß ſelbſt nichts von ihrer Religion zu ſagen, als daß er glaubt, ſie bäten den Mond und die Sterne an, wie Lobo hier ſelbſt vermuthet. Womit auch Ludolf übereinſtimmet.

*) Sancta ſimplicitas! — Der gute einfältige Bermudes (ſo ſchildern ihn die Geſchichtſchreiber) iſt alſo Schuld daran, weil er es prophezeiht hat? —

die man in dieſem Lande theils aus Nachläſſigkeit, theils um der Umſtände willen geduldet hat. Dieſe ſchädliche Duldung hat die groſſen Revoluzionen, die zahlreichen Empörungen, und die blutigen Bürgerkriege veranlaßt, welche ſeit einigen Jahrhunderten her Habeſſinien zerrüttet haben †).

Man kann ſagen, daß die Habeſſinier weder Städte noch Häuſer haben, denn ſie wohnen unter Zelten oder Hütten, die von Lehm und Stroh gebaut ſind. Dieſe Hütten werden Bethnugus genannt, wenn ſie rund, und Sakalas, wenn ſie länglicht ſind. Steinerne Häuſer findet man in ſehr geringer Zahl. Die Dörfer beſtehen nur aus Lehmhütten, und auch dieſer ſind wenige, denn die groſſen Herren, die Statthalter, die Vizekönige, der König ſelbſt, kampiren immer unter Zelten, um deſto ſchneller an den Ort hineilen zu können, wo ihre Gegenwart erforderlich iſt; denn es vergeht kein Jahr, in welchem nicht ein innerer oder äuſſerer Krieg ausbricht.

Jedes Dorf hat ſeinen Befehlshaber, Gadar genannt, der unter einem Eduk oder Generallieutenant ſteht, und dieſer hängt von dem Staatsbeamten ab, welcher die beſondere Aufſicht über die königlichen Einkünfte hat, und daher Afamakon — Königsmund — genannt wird. Derſelbe hat den Relatina Fala, oder oberſten Haushofmeiſter des Königs über ſich, welchem er Rechenſchaft ablegen muß. Bisweilen ſezt der König noch über alle dieſe Staatsbediente einen Ras*), der ſein Generalſtatthalter im ganzen Reiche iſt. —

---

†) Schöner, jeſuitiſch-intoleranter Grundſatz! — Lobo äuſſert ſonſt ein gutes Herz; aber der vom Fanatism erhizte Kopf lauft gar oft mit dieſem guten Herzen querfeld ein! —

*) Ras bezeichnet im arabiſchen ein Oberhaupt.

Man findet in Habeſſinien beynahe dieſelben Produkte zum Lebensunterhalt, wie in Portugal; aber die Trägheit der Einwohner iſt Urſache, daß die Lebensmittel nicht im Ueberfluſſe da ſind. Es giebt Wurzeln, Kräuter und Früchte, die vortreflich gedeihen; denn die Erde wird nicht ſo ſehr von der Sonnenhizze verbrannt, als man der Lage des Landes nach denken ſollte. Man ärndtet zweymal im Jahr, und dieſe doppelte Aerndte erſezt den Fehler eines ſparſamen Ertrags. Einmal wird im Winter, welcher in die Monate Julius, Auguſt und September fällt, und einmal im Frühling geärndtet. — Die Bäume bleiben immer grün, und es iſt nur die Schuld der Habeſſinier, daß es wenig Baumfrüchte giebt; der Boden wäre zur Baumzucht vortreflich, und beſonders müßten indiſche Früchte in demſelben fortkommen. Die häufigſten Früchte dieſes Landes ſind: ſchwarze Trauben, Pferſiche, ſaure Granatäpfel, Zukkerrohr *), Mandeln und einige Arten Feigen. Die meiſten dieſer Früchte reifen während der Faſten, welche die Habeſſinier mit äuſſerſter Strenge halten.

Aus dem hier Geſagten iſt leicht zu erſehen, daß dies Land ein ziemlich gemäſſigtes Klima hat, und nicht ſo heiß iſt, wie man ſonſt von Ethiopien und den unbewohnbaren Gegenden des heiſſen Erdgürtels wähnte. In Kongo, Makomotapa, an den Flüſſen Kuama und Sofala, iſt die Hizze beynahe unerträglich; aber in Habeſſinien herrſcht ein ewiger Frühling, der noch ſchöner und angenehmer iſt, als bey uns **). Selbſt die

*) Wie hier das Zukkerrohr unter die Baumfrüchte komme, begreife ich nicht! Vielleicht iſt es Ueberſezzungsfehler des Herrn Le Grand? Doch es giebt ja, wie bey Ludolf zu ſehen, Zukkerrohr in Menge in Habeſſinien.

**) Hiebey will ich blos anmerken, damit man es nicht vergeſſe, daß hier ein Portugieſe ſpricht. —

ſchwarzen Bewohner dieſes Theils von Afrika ſind nicht ſo häßlich und nicht ſo garſtig, wie die Bewohner der erſtgenannten Länder*); ſie beſitzen Verſtand, Geſchmak, Feinheit, leichte Faſſungskraft, und ſehr gute Urtheilskraft.

Was die Thiere von Habeſſinien betrifft, ſo glaube ich, daß es kein Land gebe, das mehr und mancherley Thiere hat, als dieſes. Von Löwen findet man verſchiedene Arten daſelbſt, beſonders viele von den groſſen, die man königliche nennt. Von dieſen Thieren will ich eine Geſchichte erzählen, die zu meiner Zeit ſich zugetragen hat, und wovon ich Augenzeuge war.

Ein Löwe hauſete in der Gegend meines Wohnorts; er erwürgte alle Ochſen und Kühe, und richtete noch allerley Unheil an, wovon ich täglich die Klagen hören mußte. Ich hatte einen Knecht, der ſich entſchloß, das Land von dieſem Ungeheuer zu befreyen. Einſt, es war Mittwochs, nahm er zwey Wurfſpieſſe, und gieng aus, ohne mir etwas davon zu ſagen, den Löwen aufzuſuchen. Er lief weit und breit herum, ohne ihn finden zu können. Endlich, als er einen jungen Menſchen fragte, ob er den Löwen nicht geſehen hätte, kam dieſer daher, noch triefend von dem Blute einer Kuh, die er ſo eben erwürgt und zum Theil aufgefreſſen hatte. Mein Knecht rannte auf ihn los, und ſtieß ihm den einen Wurfſpieß ſo tief in die Kehle, daß er zwiſchen den Schultern wieder herausgieng. Der Löwe that nur einen Schrey und einen Sprung, und ſtürzte in eine nahe Grube, wo der Ueberwinder ſtolz auf ſeinen Sieg dieſes Thier vollends tödtete. Er brachte mir die Haut deſſelben mit dem Kopfe

*) Richtig; denn ſie ſind keine Negern. Von dem Moralkarakter der Habeſſinier werden wir noch im Anhang zu ſprechen Gelegenheit haben.

daran; ich maß sie, und fand, daß dieser Löwe von dem Kopf an bis zum Schwanze 16. Palmen *) lang gewesen war.

Ein anderes Exempel. Ein Bauer besaß nichts, als eine Kuh; ein Löwe fraß ihm sie weg, und der Bauer wagte sich, nur mit seinem Dolch (kurzen Degen, dague) bewaffnet, aus Rache an den Löwen; er erlegte ihn glüklich, ob er gleich von dem Thiere schwer verwundet worden war.

Diese beyden Beispiele beweisen hinlänglich, wie tapfer die Habessinier sind.

Ferner giebt es eine ungeheure Menge Elefanten in diesem Lande. Auf unsrer Reise stiessen wir einst Abends auf eine Heerde von ungefähr dreihundert Elefanten, †) die in drey Haufen vertheilt zogen und den ganzen Weg einnahmen. Wir erschraken heftig, und wußten uns nicht zu helfen. Endlich empfahlen wir uns dem Schuzze des Allmächtigen, sezten unsre Reise fort, und giengen beherzt mitten durch diese Heerde von Ungeheuern, ohne daß sie uns das Mindeste gethan hätten. — Ein ander Mal, es war zur Zeit meiner Gefangenschaft zu

*) Die gemeine Palme ist dreyviertel Pariser-Fuß, oder bestimmter acht Zoll drey und eine halbe Linie. Der hier beschriebene Löwe war also ungefähr zwölf Fuß lang.

†) Daß dieß nicht übertrieben sey, beweist die Uebereinstimmung aller Schriftsteller von der ungeheuren Zahl von Elefanten in Afrika, besonders in dem Innern, wo es Heerden von tausenden beisammen geben soll. Man sehe Zimmermann's geographische Geschichte des Menschen und der vierfüßigen Thiere, II. B. S. 57. und III. Bd. S. 122. Auch meine Geschichte der merkwürdigsten Reisen, V. Band. S. 112. u. folg.

Maſſuah, trafen wir fünf Elefanten beyſammen, vier junge und einen alten; der Alte ſpielte mit den Jungen, und hob ſie mit ſeinem Rüſſel in die Höhe. Sobald ſie uns erblikten, liefen ſie wie raſend auf uns los, und wir würden uns, ſo ſehr wir auch eilten, nicht durch die Flucht haben retten können, wenn nicht eine tiefe Schlucht ſie in der Verfolgung aufgehalten hätte. — Die habeſſiniſchen Elefanten ſind ſehr groß; ich wollte einſt einen meſſen; ich ſaß auf meinem Maulthiere, und doch fehlten mehr als zwey Palmen, daß ich mit meiner Hand ſeinen Rükken erreicht hätte. — Die Todfeinde der Elefanten ſind die Rhinozeroſſe, deren man auch in Habeſſinien findet. *)

In der Landſchaft der Agaus — einem mit Gehölzen und Gebüſchen ganz bedekten Lande — hat man das berühmte, und bisher ſo wenig bekannte Einhorn †) geſehen. Genau unterſuchen konnte man es

*) Daß dieß eine alte naturhiſtoriſche Fabel ſey, iſt längſt bekannt. Lobo war nichts weniger als Naturforſcher.

†) Lobo behauptet hier nicht, daß er dies Thier ſelbſt geſehen habe; doch ſtimmen alle andern portugieſiſchen Schriftſteller darinn überein, daß es Einhörner in Habeſſinien gebe. Einige verſichern ſelbſt, welche geſehen zu haben. Auch der Habeſſinier Abba Gregorius beſtätigte dies. (Ludolfi. Hiſt. Æth. L. I. C. 10.) Daß es Einhörner in Afrika gebe, ſcheint auch die Nachricht des Prof. Allamand, in der Anmerkung S. 170. der Beſchreibung des Vorgebirgs der guten Hoffnung (aus dem Holländiſchen, gr. 8. Leipzig, 1779. mit Kupf.) zu bekräftigen. Bruce (V. B. S. 113.) läugnet die Exiſtenz des Einhorns, und ſchimpft dabey nach ſeiner Manier auf D. Sparrmann, weil dieſer die alte Fabel von demſelben wieder aufgewärmt habe. (Ich finde die Stelle in Sparrmann's Reiſe nicht, auf welche Bruce zielt.) Zimmermann bringt in ſeiner geographiſchen Geſchichte des Menſchen und der vierfüſ. Thiere, II. Bd. S. 157 u. folg. Grün-

noch nicht, da es mit groſſer Schnelligkeit von Wald zu Walde eilt; doch hat man es genug geſehen, um es beſchreiben zu können. Es iſt von der Gröſſe und Geſtalt eines ſchönen, wohlgebauten Pferds, von rothbrauner Farbe, mit ſchwarzem Schwanz und ſchwarzen Extremitäten. Die Einhörner von Tuaſſua haben ſehr kurze, die von Ninina, einem Diſtrikt dieſer Landſchaft haben im Gegentheil ſehr lange Schwänze, und Mähnen, die ihnen bis auf die Erde herabhängen. — Das Einhorn iſt ſehr ſcheue, und ſucht immer die Geſellſchaft von Thieren, die es gegen andre ſchüzzen können; ſo ſuchen Hirſche, Rehe und Gazellen die Geſellſchaft des Elefanten, der kein Fleiſch frißt, ſondern mit Blättern und Wurzeln ſich begnügt, und daher dieſes furchtſame Gewild gerne gegen ſeine Feinde, die reiſſenden, fleiſchfreſſenden Thiere vertheidigt.

Die habeſſiniſchen Pferde ſind vortreflich. Maulthiere, Eſel, Ochſen, Kühe giebt es ohne Zahl. Die Kühe machen den Reichthum der Habeſſinier aus. Hiebey muß ich eines ſeltſamen Gebrauchs gedenken:

Jeder Privatmann, der tauſend Kühe beſizt, iſt gehalten, an einem Tage des Jahrs die Milch von allen ſeinen Kühen zuſammen zu nehmen, und daraus ein Bad zu machen für alle ſeine Verwandte, die er noch überdies bewirthen muß. Wer zweytauſend Kühe hat, giebt zwey Bäder und zwey Mahlzeiten, u. ſ. w. Von jedem tauſend Kühe ein Bad und ein Schmaus; ſo daß man um den Reichthum eines Mannes zu beſtimmen, nur zu ſagen pflegt, wie oft er ſich badet.

---

de für die Wahrſcheinlichkeit der Exiſtenz des Einhorns vor, die mehr beweiſen, als Bruce's Machtſprüche und Scheltwörter.

Sie halten ſich die Kühe nur um Milch und Kälber zu bekommen. — Der König hat das Recht, alle drey Jahre die zehnte Kuhe zu nehmen. Dieſe wird dann auf den Schenkel mit einem glühenden Eiſen gezeichnet; dies nennen ſie Tukus — das Brandmal. — Ein Recht das kein geringes Einkommen für den König iſt.

Es giebt verſchiedene Arten Ochſen in Habeſſinien; die einen werden nur zum Akkerbau und zum Lasttragen ſtatt der Mauleſel gebraucht. Dieſe haben keine Hörner, oder wenn ſie welche haben, ſo ſind ſie ſo weich und ſo biegſam, daß ſie wie zerbrochene Arme herabhängen. *) Die andern werden blos zum Schlachten und Eſſen aufgezogen. Dieſe ſind ſo groß, daß einer derſelben allein den körperlichen Innhalt zweyer der unſrigen hat. Die Habeſſinier mäſten ſie mit Milch. Ihre Hörner ſind ſo groß, daß ſie über zwanzig Pinten †) faſſen; auch bedient man ſich ihrer in dieſem Lande ſtatt der Krüge und Flaſchen. Vier ſolcher Hörner mit Waſſer oder anderm Getränke gefüllt machen eine Traglaſt eines Ochſen aus. — Dieſe fetten, groſſen Ochſen, welchen man, will man ſie mäſten, täglich die Milch von drey bis vier Kühen geben muß, ſind doch ſehr wohlfeil; das Stük koſtet höchſtens zwey Thaler. Oft kaufte ich für ein Stük Leinwand von einem Thaler am

*) Von dieſen ſeltſamen Ochſen finde ich ſonſt nirgends die mindeſte Spur einer Nachricht. Bruce erzählt uns dafür von Ochſen, die durch Krankheit allzugroſſe Hörner bekommen. Von übergroſſen und großhörnigen Ochſen (deren hier auch Lobo erwähnt) ſpricht Ludolf weitläufiger.

†) Zehn Maaß oder Kannen. — Bruce (IV. B. S. 108.) ſpricht auch von ſolchen groſſen Hörnern, ſagt aber dabey, die Ochſen, die ſie trügen, ſeyen nicht gröſſer, als mittelmäſſiges Rindvieh in England.

Werth fünf bis sechs Hämmel, oder fünf bis sechs Ziegen und neun Böckchen.

In Habessinien findet man mancherley verschiedene Arten zahmen und wilden Geflügels. Von diesem leztern giebt es für uns ganz unbekannte Gattungen. Unter diesen ist ein sehr schöner Vogel, den man sonst nirgends als hier und in Peru antrift. Hier wird er Abagun (der prächtige Abbt) genannt. Er hat statt des Kamms ein kurzes, breites, rundes, am Ende offnes Horn auf dem Kopfe. *) — Ein andrer merkwürdiger Vogel ist der Feitan Faweß (Teufelspferd), der sehr majestätisch einherschreitet und mit grosser Geschwindigkeit lauft, sich aber auch, wenn er nahe verfolgt wird, seiner Flügel bedient, und davon fliegt. Er ist so groß als ein Storch. **) — Die Vögel, welche man Kardinäle nennt, haben ein sehr feines Gefieder, von schöner Scharlachfarbe, ausser am Bauche, wo sie in den schönsten, schwarzen Sammet gekleidet zu seyn scheinen. — Es giebt auch ganz weisse Nachtigallen, die einen zwey Palmen langen Schweif von gleicher Farbe haben, welcher, wenn sie fliegen, wie ein papierner Schwanz aussieht. — Die Rebhüner sind so groß wie Kapaunen; es giebt ihrer dreyerley Arten, und vier oder fünferley Arten Turtel- und andere Tauben. — Der Morok oder Honigvogel, hat einen besondern Instinkt, die Bienenstökke zu entdekken, deren es in Habessinien eine unendliche Menge giebt. Auch findet man mehrerley Bienen; die einen sind zahm und tragen in Bienenkörbe

*) Dies ist Bruce's (V. B. S. 172.) Erkuhm, oder Abba Gumba.

**) Ohne Zweifel der Abu Hannes des Bruce (V. B. S. 175.)

körbe ein; die wilden machen ihren Honig in hohlen Bäumen oder in Löchern unter der Erde, die ſie hübſch reinigen, und ſo gut verſtopfen, daß es viele Mühe koſtet, ſie zu finden, ob ſie gleich gewöhnlich an den Heerſtraſſen ſind. Dieſer unterirdiſche Honig iſt ſo gut, als der andere, nur iſt er etwas ſchwärzer. — Ich vermuthe, daß dies der Honig war, von welchem der H. Johannes ſich nährte. — Wenn nun der Morok einen Bienenſtok aufgefunden hat, ſo begiebt er ſich an die Straſſe, flattert umher und ſingt, ſo bald er jemanden erblikt, und bemüht ſich, dieſem verſtändlich zu werden, den er dann richtig zu dem Bienenſtok führt, wenn er ihm folgt. Wenn er ſieht, daß man auf ihn merkt, ſo flattert er von Baum zu Baum, bis er den Menſchen zu dem Orte gebracht hat; da ändert er dann ſeinen Geſang und ſingt ſehr harmoniſch. Der Habeſſinier findet alsbald den Honig, bemächtigt ſich deſſelben, und ermangelt nie, ſeinem Wegweiſer einen Theil davon hinzuwerfen. *) — Der groſſe Ueberfluß von Honig

*) Bruce geſteht zwar, daß der Name Morok, oder Marok, von Mar, Honig, herzukommen ſchiene; aber er läugnet die von Lobo angeführte Eigenſchaft dieſes Vogels. Er behauptet, dieſer Vogel freſſe gar keinen Honig, und theilt dem D. Sparrmann wieder Seitenhiebe zu, als ob dieſer ſeine Beſchreibung des Bienenfaks, der doch von Bruce's Marok ganz verſchieden iſt, auf Lobo's Erzählung gebaut habe. Der Abba Gregorius erzählte gerade daſſelbe, was hier Lobo anführt, dem geheimen Rath Ludolf von einem habeſſiniſchen Vogel, Namens Pipi, und ſezte noch hinzu, er weiſe den Jägern auf das Wildpret, und verſicherte, dies alles aus eigner Erfahrung zu haben. (Ludolf. Hiſt. Æth. L. I. C. 12.) Von einem in Rükſicht des Inſtinkts ähnlichen Vogel, Namens Fonton, der in Guinea gefunden werde, erzählt Dapper, in ſeiner Beſchreibung von Afrika, S. 395.

und milchenden Kühen in Habeſſinien hat mich oft veranlaßt zu ſagen: Dies iſt ein wahres Kanaan, wo Milch und Honig fließt!

Die groſſen Herren und der König ſelbſt geben wenig für ihre Tafel aus. Ihr Speiſegeſchirr iſt blos von ſchwarzer Erde, und dieſes wird deſto mehr geſchäzt, je älter und glänzender es iſt. — Die habeſſiniſche Kocherey iſt ſo ſehr von der unſrigen verſchieden, daß wir Europäer uns nur mit groſſer Mühe daran gewöhnen konnten. Alle ihre Speiſen haben einen beſonders ſtarken Geſchmak und ſchwimmen in der Butter. Täglich bakken die Habeſſinier friſches Brod, und dieſes iſt ſo flach wie Kuchen, und ſo groß wie ein Tiſch. Sie haben weder Tiſchtücher noch Servietten; ihre Tiſche ſind rund, und gewöhnlich ſo groß, daß fünfzehn Perſonen bequem darum herſizzen können. Vor der Mahlzeit ermangeln ſie niemals ihre Hände zu waſchen; Vornehme rühren aber keine Speiſen an, ſondern laſſen ſich von Pagen bedienen, die ihnen die Speiſen vorſchneiden und in den Mund ſchieben. Wohlanſtändig und vornehm iſt es, groſſe Stükke zumal zu verzehren, und tüchtig dabey zu ſchwazzen; denn ſagen ſie, nur Bettler käuen mit halbem Munde, und nur Diebe eſſen ohne Geräuſch. *) Ihr größter Lekkerbiſſen iſt ein Stük rohes und noch ganz warmes Rindfleiſch, das noch rauchend vom Blut auf den Tiſch gebracht und mit Pfeffer und Salz gegeſſen wird †). Die Ochſengalle dient ihnen dabey ſtatt Eſſigs

*) Dies alles ſtimmet mit Bruce's Nachrichten vollkommen überein.

†) Davon, daß die Habeſſinier lebendigem Rindvieh Stükke Fleiſch aus dem Leibe ſchneiden, und mit Vergnügen roh verzehren, ſprachen weder die Miſſionnarien noch Ludolf. — Doch iſt Bruce nicht der erſte, der dies Unglaubliche er-

und Oels. Einige thun noch einen Senf hinzu, Manta genannt, welcher aus dem beſteht, was in den Gedärmen des Ochſen gefunden, und das mit Butter, Salz, Pfeffer und Zwiebeln auf dem Feuer zubereitet wird. Solche Speiſen, dieſes rohe Rindfleiſch halten ſie für eben ſo lekkerhaft, als wir unſre delikateſten Gerichte. — Man hat mir öftets von dem genannten Senf vorgeſtellt, und ich konnte der Gefahr, von dieſer ekelhaften Speiſe eſſen zu müſſen, nicht anders entgehen, als daß ich ſagte, ſie ſey eine allzugroſſe Delikateſſe für einen armen Miſſionär.

Das gewöhnliche Getränk der Habeſſinier iſt Bier und Meth. Bey Beſuchen trinken ſie beydes im Uebermaaß; denn ein Habeſſinier, der ſeinen Gaſt nicht betrunken macht, wird für keinen rechtlichen Mann gehalten. Bey ſolchen Gelegenheiten ſizzen ſie um ihre Hütte herum auf der Erde; ein Knecht bringt ein groſſes Gefäß voll Bier, gießt davon in einen Topf, koſtet es zuerſt, reicht es dann dem vornehmſten in der Geſellſchaft hin, und dann einem nach dem andern, und die Unterhaltung dauert ſo lange, als etwas zu trinken da iſt. Die Habeſſinier könnten auch Wein haben, wenn ſie nicht zu nachläſſig wären, die Trauben zu keltern und den Moſt aufzubewahren; aber ſie entbehren lieber dies Getränk, als daß ſie ſich ſo viele Mühe gäben. *)

Was die Kleidung betrift, ſo verurſacht dieſe den armen Leuten in Habeſſinien wenig Koſten; denn zur

---

zählt; ſchon vor ihm hat es Brown, in ſeiner Reiſe nach Egypten ꝛc. berichtet.

*) Ludolf (Hiſt. Æth. L. I. C. 9.) behauptet, das Klima und die Beſchaffenheit der Trauben ſeyen Schuld daran, daß man aus den habeſſiniſchen Trauben keinen Wein machen könne.

Bedekkung ihres Leibes haben ſie nichts als ein Paar Unterhoſen und ein Stük groben Kattuns, worein ſie den Oberleib wikkeln. Hingegen die vornehmſten, und beſonders die, welche den Hof beſuchen, richten ſich durch Ueppigkeit in der Kleidung zu Grunde; ſie tragen aller Arten Seidenſtoffe, inſonderheit den koſtbaren türkiſchen Sammet. Sie lieben helle und glänzende Farben; ihre Tracht kömmt der türkiſchen nahe; nur ſind ihre Kleider viel weiter und ihre Hoſen bedekken gänzlich die Beine. Ihr Oberkleid iſt gewöhnlich ſtark mit Gold und Silber beſezt; denn das Gold iſt in dieſem Lande ſehr häufig. Für ihre Haare haben ſie eine beſondere Sorgfalt; ſie tragen ſie lang und geflochten. Um ſie nicht zu verderben, gehen ſie in jungen Jahren mit unbedekten Köpfen; wenn ſie alt ſind, tragen ſie aber rothe, oben runde Müzzen; bisweilen auch türkiſche Turbane. — Die Weiber kleiden ſich noch prächtiger, als die Männer. Sie tragen Oberkleider, die ſo breit und ſo weit ſind, wie die Korrökke der Bernhardiner-Mönche. Den Kopf ſchmükken ſie auf tauſend verſchiedene Arten; ſie tragen Ohrringe und Halsbänder, und wenden überhaupt alle mögliche Sorgfalt auf ihren Puz.

Die Habeſſinierinnen leben gar nicht ſehr eingezogen; ſie beſuchen einander oft, und haben überhaupt ſo viele Freyheit, daß es den armen Männern nicht wohl dabey ſeyn kann. Dagegen giebts aber nun kein Mittel, beſonders wenn man eine Prinzeſſinn oder eine Verwandte des Königlichen Hauſes geheurathet hat.

Die Habeſſinier ſind nicht reich an Mobilien; ſie haben wenig Hausgeräthe, wenig Tapezereyen; dies kann bey ihrer Lebensart auch gar nicht anders ſeyn. Ihre meiſte Ausgabe betrift das Bier, wovon ſie immer einen groſſen Vorrath haben müſſen.

In Habeſſinien giebt es weder Gaſthöfe noch Schenken, und jeder kann in dieſem Lande ganz ohne Koſten reiſen; denn jeder Wanderer, der nach drey Uhr Abends in ein Dorf oder Lager kömmt, muß von den Einwohnern ſamt ſeinem Gefolge nach ſeinem Stande bewirthet und beherbergt werden. *) Jeder giebt dann was er kann; man bringt Bier und Brod, und überhaupt alles, was zur Traktirung des Fremdlings erforderlich iſt. Man ſchlachtet eine Kuh, und bemüht ſich den Gaſt auf das Beßte zu befriedigen; denn, wenn er Urſache hat unzufrieden zu ſeyn, und ſich beklagt, ſo wird das Dorf verurtheilt, ihm das Doppelte deſſen, was man ihm hätte geben ſollen, zu bezahlen.

Dies iſt fürwahr eine ſchöne Einrichtung. Auf dieſe Art wird ein Reiſender in Häuſern aufgenommen, deren Beſizzer er vorher nie geſehen hatte; er trinkt, ißt, ſchläft darinn und wird in allen Stükken nicht wie ein Fremder, ſondern wie ein naher Verwandter behandelt. Dies iſt zwar ſehr bequem, aber für die Einwohner ſehr läſtig, da eine ſo groſſe Zahl von Landſtreichern auf Koſten dieſer Gaſtfreiheit in Habeſſinien herumwandern.

Gemünztes Geld giebt es auch in dieſem Lande nicht, auſſer in einigen weſtlichen Provinzen, wo man Geldſtükke von Eiſen hat. In den vorzüglichſten Landſchaften wird aller Handel durch Tauſch geſchloſſen. Der Innenhandel beſteht gröſtentheils in Kattun, in Lebensmitteln, Kühen, Schaafen, Ziegen, Hünern, in Pfeffer, in Gold, das nach dem Gewichte kurſirt, und vorzüglich in Salz, welches die eigentliche Münze des Landes iſt. Man giebt das Salz in Stükchen einer Palme lang, und vier Finger dick und breit. Dieſe Salzſtükchen ſind

*) Eine hieher gehörige Anekdote wird im Anhang erzählt.

nach der Verschiedenheit der Entfernung von den Salzthälern in höherm oder geringerm Werthe. Nahe bey diesen bekömmt man hundert Stükchen für einen Thaler; etwas weiter hin, achtzig, dann nur sechzig, u. s. w. Am Hofe gelten zehn und in einigen sehr entfernten Landschaften drey, ein Goldstükchen Derime genannt. — Man schäzt in diesem Lande das Salz so sehr, daß jeder beständig ein Stükchen davon in einem Beutel am Gürtel trägt. Begegnen sich zwey Freunde, so zieht jeder sein Salzstükchen heraus, giebt es dem andern zu lekken, und stekt es dann wieder ein. Es wäre eine sehr arge Grobheit, diese Höflichkeitsbezeugung mit den dabey üblichen Komplimenten zu unterlassen. Die Habessinier haben noch andere Gebräuche, die bey ihnen zur Wohlanständigkeit und zum guten Tone gehören, und die wir Europäer nicht anders als für sehr barbarisch halten konnten.

Zwölfter Abschnitt.

Justizpflege in Habessinien. Strafe des Ehebruchs. Religions-Zustand.

Was die Gerechtigkeitspflege in Habessinien betrift, so können sich die streitenden Partheyen in jedem Rechtshandel selbst einen Richter erwählen, welchen sie wollen, vor dem sie dann ihre Angelegenheit vorbringen; können sie aber in der Wahl des Richters nicht einig werden, so ernennt der Befehlshaber des Orts einen. Von diesem können sie dann an den Vizekönig und dann weiter an den König selbst appelliren. — Die Prozesse werden auf der Stelle geschlichtet, und kein Buchstabe wird dabey geschrieben. Der Richter sezt sich in die Mitte einer

Straſſe auf die Erde hin, und wer will, kann ſich dabey einfinden. Der Kläger und der Beklagte ſtehen vor ihm, und jeder hat mehrere ſeiner Freunde, als Vorſprecher bey ſich. Der Kläger ſpricht zuerſt; der Beklagte antwortet hierauf, ſo können ſie ſich drey bis viermal gegenreden. Endlich legt ihnen der Richter Stillſchweigen auf, und hört die Meinung der Umſtehenden über dieſe Sache an. Sind die Beweiſe hinreichend, ſo ſpricht er ſogleich das Urtheil, von welchem in gewiſſen Fällen nicht weiter appellirt werden kann. In dieſem Falle bemächtigt ſich der Richter ſogleich des Schuldigen, und behält ihn in ſeiner Gewahrſamkeit, bis er die erforderliche Genugthuung gegeben hat. Iſt es ein Kriminal-Fall, und ein Verbrechen, das der Todesſtrafe würdig iſt, ſo wird der Miſſethäter ſeinen Gegnern übergeben, die dann ihm das Leben nehmen, oder mit ihm machen können, was ſie wollen.

Der Ehebruch wird auf eine ſonderbare Weiſe beſtraft. Ein dieſes Verbrechens überwieſenes Weib verliert alles Vermögen; ſie muß in ärmlicher Kleidung das Haus ihres beleidigten Mannes verlaſſen, und darf es nie wieder betreten. Man giebt ihr nichts mit als eine Nadel, damit ſie ihr Brod verdienen kann. Bisweilen wird ihr auch der Kopf abgeſchoren; bisweilen ſchneidet man ihr das Haar bis auf einen einzigen Büſchel ab, welches garſtig läßt, je nachdem es der Mann haben will. Dieſer kann ſie auch nach Belieben wieder nehmen, oder beyde können ſich wieder verheurathen, an wen ſie wollen. Auch wird das Weib geſtraft, wenn der Mann die Ehe bricht. Dieſe Strafe beſchränkt ſich aber nur auf eine Geldbuſſe, von welcher der Mann die Hälfte tragen muß, und welche der Frau zu gut kömmt, ob ſie gleich ſelbſt die Strafe bezahlen muß. — Wenn ein Mann den Liebhaber ſeiner Frau als Ehebrecher angiebt,

und dieser schuldig befunden wird, so muß derselbe dem beleidigten Manne vierzig Kühe, vierzig Pferde, vierzig Kleider u. s. w. bezahlen, welche Strafe Circoarba genennt wird. Reicht aber sein Vermögen nicht dazu hin, so bleibt er so lange des Mannes Gefangener, bis er ihm auf irgend eine Art Genugthuung giebt. Läßt dieser ihn aber früher los, so zwingt er ihn gewöhnlich, ihm zu schwören, daß er etwas aufsuchen wolle, womit er ihn befriedigen könne. Dann bringt der Schuldige Wein und Kuhfleisch herbey, traktirt den Beleidigten, und bittet ihn dann um Verzeihung und Erlassung. Diese erhält er nicht sogleich; er muß sein Gesuch öfters wiederholen. Anfangs wird ihm nur ein Theil der Schuld erlassen; dann nach wiederholter Bitte noch einer; endlich das Ganze. So erhält er dann gänzliche Verzeihung.

Ein Mann, der mit seiner Frau unzufrieden ist, kann ihrer leicht los werden; denn es kostet hier wenig Mühe ein Mittel zu finden, wodurch die Ehe aufgelöst werden kann; und was noch ärger ist, er kann sie noch leichter wieder nehmen, als er sie verstossen hat, wenn er sein zweytes Weib wieder fortschikt. Auf diese Art ist die Ehe gar nicht unzertrennlich, sondern bloß ein auf unbestimmte Zeit geschlossener Vertrag, der nur so lange besteht, als beyde Theile miteinander zufrieden sind; auch ist es ein wahrhafter Kauf, der oft unter der Bedingung gemacht wird, daß die Eheleute sich ohne weiters trennen können, wenn sie die mindeste Ursache zur Unzufriedenheit haben; und daß jeder Theil das Eingebrachte wieder mitnehmen und sich anderwärts verheurathen kann. — Man sieht hieraus, wie weit die Habessinier von der Reinheit der ersten Kristen entfernt sind, die sie doch bewahrt zu haben wähnen und behaupten.

Ueberhaupt iſt ihre Religion noch weiter als ihre Geſezze, Sitten und Gebräuche von den unſrigen verſchieden. Die Unwiſſenheit der Habeſſinier, ihre Trennung von der katholiſchen Kirche, ihre Anhänglichkeit an den Eutyches, ihr Umgang mit Juden, Heiden, und Muhammedanern — dies alles hat in ihr Kriſtenthum ſo viele Irrthümer gebracht, daß man ſagen kann, ſie haben nur noch den Namen von demſelben behalten; denn ihre Religion iſt ein Gemiſche von jüdiſchem, heidniſchem und muhammedaniſchem Aberglauben, von welchem die Grundſäzze der kriſtlichen Kirche ganz entſtellt ſind.

Doch haben ſie den Glauben an unſre vorzüglichſten Religions-Geheimniſſe behalten; ſie feyern mit vieler Andacht das Leiden Unſers Herrn; ſie ehren das Kreuz; ſie zeigen groſſe Achtung für die Mutter Gottes, für die Engel und für die Heiligen; ſie halten genau auf die Feyer des Sonntags und der Feſte. Alle Monat gedenken ſie der Auffahrt der Heiligen Jungfrau, und bilden ſich dabey ein, niemand könne die Gröſſe der Gottesgebährerinn beſſer erkennen, noch ihr den ſchuldigen Dienſt würdiger beweiſen, als ſie. — Sie ſind nach Art der alten Hebräer in Stämme abgetheilt, und man findet ganze Stämme unter ihnen, die eher Gut und Blut verlieren, als bey dem Namen der Heil. Jungfrau ſchwören würden. Eben ſo groſſe Ehrfurcht haben ſie für den Namen des Heil. Georgs. Jede Woche iſt ein Engels- und Apoſtelsfeſt; ſie beſuchen die Kirchen häufig, wohnen oft mit groſſer Andacht der Heil. Meſſe bey, und hören ſehr gerne das Wort Gottes. Sie kommuniziren oft; aber ſie beichten nicht alle Mal vorher. Im Almoſengeben kennen ſie keine Gränzen; ihre Mildthätigkeit iſt unbeſchränkt, und dieſe iſt die Haupturſache, warum es in Habeſſinien eine ſo ungeheure Zahl von

Bettlern und Tagdieben giebt, die den Einwohnern gar sehr zur Last fallen; und warum diese Elenden so insolent sind, daß sie nicht mit dem zufrieden sind, was man ihnen freywillig reicht, sondern es zurükgeben, und darauf dringen, man solle ihnen das geben, was sie fordern. — Dies veranlaßte mich oft zu sagen, diese Bettler sezten mehr die Geduld, als die Wohlthätigkeit der Frommen auf die Probe.

Die Habessinier haben wenig Bilder von erhabener oder Bildhauer-Arbeit; aber sehr viele flache Gemählde, deren Verehrung sie vielleicht etwas zu weit treiben. — Sie halten die Fasten so strenge, wie die ersten Kristen. In der Fastenzeit essen sie nur einmal des Tags, und zwar erst nach Sonnenuntergang. An den andern Fasttagen, als am Mittwoch und Freitag, essen sie um drey Uhr Nachmittags; und um diese Stunde gewiß zu treffen, messen sie ihren Schatten. Wenn er sich sieben Fuß lang wirft, so ist es, nach ihrer Meinung, Essenszeit. — Ihr Fasten ist um so strenger, da ihnen dabey so gar Milch und Butter verboten ist. Fleisch dürfen sie ganz und gar unter keinem Vorwande essen; und da sie keine Fische haben, so müssen sie sich die ganze Fastenzeit hindurch mit Wurzeln und Gemüsse begnügen. Auch dürfen sie in dieser Zeit nicht zwischen den Mahlzeiten trinken. Auf diesen Punkt halten sie so strenge, daß die Mönche dann erst Abends Messe lesen, um durch den Genuß des Brods und Weins die Fasten nicht zu brechen. Zwar halten sich die Habessinier nicht eher zu der strengen Fasten verpflichtet, als bis sie verheurathete, oder bald zu verheurathende Kinder haben; dennoch sind wenige von dieser Schuldigkeit frey, da die Knaben gewöhnlich im zehnten Jahre, und die Mädchen noch früher heurathen.

Es kann niemand mehr Furcht vor der Exkommunikazion haben, als die Habeſſinier; darum haben ihre Prieſter und Mönche auch ſo viele Gewalt über ſie, und misbrauchen dieſe Gewalt und den Glauben des Volks nicht ſelten, indem ſie es um der geringſten ſie betreffenden Kleinigkeit willen exkommuniziren. *)

Kein Land auf der Welt hat mehr Geiſtliche, Kirchen und Klöſter, als Habeſſinien. Man kann in keiner Kirche, oder Kloſter ſingen, daß es nicht in einer andern Kirche oder Kloſter, oft wohl gar in mehreren gehört werde. Sie ſingen die Pſalmen Davids, die ſie, ſo wie die ganze heilige Schrift, ſehr getreu in ihre Sprache überſezt haben. Nur die Bücher der Makabäer haben ſie nicht überſezt, welche ſie jedoch für kanoniſch halten. — Jedes Kloſter hat zwey Kirchen, die eine für die Mannsleute, die andre für die Weibsleute. Woher ſie dieſe Gewohnheit haben, weiß ich nicht! — †) In der Kirche für die Männer wird immer im Kor geſungen, und ſtehend, nie knieen ſie nieder; deswegen haben ſie Bänke, worauf ſie ſich lehnen können. Ihre Muſikinſtrumente ſind kleine Trommeln, die ſie am Halſe hängen haben, und worauf ſie mit beyden Händen ſchlagen; die vornehmſten und ernſthafteſten Geiſtlichen tragen ſolche Trommelchen. Ferner haben ſie auch Stökke, mit welchen ſie auf die Erde ſchlagen, wobey ſie den ganzen Körper bewegen. Sie beginnen ihre Muſik damit, daß ſie auf die Erde ſtampfen, und ihre Inſtrumente ganz leiſe rühren. Allmählich verſtärken ſie den Ton; die Muſik wird immer lauter; ſie gerathen in Feuer, werfen ihre Inſtrumente weg, klatſchen in die

*) Lobo ſah alſo dieſen ſchändlichen Mißbrauch nur in Habeſſinien?

†) Von den Juden, bey welchen ſie noch üblich iſt.

Hände, springen, tanzen, und schreyen aus Liebeskräften, so daß am Ende weder Takt- noch Sangsweise beobachtet wird, sondern daß man nichts als ein allgemeines Geschrey, einen allgemeinen Lärm hört, und der Gesang wird ein verwirrtes Getöse, das sich zu einem Gottesdienste gar nicht schikt. Sie sagen, zur Rechtfertigung dieser übeln Gewohnheit, David habe ihnen befohlen, auf diese Art das Lob Gottes zu besingen, in dem er in einem seiner Psalmen sagte: Omnes gentes plaudite manibus, jubilate Deo, &c.

So mißbrauchen sie die Sprüche der Heil. Schrift, um noch schlimmere Gewohnheiten zu rechtfertigen, als diese ist. Dabey sind sie so verstokt, so eigensinnig, so einbildisch, daß sie nur sich selbst für wahre Kristen halten, und uns für Kezzer und todte Kristen ansehen.

Ich sah einst, wie sehr sie sich erstaunten, als sie hörten, daß wir von der Heil. Jungfrau mit der ihr gebührenden Ehrfurcht sprachen. Auch glaubten sie uns ein grosses Lob beyzulegen, als sie zu uns sagten: Wir müßten doch keine so arge Barbaren seyn, weil wir die Mutter Gottes kännten. — Man kann daraus schliessen, daß diese Leute mit solchen Vorurtheilen angestekt, wenig Lust haben können, sich mit der katholischen Kirche zu vereinigen und ihre Irrthümer abzuschwören.

Ferner haben die Habessinier sehr seltsame Meinungen von dem Heil. Geiste, von dem Sohne Gottes, von dem Fegfeuer, von der Erschaffung der Seelen und von einigen andern Religionsgeheimnissen. Die Unwissenheit, in welche diese Völker versunken sind, vermehrt ihre Verstoktheit. — *) Sie wiederholen die Taufe alle

*) Ei! Es ist ja der Bonzen Vortheil, wenn die Layen unwissend sind!

Jahr; ſie halten die Beſchneidung; ſie feyern den Judenſabbat; ſie eſſen keine im moſaiſchen Geſez verbotene Speiſen. Die Weiber werden zur Reinigung angehalten; die Brüder heurathen die Wittwen ihrer Brüder, und überhaupt haben ſie noch gar viele jüdiſche Zeremonien beybehalten. Sie wiſſen zwar wohl, welche Worte Jeſus zum Gebrauch bey der Taufe eingeſezt hat; dennoch verändern ſie ſie ohne Bedenken, und ſezzen andere an ihre Stelle, weswegen man groſſe Urſache hat, an der Gültigkeit ihrer Taufe zu zweifeln, und ſie gar nicht für wirkliche Kriſten zu halten *). Sie geben ihren Kindern einige Namen von Heiligen, die in dem römiſchen Martyrologium ſtehen; aber oft erfinden ſie ſelbſt Taufnamen, wie z. B. Zama la Cota, Leben der Wahrheit — Zaſilaſſe, von der Dreyeinigkeit — Sebat Loaab, Ruhm des Vaters — Guebrama Nifez Kedus, Sklave des heil. Geiſts — Ongulari, Evangeliſt — Tecta Maria, Pflanze Mariens — Alfa Chriſtos, Kriſtusmund — Amde Jeſus, Jeſusſäule — Aſca Georgis, Wein des Heil. Georgs — Sena Gabriel, Geſchichte des Heil. Gabriel.

Um dieſe ſo viele Jahrhunderte lang von der wahren Kirche getrennten Völker in den Schooß derſelben zurükzubringen, hatten wir dieſe lange, dieſe beſchwerliche Reiſe unternommen; hatten ſo viele gefahrvolle Meere beſchifft, ſo viele ſchauerliche Wüſteneyen durchzogen, und ſowohl auf dem Wege zu ihnen, als unter ihnen ſelbſt, wo wir uns an fremde Sitten gewöhnen mußten, unſer Leben wohl tauſend Mal Preiß gegeben. Dies alles thaten wir für dieſes Volk!

*) Deswegen tauften auch die Jeſuiten alle ihre Konvertiten nochmals.

Ich kann ſagen, daß ich einen Weg von mehr als 7000. Meilen gemacht habe, um in unſere Wohnung nach Maigoga zu kommen.

Dreyzehnter Abſchnitt.

Beſchreibung von Maigoga. — Geſchichte des Miſſionswerks der Jeſuiten in Habeſſinien zu Lobo's Zeiten.

Das Dorf Maigoga hat dieſen Namen von ſeiner Lage, nämlich es liegt auf einer Anhöhe, an deren Fuß zwey Bäche hinrauſchen; daher iſt der Maigoga — (Rauſchewaſſer oder Rauſchebach) genannt worden; denn das Wort Mai bedeutet in der Sprache von Tigre *), zu welchem Königreiche dieſes Dorf gehört — Waſſer, und mit dem Worte Goga drükken die Habeſſinier das Geräuſche des Waſſers aus. Dieſer Name des Orts iſt aber neu; denn vorher hieß er Fremona nach dem Heil. Frumentius, dem Apoſtel der Habeſſinier. — Dieſer Ort war es auch, wohin der grauſame König Adamas Segund, der mehr Muhammedaner als Kriſt war, den Heiligen Patriarchen Andreas Oviedo mit allen ſeinen Gefährten verbannte. Er gab dieſem Orte hierinn darum den Vorzug, weil er von dem Hofe weit entfernt iſt, und in einer Gegend liegt, deren Einwohner nicht nur ſehr arm und verachtet ſind, ſondern auch eine Sprache reden, die von der Sprache der Vornehmen ganz verſchieden iſt †). Der

*) Oder Geezſprache, der eigentlichen ethiopiſchen oder habeſſiniſchen Bücherſprache, im Gegenſaz der amhariſchen, oder Hofſprache.

†) Wovon im Anhang.

König befürchtete, die Unſrigen möchten ſeinen Höflingen den wahren Glauben predigen, und dieſe möchten ſie anhören und Geſchmak finden an unſrer Lehre; darum ſuchte er ihnen alle Gemeinſchaft mit dem Hofe abzuſchneiden. — Dieſer ehmals ſo wenig bekannte Ort, welcher nur fünf Meilen *) von dem Meere liegt, iſt durch das Exilium, durch die Leiden, Tod und Begräbniß jenes Heil. Patriarchen und ſeiner Gefährten berühmt geworden, und wir erwählten auch darum denſelben zu unſrer Hauptreſidenz, in der Hoffnung, daß er, als die Wiege der katholiſchen Religion in Habeſſinien einſt zu einer wichtigen Hauptſtadt unſers geiſtlichen Gebiets gemacht werden könnte. — Unſre Vorgänger hatten doch mitten in den Stürmen und Verfolgungen, die ſie von dem König und allen Kezzern erdulden mußten, eine Gemeinde von dreyhundert Katholiken, ſowohl Portugieſen, als Habeſſiniern geſammelt, die ſich ganz ihrer Führung überlaſſen hatten. Sie hatten ein kleines, ſteinernes Häuschen erbaut, worinn nur noch drey Jeſuiten waren. Ihre Kirche beſtand aus einem armſeligen Gebäude von Pfählen, mit Lehm beworfen und mit Stroh gedekt, und doch mußte und konnte dieſe Kirche alle Katholiken aus der ganzen Gegend faſſen.

Wir kamen, wie geſagt, am 21ſten Junius zu Fremona an, woſelbſt wir um der ungünſtigen Jahreszeit willen bis im November bleiben mußten; denn in Habeſſinien fängt der Winter im Monat Mai, oder eigentlicher in der Mitte des Junius an, und dauert bis in die Mitte des Septembers, und dieſe ganze Zeit über

*) Lieues (ſonſt habe ich überall die Lieues auf deutſche Meilen reduzirt.) Dies iſt ein Irrthum; denn nach Bruce's Karte liegt Fremona wohl fünfzehn deutſche Meilen vom Meere.

kann man hier nicht reisen. Der immerwährende Regen macht die Flüsse austreten und überschwemmt das Land. Brükken, Schiffe oder Fähren giebt es hier nicht, und wo man nicht durchwaten kann, da muß man schwimmen, wenn man hinüber will. Zwar hat man einige Mittel ausgedacht, um diesem Uebel abzuhelfen. Einige befestigen Strikke an die beyden Seiten des Ufers und rutschen daran hinüber *); andre sezzen sich auf zusammengebundene Schläuche und regieren sie so gut sie können; aber es kommen manche dabey im Wasser um, und die Gefahr ist durch diese Hülfsmittel nur um wenig vermindert. — Noch furchtbarer als Flüsse und Ströme ist in dieser Jahrszeit die Ungesundheit der Luft, die mit den höchstschädlichen Dünsten angefüllt wird, welche bey dem anhaltenden Regen aus der neun Monat hindurch ausgedörrten Erde aufsteigen. Diese giftigen Dünste verursachen schwere Krankheiten, vor welchen diejenigen sich nur mit Mühe hüten können, die ihre Häuser nicht verlassen.

Im Sommer oder in der troknen Jahrszeit regnet es in Habessinien keinen Tropfen; im Winter regnet es aber ununterbrochen jeden Tag, doch den einen mehr als den andern. Morgens scheint zwar jedes Mal die Sonne, und verspricht das schönste Wetter; aber um Mittag ändert es sich, der Himmel wird mit Wolken überzogen; ein fürchterlicher Sturm mit Donner und Bliz zieht heran, und ein Plazregen fällt, der drey bis vier Stunden anhält, während welcher Zeit niemand auf freyem Felde bleiben kann. Die Bauern spannen ihre Ochsen aus, und eilen nach Haus. Die Reisenden fliehen in die nächsten Dörfer, oder schlagen ihre Zelten auf. Alles

*) Welches auch in Südamerika üblich ist.

les ſucht dieſem Regen zu entgehen, der nicht nur ſehr heftig und gewaltſam, ſondern auch ſehr ungeſund iſt, und mancherley Krankheiten erzeugt. Die Donnerwetter ſind hier äuſſerſt ſchröklich; der Bliz ſchlägt oft ein und tödtet viele Menſchen. Ich habe ſelbſt hierinn eine traurige Erfahrung gemacht. Ein Blizſtral fiel einſt in mein Zimmer, ſo nahe bey mir, daß ich auf einer Seite lange Schmerzen davon empfand; er tödtete zugleich drey Kinder, fuhr im Zimmer herum, verbrannte eine Degenſcheide, ohne die Klinge zu beſchädigen, und ſchoß dann hinaus und tödtete noch dreyhundert Schritte von mir einen Mann und ein Weib. Der allgütige Gott bewahrte mich in einer Gefahr, welche fünf Perſonen das Leben koſtete. — Wenn dann das Sturmwetter wieder vorüber iſt, ſo heitert ſich der Himmel ſchnell auf, und die Sonne ſcheint wie vorher, ſo daß man kaum glauben würde, daß es geregnet habe, wenn das Waſſer ſich ſogleich wieder verlaufen könnte. — So geht der Winter in Habeſſinien vorüber, der gewöhnlich durch Krankheiten einer groſſen Zahl Menſchen das Leben raubt; denn es iſt nicht zu beſchreiben, wie viele Kranke es in dieſer Jahrszeit giebt, beſonders im Oktober, wo das Waſſer, das in Gruben und Thälern ſtehen bleibt, wo es nicht ablaufen kann, in Fäulniß übergeht, und die Luft verpeſtet.

Eine andre Landplage für Habeſſinien ſind die Heuſchrekken, die oft in ſo groſſer Menge aus der Wüſte herkommen, daß ſie die Luft verfinſtern, und den Menſchen den Anblik der Sonne entziehen. Wann dieſe Zuchtruthe erſcheint, dann fällt jedermann in Angſt und Beſtürzung, und fleht den Allmächtigen um Erbarmung an. Es iſt auch kein Wunder; denn dieſe ſchädlichen Thiere bedekken wohl eine ganze Landſchaft, und freſſen

in kurzer Zeit alles Gras, alle Kräuter, alle Pflanzen bis auf die Wurzeln ab, so daß dann jede Hoffnung zur Aerndte dahin ist. *) — Diese Plage ist vorzüglich vor dem St. Michaelsfeste zu fürchten, welches in Habessinien in dem November gefeyert wird **); denn später weht ein Wind, der diese verderblichen Insekten in das rothe Meer treibt, wo sie umkommen müssen.

Gott, der Allmächtige, der alles zum Beßten zu lenken, und aus dem Uebel selbst Gutes zu ziehen weiß, ließ es zu, daß gerade in dem Jahre, in welchem wir nach Habessinien kamen, mehrere Provinzen und Königreiche mit dieser Geissel heimgesucht wurden. Dieses Unglük veranlaßte die Bekehrung sehr vieler Menschen, die ohnedies vielleicht alle in ihren Irrthümern gestorben wären. ***) Ganze Dörfer, die durch die alles verheerenden Heuschrekken genöthigt worden waren, aus ihrer Heimath zu ziehen, und anderwärts Lebensunterhalt zu suchen, kamen in die Gegend unsrer Mission, und wurden einer Gnade theilhaftig, die Gott andern bestimmt zu haben schien. †)

Da wir erst im November nach Hof reisen konnten, so trieben wir einstweilen das Missionswerk in unsrer Gegend, katechisirten und predigten den Landleuten umher. In dieser Zeit wurde ich in ein Gebirge zwey Tagreisen von Fremona zu dem Herrn des Orts geschikt, welcher katholisch war, und Missionnarien begehrt hatte. Seine

*) Ludolf handelt weitläufig von diesen schädlichen Insekten. Man sehe Adanson's Reise nach Senegal, u. A.

**) Nämlich den 12. November. (Man sehe oben.)

***) Mönchsglaube!

†) Sie nahmen aus Hunger die katholische Religion an, wie Lobo selbst weiter unten zu verstehen giebt.

Gemahlinn war hingegen eine geſchworne Feindinn der römiſch-katholiſchen Religion, und haßte uns tödtlich. Auch waren die meiſten Bewohner dieſes Gebirgs nicht weniger gegen uns eingenommen, als jene Dame; man hatte ihnen vorgeſchwazt, wir machten die Hoſtien, die wir weihten, und in dem Abendmal gäben, von Saft aus Kameelen, Hunden, Haſen oder Schweinen gepreßt — welches die Habeſſinier gar ſehr verabſcheuen, indem das Fleiſch dieſer Thiere bey ihnen, wie bey den Juden für unrein gehalten und verboten iſt. Wir waren auſſer Stand, ihnen dieſen Irrwahn zu nehmen; denn ſie flohen vor uns, ſobald wir uns ihnen näherten.

Wir machten dennoch dieſe Reiſe mit unſerm Zelte, unſerm Kirchenornat, unſern Kelchen, unſern Meßbüchern, und überhaupt mit allem verſehen, was zur Meſſe erforderlich war. Der Herr des Dorfes empfieng uns ſehr wohl; er wohnte, nach Art der Vornehmen und Groſſen in Habeſſinien, auf dem Gipfel des Bergs, und ſeine Unterthanen hatten ſich unter Zelten und Hütten um ſeine Hütte her gelagert, und bildeten in Vergleichung mit andern habeſſiniſchen Dörfern, einen ziemlich beträchtlichen Ort. — Wir waren kaum angelangt, ſo ließ er uns ſchon bewillkommen, und machte uns ein Geſchenk mit einer Kuh, welches ein Zeichen hoher Achtung iſt. Um dieſe Höflichkeit zu erwiedern, lieſſen wir ſogleich dieſe Kuh ſchlachten, und ſchikten ihm ein Viertel derſelben noch ganz rauchend, nebſt der Galle zu. Dieſe leztere iſt das Ehrenſtük, der beßte Lekkerbiſſen für die Habeſſinier. Als ich zum erſten Male ſah, wie ſehr die Habeſſinier die Galle lieben, ſo glaubte ich anfangs die Thiere in Habeſſinien hätten vielleicht keine ſo bittere Galle, als die unſrigen; aber ich überzeugte mich bald von dem Gegentheile. Ich koſtete aus Neugierde einſt ſolche Galle, und fand ſie ſo bitter, ja noch bittrer,

als jede andre. Demnoch sah' ich mit eigenen Augen, und zu wiederholten Malen, unsre Bedienten grosse Gläser voll Galle mit mehr Vergnügen austrinken, als ein Saufer das Glas vom köstlichsten Weine ausschlürfen könnte.

Wir wollten unser Missionswerk bey der Dame des Orts selbst anfangen; aber wir fanden bald alle Mühe vergeblich; und ob wir gleich hofften, daß ihres Gemahls Beispiel und Rath ihre Hartnäkkigkeit besiegen und eine Bekehrung bewirken helfen würde, die wahrscheinlich noch mehrere andere nach sich gezogen hätte, so mußten wir doch am Ende sehen, daß wir Zeit und Sorgfalt verschwendeten; denn sie ließ sich nicht einmal in Unterredung über Glaubenspunkte mit uns ein. Nach einigen Tagen, die wir mit fruchtlosen Versuchen hingebracht hatten, befolgten wir unsers Herrn Kristus Befehl, schüttelten den Staub von den Füssen, und zogen unsere Strasse weiter.

Wir begaben uns nun auf einen andern benachbarten Berg, welcher höher und bevölkerter war, als der, den wir verliessen. Drey Dörfer liegen darauf; das eine am Fusse, das andre in der Mitte, und das dritte auf dem Gipfel. Wir wollten uns bey den zwey untersten nicht aufhalten, und stiegen sogleich in das oberste hinauf, welches das größte und die Residenz des Herrn war. Ein schröckliches Geheul und Zettergeschrey tönte uns entgegen, als wir uns diesem Orte näherten; wir glaubten, das größte Unglück sey geschehen, und erkundigten uns nach der Ursache dieses Wehklagens; zu unserm größten Erstaunen mußten wir hören, daß wir selbst die Ursache davon wären, indem die Bewohner dieses Dorfs gehört hätten, wir seyen Abgesandte des Teufels, und kämen jezt, sie zum Abfall von ihrer Re-

ligion zu verführen; da ſie nun befürchteten, es möchte uns wenigſtens bey einigen unter ihnen gelingen, ſo erhoben ſie dies jämmerliche Klaggeſchrey. — Man täuſchte uns hierinn nicht; denn ob ſchon dies Dorf ziemlich groß war, und eine nach Landesart gebaute hübſche Kirche hatte, ſo waren die Einwohner doch ein rohes, unbändiges Volk. Der Herr des Dorfs und der Pfarrer waren die einzigen, die uns herbergen wollten; mit den übrigen Einwohnern konnten wir gar nicht auskommen; dennoch gelang es uns, ihrer ſechſe zu bekehren. Aus dieſem geringen Erfolg unſrer Bemühung ſchloſſen wir, daß die Stunde der Gnade für dieſes Dorf noch nicht gekommen wäre; wir verſchoben alſo die Bekehrung deſſelben auf einen günſtigern Zeitpunkt, und eilten in andere Dörfer.

In dem erſten, das wir erreichten, wurden wir ſehr übel empfangen; die Leute waren noch wilder, als die vorigen, und wahrſcheinlich würden wir hier als Märtyrer für unſern Glaubenseifer jezt ſchon unſre Laufbahn geendigt haben, wenn uns nicht der Befehlshaber und der Pfarrer — ob ſie gleich beyde Kezzer waren *) — zu Hülfe gekommen wären. Dieſe beiden Leute nahmen uns auch ſehr wohl auf, und der Befehlshaber hatte ſogar die Sorgfalt, uns zu warnen, beſonders Nachts nicht auszugehen, weil man uns nach dem Leben trachtete, und uns Wache zuzugeben, damit wir vor jeder Mißhandlung geſichert wären.

*) Und doch toleranter als die Prediger des alleinſeligmachenden Glaubens? — Es macht Lobo's Wahrheitsliebe gewiß Ehre, daß er dies hier ſagte, und giebt ein gutes Vorurtheil für ſeine übrigen Erzählungen. Doch, man vergeſſe nie, wer dieſe Reiſe beſchrieb, und wenn?

Wir verweilten nicht lange an einem Orte, wo der Herr seine Stimme noch nicht wollte erschallen lassen, und trugen das Licht des heiligen Evangeliums weiter, um es vor Leuten leuchten zu lassen, die dessen würdiger wären. Wir kehrten zu dem Berge zurück, den wir einige Tage vorher verlassen hatten, schlugen unser Zelt am Fusse desselben auf, und fiengen an zu predigen. Eine grosse Menge kam herbey, uns anzuhören, einige aus Begierde nach Unterricht, andere aus Neugierde — und der Allerbarmer segnete unsere apostolische Arbeit so, daß wir uns einer reichen Aerndte erfreuen durften; denn das ganze Dorf bekehrte sich in kurzer Zeit †). — Wir zogen hierauf zu einem andern, das in der Mitte des Berges, in einer schönen, sehr fruchtbaren schattichten Gegend, auf einer Art von Amphitheater lag. Es ist von dem Dorfe auf dem Gipfel des Berges, und von dem am Fusse desselben, beinahe gleichweit entfernt; so daß wir zu gleicher Zeit die Neubekehrten im untern Dorfe in ihrem frommen Eifer erhalten und bestärken, und die im obersten zu ihrer Bekehrung vorbereiten konnten.

Die Zahl derer, die sich hier bekehrten, war grösser, als wir je erwartet hätten, und wir durften noch auf mehrere hoffen. Im kühlen Schatten schlugen wir unser Zelt auf, stellten unsern Tragaltar darunter hin, und hielten Gottesdienst. Jeden Morgen vor Sonnenaufgang stellte ich mich mit meinem Konfrater unter die Bäume hin, und katechisirte und belehrte die Neube-

†) Versteht sich, was diese Glaubensprediger bekehren nannten! — Ein Paar Formeln, und die Taufe, waren alle Erfordernisse zu einer solchen Bekehrung; an wahre Herzensbesserung und Sinnesänderung zu denken, dazu hatten diese Missionare keine Zeit.

kehrten; wir lieſſen ſie ihre Irrthümer abſchwören, und wann wir müde waren zu reden, ſo lieſſen wir diejenigen, welche wir würdig hielten, die heilige Taufe zu empfangen, in eine Reihe ſtehen, und nach vorhergegangenem Glaubensbekenntniß, und Bezeugung der Bußfertigkeit, giengen wir mit groſſen Krügen voll Waſſer von Reihe zu Reihe, und tauften ſie nach den Vorſchriften der Kirche. Da ihrer zu viele waren, als daß wir jedem einzelnen in der Taufe hätten einen Namen geben können, ſo theilten wir die Namen Reihenweis aus. Wir tauften ſie aber nur Bedingungsweiſe, und lieſſen ſie ſogleich ihre Beicht ablegen; hierauf wurde um eilf Uhr Meſſe geleſen und Kommunion gehalten. Nachher gieng das Unterrichten, Katechiſiren und Abſchwören wieder an, ſo daß wir keinen Augenblick ruheten, und uns Abends kaum die Zeit nahmen, einen Biſſen zu eſſen; denn wir hielten nur eine Mahlzeit des Tags.

Nachdem wir einige Zeit in dieſem Dorfe geblieben waren, zogen wir in das benachbarte, wo wir unſere Amtsverrichtungen auf dieſelbe Art fortſezten. Einſt kam eine Frau zur Beichte zu mir, die ich für eine Einwohnerinn des Dorfs hielt, in welchem wir ſo übel empfangen worden waren. Ich fragte ſie, warum man damals uns ſo zuwider geweſen wäre? — Da erzählte ſie mir, daß die Prieſter und Mönche ihnen die ſchröklichſten Dinge von uns in den Kopf geſchwazt hätten; daß ſie ſie beredet hätten, wohin wir zögen, dahin folgte uns ein groſſes Heer von Heuſchrekken, die alles aufzehrten, und ſo weiter. Eben ſo hätten ſie unſern Karakter und unſern Glauben geſchildert. Die Frau ſezte hinzu: „Wir ſehen aber jezt wohl ein, daß wir belogen worden ſind; denn wir haben keine Heuſchrekken geſehen, und hören nichts als Gutes von Euch!“ — Ich

fand, daß dies auf die Leute Eindruck gemacht hatte, und daß sie jezt sehr geneigt waren, die katholische Religion anzunehmen. So weiß Gott alles zum Beßten zu lenken! —

Nichts plumpers kann erdacht werden, als die Verläumdungen waren, welche die habessinischen Geistlichen über uns und über unsre Lehren ausprengten. Sie bedienten sich auch des Einfalls der Heuschrekken, um uns als die Urheber und Veranlasser dieser Landplage bey den Habessiniern anzuschwärzen, die sich täuschen liessen, und mit all' ihrem Verstande nicht einsahen, daß es Heuschrekken gab, die ihr Land verwüsteten, ehe wir nach Habessinien kamen, und ehe Jesuiten, ehe Kristen auf der Welt waren. Eben diese Landplage ward aber dieses Jahr eine reiche Quelle des Heils für zahlreiche Menschenhaufen, die, wie ich schon oben gesagt habe, vom Hunger getrieben, in unsre Gegend kamen, und von uns, so viel wir vermochten, unterstüzt, bald geneigt waren, unsern Glauben anzunehmen *). Die Sorge, die wir für ihr körperliches Wohl trugen, gab uns die Gelegenheit an die Hand, auch an ihrem Seelenheil zu arbeiten; wir stellten ihnen ihren sündigen Zustand lebhaft vor, und sie nahmen willig die Mittel an, die wir ihnen zur Erlangung der ewigen Seligkeit anboten. Wir unterrichteten sie alle, und hatten die Freude, ihrer eine grosse Menge zu taufen. Doch gab es auch Verstokte unter ihnen, die uns nicht anhören wollten; besonders machte mir einer viele Mühe, der, um eine Ausrede zu haben †), mich versicherte, er sey

*) Hier verräth sich der gute Lobo selbst. Der Hunger bekehrte diese Leute.

†) Er muß sich also vor den Jesuiten gefürchtet, oder er muß erwartet haben, daß sie ihm den Beystand entzögen, den sie

ein Mohr, oder Muhammedaner, und bedürfe folglich eines längern Unterrichts, als die Uebrigen. Ich glaubte ihm; aber einer ſeiner Kammeraden bewies mir, daß jenes eine Lüge ſey, indem niemals Kriſten und Mohren in Habeſſinien in einem Dorfe zuſammen wohnten, und daß alſo dieſer Menſch ganz gewiß von gleicher Religion ſey' mit den andern allen, die ich getauft hätte. Ich erforſchte ihn hierüber, und er geſtand mir die Wahrheit, behauptete aber, er habe nicht gelogen, daß er ſich einen Mohren genannt, denn ſeine Kameraden hätten ihm dieſen Namen gegeben, weil er Heuſchrekken eſſe, wie die Mohren. — Wirklich eſſen die Mohren die Heuſchrekken, indem ſie ſie an der Sonne tröknen, nachher zerſtoſſen, und einen Brey davon machen, den ſie für einen herrlichen Lekkerbiſſen halten *). — Ich verſuchte es einige Mal von ſolchem Brey zu eſſen, aber ich fand immer, daß Geſchmack und Geruch deſſelben gleich ſchlecht waren. Einige Mohren geben vor, ſie äſſen die Heuſchrekken nur aus Achtung für den heiligen Johannes den Täufer, der ſich auch davon genährt hat. — †)

Während ich in den Gebirgen bey Fremona mein apoſtoliſches Amt verſah, beſuchte ich immer bald dieſe bald jene Kirche. Einſt hatte ich den Entſchluß gefaßt, nicht in eine gewiſſe Kirche zu gehen, weil ich meinen Dienſt dort für entbehrlich hielt; es trieb mich aber eine geheime Ahndung dennoch dahin zu gehen; ich ſollte das

---

den andern angedeihen lieſſen, wenn er ſeine Herzensmeinung geradezu ſagte? — Dies ſpricht nicht zu Gunſten der Jeſuiten.

*) Wie viele andere Völker. (Das Mehrere im Anhang).

†) Sehr unglaublich! —

Werkzeug der Gnade Gottes werden, denn ich fand auf meinem Wege drey weggesezte Kinder, die ich zu taufen das Glück hatte *).

Nachdem ich einige Zeit in diesen Missionsgeschäften umhergereiset war; so hielt ich es für nöthig, wieder in unsre Residenz nach Fremona zurükzukehren. Auf dem Rükwege kehrte ich bey dem Edelmann ein, der uns so wohl empfangen hatte, und dessen Frau so hartnäckig auf ihrer Kezzerey beharrte. Ich hatte um so mehr Hoffnung, sie für unsre Kirche zu gewinnen, da es uns gelungen war, ganze Dorfer zu bekehren, deren Einwohner noch weit verstokter geschienen hatten. Aber auch diesmal ward ich in meiner Erwartung getäuscht, und weder unser Zureden, noch das Beyspiel ihres eifrig katholischen Mannes machte Eindruck auf sie.

Als wir in unsre Residenz zurückgekommen waren, befahlen mir unsere Oberen, meinen Namen Lobo gegen einen in diesem Lande üblichern zu vertauschen, weil jener den Habessiniern mißfiele. Ich gehorchte ungern diesem Befehle, und wandte ein, daß dieser Name Lobo (Wolf) sich gar wohl für mich schikke. Doch mußte ich nachgeben, und bat dabey den Allmächtigen, er möchte auch zu gleicher Zeit ein neues Herz in mir schaffen, und einen neuen Menschen aus mir machen! —

Ich hoffte das Glük zu haben, den Patriarchen nach Hof begleiten zu dürfen; aber als wir schon zur Reise bereit waren, bekam ich von dem Superior der Mission den Befehl, in Fremona zu bleiben, um über unser Haus daselbst die Aufsicht zu haben, und um das Amt

*) Das Detail dieser nur für Mönche interessanten Erzählung habe ich weggelassen.

eines Seelsorgers für die Katholiken daselbst, und in dem ganzen Königreich Tigra zu versehen. Dies war für mich wahrlich ein allzuschweres Amt! — Unsere Residenz zu Fremona war immer, selbst von den Königen, die uns am meisten verfolgt haben, in Ehren gehalten worden. Sultan Segued, der uns nach Habessinien berief, hatte ihr auf ewig neun Ländereyen geschenkt, deren jede für eine gute und reiche Grafschaft hätte gelten können. Bey all dem war unser Zustand doch nicht der beßte; denn die häufigen Besuche und Gäste, die wir hatten, nöthigten uns zu einem grossen Aufwand, und überdies werfen die Landgüter in Habessinien sehr wenig ab, wenn man sie nicht selbst bauet, welches doch für uns nicht möglich war. Man verpachtet die Güter in diesem Lande auf eine ganz andere Art als bey uns; nicht für einen bestimmten jährlichen Pachtzins, sondern für einen gewissen Theil des jeweiligen Ertrags derselben, der alljährlich vor der Aerndte von einem dazu bestellten Schäzzer. — Schumo genannt *) — geschäzt wird. Dieser Beamte geht zu jedem Pächter, der ihn holen läßt, um die reifen Früchte seiner Felder zu schäzzen; der Pächter regalirt ihn vorher aufs Beßte, macht ihm auch noch ein Geschenk, und führt ihn hierauf auf seine Aekker, um die Schazzung vorzunehmen; wie sehr diese dann zu Gunsten des Pächters ausfällt, wenn der bestochene Schumo zufrieden mit ihm ist, läßt sich leicht erachten. Er giebt ihm dann ein Zeugniß, daß, zum Beyspiel, sein Gut, das fünf oder sechs Malter trug, dies Jahr nur ein halbes einbringe; auch davon geht noch etwas ab, und der Gutsbesizzer bekömmt statt reicher Einkünfte nur eine Kleinigkeit. Auf diese Art waren wir sehr reich an lie-

*) Der Schum oder Schumo ist eigentlich ein Oberamtmann oder Gerichtsverwalter.

genden Gütern, aber sehr arm an Einkünften, und zwar so, daß wir oft noch Getraide kaufen mußten. Doch ist es auch wahr, daß das Getraide in diesem Lande sehr wohlfeil ist; denn in der höchsten Theurung kostet ein Maas Korn von 22 Pfunden nicht mehr als neun bis zehn Sols (12 bis 15 Kreuzer, oder 3 bis 4 gute Groschen), und in fruchtbaren Jahren kann man dreissig bis fünfzig solcher Maaße für einen Thaler haben.

Ausser der Aufsicht, die mir über unser Haus zu Fremona und die damit verbundene Güter anvertraut war, hatte mich auch der Patriarch zu seinem General-Vikar in dem ganzen Umfange des Königreichs Tigra bestellt. Ich hielt es daher für meine Pflicht, um meinem Amte gehörig vorzustehen, für alle Seelen- und Leibesbedürfnisse der Katholiken in meinem geistlichen Gebiete Sorge zu tragen. Die Landplage, mit welcher Habessinien dieses Jahr heimgesucht worden war, hatte meine Arbeiten auf jede Art vermehrt. Unsere Wohnung ward von Nothleidenden umlagert, die der Hunger aus ihrer Heimath vertrieben hatte, der auf ihren ausgemergelten Gesichtern tief abgedruckt war. Ich that alles für sie, was in meinen Kräften stand, und dennoch starb eine grosse Zahl derselben. Die Strassen und Wege waren mit Leichen bedeckt; die Wölfe eilten Heerdenweis herbey, diese Unglücklichen zu verzehren; und da ihr Heißhunger dadurch nur noch mehr gereizt ward, so fielen sie Lebendige an, als sie keine Todte mehr zu fressen hatten, und stahlen die Kinder selbst aus den Häusern heraus. Ich mußte es mit eigenen Augen sehen, wie ein Trupp Wölfe ein zehnjähriges Kind zerriß und verschlang, und weder ich noch sonst jemand vermochte hier zu helfen! —

Vierzehnter Abſchnitt.

Reiſe durch einen Theil von Habeſſinien, um die Gebeine D. Kriſtoff's von Gama aufzuſuchen. — Geſchichte ſeines Todes. — Habeſſiniſche Kriminal-Juſtiz.

Nachdem ich mich einige Monate lang mit Erfüllung der mannigfaltigen Pflichten meines Amts beſchäftigt hatte, erhielt der Vizekönig von Tigra von dem habeſſiniſchen Monarchen ſelbſt den Befehl, die Gebeine des Don Kriſtoffs von Gama aufzuſuchen, und ich bekam dabey den Auftrag, ihn auf dieſer Reiſe zu begleiten.

Ehe ich aber dieſe Reiſe beſchreibe, will ich vorher meinen Leſern eine kurze Geſchichte des Helden, um deſſenwillen ich die Reiſe machte, mittheilen *).

Im Anfange des ſechszehnten Jahrhunderts empörte ſich ein Mohr am Kap Guardafui, und von Arabern und Türken unterſtüzt, die ihm von Makka aus Beyſtand leiſteten, eroberte er beynahe ganz Habeſſinien unter den Königen Alexander Nahum, David und Klaudius, und gründete das Reich Adel **). Die-

*) Ich lieſte ſie etwas abgekürzt.

**) Dies iſt nicht ganz richtig. Adel war ſeit langen Zeiten ein eignes Königreich, aber bezahlte an Habeſſinien Tribut; doch ſchon im dreizehnten Jahrhunderte verweigerte es dieſen, und von der Zeit an war Habeſſinien beynahe immer mit Adel, das durch den Handel reich und mächtig geworden war, in Krieg verwickelt. Im Jahr 1527 fiengen die Einwohner von Adel an mit einem groſſen Heere unter Ma-

nen Heere zu ihm stossen, welches pure Unmöglichkeit war! — †)

Mahamet Gragne hatte durch Spione erfahren, daß der Portugiesen nur vierhundert wären; er kam deswegen von den Bergen herab, und lagerte sich in der Ebene von Bellut. Von da aus schikte er dem Kristoff von Gama eine Botschaft, und ließ ihm sagen: „Er wisse, daß die Habessinier, die ohnehin Betrüger und Schelmen wären, den König von Portugal hintergangen hätten; er habe daher Mitleid mit der Jugend des Kristoff's von Gama und mit seinen Mönchen (so nannte er verächtlich die portugiesischen Krieger), und rathe ihm wohlmeinend, wieder nach Hause zu kehren, in welchem Falle er freyen Abzug gestatten und ihn und seine Leute bis zu ihrer Einschiffung mit Lebensmitteln versehen wolle; er solle sich hierüber bedenken, und könne sich darauf verlassen, daß er ihm Wort halten werde. Uebrigens würde es ihn zu spät gereuen, wenn er diesen Vorschlag vorwärfe.„ *)

Kristoff von Gama beschenkte den Abgesandten nach Anhörung dieser Erklärung mit einem prächtigen Kleide **), und ertheilte ihm die Antwort: „Er seye gekom-

†) Man vergleiche hiemit die Geschichte dieser Unternehmung in Bruce's Reisen II. B. S. 176 u. f.

*) Bermudes (S. 98) sagt, Gragne habe dem Gama sagen lassen, er solle mit seinen Leuten die muhammedanische Religion annehmen, und in seine Dienste treten, so wolle er ihn glüklich machen.

**) Mit zwey goldenen Armbändern, mit einer kostbaren Weste und Rock, und mit einer seidenen Feldbinde, welche Geschenke ihm die Königinn auf mein Wort verschafft hatte.“ So sagt Bermudes am angef. Orte.

gekommen, dem Gragne das widerrechtlich eroberte Land zu entreiſſen, vorher ſey an keine Rükkehr zu denken; er wolle ſich ſelbſt durch die Länder ſeiner Feinde einen Weg bahnen, und laſſe den Gragne verſichern, er wolle ihn mit Gottes Beyſtand und im Vertrauen auf ſeine gerechte Sache mit den Waffen in der Hand zwingen, dieſes Land wieder zu verlaſſen, wenn er es nicht gutwillig thun wolle. Uebrigens danke er ihm für ſeinen wohlgemeinten Rath, und ſchikke ihm zur Dankbarkeit dafür einen Spiegel und ein Zängelchen.„ — *)

Er befürchtete aber, der Geſandte möchte dieſe Antwort aus Furcht nicht richtig überbringen; deswegen ließ er ſie in arabiſcher Sprache ſchriftlich abfaſſen, und ſchikte dieſe ſowohl als das ſchimpfliche Geſchenk durch einen Negerſclaven mit dem Geſandten an den Mahamet Gragne zurük. — Unſer Befehlshaber glaubte ſich zu dieſer beleidigenden Antwort berechtigt, weil Gragne ſeine Leute Mönche genannt hatte. **)

Dieſer nahm gerade ſein Mittagsmahl ein, als der Botſchafter und der Sklave mit dem Briefe und mit dem Geſchenke zurükkam. Wüthend über beydes ſprang er auf vom Tiſche, befahl alles liegen zu laſſen, wie es war, ſchwang ſich aufs Pferd, ſammelte ſeine Truppen zuſammen, und griff augenbliklich die Portugieſen an, die er ohne Mühe ſogleich zu überwältigen dachte; und wer hätte es auch nicht denken ſollen, da dieſe bloß eine Handvoll Leute — in allem nur dreyhundert und fünfzig

*) Um ſich die Haare auszuraufen, und überdies noch ein ſilbernes Ey. — (Bermudes am angef. Orte.)

**) Ob dies nicht ein Mißverſtand war? — Bermudes erwähnt dieſes Ausdrucks nicht.

Mann ſtark waren; denn acht von ſeinen Leuten hatte Gama ſchon bey der gewaltſamen Eroberung einiger Päſſe eingebüßt, und vierzig hatte er nach Maſſua zurükgeſchikt; um den offnen Weg zu dem Vizekönig von Indien zu behalten — Gragne hingegen hatte fünfzehntauſend Mann Infanterie und einen groſſen Haufen Kavallerie! — *) Am Abhange eines Hügels nahe bey einem Walde ſtand das Häufchen Portugieſen — hinter ihnen ein Trupp Habeſſinier, als bloſſe Zuſchauer, doch entſchloſſen ſich in jedem Falle auf die Seite des Siegers zu ſchlagen.

Gragne begann die Schlacht, indem er zehn Reuter gegen uns ſchikte, die ausfordernd vor unſrer Fronte herum ritten; die Unſrigen ſchikten eben ſo viel portugieſiſche Schüzzen hinaus, die ſo gut zielten, daß im Augenblik neun Mohren auf der Erde lagen, und der zehnte Mühe hatte, zu entkommen. Dieſer Anfang war von guter Vorbedeutung. Die Schlacht wurde jezt hizzig, aber ſchon beym erſten Vorrükken wurden die Glieder der Mohren von dem Feuer unſrer Flinten und Kanonen zerriſſen, der Donner unſers Geſchüzzes ſchrökte ſie, die Ordnung war nicht mehr herzuſtellen, die Mohren flohen, und Gragne ſelbſt mußte eilen, ſein Leben zu retten †).

---

*) Nach Bermudes hatte Gragne nur 5000 Mann Infanterie, 1000 Kavallerie, 500 türkiſche Musketier, und 500 Bogenſchüzzen; in allem folglich nur 7000 Mann. — Mit Lobo's Angabe ſtimmt aber auch die von Tellez überein. (Ludolfi. Hiſt. Æth. L. II. C. 15.)

†) Bermudes ſagt, Gragne ſey verwundet worden, darum habe er ſich zurükgezogen. Auch ſpricht derſelbe von einer Schlacht, die Gragne bald nach der erſten an die Portugieſen verloren habe.

Dennoch verlor dieser den Muth nicht, die Zahl seiner Truppen war immer noch groß genug; er sammelte sie wieder, und lagerte sich mit ihnen bey Nembret, einem von Natur schon festen Orte, den er nun noch mehr befestigte, in der Absicht, den Winter vollends daselbst zuzubringen, und dort die Hülfsvölker zu erwarten, die er von verschiedenen Seiten her zu erhalten hofte. — Unterdessen hatten sich die Portugiesen nicht mit Plündern aufgehalten; denn sie waren gieriger nach Ruhm, als nach Reichthümern, und dachten jezt nur auf Verfolgung des Feindes, den sie ganz zu vertilgen hofften. Sie trafen ihn endlich an einem unzugänglichen Orte, hinter Verschanzungen gelagert, die jeden Angriff unmöglich machten. Auch waren sie nicht so tollkühn, einen Angriff zu wagen, sondern sie besezten eine Anhöhe dem Feinde gegenüber, wo sie sich ebenfalls verschanzten.

Mahamet Gragne hatte einen klugen, tapfern Oheim, der die unkluge Verwegenheit seines Neffen zu mässigen suchte. Dieser mishandelte ihn aber; er hatte dem Oheim einen festen Paß anvertraut, woraus die Portugiesen ihn mit Gewalt geworfen hatten; darüber machte ihm der Neffe bittere Vorwürfe. Jener begnügte sich, zu antworten: „Die Portugiesen sind keine Menschen, wie andre, denn sie speyen Feuer durch die Kehle!„ — *) Auch hatte er den tollen Gragne von dem ersten Angriff auf die Unsrigen zurükhalten wollen. Der Neffe sagte voll Uebermuth und Verachtung zu ihm: „Die Berge weichen nicht zurük!„ — Gragne ward dann, wie gesagt, geschlagen und floh. — „Fliehen

*) Bermudes berichtet, Gragne selbst habe gesagt: „Die Portugiesen sind keine Menschen, sondern Teufel!“

die Berge auch? rief ihm dann der Oheim zu! — „Nein, (war die Antwort), aber sie gehen auch nicht in's Feuer, wie es dort ist!„ — Noch immer erzählen die Habessinier dies Geschichtchen mit grossem Vergnügen; auch haben sie daraus, um eine schwere, kützliche, beynahe unmögliche Sache zu bezeichnen, das Sprüchwort gemacht: „Die Berge gehen nicht in's Feuer, da giebt es welches!„

Unsre siegreichen Portugiesen waren jezt in Verlegenheit; sie sahen das Lager ihrer Feinde vor sich, und mußten Augenzeugen seyn von der täglichen Vermehrung derselben. Sie selbst im Gegentheil waren nur ein Häufgen Menschen, und dies Häufgen verminderte sich beträchtlich; sie waren schon zu weit von dem Meere entfernt, um den Posten von Massua an sich ziehen zu können. Die Lebensmittel begannen ihnen zu mangeln, und den Habessiniern durften sie nicht trauen. Doch sie sezten nun ihre Zuversicht auf den Allmächtigen, und gedachten der Groß- und Wunderthaten der portugiesischen Nazion, und trösteten sich mit der Hoffnung, daß auch sie die Ehre ihres Landes retten würden, und daß Gott ihren Untergang nicht zulassen werde, wenn auch Gragne noch so stark wäre!

Unterdessen hatte dieser unter dem Vorwand der Religion, die arabischen Fürsten zu seinem Beystand aufgefordert; sie schikten ihm auch von Mokka aus zweytausend Flintenschüzzen, und der türkische Kaiser unterstüzte ihn mit einem ansehnlichen Zug Artillerie und mit neunhundert Mann auserlesener Soldaten. *) Mit die-

*) Dies ist nicht sehr wahrscheinlich. Glaublicher ist es, wie es Bermudes erzählt, nämlich Gragne habe sich an den türkischen Bascha zu Zibid (in Arabien) gewandt, und ihm

ſer beträchtlichen Macht entſchloß Gragne ſich nun, die Portugieſen in ihren Verſchanzungen anzugreifen. Er that es; die Unſrigen wehrten ſich mit unglaublichem Muth; ſie fochten lange eh' das Treffen entſchieden ward; ſie richteten eine groſſe Niederlage unter ihren Feinden an; ſie thaten wüthende Ausfälle, und immer ſchienen ſie noch unbeſiegbar, ſo lange ſie Offiziere hatten, die das Kommando führen konnten. Als aber von dieſen einer nach dem andern fiel, als ihr kleines Häufgen allmählig zuſammen ſchmolz, ſo ward es den Feinden leichter, ſie zu umringen; und als Kriſtoff von Gama ſelbſt mit einem zerbrochnen Arme und einem zerſchmetterten Knie unvermögend ward durch ſein Beyſpiel und ſeine Gegenwart den Muth ſeiner Leute zu befeuern; ſo mußte die Tapferkeit der Portugieſen endlich ganz unter der Uebermacht ihrer zahlreichen Feinde erliegen, die jezt in das verſchanzte Lager eindrangen und alles niedermezzelten, was ihnen in die Hände fiel. *) Kriſtoff von Gama entfloh zu Pferde nur mit zehen von den Seinigen, und eilte in das Gebirg, wo er ſich in dem Gehölze verbarg. Doch bald wurden dieſe wenigen auch dort von einem Haufen ihnen nachſezzender Mohren entdekt, gefangen genommen, und zu Mahamet Gragne geſchleppt. **)

---

eine groſſe Quantität Goldes (eine Million Thaler am Werthe, dies iſt aber wahrlich zu viel) für ihn und den türkiſchen Kaiſer überſchickt, und habe dafür 600 Flintenſchüzzen erhalten.

*) Bermudes beſchreibt dies Treffen anders.

**) Bermudes ſagt: „Ich war mit der Königinn in das Gebirge geflohen, als wir den ſchlimmen Ausgang des Treffens ſahen, und warteten daſelbſt auf die übrigen Flüchtlinge, und beſonders auf den Don Kriſtoff von Gama; endlich kam auch dieſer am Arme verwundet an. Die Königinn gab ihm Balſam für die Wunde, zerriß ihren Schleier, und ver-

Es läßt sich leicht denken, wie entzükt dieser Ungläubige war, als er den Helden in seinen Händen sah. Er befahl ihm die Wunden seines Oheims und Neffen zu verbinden, die beyde in der lezten Schlacht verwundet worden waren; und erklärte ihm, daß er ihr Leben ihm auf den Kopf gebe. *) Beyde starben bald darauf. Gragne warf dem Kristoff von Gama vor, er habe ihren Tod befördert. Dieser, statt sich zu entschuldigen, antwortete, er sey nicht aus Indien herüber gekommen, um den Mohren das Leben zu erhalten. Darüber ergrimmte der Wüthrich, ließ den Gefangenen entkleiden, ließ ihm einen kleinen Mühlestein auf den Kopf legen, und befahl,

---

band sie selbst damit. Der Held war über den Verlust der Schlacht in größter Verzweiflung. Wir zogen dann weiter, bis wir an eine Zugbrükke (vermuthlich eine Brükke von Strikken zum hin- und herziehen) kamen, über welche Gama durchaus nicht wollte, sondern beharrte darauf, er wolle auf dieser Stelle bleiben. Er bat noch um meinen Segen, und dann mußte ich ihn verlassen, um die Königinn in Sicherheit zu bringen. Er ließ sich dann von seinen Leuten ein Bett zurecht machen, und verharg sich mit ihnen in eine Höhle. Nachher erfuhr ich durch zwey Portugiesen, die bey ihm geblieben waren, daß Gama den Mohren in die Hände gefallen sey, als sie eine Frau verfolgten, die sich auch in jener Höhle verbergen wollte. " — Bruce (II. Bd. S. 185) erzählt diesen Vorfall ganz anders.

*) Bermudes erzählt, Gragne habe den Gama anfangs sehr gut behandelt, und habe ihn bereden wollen, seine Religion abzuschwören, und ihm seine übergebliebene Landsleute in die Hände zu liefern. Ferner habe er sich über die schnelle Heilung seiner Wunde erstaunt, und ihn gefragt, was er dazu gebraucht habe, und ob er diese Mittel nicht auch zur Heilung seines Oheims anwenden wolle? wozu sich Gama erboten, aber den Verwundeten vorsezlich durch schlechte Mittel getödtet habe, worüber dann Gragne sehr erzörnet worden, u. s. w.

ihn ſo im Lager herumzuführen. Jeder Soldat beeiferte ſich, den unglüklichen Mann zu mishandeln. Einige warfen ihn mit Koth, andre gaben ihm Schläge; alle überhäuften ihn mit Flüchen und Schimpfwörtern. Nach dieſem ward ihm Haar für Haar aus dem Barte gerauft, und man zwikte ihn mit derſelben Zange, die er dem Gragne geſchikt hatte. Der Held ertrug dieſe Beſchimpfungen und Mißhandlungen mit bewundernswurdiger Standhaftigkeit; alle dieſe Martern preßten ihm keine Klagen aus; er öffnete den Mund nur um Gott zu loben, und ihm für die Gnade, die er ihm wiederfahren ließ, zu danken. Endlich, nach allen dieſen Peinigungen, erbot ſich Gragne, ihn nach Indien zurükzuſchikken, wenn er entweder ein Muhammedaner werden, oder ihm anzeigen wollte, wohin der Ueberreſt der Portugieſen geflohen ſey? — Der Zorn über dieſen ſchändlichen Antrag befeuerte den Muth des Märtirers auf's neue; er antwortete unerſchrokken, er wolle ſeinen göttlichen Meiſter nie verlaſſen, um einem Betrüger, einem Verführer, einem Lügenpropheten, wie Muhammed, zu folgen. Er ſtieß dabey noch ſo viele Verwünſchungen über dieſen falſchen Lehrer aus, daß Gragne in die höchſte Wuth gerieth, und ihm ſelbſt ſogleich den Kopf abhieb. *) Seine Rache war durch dieſen Mord noch nicht verſöhnt; er mißhandelte auch die Leiche des groſſen Mannes; er ließ ſeinen Körper viertheilen, und ſchikte die Stükke in verſchiedene Gegenden. **) Die

*) Bruce hat die Geſchichte des Todes dieſes Helden zu kurz gefaßt, da er (am angeführten Orte) nur ſagt: Gama ſey vor den Gragne gebracht worden, und da er dieſen mit Schimpfworten angeredet habe, ſo hätte derſelbe ihm ſogleich im Zorne den Kopf abgeſchlagen.

**) Bermudes ſagt: Der Kopf wurde nach Kahira, ein andrer Theil nach Zibid, ein andrer nach Aden u. ſ. w. geſchikt;

Katholiken sammelten nachher die kostbaren Ueberreste desselben und begruben sie. Jeder Mohr, der nachher an dieser Grabstätte vorbey gieng, unterließ niemals einen Stein darauf zu werfen, und seinen Propheten anzurufen. Dadurch haben sich die Steine auf dieser Stelle zu einem Hügel angehäuft, dessen Wegräumung mir viele Mühe machte, als ich die köstlichen Reliquien einsammelte.

Diese Nachricht von dem Tode Don Kristoff's von Gama habe ich aus dem Munde eines alten Mohren, der bey seiner Hinrichtung gegenwärtig war.

Eine allgemeine Sage in diesem Lande behauptet, auf der Stelle, wohin der Kopf des edeln Märtirers fiel, sey nachher eine Quelle entsprungen, deren Wasser lange Zeit Krankheiten, die man für unheilbar hielt, geheilt haben soll. †)

Nach des Helden Tode suchte Grägne mit seinem Heere den Kaiser Klaudius auf, der damals in dem Königreiche Dembea *) war, um durch eine Hauptschlacht diesen Monarchen vollends seiner Länder und seines Lebens zu berauben. Die übriggebliebenen Portugiesen **) waren zu dem Kaiser geflohen, der sie lieb-

---

den Ueberrest habe man auf der Stelle begraben, von wo er in ein benachbartes Kloster gebracht worden sey.

†) Dies Wunder erzählt Bermudes; aber es widerspricht dem Nachfolgenden, wo Lobo sagt, der Kopf sey in einen Brunnen geworfen worden. Auch wird es von dem Telles geläugnet.

*) Dambia schreibt es Lobo.

**) Nach Bermudes waren ihrer doch noch drey hundert. Dies ist aber wohl zu viel; wahrscheinlicher ist die Zahl 120, welche Telles (Ludolf. Hist. Æth. L. II. C. 16.) angiebt.

reich aufnahm, und dem Tode ihres groſſen Anführers, den er ſo gerne kennen gelernt hätte, warme Thränen weinte. Die Portugieſen kochten Rache gegen den Mörder, und bald fanden ſie Gelegenheit dieſe zu ſättigen. Gragne bot dem Kaiſer ein Treffen an, in welchem die portugieſiſche Tapferkeit Wunder that. Die Mohren wurden geſchlagen, und Gragne's Tod entſchied den Sieg für die Habeſſinier. Ein Portugieſe, Peter Leon mit Namen, vormals Gama's Kammerdiener, rächte ſo den Tod ſeines Herrn. Er ſuchte den Wüthrich im Getümmel des Treffens auf, jagte ihm eine Kugel durch den Kopf, und als er ſtürzte, ſchnitt er ihm ein Ohr ab, womit er ſeine Heldenthat nachher bewies. †)

Dies ſey genug von dem treflichen Don Kriſtoff von Gama, deſſen noch übrige Gebeine aufzuſuchen ich mit dem Vizekönig von Tigre auszog. Mit Freuden hatte ich dieſen Auftrag übernommen, den mir ſchon der Graf von Vidigueira, Vizekönig von Indien, mein theuerer Freund, gegeben hatte. Er hatte mich beym Abſchiede, als ich nach Melinde reiste, gebeten, mich zu erkundigen, wo dieſer ſein Groß-Oheim begraben wäre, und ihm, wo möglich, einige Reliquien von demſelben zu bringen oder zu ſchikken.

Der Vizekönig Tekla Georgis, Schwager des Kaiſers, mit welchem ich die Reiſe machte, um den koſtbaren Schaz zu heben, betrug ſich ſehr freundſchaftlich gegen mich; und ich muß es geſtehen, daß ich ihr

†) Ich habe die Erzählung derſelben hier abgekürzt, weil Bruce (II. Bd. S. 188) ſie weitläufig erzählt. Der Name des Peter Leon (ſagt Lobo) ward in Habeſſinien ſo ſehr geehrt, daß man einen tapfern Mann nicht mehr loben konnte, als wenn man ihn einen zweyten Peter Leon nannte.

bis zu seinem Abfall als einen rechtschaffenen Mann und eifrigen Anhänger der katholischen Religion fand.

Wir hatten eine Reise von vierzehn Tagen zu machen, und zwar in ein von den Gallaern besezztes Land. Wir mußten daher Truppen mit uns nehmen. Bey allen Maasregeln der Vorsichtigkeit, die wir dazu nahmen, widersezten sich unsre Freunde dieser Reise, und schwammen in Thränen bey unserm Abschiede; denn sie glaubten, wir giengen einem gewissen Tode entgegen. — Der Vizekönig hatte Befehl gegeben, daß auf dem Marsche noch mehrere Truppen aus den Gegenden, durch die wir zogen, zu uns stossen mußten, so daß unsre kleine Armee immer mehr anwuchs, je weiter wir vorrükten.

In diesen Gegenden kann man mit einer Armee *nur* langsam marschiren, weil der Troß von Weibern, Kindern, Vieh, Gepäk u. s. w. gewöhnlich dabey allzu groß ist; denn es zieht alles mit, und ein habessinisches Lager sieht völlig einer wohlbevölkerten und wohleingerichteten Stadt gleich; es hat Gassen, Marktplätze, Kirchen, Justizhöfe, Richter, und Polizeybeamte. Ehe man auszieht, wird der Befehl das Nöthige herbeyzuschaffen, an die Befehlshaber der Gegenden, durch die man kömmt, vorausgeschikt. Man läßt ihnen wissen, an dem oder jenem Tage werde die Armee an diesem oder jenem Orte eintreffen, man müsse also dem Proviantmeister so viel Brod, so viel Bier, so viel Meth, so viel Kühe dahin liefern. Wann dann derselbe den verlangten Proviant erhalten hat, so theilt er ihn nach den Köpfen und nach den Bedürfnissen aus. Dabey wird folgendes Verhältniß beobachtet: Z. B. Ein Mann der für sich und die Seinigen hundert Brode haben muß, bekömmt dazu zwanzig Maaß Bier, zehn Maaß Meth und eine Kuh. — Die Bauern sind in der Herbeyschaffung ihres Lieferungs-Antheils sehr pünktlich; denn wenn sie sich

darinn verfehlen, müſſen ſie das Doppelte geben. Oft geſchieht es dann auch, daß man ſie beredet, ſie hätten das Gehörige nicht geliefert, um ihnen ſtarke Zulage auszupreſſen. — Dieſer guten Einrichtung ohngeachtet, nehmen doch die vornehmſten Offiziere einen beliebigen Mundvorrath von Hauſe mit. Dies hatte ich auch gethan, aber ich fand dieſe Vorſicht nachher ſehr unnöthig; denn ich bekam oft zwey oder drey Kühe mehr, als ich gebrauchen konnte; dieſe überließ ich dann Bedürftigern. Ueberdies vergieng kein Tag, an welchem mir der Vizekönig nicht etwas von ſeiner Tafel zuſchikte. — Die habeſſiniſchen Bauern in den Gegenden, durch welche eine Armee zieht, müſſen nicht nur dieſe ernähren, ſondern auch die Straſſen ſäubern, Wege ebnen, und beſonders in den Wäldern die Dornen und Büſche wegräumen, *) die dem Marſche der Armee hinderlich ſeyn können. — Wenn das Heer ſich lagert, ſo geht der Hauptmann, welcher den Vortrab führt, und die Dienſte eines General-Quartiermeiſters verſieht, voraus, und bezeichnet mit ſeinem Spieſſe den Ort, wo das Zelt des Königs oder Vizekönigs (oder Generals) aufgeſchlagen werden ſoll. Da nun jeder nach ſeinem Grade weiß, in welcher Reihe, in welcher Entfernung, in welchem Umfang er für ſich und ſeinen Troß ſein Zelt aufſchlagen muß, ſo wiſſen alle ſogleich nach dem Augenmaaß den ihnen zukommenden Ort zu finden, und in einem Augenblik iſt das Lager geſchlagen. Dies rührt von der Gewohnheit dieſer Leute her, immer zu kampiren.

---

*) Vorzüglich den Dornſtrauch Kantuffa (Bruce, V. Band. S. 59.) deſſen Wegräumung bey Kriegszügen durch förmliche Proklamazionen anbefohlen wird. (Deſſelben III. Band. S. 310.)

Wir führten den alten Mohren mit uns, der als Augenzeuge bey Kriſtoff's von Gama, Leiden und Tod war, wovon ich oben ſchon geſprochen habe; und dieſer war ſo alt, daß man ihn tragen mußte. Ferner hätten wir auch einen Kriſten bey uns, dem ſein Vater jenes Helden Todesart oft erzählt, und ihm oft den Ort gewieſen hatte, wo Gragne's Oheim und Neffe, und das eine Viertheil unſers portugieſiſchen Märtirers begraben lag. Wir befragten dieſe beyden Leute lange und zu wiederholten Malen darüber, und examinirten jedes Mal jeden einzeln. Sie ſtimmten in ihren Erzählungen und Angaben vollkommen mit einander überein. Wir fanden auch die Körper von dem Oheim und Neffen des Gragne genau an demſelben Orte, den ſie uns einſtimmig bezeichnet hatten. Dies war für uns der überzeugendſte Beweis, daß ſie ſich nicht irrten. Wir trafen ferner den Steinhaufen, welcher die Glieder des verewigten Helden dekte, und fanden nach der Wegräumung ganz richtig die theuern Ueberbleibſel ſeines Körpers. Einige Schritte davon war die Brunnquelle, in welche man den Kopf deſſelben, und einen todten Hund dazu geworfen hatte, um den Abſcheu der Mohren zu erhöhen. *) Ich klaubte die Zähne und den Unterkiefer von dem Kopfe dieſes Helden auf, und ward in dieſem Augenblik von einer Empfindung durchdrungen, die ich unmöglich beſchreiben kann. Wie tief war ich gerührt, als ich dieſe traurigen Reſte des ſo groſſen Mannes ſah, und dabey das Glük bedachte, daß Gott mich zum

*) Wenn es aber wahr iſt, daß der Kopf dieſes Helden (wie Bermudes ſagt) nach Kahira, oder (wie Bruce ſagt) nach Konſtantinopel geſchikt worden — und ſehr wahrſcheinlich iſt es — wie konnte Lobo ihn gefunden haben? — Es ſcheint ſehr, es ſey hier dem guten Pater ein arges Quiproquo geſpielt worden! —

Werkzeug auserſehen hatte, um dieſe Reliquien aufzubewahren, damit ſie einſt, wenn es unſerm heiligen Vater zu Rom gefällig wäre, zur Verehrung der Glaubigen ausgeſezt würden! — Alle weinten und ſchluchzten, als ſie dieſe Ueberreſte ſahen und ſich in's Gedächtniß zurükriefen, was dieſer trefliche Mann gethan hatte, um Habeſſinien von dem Joch und der Tyranney der Mohren zu befreyen, welche weite Reiſen er zu dem Ende unternommen, welche Schlachten er geſchlagen, welche Siege er erkämpft, und mit welchem traurigen, grauſamen Tode er ſein ruhmvolles Leben geendet habe.

In dieſen Augenblikken waren wir ſo ſehr von Empfindungen hingeriſſen, daß wir an die Gefahr nicht dachten, in welcher wir ſchwebten, da wir immer befürchten mußten, von den Gallaern umzingelt zu werden. Sobald uns dies aber beyfiel, zogen wir uns eiligſt zurük, und kaum hatten wir uns entfernt, ſo erblikten wir einen Haufen Gallaer auf dem Rükken des Gebirgs, die Miene machten, auf uns herabzuſtürzen. Zwar blieb der Vizekönig mit ſeiner kleinen Armee uns immer zur Seite. Da er aber nur Infanterie hatte, und die Gallaer hingegen alle ſehr gut beritten ſind, ſo lief er eben ſo groſſe Gefahr als wir, und wir würden dieſen, die ſich auf dem Berge zeigten, ſchwerlich entgangen ſeyn, wenn ſie, wie wir befürchteten, Feinde geweſen wären. Einer von ihnen kam hervor, um zu ſehen, wer wir ſeyen; er ſtieß Schreye aus, die uns fürchterlich in die Ohren gellten, und ſchwang dabey ſeine Lanze, als ob er einen von uns niederſtoſſen wollte. Ich fragte einige Gallaer aus unſerm Gefolge, was dies bedeute? Was der Barbar damit wolle? — Sie ſagten mir, er ſey auſſer ſich und raſend darüber, daß er nicht die Erlaubnis habe, auf uns zu ſtürzen, und einen von uns zu ermorden, weil wir Freunde ſeiner Nazion wären.

Wir hielten uns nicht länger an diesem Orte auf, sondern nahmen unsern Rükweg, und kamen wieder durch ein Dorf, wo man schon bey unsrer Durchreise zwey Kerls angehalten hatte, die einen Bedienten des Vizekönigs ermordet hatten. Da sie auf der That ergriffen wären, so hätte man sie nach den Landesgesezzen sogleich ums Leben bringen können; der Vizekönig hatte aber befohlen, ihre Hinrichtung bis zu unsrer Rükkunft zu verschieben. Da wurden sie dann den Verwandten des Ermordeten überliefert, damit diese nach Belieben mit ihnen umgiengen. Die Verwandten stellten hierauf die ganze Nacht durch grosse Freudensbezeugungen darüber an, daß sie jezt den Tod ihres Verwandten rächen dürften, und die beyden Unglüklichen mußten Zeugen davon seyn und mit ansehen, wie die Vorbereitungen zu ihrer Hinrichtung gemacht wurden.

Die Habessinier haben dreyerley Todesstrafen für Verbrecher. Die erste ist Vergrabung des Missethäters bis an den Hals, worauf diesem dann der Kopf mit Gesträuche und endlich mit einem schweren Steine bedekt wird. Die andre ist Niederschlagung des Verbrechers mit dikken zwey Fuß langen Stökken, die am Ende einen zwey Fäuste grossen Knopf haben. Die dritte und gewöhnlichste Art, Missethäter um's Leben zu bringen, ist die, daß der Verbrecher mit Sagajen oder Wurfspiessen durchbohrt wird. *) Bey Mördern ist es der nächste Verwandte des Ermordeten, der den ersten Wurf

*) Lobo erwähnt in der Folge noch dreyer andern Arten von Todesstrafen, nämlich des Köpfens, Hängens und Verbrennens. Bruce zählt noch mehrere auf. Vermuthlich wollte Lobo hier nur von der Art sprechen, wie Mörder von den Bluträchern hingerichtet werden. (Ein Mehreres im Anhang.)

thut, und ſo einer nach dem andern. Wer zu ſpäte kömmt, taucht wenigſtens die Spizze ſeines Wurfſpieſſes in das Blut des Hingerichteten, um zu zeigen, daß er auch Antheil an der Rache nehme. Beynahe jedes Mal geſchieht es aber, daß dann auch die Verwandten des Verbrechers ſeinen Tod zu rächen ſuchen, und oft koſtet es noch einem von ſeinen Verfolgern das Leben.

Da ich hörte, daß man die beyden Mörder um's Leben bringen würde; ſo ſchrieb ich ſogleich an den Vizekönig, und erbat mir von ihm die Erlaubnis, ihnen zuſprechen zu dürfen, um zu ſehen, ob ich ſie noch in den Schoos der Kirche zurükführen könnte. Meine Bitte ward mir gewährt. Bey dem erſten Verbrecher, an welchem ich meinen Verſuch machte, war alle Mühe vergeblich; er war ſo verſtokt, daß er mich nicht einmal anhören wollte, und ſtarb in ſeiner Kezzerey dahin. Bey dem andern war ich glüklicher; er war gelehriger; er kam öfters in mein Zelt, um meinen Unterricht anzuhören, und ich brachte es dann auch dahin, daß ſeine Widerſächer ſich beſänftigten und ihm die Todesſtrafe ſchenkten; ſie verlangten zwar tauſend Kühe, oder den Werth dafür, und der Verurtheilte wollte nur fünfe geben; endlich ward man aber darinn einig, daß er den Werth von zwölf Kühen auf der Stelle erlegen ſollte. Da nun die Habeſſinier in ſolchen Fällen äuſſerſt mildthätig ſind, und die Weiber aus Weichherzigkeit oft Halsbänder und Ohrenringe hergeben, ſo ward es mir mit dem, was ich hinzu thun konnte, nicht ſchwer, die Bluträcher zu befriedigen, und den Verbrecher zu allſeitigem Vergnügen loszukaufen.

Wir ſezten nun unſre Rükreiſe fort, und nach einigen Tagreiſen trennte ich mich von dem Vizekönig, indem er gegen einen Haufen Feinde zu Feld zog, die ſich

auf der Gränze ſehen lieſſen. Ich aber kehrte nach Fremona zurük, wo alle unſre Landsleute mich mit Ungeduld erwarteten.

Ich brachte die Ueberreſte, die ich von Don Kriſtof's von Gama Gebeinen hatte auffinden können, an einen ſchiklichen Ort, und ſandte ſie im darauffolgenden Monat Mai nach Indien, wo der Graf von Vidigueira noch immer Vizekönig war; ich that auch noch den Helm des genannten Helden hinzu, den ich von einem habeſſiniſchen Edelmann zum Geſchenke erhielt, und ein Marienbild, welches unſer tapfre Landsmann immer bey ſich getragen hatte.

Fünfzehnter Abſchnitt.

Empörung des Vizekönigs von Tigre — Verfolgung der Miſſionnare — Strafe der Rebellen.

Während dieſer ganzen Zeit empfieng der Vizekönig von Tigre ſehr verdrüßliche Nachrichten von ſeiner Gemahlinn ſchlechter Aufführung. Er beklagte ſich darüber bey dem Kaiſer, und bat ihn zu wiederholten Malen, entweder für die Beſſerung ſeiner Tochter zu ſorgen, oder ihm zu erlauben, daß er ſie gerichtlich verhören lieſſe, um zu erforſchen, ob die übeln Nachreden gegründet ſeyen oder nicht, damit im Gegentheil dann ſeine und ſeiner Gemahlinn Ehre gerettet würde. Der Kaiſer achtete wenig auf die Klagen ſeines Schwiegerſohns; wirklich war derſelbe auch in dieſem Punkte etwas delikater, als Leute von Stand in Habeſſinien es ſonſt zu ſeyn pflegen. Ich habe ſchon geſagt, daß es hier ſtrenge Geſezze gegen

den

den Ehebruch giebt; aber es ſcheint, ſie ſeyen nur für den Pöbel gemacht, und Weiber vom Adel, beſonders die Uſoros oder Prinzeſſinnen vom Königlichen Geblüte ſeyen ſo ſehr über dieſelben erhaben, daß es ihren Männern nicht einmal erlaubt iſt, ſich zu beklagen. Wahrlich man muß viel kriſtliche Geduld beſizzen, wenn man ſolchen Schimpf, ohne zu murren, gelaſſen ertragen kann. *) So ſtark war die Duldſamkeit unſers Vizekönigs nicht. Er verfiel in tiefe Schwermuth, und faßte dann den Entſchluß, ſich an ſeinem Schwiegervater zu rächen. Er war ſcharfſichtig genug die Stimmung der Gemüther in ſeiner Statthalterſchaft zu kennen; er ſah, daß die vornehmſten und mächtigſten mit den Neuerungen in der Religion ſehr unzufrieden waren, und nur eine gute Gelegenheit zur Empörung erwarteten, und bemerkte gar wohl, daß die Prieſter und Mönche dieſe Leute noch mehr aufhezten. Endlich ſprach er mit einigen über die gerechten Urſachen, die er habe, mit ſeinem Schwiegervater unzufrieden zu ſeyn, und verſicherte ſie, daß er ſich, wenn ſie ihm beyſtänden, öffentlich für die alte Landesreligion erklären und ſich an die Spizze aller deren ſtellen würde, die für ihre Vertheidigung die Waffen ergreifen wollten. Die Sache wäre ſogleich im Reinen geweſen, wenn nicht immer einer in den andern Mistrauen geſezt hätte. Dies allein hielt ſie noch zurük; denn ſie befürchteten, daß die meiſten ihrer Anhänger ſie verlaſſen und die Waffen niederlegen würden, ſobald der Kaiſer einen Generalpardon ausſchriebe. Am meiſten war man gegen den Vizekönig ſelbſt argwöhniſch. Unterdeſſen liefen die Prieſter und

*) Hier ſpricht der Portugieſe, der den Namen Zahmrei nur mit Blut abwäſcht, und der bey geſitteten Leuten nicht einmal das Wort Horn ausſpricht.

Mönche von Kirche zu Kirche, um gegen den Kaiser und gegen die katholische Religion zu predigen; denn ihnen lag die Sache am meisten am Herzen. Sie beschlossen auch, um den Aufruhr desto ernstlicher zu beginnen, zu allererst die Missionarien ermorden zu lassen, und den Vizekönig, damit ihm alle Hoffnung der Verzeihung geraubt würde, zum ersten Hauptstreich mit der Ermordung eines Missionars zu bereden.

Da ich dem Vizekönig der nächste katholische Glaubensprediger und folglich der erste war, auf den die Wahl des Opfers fallen konnte, so wurde ich auch sogleich dazu ausersehen. Doch glaubte man noch einen andern Vortheil von mir zu ziehen, wenn man sich meiner Person versicherte, und mich dann zwänge, den Aufrührern eine Vestung zu bauen, in welche sie sich im Fall eines unglüklichen Ausschlags vor ihren Feinden zurükziehen könnten. Deswegen schrieb mir der Vizekönig sogleich, und bat mich zu ihm zu kommen, weil er mir eine Sache von grosser Wichtigkeit zu eröffnen habe. — Zwar hatten die häufigen Zusammenkünfte bey dem Vizekönig schon grosses Aufsehen erregt, und man hatte mich sogar davon benachrichtigt, daß derselbe zur Empörung bereit sey, und daß meine Ermordung das Signal zum Aufruhr geben sollte; auch kannte ich die Ursachen, warum der Vizekönig mit dem Kaiser unzufrieden war, und konnte leicht denken, daß er etwas Schlimmes gegen denselben ausbrüte; aber davon konnte ich mich nicht überzeugen, daß er, nach allen den Freundschaftsproben, die er mir gegeben hatte, mir nach dem Leben trachten sollte. Doch war ich so vorsichtig, einen treuen und klugen Knecht an den Vizekönig abzuschikken, der mich entschuldigen, und zugleich mich von allem, was er sähe und bemerkte, benachrichtigen sollte. Die ganze Sache war von zu grosser Wichtigkeit, als daß ich nicht

hätte ſuchen ſollen, ihr auf den Grund zu kommen; auch hielt ich es für Pflicht, alles was vorgieng, alle Gerüchte und meine Bemerkung von Zurüſtungen zu einer nahen Empörung einem unſrer Väter zu berichten, der ſich am Hofe aufhielt; ich meldete ihm aber zugleich, daß ich nicht begreifen könnte, wie Tekla Georgis mir nach dem Leben ſtreben könne, da er mich doch immer mit ſeiner Freundſchaft beehrt habe, und wie er ſo ſchnell ſeine Geſinnung gegen mich ändern könne, der ich doch immer nur darauf gedacht hätte, ihm gefällig und nüzlich zu ſeyn.

Unterdeſſen empfieng ich Briefe von meinem auf Kundſchaft ausgeſchikten Knechte, die mich in meinem Irrthum beſtärkten; denn ſie enthielten nichts als Verſicherungen, daß ich gar nichts zu befürchten habe, und daß Tekla immer mit Hochachtung von mir ſpreche. Ich reiste deswegen von Fremona ab, um mich zu ihm zu begeben. Ich bedachte nicht dabey, daß ein Mann, der an ſeinem König, an ſeinem Schwiegervater, an ſeinem Wohlthäter zum Verräther wird, auch an einem Fremden, wenn dieſer ſchon ſein Freund iſt, treulos handeln kann. Ich ſezte alſo meine Reiſe ohne Anſtand fort, ob ich gleich immer und mit jedem Schritte gewarnt wurde, auf meiner Hut zu ſeyn. Endlich hatte ich nur noch einige Tagreiſen bis zu dem Vizekönig, als ich einen Zedel erhielt, worinn man mir unverholen ſagte, ich müßte verrükt ſeyn, weil ich mich ſelbſt ſo unvorſichtig Leuten in die Hände lieferte, die mir den Tod geſchworen hätten. — Dies war nun die beſtimmteſte Warnung, die ich bisher erhalten hatte, und dieſe flößte mir jezt Argwohn ein. Zugleich bewog mich auch ein Brief von Tekla Georgis auf der Stelle umzukehren. Er entſchuldigte ſich darinn, daß er meine Ankunft nicht habe erwarten können; er bat mich dabey

auf's dringendste, dennoch eiligst, mich in seine Residenz zu begeben; und versicherte mich, er habe die beßten Befehle gegeben, mich in seiner Abwesenheit gut zu bewirthen. Ich glaubte anfangs, er habe seinen Haushofmeister zu dem Ende zurükgelassen, und meyne es nicht so übel; aber ich erfuhr nun auch, daß die Empörung schon ganz reif sey, daß die Gallaer sie unterstüzzen würden, und daß der Vizekönig zu diesen gereist sey, um den Traktat mit ihnen zu schliessen. — Ich kehrte also nach Fremona zurük, wo ich einen Brief von dem Kaiser fand, worinn er mir verbot, diesen Ort zu verlassen. Auch hatte der gute Fürst überall Befehle herumgeschikt, mich auf meiner Reise zu dem Tekla Georgis aufzuhalten und zurükzuschikken. Diese Anstalten wären aber zu späte und die gütige Sorgfalt des Kaisers vergeblich gewesen, wenn nicht der Allmächtige selbst, dessen Beystand ich auf allen meinen Reisen so sichtbar wahrnahm, auch in dieser Lage mein Führer und mein Retter gewesen wäre! — Tekla Georgis erfuhr, daß ich wieder in meine Wohnung zurükgekehrt war, und äusserte nicht den mindesten Verdruß darüber; denn er war ein Meister in der Verstellungskunst, und wußte seine Absichten so gut zu verstekken, daß man sie erst aus ihren Wirkungen erkennen konnte. Mit derselben Schlauheit hatte er auch meinen an ihn abgeschikten Knecht, der doch ein verschmizter Kopf war, so sehr als andre getäuscht; und es ist ein wahres Wunder, daß ich bey den vielen Fallstrikken, die er mir legte, nicht doch endlich in seine Hände gerathen bin.

In dieser mißlichen Zeit erhielt ich einen Besuch von einem habessinischen Mönche, der für den gelehrtesten im ganzen Lande gehalten wurde, ob er gleich blind war. Er wußte die ganze Bibel auswendig; wahrscheinlich hatte er aber mehr Sorgfalt darauf gewandt, sie seinem

Gedächtnis einzuprägen, als sie zu verstehen. Er schwazte viel und führte bey allen Gelegenheiten Schriftstellen an, aber beynahe immer verkehrt. Ich bewirthete und beherbergte ihn, ich stellte ihm Meth vor; er ließ sich denselben recht wohl schmekken; er trank viel und nur zu viel, aber er beklagte sich nicht darüber. Zur Dankbarkeit wollte er mich mit einigen Histörchen beschenken, mit welchen diese Mönche die Einfältigen belustigen. Er erzählte mir zum Beyspiel:

„Einst hatte ein Teufel eine Brunnquelle in Besiz genommen, und plagte die armen Mönche, die ihr Wasser daraus schöpften, gar sehr; aber ihr Ordensstifter Tekla Aimanot habe diesen Teufel endlich bekehrt; nur habe es mit der Beschneidung Schwierigkeiten gegeben, denn der Teufel wollte sich nicht beschneiden lassen. Endlich habe Tekla Aimanot ihn doch dazu beredet, und habe die Operazion selbst vorgenommen; darauf sey der Teufel ein Mönch worden, und sey zehn Jahre nachher im Geruche der Heiligkeit gestorben.„

Ein anderes:

„Ein Teufel, zweyhundert Fuß hoch und nur vier Fuß dik, verheerte einst das ganze Land umher. Die Bauern wollten ihn von einem Felsen hinunterstürzen, aber sie konnten ihn nicht von der Stelle bewegen. Der heilige Mönch Guebra Manifez Kedus kam dazu, pakte den boshaften Teufel, und warf ihn mit leichter Mühe von dem Felsen hinunter, so daß er todt liegen blieb.„

Ferner erzählte er mir, der Sohn eines Teufels sey in dem berühmten Kloster Abba Garima, Mönch gewesen, u. s. w. Er würde mit seinen Mährchen nicht sobald zu Ende gekommen seyn, wenn ich ihm noch län-

ger hätte Gehör geben wollen. Ich unterbrach ihn aber, um ihm zu sagen, daß alle diese Geschichten mir eine Sache bekräftigten, die ich durch eigne Erfahrung für wahr halte, daß nämlich in Habessinien eine Menge Teufel in Mönchskutten stekken, und darum doch nicht weniger boshaft wären. — *)

Ich blieb nach erwähntem Vorfalle nicht lange mehr in Fremona; ich verließ das Königreich Tigre, und wurde in eine andre Provinz versezt. Dies war mein Glük; denn kurz nach meiner Abreise kam Tekla Georgis dahin, um mich zu ermorden. Als er mich nicht fand, entschloß er sich, seine Rache an dem ehrwürdigen Pater Kaspar Pais, der in dem habessinischen Missionswerke grau geworden war, und an fünf erst kürzlich aus Indien angekommenen Missionnarien zu kühlen. Er wollte aber diese sechs mit einmal in seiner Gewalt haben, und keiner sollte ihm entkommen; daher ließ er sie alle zu sich fordern. Zum Glük war einer von diesen meinen Amtsbrüdern krank, und konnte folglich die Reise nicht machen, und ein anderer mußte bey ihm bleiben, um ihm zu warten. Es konnten also nur viere dem Vizekönig gehorchen, und dies rettete sie; denn er schikte sie zurük, indem er ihnen sagte, er müsse alle sechs beysammen haben. Jezt giengen unsern Patern die Augen auf; sie hatten schon von seinen aufrührischen Planen

*) Das war fein, Herr Pater! — Aber, Lobo spottet über die religiösen Mährchen der unwissenden Habessinier, und dachte vermuthlich damals nicht an die hübschen Legenden u. s. w. die im weit aufgeklärtern Europa Mönchsfabrikate und Mönchslektur waren! Damals wenigstens, als Lobo schrieb. Jezt sieht es freylich viel heller im Mönchswesen aus, und dieser Stand faßt eine grosse Anzahl nicht nur der gelehrtesten und aufgeklärtesten, sondern auch der liebenswürdigsten und schäzbarsten Männer in sich.

gehört, und nun überzeugten ſie ſich, daß er die Abſicht gehabt habe, ſie alle um's Leben zu bringen; ſie dachten alſo auf ihre Rettung und entflohen.

Aufgebracht darüber, daß dieſe Väter ſeiner Wuth entgangen waren, warf jezt der Vizekönig ſeinen ganzen Zorn auf den Pater Jakob, den ihm der Patriarch als einen der heßten Seelenführer zum Beichtvater gegeben hatte. Dieſen treflichen Mann ließ nun der Empörer an Händen und Füſſen gebunden mitten in ſein Lager bringen; er ſelbſt gab ihm den erſten Stich in den Hals, und jeder der Verſchwornen durchbohrte ihn mit ſeiner Sagaje, und die, welche dies nicht konnten, tauchten wenigſtens die Spizze ihrer Pfeile in ſein Blut, und ſchwuren dabey einander keinen Pardon anzunehmen, ehe dann die katholiſche Religion in dem ganzen Königreiche abgeſchaft, und ihre Anhänger verjagt oder ermordet wären. Zu gleicher Zeit ließ Tekla Georgis alle Roſenkränze, Medaillen, Heiligenbilder und Reliquien herbeybringen, die den Katholiken gehört hatten, und warf ſie in's Feuer.

Nun aber war der Zorn Gottes bereit, über dem Haupte dieſes abtrünnigen Rebellen auszubrechen. Der Kaiſer hatte ſchon alle ſeine Güter eingezogen und andern gegeben; die Würde eines Vizekönigs von Tigre ward dem Reba Chriſtos, einem guten Katholiken ertheilt; und dieſer kam mit einer groſſen Armee herbey, von ſeiner Statthalterſchaft Beſiz zu nehmen, und die Rebellen zu züchtigen. Die beyden Heere ſtieſſen bald auf einander, da ſie einander aufſuchten, und da der neue Vizekönig eilte, den Empörer zu überfallen, ehe er ſich verſchanzen konnte. Mit forcirten Märſchen eilte Reba Chriſtos herbey, und führte ſeine Armee auf's Schlachtfeld, ohne ſie ausraſten zu laſſen; denn er muß-

te von einem so schlauen und wachsamen Feinde alles befürchten. Tekla Georgis sezte sein ganzes Vertrauen auf die Gallaer, seine Hülfstruppen, und wich dem Treffen nicht aus, welches Reba Christos ihm anbot. Dieser leztere trat mit entblößtem Haupte und ohne Waffen vor seine in Schlachtordnung aufmarschirte Armee hin, und hielt eine Anrede an sie, worinn er ihr erklärte, daß er im Vertrauen auf seine gerechte Sache und auf den Beystand Gottes selbst in diesem wehrlosen Zustand, worinn sie ihn sähe, das Heer der Rebellen angreifen würde. Nun gab er den Befehl zum Angriff, und das Treffen begann. Die Gallaer thaten einigen Widerstand, aber die andern Truppen des Tekla Georgis verliessen ihren Anführer gleich anfangs, so daß der Sieg für die gute Sache bald entschieden war. Dreyhundert Gallaer und zwölf Mönchen blieben auf dem Plaz, und Tekla Georgis flüchtete sich mit seinem Günstling Zoalda Maria, und mit dem Mönche Zebo Amlak in eine Höhle, worinn er drey Tage verborgen blieb. Endlich fand man ihn; seinen beiden Gefährten wurden auf der Stelle die Köpfe abgeschlagen, und er selbst ward vor den Kaiser geführt, der sein Urtheil sogleich sprach, und ihn zum Scheiterhaufen verdammte. Seine Gemahlinn und seine Kinder flehten um Gnade für ihn, und diese hofte er zu erhalten, wenn er sich wieder zum katholischen Glauben wendete; deswegen verlangte er einen Jesuiten, beichtete und schwur seine Kezzereien ab. Doch der Kaiser wollte sich nicht erweichen lassen; er hörte nicht auf die Bitten seiner Tochter, noch auf die Thränen seiner Enkel. Alles was diese bewirken konnten, war Milderung der Strafe. Statt verbrannt zu werden, wurde er jezt gehängt, und vor seiner Hinrichtung widerrief er seine Rükkehr zu der katholischen Kirche, und starb so in seinen alten Irrthümern.

Vierzehn Tage darauf wurde ſeine Schweſter Adero, die mehr als irgend jemand an der Empörung Antheil genommen hatte, an denſelben Baum aufgehängt.

Wenig Tage nach dieſer tragiſchen Begebenheit war ich nach Hof gekommen, und hatte die Ehre dem Kaiſer die Hand zu küſſen. Ich blieb aber nicht lange an einem Orte, an welchem ein Miſſionnar nie ohne dringende Nothwendigkeit verweilen ſollte. Ich wurde von meinen Oberen in das Königreich Damot *) geſchikt.

Auf dem Wege dahin hätte mich meine Eßluſt beinahe das Leben gekoſtet. Ich fand nämlich bey einem Bache ein mir unbekanntes Gewächs, es glich unſern Rüben und hatte ſehr ſchöne Blätter; dieſe reizten mich, welche abzubrechen, und zu käuen. In demſelben Augenblik fiel es mir plözlich bey, daß dieſes das giftige Kraut ſeyn könnte, gegen welches die Habeſſinier noch kein Gegengift gefunden haben. Doch, ich lachte beinahe ſelbſt über meine Einbildung, und war ſchon im Begriff das Gekäute, das mir ſchmakhaft ſchien, hinunterzuſchlukken, als ein Mann dazu kam, der das Kraut in meiner Hand ſah und mir zurief, ich ſei' vergiftet. Zum Glük hatte ich noch nichts davon verſchlukt; ich ſpie eiligſt alles wieder aus, und dankte dem Allmächtigen für dieſe wunderbare Rettung!

*) Im ſüdlichen Theile von Habeſſinien.

Sechszehnter Abſchnitt.

Beſchreibung des Nil's und ſeiner Quellen.

(Verglichen mit der Bruce'ſchen Schilderung.)

Bey meiner Reiſe in das Königreich Damot ſah' ich das erſte Mal den Nil und fuhr über ihn hin. Dieſer mir neue Anblik rief mir alles das in's Gedächtnis zurük, was ich vormals in alten und neuen Schriftſtellern von dieſem Fluſſe geleſen hatte; ich erinnerte mich, welche groſſe Koſten mehrere Monarchen darauf verwandt haben, um die Quellen dieſes weltberühmten Fluſſes zu entdekken, die doch nur darum verborgen waren, weil Griechen und Römer ſogar wenig Umgang mit den Habeſſiniern hatten. *)

Ich ſezte zwey Tagreiſen von ſeinem Urſprunge über dieſen Fluß, in einer ſchönen Ebene, die er jedes Mal ganz überſchwemmt, wenn er anfängt auszutreten. Sein Bett iſt da ſchon ſo breit, daß ein Flintenſchuß kaum hinüber reicht, und doch giebt es da weder eine Brükke, noch Schiffe, und hinüber ſchwimmen kann man auch nicht, ohne ſich in groſſe Lebensgefahr zu ſtürzen, weil der Fluß ſo voller Krokodille und Flußpferde iſt. Man fährt alſo auf Flöſſen hinüber, die man, ſo gut man kann, mit langen Stangen regiert; aber auch dabey iſt man groſſer Gefahr ausgeſezt, da dieſe Flöſſen oft von

*) Man ſieht, daß auch Lobo von dem Anblik des Nils und von der Auffindung ſeiner Quellen ſo gut begeiſtert war, als Bruce, ob er gleich nicht, wie dieſer — da er es mit mehrerm Recht könnte — auf die Ehre der erſten Entdekkung Anſpruch macht.

jenen furchtbaren Flußthieren umgeſtürzt und die Menſchen zerriſſen werden. Das Flußpferd, welches nur Gras und Baumzweige frißt, begnügt ſich, die Menſchen umzubringen; aber das fleiſchfreſſende Krokodill frißt ſie auch.

Doch ich will jezt als Augenzeuge, und nach Berichten, die ich an Ort und Stelle einſammelte, dieſen Fluß, über den ich ſo oft geſezt habe, und ſeine Quellen kurz beſchreiben, da ich in dem, was ich bisher darüber geleſen habe, ſo viel Fabelhaftes fand.

Der Nil, den man in dieſem Lande Abawi*), das heißt Vater der Gewäſſer nennt, entſpringt in der Landſchaft Sakahala**), in dem Königreiche Goſama, welches eines der ſchönſten und beßten Länder in Habeſſinien iſt. Die Bewohner deſſelben iſt ein Volk, welches die Agaus***) genannt wird. Dieſe Agaus geben ſich für Kriſten aus, wovon ſie aber nur den Namen tragen; denn ſie haben alle Gebräuche und Zeremonien der heidniſchen Agaus angenommen und beybehalten, mit welchen ſie ſich auch täglich in eheliche Verbindungen einlaſſen. Dieſe beyden Völkerſchaften der Agaus ſind ſehr zahlreich, wild und unbezähmbar, wozu ſie von ihrem Lande begünſtiget werden, das mit Bergen angefüllt iſt, die mit dichten undurchdringlichen

---

*) Eigentlich Ab oder Abay: Vater. — Von den mancherley Namen dieſes Fluſſes handelt Ludolf, Commentar. p. 118. und Bruce, III. Bd. S. 652. (Wovon noch Einiges im Anhang.)

**) Bruce nennt dieſen Diſtrikt, der von einem groſſen Dorfe den Namen hat, Sakala.

***) Von welchen im Anhange.

Wäldern bedeckt sind. In diesen Gebirgen giebt es auch grosse Höhlen, welche die Natur selbst gegraben hat †) und wohin diese Agaus sich flüchten, wenn sie ihren Feinden im offnen Felde nicht Stand halten können. Es giebt solche Höhlen, die zwey oder drey der zahlreichsten Familien mit mehr als drey bis vier hundert Kühen in sich fassen können. Diese Schlupfwinkel sind überdies nicht leicht zu finden; und eben so schwer ist es, wenn man sie aufgefunden hat, die Agaus daraus zu vertreiben. — Dieses Volk ist wohl darum so zahlreich, weil es jedem Mann erlaubt ist, so viele Weiber zu nehmen, als er Hundert von Kühen hat, auch muß das Hundert nicht allemal voll seyn.

Nun im östlichen Theile dieses Königreichs Gojama, an dem sanften Abhang eines Berges, der sich in ein schönes Gefilde hinabstrekt, findet man die so lange vergeblich gesuchte Nilquelle *). Diese Quelle, oder vielmehr diese Quellen, sind zwey Löcher **), jedes von

†) Von einer solchen wunderbaren Höhle spricht Bruce, III. Bd. S. 632.

*) Man vergleiche damit Bruce's weitläufigere Beschreibungen am angeführten Orte. Es scheint, daß seit Lobo's Zeiten mancherley Veränderungen in dieser Gegend vorgegangen sind.

**) Bruce (III. Bd. S. 635) zählte drey Löcher: da er aber von dem einen ausdrücklich sagt, es scheine von Menschenhänden gemacht zu seyn; so vermuthe ich, daß es seit Lobo's Zeiten gemacht worden; weil dieser unser Reisebeschreiber sonst auch einer dritten Quelle erwähnt hätte, da er hier in dieser Schilderung selbst genauer und bestimmter ist, als Bruce. Daß aber Lobo ganz gewiß selbst bey den Quellen des Nils war, dies, denke ich, ist sonnenklar, da keiner seiner Vorgänger dieselben so weitläufig beschrieb, und da sein Bericht davon so sehr mit Bruce's Nachricht übereinstimmt.

vier Palmen im Durchmeſſer, und eines einen Steinwurf von dem andern entfernt. Das eine dieſer Löcher iſt nur eilf Palmen tief, wenigſtens gieng unſer Senkbley nicht tiefer hinunter, vielleicht wurde es von Baumwurzeln aufgehalten, die wir daherum in Menge fanden, denn es ſtehen viele Bäume umher. Dieſe Quelle iſt etwas kleiner als die andere, welche niedriger liegt; in dieſer zweyten Quelle konnten wir mit unſerm Senkbley, deſſen Schnur doch zwanzig Palmen lang war, keinen Grund finden; die Leute der Gegend verſicherten uns, es habe noch Niemand den Grund dieſer Quelle finden können. — Man hält dafür, dieſe beyden Löcher ſeyen nichts als die Oeffnungen eines verborgenen groſſen unterirdiſchen Sees; welche Meinung dadurch begründet zu werden ſcheint, daß ringsumher der Boden immer feucht, und ſo weich iſt, daß das Waſſer herausſprizt, ſo bald man darauf tritt; auch ſenkt ſich daſelbſt die Erde nach einem ſtarken Regen. Ich vermuthe, daß dieſer Boden nur durch die vielen ineinander verſchlungenen Baumwurzeln in die Höhe gehalten wird, daß er nicht einſtürzt. So iſt der Boden rings um die Quellen her beſchaffen. In der Entfernung eines Steinwurfs, und auf dem halben Abhang, liegt ein Dorf oder Flekken, durch den man kömmt, wenn man den Berg, welcher Ghiſch (Guix nach der portugieſiſchen und Geeſh nach der engliſchen Schreibart) genannt wird, erſteigen will. Von ſeinem Rükken herab überſieht man eine groſſe Strekke Landes, die das Anſehen eines tiefen Thales hat, und doch iſt das Auf- und Abſteigen dieſes Bergs kaum merklich, ſo ſanft dehnt er ſich abwärts *).

Der einzige P. Paez, der vor ihm die Nilquellen ſelbſt geſehen zu haben verſichert, beſchreibt ſie nur ganz kurz. Dadurch iſt nun, denke ich, Lobo's Autorität beveſtigt.

*) Dies alles ſtimmt mit der Bruce'ſchen Beſchreibung überein.

Wäldern bedeckt sind. In diesen Gebirgen giebt es auch grosse Höhlen, welche die Natur selbst gegraben hat †) und wohin diese Agaus sich flüchten, wenn sie ihren Feinden im offnen Felde nicht Stand halten können. Es giebt solche Höhlen, die zwey oder drey der zahlreichsten Familien mit mehr als drey bis vier hundert Kühen in sich fassen können. Diese Schlupfwinkel sind überdies nicht leicht zu finden; und eben so schwer ist es, wenn man sie aufgefunden hat, die Agaus daraus zu vertreiben. — Dieses Volk ist wohl darum so zahlreich, weil es jedem Mann erlaubt ist, so viele Weiber zu nehmen, als er Hundert von Kühen hat, auch muß das Hundert nicht allemal voll seyn.

Nun im östlichen Theile dieses Königreichs Gojama, an dem sanften Abhang eines Berges, der sich in ein schönes Gefilde hinabstrekt, findet man die so lange vergeblich gesuchte Nilquelle *). Diese Quelle, oder vielmehr diese Quellen, sind zwey Löcher **), jedes von

†) Von einer solchen wunderbaren Höhle spricht Bruce, III. Bd. S. 632.

*) Man vergleiche damit Bruce's weitläufigere Beschreibungen am angeführten Orte. Es scheint, daß seit Lobo's Zeiten mancherley Veränderungen in dieser Gegend vorgegangen sind.

**) Bruce (III. Bd. S. 635) zählte drey Löcher: da er aber von dem einen ausdrücklich sagt, es scheine von Menschenhänden gemacht zu seyn; so vermuthe ich, daß es seit Lobo's Zeiten gemacht worden; weil dieser unser Reisebeschreiber sonst auch einer dritten Quelle erwähnt hätte, da er hier in dieser Schilderung selbst genauer und bestimmter ist, als Bruce. Daß aber Lobo ganz gewiß selbst bey den Quellen des Nils war, dies, denke ich, ist sonnenklar, da keiner seiner Vorgänger dieselben so weitläufig beschrieb, und da sein Bericht davon so sehr mit Bruce's Nachricht übereinstimmt.

vier Palmen im Durchmeſſer, und eines einen Steinwurf von dem andern entfernt. Das eine dieſer Löcher iſt nur eilf Palmen tief, wenigſtens gieng unſer Senkbley nicht tiefer hinunter, vielleicht wurde es von Baumwurzeln aufgehalten, die wir daherum in Menge fanden, denn es ſtehen viele Bäume umher. Dieſe Quelle iſt etwas kleiner als die andere, welche niedriger liegt; in dieſer zweyten Quelle konnten wir mit unſerm Senkbley, deſſen Schnur doch zwanzig Palmen lang war, keinen Grund finden; die Leute der Gegend verſicherten uns, es habe noch Niemand den Grund dieſer Quelle finden können. — Man hält dafür, dieſe beyden Löcher ſeyen nichts als die Oeffnungen eines verborgenen groſſen unterirdiſchen Sees; welche Meinung dadurch begründet zu werden ſcheint, daß ringsumher der Boden immer feucht, und ſo weich iſt, daß das Waſſer herausſprizt, ſo bald man darauf tritt; auch ſenkt ſich daſelbſt die Erde nach einem ſtarken Regen. Ich vermuthe, daß dieſer Boden nur durch die vielen ineinander verſchlungenen Baumwurzeln in die Höhe gehalten wird, daß er nicht einſtürzt. So iſt der Boden rings um die Quellen her beſchaffen. In der Entfernung eines Steinwurfs, und auf dem halben Abhang, liegt ein Dorf oder Flekken, durch den man kömmt, wenn man den Berg, welcher Ghiſch (Guix nach der portugieſiſchen und Geeſh nach der engliſchen Schreibart) genannt wird, erſteigen will. Von ſeinem Rükken herab überſieht man eine groſſe Strekke Landes, die das Anſehen eines tiefen Thales hat, und doch iſt das Auf- und Abſteigen dieſes Bergs kaum merklich, ſo ſanft dehnt er ſich abwärts *).

Der einzige P. Paez, der vor ihm die Nilquellen ſelbſt geſehen zu haben verſichert, beſchreibt ſie nur ganz kurz. Dadurch iſt nun, denke ich, Lobo's Autorität beveſtigt.

*) Dies alles ſtimmt mit der Bruce'ſchen Beſchreibung überein.

Auf dem Rükken dieses Bergs erhebt sich ein kleiner Erdhügel, den die heidnischen Agaus sehr in Ehren halten. Daselbst versammelt sie ihr Priester alle Jahr, und opfert eine Kuh, deren Kopf in eine von den Nilquellen geworfen wird **). Hierauf opfert Jeder nach seinem Vermögen oder nach seiner Andacht eine oder mehrere Kühe, deren Fleisch als eine heilige Speise nachher gegessen wird. Aus den Knochen dieser Kühe sind schon zwey ziemlich beträchtliche Berge aufgehäuft worden †), welche alle Vögel des Landes an sich lokken; sie sind ein Beweis, daß diese Völker von je her den Nil, als eine Gottheit verehrt haben, so wie sie es noch jezt thun. Nach vollbrachten Opfern salbt sich der Priester den ganzen Körper mit dem Unschlitt und Fett von diesen Kühen, und sezt sich dann auf einen Strohsessel, der mitten auf einen dazu errichteten Scheiterhaufen gestellt ist. Hierauf wird der Scheiterhaufen angezündet, und das Holz verbrennt, ohne daß das Feuer den Priester versehre, oder nur das Unschlitt, womit er beschmiert ist, schmelze oder herabtropfen mache *). So lange der Scheiterhaufen brennt, predigt

**) Bruce, welcher diese Zeremonie (III. Bd. S. 727 u. f) etwas anders beschreibt, sagt, der Kopf der Kuh werde nur in die Quelle hinein getaucht, und dann in einer unterirdischen Höhle verborgen.

†) Bruce sagt, die Knochen werden verbrannt. Er gesteht aber auch selbst, daß mit dieser religiösen Feierlichkeit Abänderungen gemacht worden, je nachdem der Fanatism der kristlichen Habessinier die heidnischen Agaus drükte.

*) Lobo sagt nicht, daß er dies Gaukelspiel selbst gesehen habe, und da er sonst in solchen Dingen ziemlich leichtgläubig gewesen zu seyn scheint, so mag es leicht geschehen seyn, daß man ihm dieses Wunder aufgeheftet hat. — Bruce spricht dagegen von mysteriösen Zeremonien, die nach dem Opfer in einer unterirdischen Höhle vorgenommen werden,

der Priester den Umstehenden, und bestärkt sie in ihrer Verblendung; und wann das Feuer erloschen, und die Predigt geendet ist, so steuert Jedermann dem Priester ein Almosen; dies ist dann das Ende, und die Hauptsache der ganzen Mummerey. —

Bey seinem Ursprung fließt der Nil ganz im Verborgenen, und gleichsam unter Gras und Kräutern begraben, einen starken Flintenschuß weit ostwärts hin; dann dreht er sich etwa eine Viertelstunde weit gegen Norden, und erscheint endlich zum ersten Mal zwischen Steinen. Dieser Anblik muß Jeden entzükken, welcher bedenkt, wie viel man ehmals von diesem Flusse gefabelt hat, wie unbekannt seine Quellen waren, und was man von der Beschaffenheit seines Wassers, von seinen Fällen, von seinem Austreten u. s. w. für Mährchen ausgebreitet hat, da man ihn sogar für den Gihon der heiligen Schrift hielt **). Wenn man nun alle solche Träumereyen durch den Augenschein widerlegt sieht, und diese vormals so unbekannten Dinge vor sich erblikt, und gleichsam mit Händen greifen kann, muß man da nicht in Erstaunen gerathen?

Bey seinem Ursprunge führt der Nil so wenig Wasser, daß man glauben sollte, er müsse in der höchsten Sommerhizze auströknen; aber er wird bald durch andre Flüsse und Bäche verstärkt, z. B. durch den Gemma,

---

deren Geheimniß er nicht erforschen konnte. — Vielleicht zwangen Verfolgungen diese Agaus, ihre vormals öffentlichen Gaukelspiele in die Dunkelheit einer Höhle zu verbergen? —

**) Lobo ließ sich hier in eine Widerlegung dieser seltsamen Grille ein; ich übergieng sie aber; denn sie ist ganz überflüssig. Auch Ludolf (Commentar. p. 118) hat schon das Nöthige darüber gesagt.

der durch ein langes und tiefes Thal fließt, durch den Reltu, den Branſu, und ſo weiter, und wird dadurch, kaum drey Tagreiſen von ſeinen Quellen, in der Ebene von Baad ſchon beynahe einen Flintenſchuß breit. Hier fließt er mit einer kleinen Biegung gegen Oſten, immer nordwärts, durch einen Raum von 5. bis 6. Meilen, und fällt dann in den See von Dembea, welcher Bahr Dembea oder Bahr Sena (Aehnlichkeit des Meers) genannt wird. Durch dieſen See ſtrömt der Nil nur an dem einen Ende, und zwar mit ſolcher Heftigkeit, daß man ſein Waſſer von dem Waſſer des Sees, in der ganzen Länge ſeines Durchfluſſes, die vier Meilen beträgt, gar wohl unterſcheiden kann. Bey ſeinem Austritt aus dem See iſt dieſer Fluß nun ſchon ſehr groß, und zwey Meilen davon in ſeinem Laufe durch das Land Alata ſtürzt er über einen Felſen hinab, und bildet den ſchönſten, herrlichſten Waſſerfall; dies iſt ſein erſter Fall †). Ich bin unter dem Sturze dieſes Fluſſes weggegangen, ohne naß zu werden; ich habe mich darunter hingeſezt, um die Kühle des Waſſers zu genieſſen, und habe mit Bewunderung die ſchönen, tauſendfachen Regenbogen bewundert, welche durch die Sonnenſtralen in der herabſtürzenden Flut gebildet werden. *) Da der Sturz

†) Lobo's ganze Beſchreibung von dem Laufe des Nils ſtimmt ziemlich mit der Bruceſchen überein, nur darinn irrt ſich unſer Reiſebeſchreiber, wenn er glaubt, jener ſey der erſte Fall des Nils; denn es iſt (nach Bruce) ſchon der dritte.

*) Bruce bemüht ſich (III. Bd. S. 425 u. f.) dieſe Erzählung unſers Lobo's für eine derbe Lüge zu erklären, da ſie doch wahrlich nicht unwahrſcheinlich iſt. Vielleicht iſt ſie nicht ſo ganz buchſtäblich zu verſtehen; vielleicht hat Lobo auch ein Bischen portugieſiſche Prahlerey mit eingemiſcht? — Es würde mich zu weit abführen, wenn ich dies hier genau unterſuchen wollte.

Sturz ſehr hoch iſt, ſo rauſcht das Waſſer ſo gewaltig, daß man es weit umher hören kann. Doch habe ich nicht bemerkt, daß die Völker da herum davon taub ſeyen, wie man ſonſt wähnte; ich habe mit dieſen Leuten geſprochen, und gefunden, daß ſie alle recht gut hörten. Auch ſieht man eher und weiter den Schaum und Dunſt des ſtürzenden Waſſers, als man das Getöſe hört. — Nach dieſem Falle verengt ſich das Bett des Nils ſo ſehr zwiſchen den Felſen, daß man glaubt, dieſe hätten ſich nur von einander gethan, um ihm den Durchzug zu laſſen. Die Felſen hängen hier auch ſo nahe zuſammen, daß man zu meiner Zeit eine hölzerne Brükke ohne Joche darüber ſchlug, welche zum Uebergang der ganzen kaiſerlichen Armee dienen mußte; ja es hat verwegene, ſtarke, behende Leute gegeben, die es gewagt haben, von Felſen zu Felſen hinüber zu ſpringen. Sultan Segued hat nachher, um die Gemeinſchaft zwiſchen den Provinzen durch den Uebergang über dieſen Fluß zu erleichtern, durch Baumeiſter, die er aus Indien kommen ließ, eine ſteinerne Brükke von einem einzigen Bogen an dieſer Stelle darüber ſprengen laſſen. Dies war die erſte Brükke, welche die Habeſſinier über dem Nil geſehen haben. — Von da wendet ſich der Fluß, und durchſtrömt verſchiedene Königreiche und Landſchaften. Oſtwärts läßt er das Königreich Begemder oder Begmader liegen, welches von der groſſen Zahl Schaafe, die es nährt, den Namen hat; denn Beg heißt Land, und Meder Schaaf. Dann benezt er die Königreiche oder Landſchaften Amhara, Olaka, Schoa und Damot, die auf ſeinem linken Ufer liegen. Auf dem rechten iſt das Königreich Goſam, aus welchem er eine Halbinſel macht. Hierauf läuft er zwiſchen Bizamo, einem Theil von Damot, und zwiſchen Gamarkanſa, einem Theil von Goſam hindurch, wo er ſich ſo ſehr

wieder seinen Quellen nähert, daß er nur eine kleine Tagreise davon entfernt ist, ob man gleich einen Weg von 29. Tagreisen machen müßte, wenn man seinem Laufe von seinen Quellen an, in allen seinen Krümmungen folgen wollte. — Bis dahin fließt dieser Strom immer noch innerhalb der Gränzen von Habessinien, und bleibt noch einige Tagreisen innerhalb derselben; dann tritt er aber in die Landschaften von Fazuklo und Ombarkâ, welche auf dieser Seite an Habessinien gränzen.

Von den weiten Landstrekken, durch welche von da an der Nilstrom fließt, hat man keine Kenntnis. *) Ihre Einwohner sind von den Habessiniern ganz verschieden; sie haben sehr kurzes und krauses Haar, wie alle übrigen Negern. Im Jahr 1615. wollte Ras Sela Christos, General des Sultan Segued, in diese Länder vordringen, und den Krieg dahin ausbreiten; aber er kehrte bald wieder zurük. Der ungeheure Umfang und die wenige Bekanntschaft mit diesen Ländern erschrökten ihn, und er nannte sie Adisalem, das heißt, neue Welt.

Da das habessinische Reich an diese Wüsten gränzt, durch welche der Nil von hier an strömt, so kann ich seinem Laufe nicht weiter folgen, und will ihn nun die Länder der unbekannten Barbaren durchströmen, und Fruchtbarkeit und Segen nach Egypten bringen lassen. Ich weiß von da an nichts weiter von ihm, als daß er durch die Aufnahme sehr vieler Flüsse beträchtlich wächst, daß er noch mehrere solche Wasserfälle hat, wie der, welchen ich beschrieben habe, und daß es ihm

*) Damals! Durch Poncet, Norden, Bruce und andere, haben wir seither einige nähere Nachrichten von diesen Gegenden, besonders von Sennaar erhalten.

ſehr an Fiſchen mangelt, theils um der vielen Flußpfer-de und Krokodille willen, theils wegen der Waſſerfälle, in deren Sturz die Fiſche umkommen müſſen.

Obgleich das Krokodill und das Flußpferd ſchon von mehreren Reiſebeſchreibern geſchildert worden ſind, ſo will ich doch noch einiges zu dieſen Beſchreibungen hinzufügen.

Das Krokodill iſt ſehr häßlich; ſeine Dikke ſteht in keinem Verhältnis mit ſeiner Länge; ſeine Füſſe ſind kurz, der Rachen groß, die Zähne ſcharf, von einander ſtehend, in doppelter Reihe; die Haut braun und bis auf die Schnauze mit Schuppen bedekt, ſo daß keine Flintenkugel durchdringen kann. Es hat ein feines Geſicht, und kann ſehr weit ſehen. Im Waſſer iſt es ſehr kühn *), und pakt die an, die ſich baden, und wenn es ſie auch nicht umbringen kann, ſo beißt es ihnen wenigſtens doch einen Arm, oder einen Fuß ab. Das Weinen des Krokodills habe weder ich, noch andre, mit denen ich darüber ſprach, gehört, und ich halte die Erzählung davon für ein Kindermährchen.

Das Flußpferd ſucht zwar ſeine Nahrung am Lande, wo es Gras und Baumzweige frißt; aber es iſt nichts deſtoweniger eben ſo gefährlich, als das Krokodill. Es iſt ſo groß, als zwey Ochſen; ſeine Haut iſt dunkelbraun, und ohne Haar; ſein Schwanz iſt kurz, der Hals lang; der Kopf iſt durch ſeine Dikke ungeſtalt, die Augen klein; der Rachen groß, die Zähne eine Palme und darüber lang, nebſt zwey Hauern, die aber weit gröſſer ſind, als die eines wilden Schweins. Ferner ſind die Beine kurz, und die Füſſe vierzehig. Man ſieht

*) Auch auf dem Lande; doch im Waſſer mehr, wo es oft ſtark bemannte Kähne anfällt.

schon aus dieser kurzen Nachricht, daß dies Thier keine Aehnlichkeit mit dem Pferde hat, ausser daß es ziemlich ähnliche Ohren hat, und daß es eben so wiehert und schnaubt, wenn es seinen Kopf über das Wasser erhebt, oder wenn es zornig ist. Seine Haut ist so hart, daß Flintenkugeln sie kaum streifen, und daß die beßten Lanzen davon abprellen, und sich zusammenbiegen, es sey dann, daß man gewisse Stellen treffe, wo es verwundbarer ist. — Es ist sehr gefährlich, einem solchen Flußpferde zu begegnen; und das Beßte, was man dabey thun kann, ist, daß man sich auf die Seite begiebt, und es vorübergehen läßt. Sein Fleisch schmekt ganz wie Kuhfleisch, nur ist es schwärzer und unverdaulicher. — *)

Die Unwissenheit, in welcher man vormals in Betreff der Quellen des Nils war, hat manchen Schriftsteller der Vorzeit zu Irrthümern verleitet, die an Ort und Stelle leicht zu widerlegen sind. Die mächtigen Hinderniße, welche sich einer Reise den Nil hinaufwärts entgegensezzen, mußten den unermüdetsten Forscher zurükschrökken, und die Griechen und Römer, von welchen allein wir unsre Kenntniße ererbt haben, konnten nie so weit vorwärts dringen; überdies verschlossen Wüsteneien, Berge, Wälder und barbarische Völker den Zugang zu diesen Gegenden. Der einzige Weg dahin zu gelangen, war der über das rothe Meer, welches, meines Dafürhaltens, kaum 20. Tagreisen davon entfernt ist; aber

*) Diese Beschreibung des Flußpferds ist wirklich für einen Schriftsteller, für einen Mönch, aus der ersten Hälfte des siebenzehnten Jahrhunderts sehr gut! — Im V. Bd. meiner Geschichte der Reisen (S. 160 u. f.) können Liebhaber die Nachrichten mehrerer Reisebeschreiber von diesem Thiere gesammelt finden. Ich enthalte mich hier weiterer Anmerkungen.

dieſer blieb unverſucht, bis die tapfern Portugieſen den Eingang in die fernſten Länder durch ihre Entdekkungen öffneten, und jenſeits der Gränzen, der bisher bekannten Erde, Länder und Reiche eroberten, deren Namen ſelbſt den Griechen und Römern unbekannt waren. Dieſe Portugieſen waren die erſten Europäer, welche von Indien aus, das rothe Meer entdekten, und ihnen blieb auch die Ehre der Entdekkung der Nilquellen aufbewahrt!

Was endlich das jährliche Austreten des Nils betrift, ſo können keine kindiſcheren und lächerlicheren Hypotheſen ausgehekt werden, als hierüber von den Gelehrten erdacht wurden. Der eine wollte die Ueberſchwemmung des Nils gewaltigen Winden, der andre einer unterirdiſchen Verbindung mit dem Ozean, der dritte einer gewiſſen Gährung, der vierte dem Schmelzen des Schnees in den Gebirgen von Ethiopien, u. ſ. w. zuſchreiben. Eines iſt toller, als das andre. Man bedenke nur Schnee in dem warmen Ethiopien, im heiſſen Erdgürtel, und zwar in ſolcher Menge, daß ſein Schmelzen das gewaltige Austreten eines ſo groſſen Fluſſes veranlaſſen ſoll! Welch' ein Einfall! — Nur in den Gebirgen von Samen und von Namera — erſtere in Tigra, leztere in Gojam — haben die Habeſſinier jemals Schnee geſehen, und auch da in ſo geringer Menge, daß ſein Waſſer, wenn er ſchmelzt, den Fuß der Berge nicht benezzen kann! — *)

Die Portugieſen waren endlich ſo glüklich, die wahre Urſache dieſer Ueberſchwemmungen in den jährlichen heftigen Regen zu finden, die ganz Habeſſinien unter

*) Weitläufiger ſprechen Ludolf (Comment. p. 127) und Bruce (III. Bd. S. 656) über dieſen Gegenſtand, der auch ſchon in der Einleitung zu dieſem Werke berührt worden iſt.

Waſſer ſezzen, alle Bäche und Flüſſe anſchwellen, und durch dieſe auch das Gewäſſer des Nils ſo ſehr vermehren, daß es das weit niedrigere Egypten überſchwemmt. Dieſe Regen und Ueberſchwemmungen befruchten in gleichem Maaſſe Habeſſinien und Egypten; lezteres aber allein durch das Austreten des hochangelaufenen Nils, der eben ſo wächst, wie die Regenzeit fortrükt, und in derſelben Zeit den Egyptern Segen und Fruchtbarkeit bringt, die aus Dankbarkeit dem wohlthätigen Fluſſe göttliche Ehre erwieſen.

Dies iſt alles, was ich von dieſem berühmten Fluſſe zu ſagen hatte. Nur dies muß ich noch anmerken, daß ſich, als ich einſt bey Baad über denſelben ſezzen ſollte, und mich der ſchwachen Fähre nicht anvertrauen wollte, einen andern Uebergang ſuchte. Ich hatte einige Leute bey mir, die in gleicher Verlegenheit waren. Wir giengen eine Strekke am Ufer hin, bis wir eine Stelle fanden, die mir ſehr ſeicht ſchien; auch ſah ich groſſe Steine im Waſſer, und Bäume, die mir Erleichterung des Durchwatens verſprachen. Ich wagte es mit Hülfe derſelben von Stein auf Stein zu ſpringen, und kam, zum größten Erſtaunen aller Zuſchauer, welche einen ſolchen Uebergang noch nie gewagt hatten, glüklich hinüber. Meine Gefährten folgten mir, und ſeit dieſer Zeit führte dieſe Stelle nach mir den Namen Patera Hieronymus-Paß.

Siebenzehnter Abſchnitt.

Beſchreibung der Landſchaft Lingonous — Nachricht von der Pflanze Enſete. — Fernere Reiſen und Abentheuer des Verfaſſers in Habeſſinien.

Derjenige Theil des Königreichs Damot, wohin meine Oberen mich geſchikt hatten, führte den Namen Lingonous, und iſt vielleicht eines der beßten, ſchönſten und angenehmſten Länder auf der Welt. Die Luft iſt ſehr geſund und das Klima gemäſſigt. Die Berge ſind nicht gar hoch, und ganz mit Zedern bewachſen. Man ſäet und ärndtet daſelbſt in allen Jahrszeiten; die immer Früchte tragende Erde ſcheint im Hervorbringen gar nicht müde zu werden. Die ganze Landſchaft ſieht einem Luſtgarten gleich, deſſen Abwechslungen zum Vergnügen des Auges angelegt ſind. Ich zweifle, ob jemals ein Mahler eine ſchönere Landſchaft aus ſeiner Fantaſie gemahlt habe, als ſie hier in der Wirklichkeit ſind. Die Wälder haben nichts ſchauerliches, nichts wildes; man glaubt, ſie ſeyen nur zum Vergnügen angelegt worden, um Schatten und Kühle zu geben. Unter der zahlloſen Menge von Bäumen, mit welchen dieſe Wälder angefüllt ſind, fand ich einen, den ich nur da geſehen habe, und von welcher Art wir meines Wiſſens keine ähnliche, keine damit zu vergleichende Bäume beſizzen. *) Sein

*) Von Lobo muß man keine botaniſche Kenntniſſe erwarten. Den Enſete beſchreibt auch Bruce (V. Bd. S. 47. und Blumenbachs Anmerkung dazu, S. 480.) weitläufig. Was Lobo von dem Gebrauche deſſelben ſagt, verdient beſonders gemerkt zu werden.

Name ist Ensete; seine Blätter sind so groß, daß zwey derselben hinreichen, um einen Menschen hinten und vorne zu bedekken; man bedient sich derselben zu Tapeten für die Zimmer, zu Fußteppichen, Tischtüchern und Servietten; ihre Farbe ist sehr schön grün. Wenn sie trokken sind, so bereitet man sie wie den Hanf; man färbt sie in allen Farben, und macht sehr hübsche Tapeten daraus. Man mahlt die Zweige und die dikken Ribben der Blätter, und zieht ein sehr feines und sehr weisses Mehl daraus, welches mit Milch angefeuchtet und gebakken eine trefliche Speise giebt. Der Stamm oder Strunk, und die Wurzeln sind noch nahrhafter, als die Zweige. Arme Leute bedienen sich gewöhnlich desselben als Mundvorrath auf Reisen. Man schneidet den Strunk, wie die Rüben in Scheiben, und kocht sie auch so am Fleische, und ich fand im Geschmakke keinen grossen Unterschied zwischen beyden. Um dieses vielfachen Nuzzens willen nennt man den Ensete auch den Baum gegen den Hunger, oder den Baum der Armen, obgleich auch die Reichen aus Lekkerhaftigkeit oft davon essen. Wenn man diesen Baum eine Palme hoch von der Erde abschneidet, und verschiedene Einschnitte darein macht, so treibt er vier bis fünf Schößchen, welche man verpflanzen kann, indem sie sogleich Wurzel fassen. Die Habessinier sagen, dieser Baum seufze, wenn man ihn abhaut. Auch sagen sie nicht: „Einen Ensete abhauen, „ — sondern: „Einen Ensete umbringen. „ — Auf seinem Wipfel trägt dieser Baum ferner eine grosse Schote oder Hülse, welche 5. bis 600. Feigen enthält, die anfangs grün sind, und so wie sie reifen, immer gelber werden. Ihr Geschmak ist zwar nicht gar angenehm, man bedient sich ihrer aber zur Fortpflanzung dieser nüzlichen Bäume. *)

*) Bey Gelegenheit wird noch im Anhange davon gesprochen werden.

Ich blieb zwey Monate in dieser Provinz Lingonous, und ließ daselbst eine Kirche von gehauenen Steinen erbauen, deren sämtliches Holzwerk, Getäfel, Dekke und Bekleidung, alles von Zedernholz gemacht war; sie ist deswegen auch die ansehnlichste Kirche in diesem ganzen Lande. Ich reiste auch immer in demselben umher und predigte den wahren Glauben; aber der Erfolg meiner Bemühungen war anfangs sehr gering; denn diese Völker hiengen äusserst hartnäkkig an ihren Irrthümern. Diese Verstoktheit gieng bey den Mönchen so weit, daß sechzig derselben sich von einem Felsen herabstürzten, als das kaiserliche Edikt publizirt wurde, welches allen Habessiniern die Abschwörung der alten Irrthümer und die Vereinigung mit der Römisch-Katholisch-Apostolischen Kirche anbefahl. Diese Verblendete wollten lieber sterben, als ihrem Monarchen gehorchen. Ja, als es zwischen den halsstarrigen Kezzern und den Truppen des Kaisers darüber zu einem Gefechte kam, so zogen 600. Mönche und Nonnen mit Altarsteinen auf den Köpfen vor den Rebellen her, welche sie beredet hatten, die Katholiken würden bey dem bloßen Anblikke dieser Steine schon geschlagen seyn und fliehen. Die Leichtglaubigen wurden aber bald eines andern überzeugt; denn dieser Mönchshaufe fiel zuerst unter den Streichen der Unsrigen, und der Tod dieser falschen Propheten öffnete den Betrogenen die Augen. Nach dieser Schlacht bekehrten sich viele, *) und waren dann in dem katholischen Glauben eben so standhaft, als sie vorher in ihrer Kezzerey verstokt waren. — Auch hatte der Kaiser einen sehr eifrigen Katholiken und guten Soldaten als Vizekönig in dieses Königreich geschikt, welcher sowohl diese Völker, während an ihrer Bekehrung gearbeitet wurde, im Zaum

*) Nicht aus Furcht? — Das Schwerd war ja immer ein so guter Apostel!

zu halten, *) als auch um sich den Einfällen der Gallaer zu widersezzen, die schon einen Vizekönig ermordet hatten, und nachher auch diesen leztern in einem Gefechte tödteten. —

Wir Missionare hatten die Gewohnheit, uns alljährlich vor Weihnachten zu versammeln, sowohl um uns gegenseitig zu trösten, als auch um einander Rechenschaft zu geben von den Früchten und Fortschritten des Missionswerks, und um uns über die beßten Mittel zur Beförderung der Bekehrung der Kezzer mit einander zu berathschlagen. Dies Jahr sollte die Versammlung bey dem Patriarchen und dem Superior der Mission im kaiserlichen Hoflager gehalten werden. Ich reiste demnach von meinem Wohnorte (dem Hospitium) ab, und nahm auf dem Wege noch viere von unsern Vätern mit, welche zwey Tagreisen von mir entfernt wohnten, so daß wir dann — die Bedienten abgerechnet — unsrer fünfe beysammen auf der Reise waren. Auf dem ganzen Weg stieß uns nichts widriges zu, ausser bey dem lezten Nachtlager. Der Ort, wo wir dasselbe hielten, gehörte der Kaiserinn, welche eine erklärte Feindinn aller Katholiken, und besonders der Missionare war. Man empfieng uns dem Anschein nach sehr wohl; man quartierte uns in ein grosses von Steinen erbautes und mit Stroh und Holz gedektes Haus ein, welches schon lange leer stand; aber es war mit grossen rothen Ameisen angefüllt, die uns von allen Seiten anfielen, sobald wir uns zur Ruhe niedergelegt hatten, und die uns so sehr plagten, daß wir unsre Bedienten wieder aufwekken mußten, damit sie uns helfen, diese Plagthierchen zu vertreiben. Wir verbrannten eine grosse Menge derselben, und legten uns dann wieder schlafen; aber kaum fiengen wir an zu schlum-

*) Habessinische Dragonaden!

zuerst, ſo gerieth das Haus in Brand. *) Zum Glükke waren alle unſre Bediente noch wach, und das Feuer ward gleich im Anfang entdekt. Da ich nahe an der einen Thüre des Hauſes lag, ſo ward ich zuerſt gewekt, und machte Lärm. Jeder dachte jezt nur auf die Rettung ſeines Lebens und ſeiner wenigen Geräthſchaften; aber wie erſtaunt waren wir, als wir die eine Thüre ſo gut verſchloſſen fanden, daß es uns unmöglich war, ſie zu öffnen. Wäre die Thüre, bey welcher ich lag, auch ſo gut verſchloſſen geweſen, oder von unſern Feinden von auſſen verrammelt worden, ſo wären wir ſamt und ſonders miteinander verbrannt; **) denn daß dies ein Streich von unſern Feinden ſeyn mußte, davon waren wir überzeugt. Gewiß hatten die Einwohner das benachbarte Haus angezündet und durch Feuermaterialien den Brand auch auf das Unſrige geleitet, um uns lebendig zu braten. Alles war ſo gut dazu vorbereitet, daß das Haus beynahe in einem Augenblik von dem Feuer verzehrt war. †) Wir hatten ſogar Mühe, unſre Betten daraus wegzubringen, von welchen uns doch drey verbrannt wurden. Wir brachten den übrigen Theil der Nacht in Todesangſt hin. Am Morgen erfuhren wir, daß alle Einwohner das Dorf verlaſſen hatten; natürlich darum, weil ſie ſich ſtrafbar fühlten und daher entflohen waren, um der gerechten Strafe zu entgehen. Wir erſahen daraus die Gröſſe der Gefahr, welcher wir entkommen waren.

---

*) Sollte nicht dieſer Brand durch das Verbrennen der Ameiſen veranlaßt worden ſeyn? —

**) Mich dünkt, daß die Mordbrenner es nicht würden vergeſſen haben, auch dieſe Thüre zu verſchlieſſen, wenn wirklich welche dieſe Abſicht gehabt hätten.

†) Und es war von Stein? —

Wir sezten dann unsre Reise fort, und kamen nach Gorgora, wo wir unsre Väter schon versammelt fanden, und den Kaiser bey ihnen.

Meine Oberen wollten mich in das Innerste des Reichs schikken; der Kaiser ließ aber diesen Befehl abändern, und verlangte, daß ich in das Königreich Tigra gienge, wo ich schon vorher gewesen war. Ich reiste also von Gorgora weg und kam über Ganete Jlhos, **) wohin sich der Kaiser seit einiger Zeit begeben hatte, und wo es ihm sehr wohl gefiel; er hatte sich auch einige Gärten und einen Pallast daselbst erbauen lassen. Ich hatte die Ehre, ihm meine Aufwartung zu machen, und er beschenkte mich mit einer milden Gabe, um das neue Hospitium vollenden zu lassen, das man in Tigra zu bauen angefangen hatte. Nach abgestatteter Danksagung sezte ich meine Reise weiter fort.

Ich kam nun durch eine Wüste, welche zwey Tagreisen lang ist. Daselbst lag ich einst auf der Erde, als ich mich plözlich sehr übel befand, und mich genöthigt sah, sogleich aufzustehen. Ich erblikte dann etwa vier Schritte von mir eine von der Schlangen, die ihren Gift auch in einiger Entfernung verbreiten können. Schwerlich würde ich diesem Gift entgangen seyn, wenn die Schlange mir näher gekommen wäre, oder wenn ich länger auf derselben Stelle verweilt hätte. Ich nahm sogleich meine Zuflucht zu dem allgemeinen Hülfsmittel gegen Schlangengift, nämlich zu dem Bezoarstein, den ich immer bey mir führte, und ich entkam diesmal, ob

**) Dies ist wohl ein portugiesischer Name. Ich finde ihn nicht auf der Bruceschen Karte. (Was die Geographie von Habessinien betrifft, muß ich meine Leser auf den Anhang dieses Werks verweisen, in welchem dieselbe weiter auseinander gesezt werden wird.)

ich gleich der Schlange ziemlich nahe geweſen war. Dieſe Art Schlangen iſt nicht groß; aber ihr Bauch iſt dik, und ſchwarz, braun und gelb geflekt; der Rachen iſt ſehr groß und dieſe Schlangen athmen auf einmal eine groſſe Menge Luft ein, die ſie zurükbehalten, und dann, ſobald ſie wollen, mit ſolcher Kraft wieder von ſich ſtoſſen, daß ſie auf vier Schritte weit vergiften und tödten können. *)

Bald nachdem ich dieſer Gefahr glüklich entgangen war, ſtürzte ich mich durch meine Unachtſamkeit in eine noch gröſſere. Nämlich ich hob einſt ein Stük Leder von der Erde auf, und fühlte mich dabey von einer Schlange geſtochen; ich glaube, ſie ließ ſogar ihren Stachel in meinem Finger zurük, denn ich zog einen fremden Körper aus demſelben heraus, der nicht viel dikker war, als ein Haar. Ich vernachläſſigte aber dieſe Wunde, und die Folge davon war, daß mir der Arm plözlich aufſchwoll. Das Gift zog mir auf das Herz; ich bekam Zukkungen und ſchon zeigten ſich die Vorboten eines unvermeidlichen nahen Todes. Kein gewöhnliches Gegengift war hier ſtark genug, und ich mußte endlich mit äuſſerſtem Widerwillen zu einem ganz ſonderbaren Mit-

*) Ueber dieſe Erzählung des guten Lobo macht ſich Bruce (III. Bd. S. 138) gewaltig luſtig, ohne zu bedenken, daß es einem unerfahrnen Mönche des ſiebenzehnten Jahrhunderts leichter zu verzeihen iſt, wenn er an Schlangen glaubt, die in der Ferne tödten können, und wenn ihn ſeine erhizte Einbildungskraft bey dem Anblik eines ſolchen Thiers wirklich Schmerzen empfinden macht, als wenn ein hocherleuchteter Britte des achtzehnten Jahrhunderts das Publikum mit Wind und Pedantereyen regalirt, und Mährchen erzählt, die jener Schlangengeſchichte an Wahrſcheinlichkeit nichts nachgeben. — Doch davon an einem andern Orte.

tel *) meine Zuflucht nehmen. Gott segnete meine gehorsame Unterwerfung; doch blieb ich noch lange Zeit damit beklästigt, und bisweilen kamen wieder Zufälle, die mich glauben machten, ich sey noch nicht ganz aus der Gefahr. Ich mußte dabey den mir in Geruch und Geschmak so widerlichen Knoblauch essen; und einen vollen Monat brachte ich in diesem peinvollen Zustande hin. Immer hätte ich Eckel vor den Speisen; doch endlich siegte meine Jugend und meine dauerhafte Natur über dies Uebel, und ich erlangte meine vorige Gesundheit wieder.

Ich blieb ungefähr zwey Jahre in unserer Residenz in Tigre, und beschäftigte mich mit dem Missionswerke; ich predigte, hörte Beicht und taufte. Dabey genoß ich mehr Ruhe als jemals, seit ich Portugal verlassen hatte. In dieser Zeit geschah es, daß unsre Oberen einem unsrer Väter, der sich durchaus nicht an das Klima gewöhnen konnte, und seither immer krank gewesen war, die Erlaubnis gaben, nach Indien zurükzukehren. Ich gab ihm das Geleite, und gieng mit ihm durch eine Wüste, die sich nicht weit von meinem Wohnorte befand. In dieser Wüste fand ich mehrere von den Bäumen, welche die Frucht tragen, die von den Habessiniern Anchay genannt wird. Sie ist von der Grösse einer Aprikose und hochgelb von Farbe; man kann viel davon essen, ohne sich übel darauf zu befinden. Ich bedachte mich deswegen auch nicht, viele von diesen Früchten aufzulesen und zu essen; ich wußte aber nicht, daß man sie vorher schälen muß, weil die Schelfe oder Oberhaut ein eben so starkes Purgiermittel ist, als präparirtes Spießglas. Daher bekam ich, da ich Frucht und Schelfe miteinander gegessen hatte, ein so heftiges Erbrechen

*) Dies zu errathen, bleibt, jezt den Lesern übrig; ich gestehe hier mein Unvermögen in dieser Kunst!

und einen ſo ſtarken Durchlauf, daß ich beynahe mein Leben darüber eingebüßt hätte; denn man nimmt gewöhnlich ſechs Schelfen von dieſen Früchten, als Laxiermittel, und ich hatte ihrer zwanzig gegeſſen!

Ich ward nachher von meinem bisherigen Wohnorte nach Debaroa †) verſetzt, welche 10. Meilen näher gegen dem Meere zu liegt. Ich mußte die Wüſte von Saraoe durchreiſen, um dahin zu kommen. Dieſe Landſchaft iſt ſchön, angenehm und wohl bevölkert; aber es wohnen in derſelben mehr Mohren, als in irgend einem andern Theile von Habeſſinien, und die daſigen Habeſſinier ſelbſt ſind nicht viel beſſer, als die Mohren.

Achtzehnter Abſchnitt.

Verfolgungen der Katholiken in Habeſſinien: — Trübſale der Jeſuiten.

Ich war noch zu Debaroa, als die Verfolgungen gegen die Katholiken begannen. — Sultan Segued, der uns ſo ſehr begünſtigt hatte, war alt geworden, und ſein Muth und ſein Anſehn nahmen mit ſeinen Kräften ab *). Seinem Sohne, der nun auch ſchon bey Jahren war, wurde das Warten auf eine Krone, die ihm doch nicht entgehen konnte, zu lang; er fand an Allem, was der Kaiſer ſein Vater that, etwas zu tadeln; er bezeugte ſein Mißfallen an ſeinem ganzen Betragen, und

†) Dobarwa nach Bruce.

*) Ludolf und Bruce verdienen hierüber nachgeleſen zu werden. Lobo ſcheint in allem, was katholiſche Religion und Miſſionare betrifft, nicht ſehr unpartheyiſch geſchrieben zu haben.

gab oft Befehle, die denen des Kaiſers ganz entgegengeſezt waren. Er hatte die katholiſche Religion mehr aus Gefälligkeit, als aus Neigung**) angenommen; hierinn waren ihm mehrere Habeſſinier gefolgt, die nur eine günſtige Gelegenheit abwarteten, um öffentlich ihre alten Irrthümer wieder zu bekennen, und zur alexandriniſchen Kirche zurükzukehren. Dieſe Leute wußten ſich aber, wie die Habeſſinier überhaupt, ſo gut zu verſtellen, daß wir unſre wahren Freunde von unſern Scheinfreunden nie zu unterſcheiden im Stande waren. Sobald aber der Prinz noch bey Lebzeiten ſeines Vaters ſeinen Haß gegen uns blikken ließ; ſo ſahen wir alle jene Hofleute, alle jene Statthalter und Befehlshaber, die uns vorher ſo viele Freundſchaft erwieſen hatten, ſich wider uns kehren, und uns als Ruheſtörer zu verfolgen, die nur darum nach Habeſſinien gekommen wären, daß ſie die alten Geſezze und Gebräuche abſchafften, Zwietracht zwiſchen Vater und Sohn ſtifteten, und Aufruhr predigten. — Da war nun kein Schimpf und keine Mißhandlung, die wir nicht erdulden mußten. Wir begaben uns deswegen alle in unſer Haus nach Fremona, wo wir unſre Portugieſen um uns hatten, die zu uns dahin gezogen waren, und wo wir uns, alle beyſammen vereint, in Sicherheit glaubten; wenigſtens, hofften wir, daß man uns ſo lange, als der alte Kaiſer noch lebte, ſchonen und nicht offenbar Gewalt gegen uns brauchen würde; auch verließ ich mich auf die Freundſchaft, welche der Vizekönig uns und beſonders mir immer bewieſen hatte; aber ich ſah nur zu bald ein, wie ſehr ich mich in ihm geirret hatte! Eben dieſer Vizekönig ward jezt einer von unſern heftigſten Verfolgern. Er nahm uns unſre Ländereyen weg;

er

**) Von Ueberzeugung iſt alſo nicht die Rede geweſen.

er ließ Truppen gegen Fremona anrükken; er blokirte dieſes Dorf, und legte einen Theil ſeiner Armee hinein. Dieſe Soldaten fiengen bald an, allerley Unfug in dieſem Orte zu treiben, bis endlich ein Portugieſe darüber aufgebracht, mit ſeinen vier Kindern einen Ausfall that, und ſo tapfer auf ſie feuerte, daß ſie gezwungen waren, ſich mit einer beträchtlichen Zahl Verwundeter in ihr Lager zurükzuziehen. Wir konnten uns nun leicht vorſtellen, daß man jezt einen Angriff auf uns thun würde. Die Truppen zogen ſich um das Dorf her zuſammen, und dieſes ward förmlich belagert und beſtürmt. Unſere Portugieſen wollten es nicht aufs Aeuſſerſte kommen laſſen, und dachten, es ſey wohl erlaubt, Gewalt mit Gewalt abzutreiben; ihrer fünfzig wagten deswegen einen Ausfall auf die Habeſſinier, ſchlugen ſich tapfer mit ihnen herum, verwundeten ungefähr ſechzig derſelben, und würden alle niedergemacht haben, wenn ſie nicht befürchtet hätten, unſre Sache dadurch zu verſchlimmern. Auch einige Portugieſen waren verwundet; aber es ſtarb glüklicher Weiſe keiner weder von dieſer noch von der andern Parthey. Unſre Feinde waren nun zurükgetrieben. — Ob uns gleich der Zeitpunkt gar nicht günſtig war, ſo tadelte doch Jedermann das Betragen des Vizekönigs; und wer auch das unſrige nicht lobte, der entſchuldigte es wenigſtens, da die Noth uns zur Vertheidigung gezwungen hatte. — Es war die Hauptabſicht des Vizekönigs geweſen, ſich meiner Perſon zu verſichern, weil er glaubte, alle unſre Portugieſen würden ihm blindlings gehorchen, ſobald er mich in ſeiner Gewalt hätte. Da er nun durch offenbare Gewalt nichts ausrichten konnte, ſo ſchlug er einen andern Weg ein, nämlich den der Unterhandlung. Beydes vergebens!

Unterdessen ward dieser Vizekönig abgerufen und ein Schwiegersohn des Kaisers, Namens Isaak, kam an seine Stelle. Dieser ward nachher unser heftigster Verfolger. Zwar überhäufte er uns bey dem Antritt seiner Statthalterschaft mit Freundschaftsbezeugungen, versicherte uns zu wiederholten Malen seines Schuzzes, und wußte sich so gut zu verstellen, daß wir ihn für unsern Freund hielten. Aber kaum war der alte Kaiser todt, so zog er die Maske ab, und schämte sich keines Mittels uns zu quälen und zu mißhandeln. Die Verfolgung gegen uns ward jezt allgemein. In ganz Habessinien war kein Sicherheitsort mehr für uns! —

Wir wurden als die Urheber aller Unruhen und Zwietracht in Habessinien angesehen, und als solche hielten viele es für nöthig, zur Wiederherstellung der Ruhe und Ordnung, uns alle ums Leben zu bringen. Man rathschlagte, was man mit uns anfangen sollte. Die Klügeren riethen, man sollte uns auf eine Insel im See von Dambea verweisen — eine Strafe, härter als der Tod für uns! — Andre glaubten, der Vizekönig von Indien würde mit gewaltiger Macht kommen, uns zu retten und zu rächen, und riethen, uns nur wegzuschikken. Dagegen erhoben sich wieder andere, und behaupteten, wir würden, wenn man uns ziehen liesse, mit bewaffneter Hand bald wieder kommen, und unter dem Vorwande der Aufrechthaltung der katholischen Religion, Rache üben an unsern Verfolgern *)

*) Hatten sie wohl Unrecht? — Ludolf sagt geradezu: Nein: und behauptet, die Jesuiten hätten nach ihrer Vertreibung aus Habessinien alles versucht, um mit gewaffneter Hand die katholische Religion in diesem Lande wieder herzustellen, wenn man sie nur unterstüzt hätte.

Während man ſo über uns Rath hielt, lagen wir auf den Knieen und ſchrieen laut gen Himmel. Wir flehten den Allmächtigen um Vertheidigung ſeiner eignen Sache an, und im Ausbruch unſers Schmerzens riefen wir zu ihm:

„Herr, du kannſt unſer Leben hingeben, ſchenk uns die Kraft und den Muth, um die grauſamſten Martern erdulden zu können. Wir wollen uns glüklich achten, zu ſterben für deinen heiligen Namen; aber was wird dann aus den armen verlaſſenen Seelen werden, die du mit deinem Blute erkauft haſt? — Ach, erbarme dich ihrer, und geſtatte nicht, daß deine und unſre Feinde über die Wahrheit ſiegen, und dein Heiligthum ſchänden! Wir wollen, wenn es denn ſeyn muß, den Kelch des Leidens austrinken; aber Herr hilf uns, eile uns beyzuſtehen; denn es iſt hohe Zeit!„

So brachten wir unſre Tage und unſre Nächte in Kummer und Thränen hin. Eine Menge Wittwen und Waiſen, die bisher nur von unſerm Almoſen lebten, lagen vor unſrer Thüre, und flehten um Brod, da wir ſelbſt keines mehr für uns hatten!

In dieſer leidenvollen Zeit erfuhren wir, daß der Vizekönig von Indien eine ſtarke Flotte gegen den König von Mambaza ausrüſte, der ſich empört, unſern Befehlshaber der Veſtung ermordet, und ſeither groſſe Grauſamkeiten verübt hatte. Dieſe Flotte ſollte aus 18. Schiffen beſtehen; und man meldete uns, ſie ſey beſtimmt, wenn jener rebelliſche König gezüchtigt wäre, die Inſel Zeila zu verbrennen und zu verheeren, um den Tod der beyden Jeſuiten zu rächen, die der König, wie ich oben ſchon gemeldet habe, hatte umbringen laſſen. Da nun Zeila nahe an den Gränzen von Habeſſinien

liegt, so glaubte man, die Portugiesen seyen schon da. Kurz vorher hatte mich der Vizekönig von Tigre gefragt, wie viel Mannschaft eines unsrer Schiffe in Indien aufhabe? Ich sagte ihm, daß wir welche hätten, die bis auf 1000 Mann an Bord hätten. *) — Da sich nun das Gerücht verbreitete, achtzehn portugiesische Schiffe lägen an der Küste von Adel, so schloß der Vizekönig aus meiner ihm gegebenen Antwort, die Portugiesen würden mit einem Heere von 18,000. Mann landen; da er nun überdachte, was schon einst nur 400. Portugiesen unter Kristof's von Gama Kommando in Habessinien ausgerichtet hätten, so schloß er daraus, mit einem Heere von 18000. Portugiesen müßte ganz Habessinien erobert, und dem König von Portugal unterworfen werden können. Viele dachten und schlossen auch so; selbst der Hof nahm auf diese grundlosen Sagen Rükſicht, und richtete sein Betragen gegen uns darnach. Es gab auch schon Leute, die das Lager der Portugiesen bezeichneten, und die den Donner ihrer Kanonen gehört haben wollten.

Dies alles vermehrte nur den Haß gegen uns, und oft war der Augenblik da, in welchem wir niedergehauen werden sollten. Endlich faßte man einen Entschluß über uns, den grausamsten, den man ergreifen konnte, nämlich uns an die Türken auszuliefern. Die Habessinier schlossen einen förmlichen Traktat darüber mit ihnen ab. Sie versicherten die Türken, wir schleppten eine grosse Menge Goldes mit uns; dies thaten sie, um uns dem gewissesten Tode zu übergeben, da die Türken über uns ergrimmt seyn würden, wenn sie nichts bey uns fänden, und uns martern und tödten würden, wenn wir ihnen nichts geben könnten. Dabey war auch die politische

*) Sollte da der schlaue Jesuit nicht geflissentlich den Schrekken zu verbreiten gesucht haben? — Es scheint! —

Abſicht, unſre Landsleute gegen die Türken, die uns morden ſollten, zu erbittern, und dadurch die Türken zu nöthigen, um ihres eigenen Vortheils willen, den Eingang in das rothe Meer, das ſie beherrſchten, den Portugieſen zu verwehren. Dies alles war recht gut verabredet, und man ſagt, die Türken hätten es den Habeſſiniern feyerlichſt zugeſagt, uns ſogleich nach unſrer Ankunft bey ihnen zu ermorden.

Sobald dieſer abſcheuliche Handel geſchloſſen war, jagte man unſre Mitbrüder zu ihren Häuſern hinaus, plünderte ſie, nahm ihnen alles weg, was man fortbringen konnte, und zugleich benachrichtigte man gewiſſe umherſtreifende Banditen von dem Wege, den ſie nehmen mußten. So geſchah es, daß der Patriarch mit einigen Miſſionaren auf ſeiner Reiſe durch eine Wüſte von mehr als 600. dieſer Räuber mit ihrem Anführer an der Spize angefallen wurde. Sie nahmen ihm ſeine Bücher, ſeinen Ornat, und die wenigen Geräthſchaften, die den Miſſionaren übrig geblieben waren. So lange dieſe Banditen nur raubten, widerſezten ſich die Unſrigen nicht. Als ſie aber anfiengen, auch ihre Perſonen zu mishandeln, da ergriffen die Portugieſen, die ſie begleiteten, die Waffen, die Miſſionare ſezten ſich mit ihnen zur Wehre, und die wenigen der Unſrigen fielen ſo tapfer über das Raubgeſindel her, daß ſie daſſelbe zurükſchlugen, den Anführer erlegten, und die übrigen dadurch nöthigten, die Flucht zu ergreifen. Da aber dieſe Banditen alle Wege und Schliche dieſes Landes kannten, ſo fielen ſie dieſelben immer wieder auf's neue an, beunruhigten ſie jeden Augenblik, und verfolgten ſie, bis ſie über den Takazze *) geſezt hatten, der ihr Gebiet begränzt.

*) Ein Fluß, der in den Nil fällt.

Nun glaubten die guten Väter nichts mehr zu befürchten zu haben; aber sie mußten bald ihren Irrthum erkennen, und sehen, daß das ganze Land gegen sie aufgebracht war, und daß sie immer neue Feinde zu bekämpfen und neue Gefahren zu besiegen hatten. Sie näherten sich jezt meiner Wohnung zu Fremona, und liessen mich durch einen Boten zu Hülfe rufen. Ich kannte die Gefahr, in welcher sie schwebten, besser als sie selbst; denn man hatte mir gemeldet, daß die Habessinier einen gewissen engen Paß besezt hielten, um unsre Pilger zu umzingeln, und sie alle niederzumachen. Ich bedachte mich nicht lange über das, was hier zu thun seyn mochte, und sammelte alle meine Freunde, Habessinier und Portugiesen, achtzig an der Zahl, und zog mit denselben dem Patriarchen und seinen Gefährten zu Hülfe. Ich ließ ihnen auch Lebensmittel und Erfrischungen entgegenbringen, indem ich nicht zweifelte, daß sie auch dieser sehr bedürftig seyn würden. Ich traf diese preiswürdigen Bekenner unsers Glaubens gerade an, wo sie durch den bezeichneten engen Paß gehen wollten, und rettete ihnen doppelt das Leben, indem ich ihnen Nahrungsmittel brachte, deren sie so sehr benöthigt waren, und sie zugleich einer unvermeidlichen Gefahr entzog. Sie empfiengen mich auch als ihren Schuzengel. Wir zogen nun alle miteinander nach Fremona, wo wir jezt in grosser Zahl beysammen waren; es waren nämlich da ein Patriarch, ein Bischof, achtzehn Jesuiten und vierhundert Portugiesen. Alle diese Personen mußte ich ernähren, obgleich unser Kloster keine Einkünfte mehr hatte, und wir mitten unter unsern Feinden, und in der schlimmsten Jahrszeit waren. Zur Bestreitung so grosser Bedürfnisse und zugleich zur Unterstüzzung der Armen waren wir gezwungen, allen unsern Kirchenschmuk und unsre Kelche zu verkaufen; doch zerbrachen wir sie

vorher, damit sie nicht von den boshaften Kezzern entweiht würden. In dieser traurigen Lage besuchte uns dennoch der Vizekönig Isaak, und bot uns alle seine Dienste an, blos in der Hoffnung, ein beträchtliches Geschenk von uns zu erhalten. Unsre Verlegenheit war gräßlich; wir kannten die Bosheit des Vizekönigs, und waren in seinen Händen. Diesen wären wir so gerne entschlüpft, oder wünschten wenigstens einen von uns nach Indien schikken zu können, damit man dort unser Unglük erführe. Beydes konnte ohne seine Bewilligung nicht geschehen. Ich ward anfangs dazu bestimmt, diese Reise nach Indien zu machen, und von da nach Europa zu gehen, um aller Orten die Nachricht von den Trübsalen der ethiopischen Mission zu verbreiten, und Hülfe zu begehren. Als man aber bedachte, daß ich besser, als irgend einer meiner Amtsbrüder die Sprache des Landes verstand, und die Sitten der Einwohner kannte; so änderte man den Entschluß, und vier andre Jesuiten wurden dazu ausersehen, welche auch sogleich abreisten. Ich aber blieb in Habessinien, um mit meinen Brüdern umzukommen oder gerettet zu werden.

Zu dieser Zeit ward ich in das Lager des Vizekönigs berufen, um einen zum Tode verurtheilten, den man für einen Katholiken ausgab, Beicht zu hören. Dies war Betrug; denn als ich den armen Sünder lange ermahnt hatte, und schon bereit war, ihm die Absoluzion zu ertheilen, so riefen ihm seine Henker zu, er solle nicht glauben, daß diese Zeremonie ihn vom Tod retten könne, sondern solle vorwärts machen, er müsse sterben. Nun stand der Unglükliche auf und erklärte, er wolle in der Religion seines Landes sterben. Man übergab ihn sogleich den zur Hinrichtung bestimmten Leuten, und in einem Augenblikke war er von vielen Wurfspiessen durchbohrt. — Man hatte mich nur herbeygeholt, um mich

in eine Falle zu lokken; denn der Vizekönig hatte die Absicht, mich entweder um einen hohen Preis von den Portugiesen loskaufen zu lassen, oder, wenn dies nicht geschähe, mich gegen seinen Vater auszutauschen, der in den Händen eines rebellischen Prinzen war, welcher mich gerne eingetauscht hätte, um mich dann an die habessinischen Mönche zu verkaufen, die meine Todfeinde waren, und die alles hingegeben hätten, um mich in ihre Gewalt zu bekommen, und mich alle ersinnliche Qualen ausstehen zu lassen. Dieser Streich mißlang; denn ich fand zum Glük ein Mittel, mich der Gewalt des Vizekönigs zu entziehen, welcher nun auf andre Anschläge sann, um mich in seine Gewalt zu bekommen. Er näherte sich mit seinem Heere dem Dorfe Fremona, und entbot mir in sein Lager hinaus; ich kam nicht, und entschuldigte mich. Endlich erbot er sich zu einer geheimen Unterredung nur in Begleitung dreyer Personen. Ich erschien, aber ich hatte die Vorsicht gebraucht, Bedekkung mitzunehmen; und so wie die Zahl der Begleiter des Vizekönigs sich mehrte, so wuchs auch die der meinigen, die alle entschlossen waren, den Verräther niederzuschiessen, wenn er Hand an mich legen wollte. Auch dieser Streich war also fehlgeschlagen, und der Vizekönig zog sich ganz beschämt in sein Lager zurük, von wo er einen Monat darauf in Fesseln vor den Kaiser gebracht wurde, weil man ihn anklagte, er habe eine Verschwörung mit dem Rebellen angesponnen, der seinen Vater in der Gefangenschaft hielt.

Nun kam die Zeit heran, in welcher wir den Türken ausgeliefert werden sollten; wir wußten es, und klagten dem Allerbarmer unsre Noth. Alle Rettungsmittel, die wir ergreifen konnten, waren gleich unzulänglich; doch entschlossen wir uns einen Zufluchtsort zu suchen, an welchem wir uns verbergen könnten. Wir

kamen auf den Einfall, uns in den Schuz des Johann Akay zu begeben, der sich in der Provinz Bar schon lange in seiner Empörung gegen den Kaiser von Ethiopien behauptete; und ich begab mich zu ihm, um den Vertrag mit ihm zu schliessen. *) Diese Sache ward bald abgethan, und ich kehrte zurük, um den Patriarchen und die übrigen Jesuiten abzuholen. Wir zogen nun alle mit einander zu Johann Akay, welcher uns mit aller Gütigkeit und Höflichkeit empfieng, und uns mit Bedekkung auf den sehr steilen Felsen Adikota bringen ließ, welcher zwey Meilen von seiner Residenz entfernt liegt. — Aber das Ende entsprach diesem schönen Anfang nicht; denn bald darauf ließ er uns zu wissen thun, wir wären an diesem Orte nicht in Sicherheit, wir sollten an einen andern ziehen. Freilich waren wir da von Muhammedanern und Kezzern umringt, aber wir genossen doch einer scheinbaren Ruhe, und hatten Linsen und etwas Getreide zur Nahrung; auch kam ich auf den Einfall, den Arzt zu spielen, nachdem wir alle unsre Geräthschaften verkauft hatten, und es fehlte mir nicht an Kundschaft, durch welchen ich den nöthigen Lebensunterhalt gewann. Unter andern kam in der Osterwoche ein Mann zu mir, welcher über Engbrüstigkeit klagte; er brachte mir zwey Alkieren †) Korn und einen Hammel. Nachdem ich meine Bücher durchblättert hatte, verordnete ich ihm, alle Morgen Ziegenharn zu trinken. Ob ihm mein Mittel geholfen hat, weiß ich nicht; denn ich habe ihn von dieser Zeit an nicht mehr gesehen. Sein Hammel schmekte uns aber ganz vortreflich! ††)

*) Ob dies nicht den Hof noch mehr erbittert hat? —

†) Ein Alkier ist ein Maaß, das ungefähr neunzehn Pfund Getreide hält.

††) Hier zeigt sich Lobo von einer Seite, die seinem morali-

Unterdeſſen mußten wir dem Befehl unſers Akoba oder Beſchüzzers gehorchen, und unſern Wohnplaz ſo oft verändern, als es ihm beliebte. Dieſe Veränderungen waren uns aber ſehr beſchwerlich, da die Hizze unerträglich, und wir durch das in dieſem Lande übliche ſtrenge Faſten ganz entkräftet waren. Endlich, als dies Wechſeln uns allzuläſtig wurde, und man uns nur immer an einen noch ſchlimmern Ort brachte, ſo gieng ich zu beſagtem Statthalter, um mich bey ihm darüber zu beſchweren.

Ich fand dieſen Mann damals gar ſehr mit einer Narrheit beſchäftigt, welche die Mönche ihm in den Kopf geſezt hatten. Nämlich, ſie hatten ihn beredet, in einem gewiſſen Berge ſey ein Schaz verborgen, welchen ein Geiſt hüte; dieſer Geiſt habe alle vorigen Statthalter von der Hebung des Schazzes abgehalten; jezt aber ſey' derſelbe weit weg; ſey blind und hinkend geworden, und ſey überdies in groſſer Betrübniß, da er ſeinen einzigen Sohn verlohren habe, und ſeine ihm noch übrige einzige ſehr häßliche und einäugige Tochter ſchwer krank darniederliege. Alle dieſe Umſtände, ſagten die Mönche, hindern den Geiſt jezt, ſeinen Schaz zu vertheidigen; ſollte er aber auch kommen, ſezten ſie hinzu, ſo haben wir einen Heiligen bey uns, der ihn beſchwören wird. — Johann Akay hörte dieſe Mährchen an, und glaubte ſie. Die Mönche lieſſen darauf einen der älteſten Greiſe unter ihnen herbey bringen. Er war über hundert Jahre alt; ſein Körper beſtand nur noch aus Haut und Knochen, und er hatte Mühe, ſich von der Stelle zu bewegen; man band ihn deswegen auf ein Pferd; auch ward er in ſchwarze Wolle gewikkelt.

ſchen Karakter wenig Ehre macht. Wie leichtſinnig dies geſagt iſt! —

Er eröffnete den Zug, und auf ihn folgte eine ſchwarze Kuh, und einige Mönche, welche Bier, Meth und geröſtetes Korn trugen; dies alles ſollte dem den Schaz hütenden Geiſte geopfert werden. Sobald man am Fuſſe des Berges angekommen war, fieng die Arbeit an; von allen Seiten waren Leute mit Säkken herbeygelaufen, und jeder von dieſen Tröpfen glaubte wenigſtens ſchon eine Million zu beſizzen. Aber der Schumo verbot Jedem, ſich den Arbeitern zu nähern; neben ihm ſaß der alte Mönch auf einem Gaule, und ſang ſich die Kehle heiſcher. Nachdem man endlich die Erde tüchtig durchwühlt, und manchen Stein gerüttelt hatte, ſtieß man auf einige Razzen- oder Maulwurfslöcher. Sogleich wurde ein allgemeines Freudengeſchrey erhoben; ſchnell ward die ſchwarze Kuh herbeygebracht, und geopfert, und in die Löcher wurden einige Stükke von derſelben geworfen. Nun verdoppelte man den Fleiß; die Mühe und Arbeit wurde immer beſchwerlicher; die Hizze war ſehr groß; ſchon waren mehrere aus Ungeduld voll Aerger weggegangen; man fand nichts als Steine. Auch der Schumo wurde jezt ungeduldig, und fragte, wann denn der Schaz zum Vorſchein kommen würde? — Der Alte und die Mönche antworteten, nach allerley leeren Verſprechungen, es fehle am Glauben! — Ich war Augenzeuge von all dieſem, und bemühte mich, unſerm Akoba begreiflich zu machen, daß man ihn zum Narren habe. Er ſah es endlich ſelbſt ein; die mißvergnügten Arbeiter giengen bis um fünf Uhr fort, und ich blieb am Ende mit Johann Akay beynahe ganz allein auf der Stelle. Ich glaubte, daß ich mir ſeinen Unwillen gegen die Mönche zu Nuz machen müßte, und hoffte mittelſt einiger kleinen Geſchenke die Gewährung meiner Bitte zu erlangen. Ich überreichte ihm zwey Unzen Gold, zwey Silberplatten, und einige andre Kleinigkeiten, und ich erhielt

endlich für meine Brüder und mich die Erlaubniß, nach Adikota zurükzukehren, wo wir zum Glük unsre Hütten noch unzerstört fanden.

Neunzehnter Abschnitt.

Lobo's Flucht aus Habessinien. Ankunft zu Massuah und Suakem. Die Jesuiten werden von den Türken gefangen gehalten.

Um dieselbe Zeit kamen unsre Mitbrüder, welche zu Fremona geblieben waren, mit dem neuen Vizekönig, und einem andern für seine Religion sehr eifrigen Beamten an, welcher leztere den ausdrüklichen Befehl hatte, alle Jesuiten, ausser mir, den Türken zu überliefern; mich aber wollte der Kaiser von Habessinien todt oder lebendig haben, weil man ihn beredet hatte, es sey meine Absicht nach Indien zu gehen, um Truppen herbey zu holen *). Diese Nachricht erhielten wir durch einige Freunde, die wir noch am Hofe hatten. Der Patriarch rieth mir demnach, mich in die Wälder zu flüchten, und durch einen Umweg mich mit den neun Jesuiten zu vereinigen, die nach Massuah vorausgehen sollten. Ich gehorchte, und reiste in der Nacht vom 23sten auf den 24sten April mit einem Gefährten ab, der ein guter ehrlicher Alter, aber sehr schwächlich und furchtsam war. Wir giengen durch Wälder, durch welche vielleicht vor uns noch keine menschliche Seele gekommen war; die Dorngebüsche zerrissen uns die Hän-

*) Lobo scheint keine unbedeutende Rolle in Habessinien gespielt zu haben; auch irrte man sich nicht in seiner Denkungsart, wenn man jenes von ihm befürchtete, wie wir in der Folge noch hören werden.

de; das Gehölz war dicht verwachſen, und die Dunkelheit der Nacht erhöhte das Schrekken dieſer fürchterlichen Wüſteney. Ich empfahl mich dem Schuzze des Allmächtigen, und flehte ihn um Beyſtand an, in dieſen mannigfaltigen Gefahren.— Wir giengen die ganze Nacht hindurch bis Morgens um acht Uhr, ohne auszuruhen, oder das Mindeſte zu uns zu nehmen. Als wir uns endlich in Sicherheit befanden, kochten wir ein wenig Gerſtenmehl in Waſſer, und bereiteten uns ein Mahl davon, das uns treflich ſchmekte. Nun bekamen wir aber Streit mit den Wegweiſern, die wir mit uns genommen hatten. Wir hatten mit ihnen den Vertrag gemacht, daß ſie uns für eine Unze Goldes den Weg zeigen ſollten; da ſie aber jezt ſahen, daß wir nun ſchon zu tief in dem Dikicht der Wälder waren, um uns allein heraus finden zu können, ſo verlangten ſie dann ſieben Unzen Gold, und überdies noch einen Mauleſel und ein Zelt, das wir bey uns hatten. Wir ſtritten lange mit ihnen; endlich mußten wir ihnen doch das Begehrte bewilligen. — Wir ſezten unſere Wanderung fort; reisten aber nur bey Nacht, und verbargen uns am Tag in den Gebüſchen. Auf dieſer Reiſe trafen wir jene Heerde von drey hundert Elefanten an, von welcher ich oben ſchon geſprochen habe. Wir machten ſtarke Märſche; denn wir giengen immer von 4 Uhr Abends bis 8 Uhr Morgens ohne Halt zu machen; als wir aber in ein gewiſſes Thal kamen, in welchem ſich gewöhnlich Räuber aufhalten, ſo mußten wir noch mehr eilen, und wir waren ſo glüklich, jeder Gefahr zu entgehen; doch als wir ſchon am Ende dieſes Thals waren, ſang uns zur Linken ein Vogel; dies iſt bey den Habeſſiniern ein übles Vorbedeutungszeichen, und ihr Aberglaube iſt hierinn ſo tief gewurzelt, daß kein Vernunftgrund etwas dagegen vermag. Unſre Führer wurden durch dieſen

Gesang so sehr betroffen, daß ich kein anderes Mittel wußte, ihnen Muth einzuflössen, als das zu thun, was ich schon bey einem ähnlichen Vorfalle versucht hatte, nämlich, sie zu bereden, ich habe auch einen Vogel zur Rechten singen hören; zum Glükke glaubten sie mirs. Wir sezten dann unsern Weg noch eine Strekke weiter fort, und kamen zu einem Brunnen, bey welchem wir verweilten, um uns zu erfrischen und auszuruhen. Abends zogen wir erst weiter, und kamen so nahe an einem Dorfe vorbey, in welchem die Räuber ihre Schlupfwinkel haben, daß die Hunde uns anbellten. Endlich kamen wir am darauffolgenden Morgen zu unsern Brüdern. Wir entschlossen uns, noch einige Zeit in dem Gebirge zu bleiben, und dann uns zu trennen, und Paarweis zu marschiren, um einen bessern und sicherern Zufluchtsort zu suchen. Kaum hatten wir aber einen kleinen Weg zurükgelegt, als wir auf einen Haufen Räuber stiessen; doch da sich einige Landleute zu uns schlugen, so kam ein Vergleich zu Stande; wir mußten wieder einen Theil unserer Habseligkeiten aufopfern, und die Banditen liessen uns dann ruhig unsere Strasse ziehen. Wir kamen hierauf noch denselben Tag an einen etwas bessern Ort, wo wir auch Brod fanden, welches aber so schlecht war, daß es uns wie betrunken machte. Einer meiner Freunde glaubte wirklich, ich habe einen Rausch; als ich ihm aber die Sache erklärte, so gab er mir sehr saure, gestokte Milch und etwas Gerstenmehl dazu. Wir kochten uns einen Brey davon, der uns treflich schmekte; schon lange hatten wir uns nicht so gelabt.

Bald darauf kam die Nachricht, wir sollten uns gefaßt machen, den Türken übergeben zu werden. Es ist leicht zu errathen, wie sehr diese Botschaft uns erschrekte, da wir sicher zu seyn glaubten; aber für uns war

keine Treue, keine Barmherzigkeit mehr! — Wir mußten der brennenden Hizze ungeachtet marſchiren, und würden gewiß dabey umgekommen ſeyn, hätte uns nicht der Weg zwiſchen waldichten Bergen hingeführt, die uns Schatten gaben. Einen Tag vor unſerer Ankunft an dem Orte, wo wir den Türken ausgeliefert werden ſollten, ſtieſſen wir auf fünf Elefanten, die uns verfolgten, und uns ermordet haben würden, wenn ſie uns hätten nachkommen können *); aber noch war unſre Stunde nicht gekommen; wir waren zu gröſſern Leiden beſtimmt.

Am folgenden Tage kamen wir zu einem Fluſſe, wo achtzig mit kurzen Musketen bewaffnete Türken uns erwarteten. Man ließ uns hier ausruhen, nachher wurden wir auf Abſchlag den Türken übergeben, die uns erwarteten, und uns ſogleich auf Kameelen nach Maſſuah bringen lieſſen. Der Befehlshaber dieſer Türken behandelte uns ſehr gut, und ſchien Mitleiden mit uns zu haben. Er bot uns Kaffee an, wir tranken davon, aber er ſchmekte uns nicht. Tags darauf kamen wir in einem ſo erbärmlichen Zuſtande nach Maſſuah **), daß wir uns nicht ſehr wunderten, als die Kinder uns nachliefen und nachſchrieen; wir waren nur froh, daß ſie uns nicht auch Steine nachwarfen.

Maſſuah hat, wie oben geſagt, keine andre Veſtigung, als ein kleines Fort, das an dem Kanal erbaut iſt, welcher die Inſel von dem veſten Lande ſcheidet; daſelbſt iſt einige Artillerie, um die Brunnen zu beſchüzzen, welche der Inſel und der Garniſon das Waſſer liefern; auch hat man einige Gärten daſelbſt ange-

*) Wovon ſchon oben geſprochen worden.

**) Es ſcheint, Lobo nenne Arkiko auch Maſſuah.

legt, aus welchen ich die beſten Melonen gegeſſen habe, die mir jemals zu Geſichte gekommen ſind.

Sobald wir angekommen waren, wurden wir vor den Statthalter geführt, welcher von dem Baſſa von Suakem eingeſezt wird. Die Habeſſinier hatten, wie geſagt, die Türken beredet, wir ſchlepten alles Gold aus Ethiopien weg; man durchſuchte uns ſehr ſorgfältig; aber man fand nichts bey uns, als zwey Kelche und einige Reliquienkäſtchen, die von ſo geringem Werthe waren, daß man ſie uns für ſechs Zechinen wieder zurükgab. Ich hatte meinen Kelch im erſten Augenblikke ſogleich hergegeben, darum ward ich nicht durchſucht. Die Türken gaben uns nun zu verſtehen, daß ſie ganz andre Koſtbarkeiten bey uns zu finden gehofft hätten, und daß wir ſie entweder ſehr gut verborgen haben, oder daß die Habeſſinier groſſe Lügner ſeyn müßten. — Man ließ uns bis auf den folgenden Abend bey einem Edelmann, der unſer Freund war; dann hölte man uns ab nach der Inſel, wo wir um Mitternacht ankamen, und in eine Art von Gefängniß geworfen wurden. Man wollte uns dadurch Furcht einjagen, und Geld von uns erpreſſen; aber dies Mittel ſchlug fehl.

Unterdeſſen ward ich in einen Handel verwikkelt, der mich ſehr theuer hätte zu ſtehen kommen können. Man hatte mir meinen Knecht geſtohlen, und ihn zu Maſſuah behalten, um ihn an die Araber zu verkaufen. Er fand Mittel mich von der Gefahr, in welcher er war, zu benachrichtigen. Ich forderte ihn alsbald zurük, ohne zu wiſſen, welchen Verdrießlichkeiten ich mich dadurch ausſezte. Der Statthalter ließ mir ſagen, ich könnte den Knecht haben, wenn ich ſechszig Piaſter für ihn bezahlte. Ich antwortete, ich beſäſſe keinen Heller mehr,

geſchweige

geſchweige denn ſechszig Piaſter. Er ließ mir durch einen abtrünnigen Juden, der den Unterhändler in dieſer Sache machte, zurükſagen, ich müßte ihm in einer halben Stunde die ſechszig Piaſter ſchaffen, oder er lieſſe mir hundert Stokſchläge geben. Da ich wußte, daß er gewiß Wort halten würde, und da ich doch nicht im Stande war, die verlangte Summe aufzutreiben, ſo war ich ſchon bereit, mich jeder Mißhandlung zu unterwerfen; als ſich Freunde fanden, die mir jene Summe vorſtrekten. Auf ähnliche Art wurden uns bis auf 600 Thaler ausgepreßt.

Am 24ſten Junius, am Johannestag, wurden wir auf zwey Galeeren gebracht, um zu dem Baſſa nach Suakem geführt zu werden. Sein Bruder, der Gouverneur von Maſſuah, nöthigte uns, ihm noch vor unſerer Abreiſe zu verſprechen, daß wir von den 600 Thalern ſchweigen wollten, die er uns abgedrungen hatte. Ich war unterdeſſen immer in Geſellſchaft mit dem Patriarchen. Wir hatten wenig Proviant bey uns am Bord, und da die Witterung unſerer Fahrt nicht günſtig war, ſo mangelte es uns bald an Lebensmitteln; doch waren wir ſo glüklich, eine leichtſegelnde Schelve anzutreffen, in welcher ich abgeſchikt wurde, um in Suakem Kameele und Lebensmittel zu holen. Es war mir nicht gar wohl, als ich, der einzige Kriſt, mich allein unter ſechs Muhammedanern in dem Fahrzeug ſah. Ich befürchtete immer, es möchte ein andächtiger Pilger von Mekka unter ihnen ſeyn, der mich im heiligen Eifer dem Muhamed opfern wollte. Ich kam diesmal mit der bloſſen Furcht davon; ich wurde bald mit dieſen Leuten näher bekannt, ja wir wurden ſogar gute Freunde; ich gab ihnen von meinem Proviant, und ſie mir von dem ihrigen; ſie theilten mir auch von den Au-

ſtern und Perlenmuſcheln mit, die ſie fiengen. Unterdeſſen kam das Schiff, in welchem ſieben von den Unſrigen waren, vor uns zu Suakem an; es ſey nun, daß wir uns mit dem Fiſchfang zu lange verweilt hatten, oder daß eine Veränderung des Windes daran Schuld war; genug, jene waren am erſten der Brutalität des Baſſa's ausgeſezt. Er war ein wilder, geiziger Mann, der um des kleinſten Vortheils willen ſeinen Bruder umgebracht hätte. Er ſchäumte vor Wuth, als er uns arm und von allem entblößt ſah; er ſchalt uns Kafars *) — das ärgſte Schimpfwort bey den Türken — und drohte, uns allen die Köpfe abſchlagen zu laſſen. Wir tröſteten uns in dieſem Unglük ſo gut wir konnten, und hofften bald unſre Leiden als Märtirer für die Ehre Gottes zu enden. Wir wußten auch, daß dieſer Baſſa vor unſrer Ankunft mehr als einmal geſagt hatte, er wolle vergnügt ſterben, wenn er uns nur vorher eigenhändig ums Leben gebracht habe. Aber er blieb hierinn nicht bey ſeinem Entſchluſſe; denn er war gieriger nach Geld, als nach Blut; und da er ein groſſes Löſegeld für uns zu erhalten hoffte, ſo wollte er dieſe Gelegenheit ſich zu bereichern nicht verlieren. Er ließ uns deswegen ſagen: „er gebe uns die Wahl, entweder müßten wir ſterben, oder ihm 30,000 Thaler bezahlen.“ Wir ſahen ſchon daraus, daß er nicht mehr im Sinn hatte, uns ums Leben zu bringen, und daß er ſeither auf beſſere Gedanken gekommen ſey; wir fiengen alſo an, mit ihm zu unterhandeln. Ich ward auserſehen, das Geſchäft im Namen aller zu führen, und für ſie Red und Antwort zu geben. — Das erſte, was ich dem Baſſa auf ſeine Forderung ſagen ließ, war: „Er ſehe wohl, in welch armſeligen Zuſtande wir uns befänden; wir beſäſſen

*) Kaffern, Gauren, Gebern — Worte, welche Ungläubige bedeuten.

auch weder Geld noch Einkünfte; man habe uns alles weggenommen, was wir noch gehabt hätten, und es bleibe uns jezt nichts übrig, ihm anzubieten, als ein Geſchenk, nach dem gewöhnlichen Brauche, das wir bey unſern Freunden und Brüdern zuſammen betteln wollten. — Dieſe Antwort gefiel aber dem Baſſa gar nicht; er ließ uns dagegen ſagen, er wolle ſich mit 20,000 Thalern begnügen, wenn wir ihm dieſe Summe ſogleich bezahlten, oder gute Bürgſchaft dafür ſtellten. — Wir beharrten auf unſrer erſten Erklärung. — Nun ſchikte er uns wieder den erſten Boten, und ließ uns durch denſelben anzeigen, daß er noch 5000 Thaler von ſeiner Forderung nachlaſſen wollte, wenn wir aber dieſe Summe jezt nicht bezahlten, ſo wollte er uns mit den grauſamſten Martern peinigen laſſen. Er ſprach auch ſchon vom Spieſſen und lebendig Schinden, und ſeine Bedienten, die uns bisweilen beſuchten, erzählten uns Beyſpiele von ſeiner Grauſamkeit, die uns genug bewieſen, daß er der Mann war, dieſe Drohung zu erfüllen. Es iſt ganz gewiß, daß er kurze Zeit vorher arme heidniſche Kaufleute auf dieſelbe Art behandelt, und ſchon angefangen hatte, ſie ſchinden zu laſſen; doch erbarmten ſich ihrer noch die Braminen, und ſchoſſen das nöthige Löſegeld für ſie zuſammen. Da wir aber auf keine ſolche mitleidige Retter zählen konnten, und von allem ganz entblößt waren, ſo konnten wir nichts verſprechen. Endlich nahmen ſich einige der vornehmſten Freunde des Baſſa unſer an. Sie kannten ſeine Brutalität und unſer Unvermögen; auch wußten ſie, daß, wenn man uns ums Leben brächte, gar bald portugieſiſche Schiffe im rothen Meer erſcheinen würden, um unſern Tod zu rächen; ſie bemühten ſich deswegen, den Unmenſchen zu beſänftigen, und uns zu einem Opfer zu bereden; ſie erboten ſich ſogar, blos auf unſer Wort

uns die Summe vorzuſtrekken, die wir dem Baſſa bewilligen wollten. So kam endlich nach langem Hin- und Herlaufen ein Vergleich zu Stande; wir verſprachen 4300 Thaler zu bezahlen, und er war damit zufrieden, unter der Bedingung, daß wir dieſe Summe baar bezahlten, und in zwey Stunden zu Schiff giengen. Er änderte aber ſogleich wieder ſeinen Entſchluß, und ließ uns durch ſeinen Schazmeiſter melden, er wolle drey von den Unſrigen als Geiſel zurükbehalten; die übrigen möchten nur abreiſen, um das verſprochene Löſegeld herbeyzuſchaffen. Er behielt alſo den Patriarchen und die Patres Diego de Mattos und Antonio Fernandez in ſeiner Gewahrſam; doch da dieſer leztere ein Greis von mehr als achtzig Jahren war, ſo erbot ich mich, an ſeiner Stelle zu bleiben, und ſtellte dem Baſſa vor, daß dieſer Mann in ſeinen Händen ſterben könnte, daß dann die Portugieſen kein Löſegeld für ihn bezahlen würden, und daß er lieber einen andern von uns dafür auswählen möchte. Er genehmigte dieſen Vorſchlag, und das Loos fiel nicht auf mich, ſondern auf den Pater Franz Marquez. Ich bildete mir nun ein, daß ich den Patriarchen wohl auch auf dieſe Art austauſchen könnte; aber ich öffnete kaum den Mund zu dieſem Vorſchlage, als mich der zornige Blik des Baſſa's ſchon wieder ſchweigen machte. Wir ſchieden nun, und mußten den Patriarchen und die beyden Patres in der Gefangenſchaft zurüklaſſen. Mit Thränen umarmten wir ſie beym Abſchied, und beſtiegen dann noch denſelben Abend das Schiff.

Zwanzigſter Abſchnitt.

Rükreiſe nach Indien. Ankunft zu Goa. Unterredung mit dem Vizekönig über eine Expedizion auf dem rothen Meere. Reiſe nach Europa. Beſchluß der Reiſegeſchichte des P. Hieron. Lobo.

Wir, die wir frey von dannen ziehen durften, waren auf unſerm Schiffe in keiner beſſern Lage, als unſre zurükgelaſſenen ruhmwürdigen Gefangenen. Wir befanden uns auf einem arabiſchen Fahrzeug, unter einem Haufen muhammedaniſcher Wallfahrer, deren jeder ſichs zum Verdienſt anrechnete, uns zu mißhandeln. Wir lagen auf dem oberſten Verdekke jeder Witterung ausgeſezt, und bey jeder Wendung der Segel wurden wir mit Füſſen getreten oder geſtoſſen. Beym Einſteigen in das Schiff bekam ich einen Fluß an den Fingern, den ich anfangs vernachläſſigte; er verbreitete ſich aber nachher über die Hand und über den ganzen Arm, welcher auch ſehr anſchwoll, und mir groſſe Schmerzen verurſachte; dabey hatte ich weder Wundarzt noch Arzneimittel, und mußte mich mit ein wenig Oel behelfen, womit ich mich ſchmierte, und welches mir allmählich den Schmerz vertrieb. Das Wetter war ſehr ſchlecht, und die ganze Equipage, ob ſie gleich aus Muhammedanern beſtand, war doch ſehr in Angſt, den türkiſchen Wachſchiffen bey der Meerenge Bab-el-mandeb in die Hände zu fallen, weil unſer Kapitän voriges Jahr nicht, wie er es doch verſprochen hatte, in den Haven von Mekka eingelaufen war. Wir mußten alſo einer grauſamern Gefangenſchaft entgegen ſehen, als die war, der

wir jezt entgangen waren. Noch schwebten wir in dieser Besorgniß, als wir türkische Schiffe erblikten, die den Wind über uns hatten, und es war beynahe ganz Windstille; nicht einmal so viel Wind wehete, als wir zu unsrer Flucht bedurften. Das eine Schiff, eine türkische Galeere, näherte sich uns, so daß sie uns zurufen konnten, und schon hielten wir uns verloren, als sich ein leichter Wind erhob, der uns trennte, und uns in den grossen Kanal zwischen Ethiopien und der Insel Bab-el-mandeb brachte. Ich habe die Gefahren und Beschwerlichkeiten dieses Wegs schon beschrieben. Wir machten ihn diesmal bey Nacht, ohne zu wissen, wohin wir fuhren; um so vergnügter waren wir, als wir uns am folgenden Tage ausserhalb der Meerenge sahen. Die Strömung, die hier sehr stark ist, führte uns wider Willen an das Kap Guardafui, und wir sezten die Schaluppen aus, um Wasser einzunehmen, dessen wir schon sehr benöthigt waren. Wir baten den Kapitän auch um ein wenig davon: aber er schlug es uns ab. Doch da wir uns jezt den Ländern näherten, in welchen unsre Landsleute den Meister spielen, so fieng ich an in einem derbern und stolzern Tone mit diesem Mann zu sprechen, und gab ihm zu verstehen, daß er zu Diu, wo er einlaufen wollte, unsern Beystand wohl gebrauchen könnte. Meine Drohungen flößten ihm Furcht ein, und er behandelte uns auf der ganzen übrigen Reise weit besser, als vorher. —

Endlich langten wir nach einer Fahrt von zwey und fünfzig Tagen zu Diu an, wo die ganze Stadt zu unserm Empfange herbeyeilte, weil man glaubte, der Patriarch sey bey uns; denn nicht ein einziger rechtschaffener Mann bezeugte nicht die heisseste Begierde, diesen durch seine Leiden und seine apostolischen Arbeiten berühmt gewordenen heiligen Bischoff zu sehen. Ich

kann die Empfindungen nicht beschreiben, die sich Aller bemeisterten, als sie uns so blaß, abgezehrt, mit unbedektem Haupte, ohne Schuh und Strümpfe, überhaupt nakt und zerrissen sahen. Dieser erbarmungswürdige Anblik war hinreichend Jedem zu zeigen, wie viel wir gelitten hatten, und was die noch erdulden mußten, die in Suakem und in Habessinien zurükgeblieben waren. Alle priesen den Allmächtigen, der uns aus so vielen Gefahren gerettet hatte, und dachten mit Wehmuth an den Zustand des Patriarchen, der mit den übrigen Missionaren noch in den Händen der Feinde unsrer heiligen Religion war. Man bezeugte übrigens viele Freude, uns so glüklich angekommen zu sehen, und man erwies uns so viel Ehre, daß die Mohren darüber erstaunten, und es jezt bereuten, uns auf dieser Reise nicht besser behandelt zu haben. Einem derselben, welcher menschenfreundlicher als die anderen gegen uns gesinnt war, und sich sogar zu Suakem für unsre Befreyung bemüht hatte, nahm ich nun bey der Hand, und stellte ihn dem Zollinspektor vor, der mir versprach, demselben Gefälligkeiten zu erweisen; der gute Mohr war sehr darüber erfreut. —

Als wir an dem Fort vorbeykamen, wurden wir mit drey Kanonenschüssen begrüßt — eine Ehre, die sonst nur Generälen widerfährt. Die Vornehmsten der Stadt empfiengen uns am Ufer, und begleiteten uns in unser Kollegium; der Zulauf der Neugierigen war ungemein groß.

Wir blieben nur wenig Tage zu Diu, obgleich unsre Wohnung daselbst eines der schönsten Kollegien in Indien ist. Wir giengen, sobald wir von unsern Strapazen uns wieder erholt hatten, an Bord der Schiffe, welche die Nord-Flotte geleiteten. Wir fuhren nach

Goga, wo uns der siebenzigjährige habessinische Mönch starb, welcher ein sehr angesehener Mann und Prior eines Klosters gewesen war, aber lieber alles verließ, und uns folgte, um auf dem Wege des Heils zu bleiben, den der Allmächtige ihm gezeigt hatte.

Wir sezten unsre Reise weiter fort, und kamen nach Surate, und von da nach Daman, ohne uns lange zu verweilen. Der Rektor des Kollegiums kam hier zu uns an Bord, aber wir konnten uns nicht mit ihm unterreden, da die Seekrankheit ihm zu sehr zusezte. Von da kamen wir in zwey Tagen nach Basaim, wo wir an's Land giengen, und von unsern Brüdern mit der gewohnten Leutseligkeit empfangen wurden, indem sie auf nichts dachten, als uns unsre überstandenen Leiden vergessen zu machen. Sie hatten von dem Pater Provinzial Befehl erhalten, die aus den Missionen zurükkehrenden Jesuiten nicht weiter zu lassen. Wir kamen deswegen überein, Einen von uns nach Goa zu schikken, um die Nachricht von den in Habessinien vorgefallenen Veränderungen und von der Gefangenschaft des Patriarchen dahin zu überbringen. Auch dazu ward ich wieder ausersehen. Ich weiß nicht, welche geheime Leitung des Himmels mich immer zu allen Aufträgen dieser Art in guten und schlimmen Umständen bestimmte! —

Diese Reise war sehr gefährlich; denn die ganze Küste war mit holländischen Freybeutern bedekt, und es war schwer, ihnen zu entkommen. Ich gieng deswegen zu Land von Basaim nach Tana, wo wir auch ein Kollegium haben, und von Tana nach Chaul. Hier miethete ich eine Almadie von Pongin, welches ein kleines, flaches und sehr leichtes Fahrzeug war. Ich nahm achtzehn Ruderer auf jede Seite, und wir

fuhren nun immer dicht an der Küſte hin, von Chaul bis Goa, welches ein Weg von acht und vierzig (deutſchen) Meilen ausmacht. Wir waren dabey oft in Gefahr, den Korſaren in die Hände zu fallen, beſonders bey Dabul, wo wir einliefen; denn einer derſelben hatte ſich vor die gewöhnliche Einfahrt dieſes Havens gelegt; da wir aber hohes Meer und ein leichtes Schiffchen hatten, ſo konnten wir durch den kleinen Kanal paſſiren, und dem Freybeuter glüklich ausweichen. Ob es gleich von da bis Goa noch ſehr weit war, ſo hofften wir doch bey der günſtigen Witterung, und bey Beſchleunigung unſrer Fahrt am folgenden Morgen, als auf das Feſt Mariens Empfängniß, nach Goa zu kommen. Wir glaubten nun alle Gefahr überſtanden zu haben; als wir aber eine Erdſpizze umſchiffen wollten, entdekten wir einige malabariſche Barken, welche dahinten verborgen lagen. Diesmal würden wir der Gefangennehmung nicht entgangen ſeyn, wenn nicht ein Landeseinwohner zu uns geſchwommen wäre, um uns zu benachrichtigen, daß auch Korſaren unter jenen Fiſcherbarken wären, die auf uns Jagd machen wollten. Wir beſchenkten dieſen Mann für ſeinen Freundſchaftsdienſt, und blieben nun bis in die Nacht ſtille liegen, wo wir dann unter Begünſtigung der Finſterniß weiter fuhren. Wir kamen dennoch Morgens um 10 Uhr in Goa an, wo wir alle unſre Väter aus dem Seminarium, aus dem Noviziat und aus dem Profeßhauſe in unſerm Kollegium verſammelt fanden. Da es das Feſt des Kollegiums war, ſo wurden alle an dieſem Tage etwas beſſer regalirt, als gewöhnlich. Bey dieſer Mahlzeit ſchienen uns beſonders zwey Sardellen eine groſſe Koſtbarkeit, weil ſie aus Portugal gekommen waren.

Die Ruhe, welche ich jezt genoß, ließ mich aber meine unglükliche Brüder nicht vergeſſen, die theils in

Felsenklüften verborgen waren, theils in Fesseln lagen. Da ich sie aber nicht anders, als durch die Hülfe des Vizekönigs befreyen konnte, so gieng ich sogleich zu diesem hin, und machte ihm eine lebhafte Schilderung von dem traurigen Zustande, in welchem sich jezt die katholische Religion in einem Lande befindet, wo sie vor kurzem durch die Portugiesen so blühend gemacht war. Ich mahlte ihm mit den stärksten Farben alle die Leiden, welche seit Sultan Segued's Tode über uns ergangen waren; wie wir verjagt wurden aus Habessinien; wie oft man uns nach dem Leben gestrebt, wie man uns treuloser Weise verrathen und an die Türken überliefert habe; welche Drohungen man gegen uns ausgestossen, und wie schröklich man uns mißhandelt habe. Ich zeigte ihm die Gefahren, welchen der Patriarch noch jezt ausgesezt seyn mußte, da er gewiß gespießt oder lebendig geschunden würde, wenn man ihn nicht bald erlöste; ich zeichnete ihm den schwarzen Karakter des Bassa von Suakem, dessen Geiz, dessen Jähzorn, und dessen Grausamkeit keine Gränzen kennt, und beschrieb ihm die Verfolgungen, welche die Katholiken in Habessinien ausstehen mußten. Ich ermahnte ihn, und beschwur ihn bey allem, was sein Herz bewegen konnte, doch Etwas für die Rettung der portugiesischen Jesuiten zu thun, die so willig ihr Leben dem Dienste Gottes aufgeopfert hatten. Ich bewies, wie leicht es sey, uns zu Herren des rothen Meers zu machen, die Türken von den Küsten desselben zu vertreiben, und uns in den alleinigen Besiz des Handels auf demselben zu sezzen. Ich gab ihm, so gut ich konnte, alle Nachrichten von der Beschiffung dieses Meeres, und bezeichnete ihm die Häven, denen man sich zuerst bemächtigen müßte, um auf jeden Fall einen Zufluchtsort zu haben *) — Ich gestehe es, daß sich wohl

*) Die Habessinier hatten also Lobo's Absichten zum voraus gewußt?

etwas Leidenschaft und Erbitterung in meine Rede gemischt haben mag; denn wenn uns Gott schon jede Rache verbietet, so wäre mir es doch lieb gewesen, den Bassa von Suakem und seinen Bruder in meine Gewalt zu bekommen, um ihnen ihr schlechtes Betragen gegen uns vorwerfen zu können*). — Deswegen wünschte ich auch, daß man zuerst nach Massuah gienge, die Türken daraus zu vertreiben, eine Vestung daselbst erbaute, und eine starke portugiesische Besazzung hineinlegte.

Der Vizekönig hörte mich sehr aufmerksam an, befragte mich über mancherley, und glaubte, seine Fragen befriedigend beantwortet zu haben. Er sagte hierauf, er wolle wohl eine Flotte in das rothe Meer schikken, und selbst seinem Sohne das Kommando darüber geben, aber an eine dort zu errichtende Niederlassung sey nicht zu denken; er wollte also nur die ganze Küste verheeren und ausplündern lassen, und dann sollte die Flotte wieder zurükkehren. — Ich stellte ihm dagegen vor, daß dies gerade das Mittel wäre, alles zu verderben; denn die Türken würden dann an allen Kristen Rache nehmen, und uns den Zugang zu Habessinien auf ewig verschliessen. — Ich drang immer auf eine Niederlassung zu Massuah, und versicherte ihn, daß hundert Mann hinreichend wären, das Fort zu vertheidigen, das man daselbst anlegen würde. Der Vizekönig erbot sich hierauf zu fünfzig Mann, und verlangte, daß man die wenigen Portugiesen, die in Habessinien zerstreut waren, sammeln, und dazu thun sollte. Diesen Vorschlag konnte ich nicht billigen. Da

*) Ei, nur um ihnen Vorwürfe zu machen? — Etwa solche Vorwürfe, wie die heil. Inquisizion sie macht? — Es ist ja auch ein heil. Offizium zu Goa, welches ohne Zweifel sehr bereitwillig war, den Bassa von Suakem als einen Unglaubigen — nicht zu spiessen, sondern zu braten! —

ich nun ſah, daß der Vizekönig weder genugſame Vollmacht, noch hinreichende Truppen hatte, um meinen Vorſchlag auszuführen, ſo kamen wir endlich überein, daß ich ſogleich nach Europa reiſen ſollte, um den elenden Zuſtand der habeſſiniſchen zu Rom und zu Madrid*) bekannt zu machen. Der Vizekönig verſprach, wenn ich die nöthige Unterſtüzzung erhielte, ſelbſt die Flotte bey dieſer Unternehmung anzuführen, und verſicherte mich, daß er glaube, daß er ſein Leben keiner heiligern und für die Religion wichtigern Sache weihen könnte, als dieſe wäre**).

Ich ſchiffte mich ſogleich ein, um mich nach Liſſabon zu begeben, und zweifelte nicht, die Hülfe zu erhalten, deren unſre Miſſion zu ihrer Wiederherſtellung bedurfte.

Nie iſt aber eine Seefahrt ſolchen Unglüksfällen unterworfen geweſen, als dieſe meine Reiſe nach Liſſabon. An der Küſte von Natal litt ich Schiffbruch; ich wurde hierauf von den Holländern gefangen; und überhaupt giebt es kaum eine Gefahr zu Waſſer und zu Lande, die ich nicht überſtehen mußte, eh' ich nach Portugal zurükkam! —

---

*) Portugal war damals mit Spanien verbunden.

**) Der Vizekönig ſcheint dem Jeſuiten an Schlauheit nichts nachgegeben zu haben.

Anhang

zu

Pater Hieronymus Lobo's

Reiſe nach Habeſſinien.

I.

Kurze Geschichte

der katholischen

Mission in Habessinien

nach

Lobo's Abreise aus diesem Lande.

Aus dem Französischen *).

Kaum war der Pater Hieronymus Lobo von Suakem abgereist, als sich in diesen Gegenden das Gerücht verbreitete, die Portugiesen wären mit einer starken Seemacht in das rothe Meer eingelaufen, hätten an der Küste von Ethiopien gelandet, und wären jezt im Begriffe, in die habessinischen Staaten mit gewaffneter Hand einzudringen.

Diese Nachricht verbreitete Furcht und Schrekken über das ganze Land; statt aber die über die Katholiken ergangene Verfolgung zu hemmen **), trug sie viel dazu bey, sie noch heftiger zu machen. Man zwang die Portugiesen, die schon seit langer Zeit in Habessinien

*) Aus Le Grand's Suite de la Relation d'Abyssinie — sehr abgekürzt, weil Bruce im II. Bd. seines Werks, vermuthlich aus eben dieser Quelle, diese Geschichte ziemlich weitlaufig erzählt.

**) Welches doch wohl nicht gehofft wurde? —

wohnten, ſich weiter in das Innere des Landes zurükzuziehen, und man erlaubte ihnen nur einen einzigen Miſſionar mit ſich zu nehmen. Aber auch dieſer Troſt ward ihnen bald wieder entriſſen; der Pater Johann Pereira, der ſich erboten hatte, ihnen überall zu folgen, mußte fliehen und ſich verbergen, um ſein Leben zu retten. Zu gleicher Zeit ließ der König öffentlich bekannt machen, daß, da er ſich nicht in Sicherheit glaube, ſo lange noch ein Miſſionar in ſeinen Staaten wäre *), er befehle, eine ſtrenge Nachſuchung im ganzen Königreich anzuſtellen, und wo man einen fände, ſollte man ihn der Juſtiz ausliefern, oder auf der Stelle umbringen.

Kaſla Mariam, welcher den Pater Apollinar von Almeida, Biſchoff von Nicäa, und den Pater Hyacinth Franciſco, einen Florentiner, bey ſich hatte, erklärte dieſen beyden, daß er ſie nach dieſem Edikte nicht mehr bey ſich behalten könnte; er führte ſie aber ſelbſt in die Gegend von Adeſalo, in ein grauſiges Gebirge, wo ſie wirklich ſehr gut verborgen, jedoch der Gefahr, von den wilden Thieren zerriſſen oder von dem Hunger aufgerieben zu werden, immer ausgeſezt blieben. Das Gerücht, das ſich zugleich von ihrem Tode verbreitete, verurſachte, daß man ſie auch nicht weiter ſuchte. Unterdeſſen reute es dem Kaſla Mariam, daß er ſie an einen ſo übeln Ort gebracht hatte; er holte ſie deswegen wieder ab, und ließ den Biſchoff von Nicäa zu ſeiner größten Freude an den Ort bringen, wo auch Pater Franz Rodriguez eine ſichre Zuflucht gefunden hatte. Der Pater Franciſco kam auch an einen andern Ort, aber er befand ſich dennoch um nichts beſſer;

*) Eine Furcht, die gar nicht ungegründet war.

ſer; denn er durfte ein ganzes Jahr lang das Tageslicht nicht ſehen; nur bey Nacht konnte er ausgehen, um friſche Luft zu ſchöpfen; aber auch dieſe Erlaubniß mußte er ſo theuer bezahlen, daß er am Ende nichts mehr hatte, womit er die Habſucht ſeines Wirths befriedigen konnte, und gezwungen war, anderwärts einen Zufluchtsort zu ſuchen.

Eben ſo gieng es den Vätern **Ludwig Cardeira** und **Bruno Bruni**. Sie hatten ihre Zuflucht zu Jer **Jannes** genommen, welcher ſie Anfangs ſehr freundſchaftlich behandelte; nachdem er ihnen aber alle heiligen Gefäſſe und allen Kirchenſchmuck abgelokt hatte, ſo drohte er, ſie den Türken zu verkaufen, und man mußte ſie mit eilf Unzen Gold aus ſeinen Händen loskaufen, weil er wirklich Miene machte, ſeine abſcheuliche Drohung zu erfüllen. **Bruno Bruni** begab ſich hierauf zu den Vätern **Kaſpar Paiz** und **Johann Pereira**, welche zu **Aſſa**, zehn Meilen von **Fremona**, unter dem Schuzze des **Tekla Emanuel** verborgen waren. Dieſer treue Freund und Beſchüzzer der Miſſionare wurde aber bald aus ſeiner Statthalterſchaft abgerufen; er benachrichtigte die Jeſuiten davon, und bat ſie, auf ihrer Huth zu ſeyn, weil ſein Bruder ihm in dieſer Stelle nachfolgen würde, welcher der Eidam des **Guebra-Chriſtos**, und beſonderer Freund des Abts **Aſpha-Chriſtos** war, die man beyde als die heftigſten Feinde des katholiſchen Glaubens kannte.

Die Angſt, in welcher dieſe Jeſuiten ſchwebten, war ſehr groß; denn ſie wußten jezt nicht, welchen Entſchluß ſie ergreifen, oder wohin ſie flüchten ſollten. Noch waren ſie in dieſer Ungewißheit, als der neue Statthalter ſie vor ſich fordern und mit ihren treuen Bedienten, die

sich tapfer zur Wehre sezten, zusammen hauen ließ. Ein Einziger ward gerettet, nämlich der Pater **Bruno Bruni**, welcher mit Wunden bedekt auf dem Plazze liegen blieb, und für todt gehalten wurde. Eine kafferische Sklavinn trug für seine Wiederherstellung Sorge, und er genas, um noch schröklichere Leiden zu erdulden.

Unterdessen kam ein neuer Abuna, Namens **Markus**, aus Egypten nach Habessinien; er nahm seinen Weg über Suakem, und brachte dem daselbst noch in der Gefangenschaft schmachtenden Patriarchen **Alphons Mendez** einen Brief aus Kahira von dem Kapuziner **Agatange** mit, worinn derselbe den neuen Abuna dem Patriarchen als seinen Freund empfahl, welcher der katholischen Religion geneigt sey. Der gute Kapuziner irrte sich; denn dieser Abuna hatte ihm jene Neigung vorgehäuchelt, und ward bald einer der grausamsten Verfolger der Katholiken. Zugleich glaubten diese eine neue Ursache zu Besorgnissen zu haben, weil eben dieser Abuna einen jungen deutschen Protestanten, Namens **Heyling**, mit sich aus Egypten brachte *), von welchem sie nichts anders glaubten, als daß er die Absicht habe, den protestantischen Glauben nach Habessinien zu verpflanzen, ob er gleich von Profession ein Arzt war. Dieser junge Deutsche ließ sich selbst mit dem gefangenen Patriarchen in eine Unterredung über Religionssachen ein, und gewann den Patriarchen durch sein sanftes Betragen so sehr, daß dieser sich schmeichelte, ihn noch zu der katholischen Religion zu bringen, wenn er länger Zeit gehabt hätte, sich mit ihm zu unterreden **); aber der

*) Die sonderbaren Schikfale dieses Mannes werde ich in der Folge erzählen.

**) Der französische Uebersezzer von Ludolfs ethiopischer Geschichte behauptet gerade das Gegentheil. (Wovon weiter unten.)

Bassa machte dem ganzen Handel ein Ende, indem er den Alphons Mendez in noch engere Gewahrsame bringen ließ, um ein desto höheres Lösegeld von ihm zu erpressen. Der gute Mann mußte in dieser harten Gefangenschaft vieles ausstehen und lange dulden; die Mißhandlungen nahmen immer zu, bis endlich der Vizekönig von Indien ihn für 6000 Kruſaden loskaufte. So kam er endlich von den überstandenen Leiden äusserst abgemattet zu Diu an, von wo er nach Goa gieng, und dem Vizekönig von der Geschichte der habessinischen Mission und ihren Geschäften Rechenschaft ablegte. Er malte ihm das Elend der zurükgelassenen Missionare mit lebhaften Farben vor, und beschwor ihn, dem unterdrükten Katholizism in Habessinien mit aller Kraft zu Hülfe zu eilen. Die Mittel, welche er dazu vorschlug, waren aber freylich mehr Entwürfe eines Eroberers, als Bekehrungsplane eines Glaubensboten; denn er verlangte nichts geringers, als daß man eine starke Flotte in das rothe Meer schikken sollte, um sich der Plätze von Massuah und Arkiko zu bemächtigen; daß man eine starke Festung daselbst bauen, und mit einer zahlreichen Mannschaft besezzen sollte, um in Habessinien einen festen Fuß zu haben; und daß man den Bahrnagasch zwingen sollte, den Bruder des Neguz, welchen er in seiner Gewahrsam hielt, den Portugiesen auszuliefern, damit diese ihn auf den Thron sezzen, und mit seiner Hülfe einen bürgerlichen Krieg in Habessinien anzünden könnten.

Pater Lobo machte ungefähr eben diese Vorschläge zu Rom, weswegen der Pabst und die Kardinäle, so wie alle, welche diese Eroberungsprojekte hörten, dieselben mehr auf Rechnung des kriegerischen Geistes der Portugiesen *), als eines heiligen Religionseifers schrie-

*) Auch Rachsucht hätten sie hinzusezzen dörfen.

ben, und Niemand glaubte, daß die Missionare in Habessinien sich nicht so geduldig wie die Schafe zur Schlachtbank führen liessen.

Unterdessen wurden die übrigen Jesuiten in diesem Lande nach und nach alle entdekt und hingerichtet. Vergebens bemühete sich der Patriarch, wieder andere hineinzubringen; alle Wege waren für sie verschlossen.

Der Pabst war deswegen mit den Jesuiten sehr unzufrieden, und übertrug die habessinische Mission den französischen Kapuzinern, von welchen sogleich sechse mit dem Pater Agatange an der Spizze als armenische Kaufleute verkleidet in Habessinien einzudringen wagten. Ihre Reise war glüklich; aber ihrer Kleidung ungeachtet brachte man sie doch vor den Abuna, welcher sie erkannte, und der Freundschaft zum Troz, die er ehemals dem Pater Agatange gehäuchelt hatte, diesen mit seinen Gefährten auf der Stelle steinigen ließ.

Einige andere Kapuziner waren im Anfange glüklicher; sie hatten sich in Massuah niedergelassen, und trieben das Missionswerk mit so gutem Erfolge, daß sie bald mehrerer Gehülfen bedurften. Die Ankunft dieser lezteren wurde bald in Habessinien bekannt, und verbreitete grosse Unruhe daselbst. Der König Basilides lebte in einer immerwährender Angst; er glaubte, ganz Europa sey wider ihn aufgebracht, und vermuthete nichts anders, als daß alle katholischen Mächte vereint mit den Portugiesen die ihrer Religion angethane Schmach zu rächen bereit wären. Jeden Kahn, der zu Massuah oder Suakem anlangte, hielt er für den Vortrab einer portugiesischen Flotte, die seine Staaten angreifen würde. Als er nun hörte, es befänden sich einige Europäer zu Suakem, so schikte er alsobald dem Bassa einen Be-

ſandten mit einem Geſchenk von 150 Unzen Goldes und 50 Sklaven, und mit der dringendſten Bitte, dieſe Europäer ihm entweder auszuliefern, oder ums Leben zu bringen. Es war nicht mehr der edeldenkende Baſſa, der die Kapuziner ſo großmüthig in Schuz genommen hatte; es war ein Wüthrich, ein Geizhals, welcher keine von allen den Tugenden ſeines Vorgängers beſaß. Er ließ ſogleich nach dem Empfange dieſer Geſchenke die Kapuziner herbeybringen, und ihnen in ſeiner Gegenwart die Köpfe abſchlagen. Dem Pater Anton, den älteſten derſelben, den er von Perſon kannte, erſparte er dieſe Mühe; er ließ ihn in ſeinem Hauſe niederhauen, und begnügte ſich damit, daß man ihm den Kopf brachte.

Von dieſer Zeit an erfuhr man keine Nachricht mehr aus Habeſſinien. Unterdeſſen konnte der Patriarch Alphons Mendez den Gedanken an ſeine lieben ethiopiſchen Kirchſprengel nicht aufgeben; er dachte immer auf Mittel, das Miſſionswerk in demſelben wieder empor zu bringen, und ſeine zurükgelaſſenen geiſtlichen Kinder mit ſeiner Hülfe zu unterſtüzzen. Auch die übrigen Jeſuiten hatten noch nichts von ihrem heiligen Eifer verloren; Troz allen Gefahren, wollten ſie wieder in Habeſſinien eindringen, und Jeder bezeigte Luſt, die Märtirerkrone daſelbſt zu holen. Der erſte, der ſich zu dieſem Wagſtük anbot, war der Pater Damian Calaca, welcher ſeit ſeiner Abreiſe aus Habeſſinien den Banjanen zu Diu mit glüklichem Erfolge das Evangelium geprediget hatte. Durch eben dieſe Banjanen, welche einen groſſen Handel nach Maſſuah trieben, hoffte er daſelbſt wohl aufgenommen zu werden, und mit der Zeit Gelegenheit zu finden, ſelbſt nach Habeſſinien zu gelangen. Er kam mit einem Handelsſchiffe nach Maſſuah, und gab ſich für den Faktor deſſelben aus; der Baſſa

empfieng ihn sehr wohl, und dieser glükliche Anfang schien einen guten Fortgang zu versprechen. Bald aber wurde er entdekt, und es wurde bekannt, daß unser Missionar ein Jesuit und ein Portugiese war. Dies war genug um Lärm über das ganze Land zu verbreiten. Der König Basilides hielt immer einen geheimen Gesandten oder Spion zu Massuah, oder zu Suakem, der ihm von Allem, was in der ganzen Gegend vorgieng, schleunige Nachricht ertheilen mußte. Er erfuhr also auch die schrekkensvolle Nachricht von der Ankunft eines portugiesischen Jesuiten. Der schlaue Bassa, dessen Geiz hier ein treffliches Mittel fand, den furchtsamen König von Habessinien, so wie die Jesuiten zu brandschazzen, mag wohl selbst diese Nachricht am geflissentlichsten verbreitet haben. Dieser pfiffige Kauz ließ den Jesuiten vor sich kommen, entdekte ihm, daß er ihn erkannt habe, und versicherte ihn öffentlich, daß er ein grosser Freund der Jesuiten und der Portugiesen sey, daß er herzlich wünsche, mit beyden in gutem Vernehmen zu stehen, und daß er den Europäern gerne den Handel auf dem rothen Meere erleichtern möchte. — Er erbot sich sogleich, zwey vertraute Leute an den Vizekönig von Indien abzuschikken, welche dies Geschäfte in Ordnung bringen sollten, und bat zugleich den guten Pater, diese seine Gesandten zu begleiten. Der Jesuit sah diese Falle gar wohl, in welche der schlaue Bassa ihn lokken wollte; aber er konnte ihr nicht ausweichen. Er mußte abreisen; und kaum war er mit seinem Schiffe aus dem Haven, so bemächtigte sich der Bassa der zurükgelassenen Waaren, ohne auf das Schreyen der übrigen Kaufleute zu hören.

Nun wurde es den Jesuiten ernstlich untersagt, fernerhin solche unnüzze Unternehmungen zu wagen; dennoch unterstand sich der Pater Bodelko, Rektor des

Kollegiums zu Diu, in türkischer Kleidung nach Suakem zu reisen, wo er ebenfalls erkannt wurde. Sogleich ertheilte der habessinische Spion daselbst seinem Monarchen die furchbare Nachricht, daß ein portugiesischer Jesuit wieder angekommen sey. Dies war genug, um den König in Wuth zu bringen; er glaubte immer noch, ganz Europa rüste sich zum Krieg gegen ihn. Es schikte deswegen sogleich mit reichen Geschenken beladene Gesandte nach Massuah, Mekka und Yemen, und ließ alle Fürsten dieser Gegenden ersuchen, die Portugiesen, die sich in ihren Herrschaften finden würden, zu verjagen oder niederzuhauen. Zugleich ließ er seinen jüngern Bruder Klaudius in Fesseln werfen, weil er sich durch seine Vorliebe für die katholische Religion dem Tyrannen verdächtig gemacht hatte, und am Ende ließ er ihm gar den Kopf abschlagen. Auf diese Exekuzion folgten sogleich noch mehrere; denn man durfte nur ein Freund des hingerichteten Prinzen seyn, um für einen todeswürdigen Verbrecher gehalten zu werden. Die vornehmsten Herren wurden nicht verschonet, und der Tyrann wüthete gegen alle, die er im Verdacht einer Anhänglichkeit an die katholische Religion hatte. Doch auch dies beruhigte ihn nicht; denn er sah täglich die Zahl der Unzufriedenen wachsen, und suchte daher im Auslande Freunde und Bundsgenossen. Er schikte in dieser Absicht auch einen Gesandten an den Fürsten von Yemen, welchem er freye Religionsübung für alle Muhammedaner, und Erlaubniß, in seinen Staaten den Islam zu predigen, versprechen ließ. Dies empörte aber auch die Mönche gegen ihn, und er mußte eilen, einem förmlichen Aufruhr zuvorzukommen.

Zu dieser Zeit lebten nur noch fünf portugiesische Priester in diesem Lande, und schmachteten in dem tiefsten Elende. Der Patriarch, der noch immer in Indien

verweilte, konnte sich den Zustand der Zurükgelassenen leicht denken, und hegte keinen wärmern Wunsch, als seine Glaubensbrüder in Habessinien zu unterstüzzen. Er ließ kein Mittel unversucht, seinen Zweck zu erreichen; aber keines wollte ihm gelingen. Er erhielt zu dieser Zeit auch einen rührenden Klagbrief von einem der zurükgelassenen Priester, welcher ihn noch mehr anspornte, sein Ziel zu erreichen. Endlich brachte er es doch dahin, daß er denselben einigen geistlichen Trost zuschikken konnte.

Der Patriarch Alphons Mendez starb bald darauf in Indien in dem 76sten Jahre seines Alters.

Unterdessen hörte die Verfolgung der Katholiken in Habessinien nicht auf; der König war unglüklich in den Kriegen mit seinen Feinden, und ergoß seinen Zorn dafür auf die Portugiesen und ihre Anhänger.

So stand es noch um die katholische Religion in Habessinien, als König Ludwig der XIV. von Frankreich sich der verunglükten ethiopischen Mission mit Eifer annahm, und selbst einen Brief an den König von Habessinien schrieb.

Endlich gelang es auch einem französischen Arzte, Namens Karl Poncet, im Jahre 1699 von Kahira nach Habessinien zu kommen*); und es wagte es wieder ein Jesuit, Pater Brevedent, mit demselben dahin zu gehen. Dieser leztere starb aber auf der Reise. Poncet wurde dagegen an dem habessinischen Hofe sehr wohl empfangen, und brachte einen Gesandten von daher mit sich nach Kahira zurük, woselbst dieser blieb; Poncet aber gieng mit den Briefen und Geschenken desselben nach

*) Wovon noch in der Folge.

Frankreich, und kehrte dann von da wieder nach Kahira zurük, von wo er mit den habeſſiniſchen Geſandten, von einem Jeſuiten begleitet, wieder nach Habeſſinien gehen ſollte. Er nahm diesmal ſeinen Weg durch Arabien, kam aber nur bis Dſchidda, von wo er mit den Geſchenken durchgieng, in den Morgenländern herumirrte, und endlich zu Ispahan ſtarb.

Statt deſſen wurde nun Jakob le Noir, genannt du Roule, zum Geſandten nach Habeſſinien beſtimmt, wohin er auch im Jahr 1703 aus Frankreich abgieng. Am 19. Julius 1704 reiste er von Kahira ab, um durch Nubien nach Habeſſinien zu gelangen; er ward aber zu Sennaar auf Befehl ds Königs dieſes Landes am 25. November mit all ſeinem Gefolge erſchlagen *). Habeſſinien war damals zu ſehr von innern Unruhen zerrüttet, als daß ſein Beherrſcher dieſe Verlezzung des Völkerrechts hätte rächen können, ob es gleich des damals regierenden habeſſiniſchen Königs Tekla Haimanout ernſter Wille geweſen war.

Von dieſer Zeit an blieb die habeſſiniſch katholiſche Miſſion vernachläſſigt liegen. —

*) Bruce erzählt dieſe Geſchichte ſehr weitläufig.

II.

Peter Heyling's,

eines deutschen protestantischen Gelehrten,

Reise nach Habessinien.*)

Im Jahre 1634.

Peter Heyling (nach der niedersächsischen Mundart auch Hölling, Holling genannt) wurde im Anfange des vorigen Jahrhunderts zu Lübek geboren, wo sein Vater Jubilier war — ein Mann von geringem Vermögen.

Der junge Heyling zeigte frühzeitig grosse Talente, die sich auch durch den Unterricht, welchen er in dem Gymnasium seiner Vaterstadt erhielt, immer mehr entwikkelten. Sein Fleiß im Studieren machte seinen geschikten Lehrern eben so viele Freude, als sein Eifer für die reine kristliche Religion. Sie nährten diesen lezteru besonders so sehr in ihm, daß er bald in helle Flammen ausbrach. — Seine Fortschritte in den Wissenschaften erwekten ihm vornehme Gönner, die ihn als Hauslehrer ihrer Kinder annahmen.

*) Aus dem oben S. 16. angeführten Werkchen: Sonderbarer Lebenslauf Herrn Peter Heyling's ꝛc. — welches ausserdem noch eine Geschichte des Katholizismus in Habessinien enthält.

Nach Vollendung ſeiner Schulſtudien gieng er im Jahre 1628 als Hofmeiſter mit vier vornehmen jungen Leuten von Lübek nach Paris, wohin damals um des Krieges willen, welcher Deutſchland verheerte *), ſehr viele junge Deutſche von Stand ſich begaben.

Peter Heyling blieb drey Jahre lang zu Paris, wo er von den angeſehenſten Männern geſchäzt und geliebt war, beſonders von dem berühmten Hugo Grotius, welcher zu dieſer Zeit daſelbſt wohnte. Heyling hat auch nachher von Egypten aus mit dieſem gelehrten Manne korreſpondirt **).

Unſer Heyling machte in Paris mit mehreren jungen deutſchen proteſtantiſchen Gelehrten Bekanntſchaft, die von gleichem Religionseifer, wie er, beſeelt waren; unter denſelben werden genannt: Hieronymus von Dorn, J. Ernſt, Andreas Blumenhagen, Warendorp, Broms und Balmann. Wie viel ihrer zuſammen wären, zehn oder zwölfe, iſt nicht genau bekannt. Genug dieſe jungen Schwärmer, deren einer immer den andern wahrſcheinlich noch mehr anſtekte, entſchloſſen ſich, gleich den Apoſteln in die Welt hinauszugehen, beſonders in ferne Länder, um den Völkern das reine Evangelium zu predigen. Zwar waren ſie keine Theologen, ſo wie auch unſer Heyling nicht; aber ſie hielten doch den innern Drang, ihre Religionsbegriffe Andern mitzutheilen, für einen göttlichen Beruf zum Apoſtelamte, und dieſem Wahn zu Folge, ſezten ſie den Plan ihres ſeltſamen Entwurfs mit einander feſt, und verglichen ſich über die Länder, wohin jeder reiſen ſollte, um den gemeinſchaftlichen Zwek zu erreis

*) Nämlich der dreyſſigjährige.

**) Die Briefe ſtehen in genanntem Werkchen.

chen*). Heyling erwählte sich Ethiopien zum Schauplatz seines Religionseifers, weil damals die Austreibung der Jesuiten aus diesem Lande schon in Europa bekannt war.

Den Enthusiasten, dessen Kopf schon von seinen Planen und Aussichten ganz erhizt ist, schrökken Hindernisse nicht ab; sie reizen ihn vielmehr. So war es auch hier. Heyling kannte die Gefahren alle, welchen er sich aussezte, und um so brennender ward seine Begierde, sie zu besiegen. Sein glühender Kopf verließ sich auf den unmittelbaren Beistand des Himmels, und seine Schwärmerey war schon so weit gediehen, daß er jeden günstigen Zufall für eine Hülfe von oben ansah. Er war Frömmler, so wie die meisten seiner Mitbrüder, wie aus ihren Briefen ganz deutlich erhellet**); übrigens scheint er ein sehr gutes Herz und ziemlich viel Kopf besessen zu haben.

Unser Heyling reisete nun, seinem Entwurfe getreu, nach Malta, und von hier weiter nach Alexandrien in Egypten, wo er nach mancherley überstandenen Abentheuern glüklich anlangte. Von da fuhr er mit einem französischen Kaufmann, der ihm grosse Freundschaft erwieß, nach Kahira (Kairo), wo er sich sogleich nach Mitteln umsah, die arabische Sprache ohne grösse Kosten, weil er wenig Geld bey sich hatte, zu erlernen.

---

*) Wansleben (von welchem weiter unten) sagt, es seyen zur Nachahmung der Apostel ihrer Zwölfe gewesen, welche um die Länder, wohin sie sich begeben wollten, unter sich gelooset hätten. Dies nimmt ihm Michaelis (der Herausgeber von Heyling's Lebenslauf) sehr übel. Auch Ludolf widerlegte es.

**) Besonders auch aus dem Brief des Hieronymus von Dorn, S. 103. u. f. in Heyling's Lebenslauf.

Man wieß ihn an die Mönche eines koptischen Klosters in der Wüste des H. Makarius, und er erhielt von ihrem Bischoff die Erlaubniß dazu, so sehr sich auch die katholischen Priester in Kahira dawider sezten, und ihn zu verläumden suchten, als sie erfuhren, daß er kein Katholik war, und zugleich seine Absichten merkten.— Heyling zog also ungehindert zu den Mönchen in die Wüste hinaus, theilte ihre rauhe Lebensart mit ihnen, und blieb fünf Monate daselbst, in welcher Zeit er nicht nur die arabische, sondern auch die syrische Sprache erlernte, und dazu die Klosterbibliothek benüzte; nebenbey suchte er den Mönchen seine Religionsgrundsäzze beyzubringen, welches ihm auch, wie er selbst sagt *), ziemlich gelang. Unterdessen bemühten sich die Katholiken zu wiederholten Malen, ihn entweder für ihre Kirche zu gewinnen, oder wenigstens in seinem Vorhaben zu hindern, wozu sie kein Mittel unversucht liessen. Sie brachten es endlich auch bey Bersoum, dem angesehensten unter den Kopten zu Kahira durch falsche Vorspiegelungen so weit, daß dieser, welcher unsern religiösen Abentheurer nicht weiter kannte, drey türkische Soldaten abschikte, mit dem Befehl, denselben nach Kahira zurükzubringen; diesem gehorchte Heyling aber nicht, sondern bewirkte durch seine standhafte Widersezzung, daß die Soldaten mit einer schriftlichen Antwort von ihm wieder abzogen. Dabey blieb es dann auch.

Gegen Ostern 1634 kehrte hierauf unser Glaubensprediger nach Kahira zurük, um daselbst eine Gelegenheit zu suchen, nach Jerusalem zu kommen. Er fand diese auch, und zog dahin, so sehr man ihm davon abrieth, weil die Katholiken ihn bey ihren Glaubensgenossen in Jerusalem schon zum voraus angeschwärzt hatten. Er kam

*) In seinem von Kahira aus an seine Freunde in Europa geschriebenen Briefe, S. 118. u. f. des Lebenslauf.

dennoch glüklich an, und traf dort seinen Mitbruder Hieronymus von Dorn. Nach einem kurzen Aufenthalte reisete er wieder nach Kahira, wo unterdessen die katholischen Geistlichen nichts versäumt hatten, um diesen ihnen gefährlich scheinenden Nebenbuler überall zu verkleinern; ja es hieß, sie hätten ihm nach seiner Rükkunft sogar nach dem Leben getrachtet.

Unterdessen kam die habessinische Gesandtschaft in Kahira an, um einen neuen Abuna (Erzbischoff, Metropolitan) abzuholen, mit welchem Heyling dann Gelegenheit hatte, nach Habessinien zu kommen, wohin er im Oktober 1634 auch wirklich abreiste. —

So weit gehen die Nachrichten von Peter Heyling, die wir von ihm selbst haben; die Erzählung seiner weitern Schikſale müssen wir aus dem Munde Anderer anhören; denn seit dem Briefe vom 30. September 1634, in welchem er seinen Freunden in Europa seine mannichfaltigen Begebenheiten in Egypten und seine bevorstehende Abreise nach Habessinien von Kahira aus meldete, ist kein Bericht von ihm mehr nach Europa gekommen.

Der Habessinier Abba Gregorius *) berichtete aber noch Einiges von unsers Heylings Ankunft und Schikſal in Habessinien. Er sah ihn selbst zu Suakem, wo jener damals mit dem vertriebenen katholischen Patriarchen Alphons Mendez war, und wohin Heyling mit dem neuen habessinischen Abuna auch kam.

Nach des Gregorius Bericht erkannte der gedachte Patriarch sogleich aus der Gesichtsbildung bey dem ersten Besuch, daß unser Heyling kein Habessinier und auch kein Egypter wäre, sondern ein Europäer seyn müsse;

*) Derjenige, aus dessen Mund Ludolf seine beßten Nachrichten schöpfte. (Davon weiter unten.)

welches dieſer ihm auch geſtand, und entdekte, daß er ein deutſcher Gelehrter wäre, und zwar proteſtantiſcher Religion. Darauf entſtand zwiſchen beyden ein Wortſtreit in lateiniſcher Sprache über verſchiedene Religionspunkte, vorzüglich über diejenigen, in welchen die alexandriniſche Kirche von der römiſchen abweicht; z. B. über die geiſtliche Oberherrſchaft des Pabſtes, über das Abendmahl unter beyderley Geſtalten, über die Prieſterehe u. ſ. w. Sie geriethen darüber in einen heftigen Wortwechſel miteinander, welcher die Neugierde der Umſtehenden reizte; dieſe verſtanden die lateiniſche Sprache nicht; deswegen theilte ihnen Heyling den Innhalt der Unterredung in arabiſcher Sprache mit. Dies wollte der Patriarch durchaus nicht zugeben, theils weil er ſelbſt das Arabiſche nicht verſtand, theils weil er nicht wollte, daß dieſe Idioten (wie er ſie nannte) etwas davon erführen. Heyling erwiederte aber, es ſey ihm daran gelegen, auch dieſe Leute davon zu unterrichten. Der Streit dauerte bis gegen Nacht. Endlich ſchieden ſie von einander, und der Patriarch ſagte nach Heyling's Entfernung ſeufzend: „Nun wird Habeſſinien vollends in die äuſſerſte Kezzerey gerathen, wenn noch dieſer junge Doktor hineinkömmt!“ —*)

Gregorius erzählt ferner, Heyling ſey in Habeſſinien wie ein Engel Gottes aufgenommen worden**). Er fand ſogleich Gelegenheit, ſeine Talente im Jugend-Unterricht zu zeigen, und die vornehmſten Leute vertrauten ihm ihre Kinder an. Seine Bemühungen als Jugendlehrer wurden mit dem glüklichſten Erfolge gekrönt; er ärndtete Achtung, Liebe und Ruhm in reichem Maaße ein; auch ward er von Aeltern ſeiner Zöglinge reichlich

*) Man vergleiche dieſe mit der oben angegebenen jeſuitiſchen Erzählung.

**) Dies möchte wohl übertrieben ſeyn!

beſchenkt; aber er wollte keine Schäzze ſammeln, ſondern theilte von ſeinem Ueberfluſſe den Armen mit, und erwarb ſich durch dieſe Mildthätigkeit noch mehr Freunde und Gönner *). Nach wenigen Monaten kam auch ſein Lob zu den Ohren des Königs; dieſer ließ ihn zu ſich fordern, und als er ſeine Klugheit und Geſchiklichkeit erkannte, behielte er ihn bey ſich am Hofe, machte ihn zu ſeinem geheimen Rathe und Miniſter, und gab ihm eine nahe Verwandtinn, eine königliche Prinzeſſinn zur Gemahlinn **).

In dieſem Zuſtande verſichert Abba Gregorius unſern Heyling noch im Jahre 1647 geſehen zu haben; in Egypten erzählte man ebendaſſelbe; auch ein Schüler des neuen habeſſiniſchen Miniſters, ein junger Habeſſinier, Namens Akaläzos, der 1653 nach Deutſchland gekommen war ***), bekräftigte dieſes.

Von Heylings weitern Schikſalen in Habeſſinien haben wir keine ganz ſichere Nachrichten.

Der allgemeinen Sage zu Folge, ſoll Heyling im Jahr 1651 oder 1652 auf ſeiner Rükreiſe aus Habeſſinien ums Leben gekommen ſeyn.

Wansleben †) ſagt, Heyling habe ſich durch ſeinen Religionseifer, und durch die Verbreitung ſeiner Glau-

*) Er ſoll auch das Evangelium St. Johannis in die amhariſche Sprache überſezt, und ſich dadurch groſſen Beifall erworben haben.

**) Damit ſtimmen die jeſuitiſche Berichte überein, in welchen behauptet wird, Heyling habe den König noch mehr gegen die Katholiken aufgebracht, daß ihnen Habeſſinien ganz verſchloſſen wurde.

***) Von welchem weiter unten.

†) Dieſer war ein Schüler Ludolfs, und reiſete auf Koſten des Herzogs von Sachſen-Gotha, gieng aber nachher zur katholiſchen Religion über.

Glaubensbegriffe die Ungnade des habeſſiniſchen Monarchen zugezogen, der ihn entlaſſen, und ihm erlaubt habe, mit ſeinen erworbenen Reichthümern in ſein Vaterland zurükzukehren. Auf dieſer Rükreiſe ſey er von dem Baſcha von Suakem, der ſich ſeiner Schäzze bemächtigen wollte, um's Leben gebracht worden.

Ebendaſſelbe hörte Gregorius in Egypten, und meldete es dem Hiſtoriker Ludolf; nur berichtet Gregorius nicht dieſelbe Urſache von Heyling's Entfernung aus Habeſſinien. Er ſagt nur, der König habe ihm die begehrte Entlaſſung gegeben, und ihm noch vieles Gold auf die Reiſe geſchenkt*). Dieſes machte aber gerade ſein Unglük, weil es die Habſucht des türkiſchen Baſcha reizte. Dieſer ſoll aber zum Lohn dafür von den Arabern in Nubien, auf Anſtiften des Königs von Habeſſinien, erſchlagen worden ſeyn. Dadurch entſtand die Feindſchaft zwiſchen den Türken und Habeſſiniern, welche dem Gregorius im J. 1653 die Reiſe durch Egypten nach Habeſſinien unmöglich machte **).

Andere ſagten, Heyling ſey auf ſeiner Rükreiſe aus Habeſſinien von räuberiſchen Arabern erſchlagen worden. Andere behaupteten, er ſey auf dieſer Rükreiſe eines natürlichen Todes geſtorben; noch andere läugnen alles dies, und ſagen, er habe Habeſſinien nie mehr verlaſſen.

Am unwahrſcheinlichſten iſt das, was der Armenier

*) Es ſcheint der Freyherr von Knigge habe dieſen Stoff zu ſeinem Roman: Noldmann's Geſchichte der Aufklärung in Habeſſinien — benüzt.

**) Dies ſcheint zu beweiſen, daß Heyling nicht in Ungnaden entlaſſen worden.

Marad im Jahre 1691 zu Batavia erzählte, nämlich, daß Heyling im Jahre 1680 noch in Habeſſinien gelebt habe, und dann erſt wegen ſeines Bekehrungseifers von dem Könige in Gnaden entlaſſen worden, und auf der Rükreiſe geſtorben ſey †).

Dies iſt alles, was wir von dieſem Peter Heyling wiſſen. Schade, daß ſein Eifer für die Erweiterung unſerer Erdkunde nicht ſo groß war, als ſein Religionseifer.

---

†) Dieſer Mann ward von dem Könige von Habeſſinien nach Oſtindien geſchikt.

III.

Kurze Nachricht

von

zweyen Habeſſinern

Abba Gregorius und Akalexus,

welche

im vorigen Jahrhunderte nach Europa und nach Deutſchland gekommen ſind. *)

Wir müſſen hier noch zweyer Habeſſiner gedenken, die im vorigen Jahrhundert nach Europa gereiſet und nach Deutſchland gekommen ſind. Beyde ſind uns hier wichtig; der eine beſonders, durch welchen unſere Länder- und Völkerkunde bereichert worden, und der andere, weil er Peter Heyling's merkwürdige Geſchichte beſtätigt.

Jener erſte, allerdings wichtige Mann, iſt der habeſſiniſche Abba Gregorius. Dieſer ward im Anfang des vorigen Jahrhunderts zu Makana-Selaſſe, einem Flekken in der habeſſiniſchen Landſchaft Amhara geboren. In ſeinen frühen Jahren wurde er ſchon mit den Jeſuiten in Habeſſinien bekannt, und wurde, beſonders aus Lernbegierde, ihr eifriger Anhänger und Schüler. Als nun der Patriarch Alphons Mendez in das Land kam, machte ihn dieſer zum Lehrer und Aufſeher

*) Aus P. Heyling's Lebensgeſchichte, von Michaelis.

der habeſſiniſchen Edelknaben, die an ſeinem Hofe erzogen wurden. Wie ſich dann die Umſtände der Jeſuiten änderten, und ihnen das Glük den Rükken wandte, da zog er — wider den ausdrüklichen Befehl des Königs — mit ihnen von dannen, und kam in ihrer Geſellſchaft nach Goa. Daſelbſt zerfiel er aber mit den Jeſuiten, theils, weil er zu freymüthig war, theils, weil er noch Anhänglichkeit an ſeine alte Landesreligion äuſſerte. Er wollte daher nach Portugal reiſen, weil dieſes Land ihm aus leicht zu errathenden Urſachen vorzüglich merkwürdig ſchien. Er hatte ſich auch ſchon mit ſeinen Habſeligkeiten auf ein portugieſiſches Schiff begeben, als der Befehl ertheilt wurde, ihn wieder an's Land zu bringen, weil er zu Goa bleiben ſolle *). Dieſer Befehl wurde ſogleich vollzogen, und der arme Habeſſiner wurde zurükgeſchleppt, ohne daß man ihm auch, ſeines Schreyens ungeachtet, ſeine eingeſchifften Effekten zurükgegeben hätte. Das Schiff ſegelte damit ab.

Abba Gregorius mußte nun als Gefangener zu Goa bleiben; doch gelang es ihm bald, auf einem kleinen Schiffe, das nach Arabien fuhr, zu entkommen. Aus Arabien kam er dann mit groſſer Beſchwerlichkeit nach Suakem, und von da im Jahr 1647 in ſein Vaterland zurük. Weil er alles Geſehene und Geſchehene aufrichtig erzählte, ſo verzieh ihm zwar der König ſeinen begangenen Fehler; aber die Mönche, die ihn als einen Jeſuitenfreund haßten und verfolgten, brachten es dahin, daß er in's Gefängniß geworfen wurde. Doch der König ſelbſt begünſtigte ſeine Flucht daraus, und Abba Gregorius floh nun nach Egypten. Von da kam er im Anfange des Jahrs 1649 nach Rom, wo der berühmte Ludolf ihn kennen lernte.

*) Das mag ſeinen guten Grund gehabt haben!

Wie entzükt unſer Ludolf über dieſe glükliche Bekanntſchaft war, läßt ſich leicht denken, da man ja weiß, mit welchem rühmlichen Eifer dieſer Gelehrte die habeſſiniſche Sprache und Geſchichte ſtudiert hat. Auch ſuchte er dieſe Bekanntſchaft mit einem habeſſiniſchen Gelehrten aufs Beßte zu nuzzen. Er bewog ihn, im Jahr 1652 mit ihm nach Gotha zu ziehen, woſelbſt Abba Gregorius ein halbes Jahr lang blieb, und unſerm Hiſtoriker die beßten Nachrichten über Habeſſinien ertheilte, welche dieſer dann in ſein Werk aufgenommen hat.

Die Liebe zum Vaterland trieb den Abba Gregorius von Gotha, wo ihm der Herzog ſehr viele Ehre erwies, aus den Armen ſeines Freundes weg. Er reiste im Herbſt 1652 wieder nach Rom, und in dem darauf folgenden Jahre nach Egypten; von hier aus war es aber damals unmöglich nach Habeſſinien zu kommen, deswegen kehrte er im Jahr 1654 wieder nach Rom zurük, von wo er noch mit Ludolf in habeſſiniſcher Sprache korreſpondierte. Seine Sehnſucht nach dem Vaterlande war aber noch nicht erſchlafft, und im Jahr 1658 ſchiffte er ſich wieder ein, um nach Egypten zu fahren; aber nun fand er das Ziel ſeiner Erdenpilgerſchaft; er ertrank bey Aleppo nahe am Ufer mit 24 andern Perſonen, als er ſich von da auf einem kleinen Fahrzeuge nach Alexandretta wollte bringen laſſen.

So ſchloß ſich das Leben eines Mannes, dem unſre Erdkunde in Rükſicht auf Habeſſinien vieles zu danken hat! — *)

*) Die Jeſuiten wollten ſeine Glaubwürdigkeit (nicht ohne Urſache) verdächtig machen; aber man kann ſie ſelbſt aus ihren Schriften beweiſen. (Man ſehe La Croze im angeführten Werke.)

Der andere Habeſſiner, welcher zu derſelben Zeit nach Deutſchland kam, war ein Jüngling Namens Akalerus oder Akula Chriſtos, ein Schüler des mehrgedachten Peter Heylings. Er machte mit habeſſiniſchen Geſandten eine Reiſe nach Jeruſalem; daſelbſt kam er plözlich auf den Einfall, das Vaterland ſeines Lehrers zu beſuchen, und als unbeſonnener Jüngling gieng er ohne weitere Kenntniß gerade auf das nächſte beſte Schiff. So kam er im Jahr 1653 nach Amſterdam, wo ſeine bisherigen Geſellſchafter ihn verlieſſen, und wo er umgekommen wäre, wenn ſich nicht mitleidige Menſchen ſeiner angenommen hätten. Dieſe lieſſen ihn in der lateiniſchen Sprache unterrichten; er erzählte ihnen vieles von Heyling; ſie unterhielten ihn ein Jahr lang, und ſchikten ihn dann — ohne von Ludolf etwas zu wiſſen — durch Deutſchland nach Rom. — Im Jahr 1654 kam er acht Tage vor Ludolf durch Ulm, welches dieſen ſehr ärgerte. Weiter hat man aber nichts von ihm erfahren, worüber ſich Gregorius, als er Nachricht von ihm erhielt, ſehr betrübte. — Die Reiſe des guten Jünglings war ganz vergeblich geweſen! —

Zusätze,

Anmerkungen und Verbesserungen

zu

diesem ersten Theile.

* * *

Dieſer zweyte Anhang zu dem gegenwärtigen erſten Theile dieſes Werks enthält theils die gröſſeren Anmerkungen zu Lobo's Reiſe, die zu groß und weitläuftig waren, um unter den Text geſezt zu werden, theils mehrere Zuſäzze und Verbeſſerungen, die nicht mehr unter den Text geſezt werden konnten, da ich während des Abdruks deſſelben verſchiedene hiehergehörige neue Entdekkungen machte, und auch noch einige Schriften und Hülfsquellen erhielt, die mir vorher fehlten.

Es iſt beſſer ſpäte, als gar nicht! So dachte ich; und um — ſo viel an mir war — meinem Werke doch einige Vollkommenheit zu geben, reihte ich alle dieſe Zuſäzze, Anmerkungen und Verbeſſerungen in dieſem zweyten Anhange zuſammen.

Ich zweifle nicht, daß nicht noch eine groſſe Nachleſe übrig bleibe — doch ich that, ſo viel ich vermochte! —

Der Herausgeber.

Zuſäzze und Anmerkungen

zu der

Einleitung.

I. Zu der hiſtoriſch-geographiſchen Litteratur von Habeſſinien.

Ludolf.

Zu Seite 8. — Die franzöſiſche Ueberſezzung von Ludolfs Werk — ich erhielt ſie erſt ſeither — iſt betittelt:

Nouvelle Hiſtoire d'Abeſſinie ou d'Ethiopie, tirée de l'hiſtoire latine de M. *Ludolf.* avec fig.

Der Ueberſezzer, der ſeine Arbeit dem Ludolf ſelbſt dedizirte, hat ſich nicht genannt; er hat aber mehr einen Auszug aus der Hiſtoria æthiopica, als eine Ueberſezzung derſelben geliefert; den Commentarium hat der Verfaſſer gar nicht benüzt; auch hat er eigenmächtig Ludolfs Erzählung von dem Zuſtande der Religion in Habeſſinien und ſ. w. aus den Berichten der Jeſuiten verbeſſert. Das ganze Werkchen hat nur (ohne Vorrede und Regiſter) 275 Seiten in ganz klein Oktav. Die beygefügten Kupfer ſind naturhiſtoriſch, und auſſer der nachgeſtochenen Ludolfſchen Karte unbedeutend. Dieſe Karte macht mir dieſe Ueberſezzung beſonders ſchäzbar, da ſie mir bey meinem Exemplare des Originals fehlt, und doch zur Kunde von Habeſſinien und zur Beurtheilung von Bruce's Verdienſten um dieſelbe ſo ſehr wichtig iſt.

Alvarez.

Zu Seite 10. — Die in Duodez gedrukte franzöſiſche Ueberſezzung von Alvarez hat den Titel:

Hiſtoriale Deſcription de l'Ethiopie, contenant

vraye relation des terres, & païs du grand Roy, & Empereur Prete-Jean, l'assiette de ses Royaumes & Provinces, leurs coutumes, loix & religion, avec les pourtraits de leurs temples & autres singularitez, cy devant non cogneues. En Anvers, de l'Imprimerie de Christofle Plantin, à la licorne d'or, 1558. Avec Privilege Royal.

Das Privilegium ist auch auf den Buchdrukker Plantin gegeben. Das Titelstökchen stellt eine Hand mit einem in Bewegung gesezten Zirkel vor, mit der Umschrift: Constantia & labore. (Plantin's gewöhnliches Stökchen.)

Ich besize aber noch ein andres Exemplar, welches ganz der nämliche Abdruk ist, nur mit einiger Veränderung im Titel; nämlich auf demselben ist ein andres Stökchen, ein Schiffchen, mit der Umschrift: In Dies, Arte & Fortuna — und statt Plantin's Name steht unten: En Anvers, chez Jehan Bellere, au Faucon, 1558. Avec Privilege Royal. Auf der Rükseite des Titels steht auch das dem Plantin ertheilte Privilegium, auf welches in beyden Exemplaren die Zueignungsschrift des *Jehan Bellere* folgt, der sich aber nicht als Uebersezzer nennt. Im Uebrigen sind sich beyde Exemplare ganz gleich.

Lobo.

Zu Seite 13. Ein deutscher Auszug aus Lobo's Reisebeschreibung fiel mir erst nach Vollendung des Abdruks meiner Uebersezzung in die Hände. Da ich dessen noch nirgends erwähnt fand, so will ich den ganzen Titel hieher sezzen:

Auf dem Kupfertitel, welcher einen Palmhain mit einem Einhorn und mit dem Porträt eines habessinischen Königs vorstellt, steht oben: NEU ERKUNDIGTES MOHRENLAND.

Der eigentliche Titel heißt:

P. Hieronymi, eines Jesuiten in Portugal, Neue

Beschreibung und Bericht von der wahren Beschaffenheit

1. Des Mohrenlandes, sonderlich des Abyssinischen Kayserthums.
2. Des Ursprungs Nyli.
3. Wo das Einhorn zu finden.
4. Warumb der Abyssiner Käiser Priester Johannes genennet werde.
5. Wie das rothe Meer beschaffen, und woher es diesen Namen habe.
6. Von unterschiedlichen Arten der Palmenbäume, und von ihrer Tugend und Nutzbarkeit.

Alles aus langwüriger Erfahrung zusammengetragen, und dem Weltkündigem Leser zur angenehmen Nachricht in die Teutsche Sprache übersetzt. — Nürnberg bey Johann Hoffmann, Kunsth. 1670.

Es ist ein Duodezbändchen von 106 Seiten, mit einem Kärtchen von dem Ursprunge des Nils. *) — Dieser Auszug enthält nichts, als was der Titel sagt, nichts von Lobo's Reise und Aufenthalt in Habessinien, nichts von seinen Begebenheiten daselbst; auch ist weder Vorrede noch Einleitung dabey, aus welcher wir ersehen könnten, woher dieser Auszug genommen sey **). Uebrigens enthält er manche Nachrichten, die ich in Le Grand's Uebersezzung vergebens suchte. Ich bringe das Wichtigste davon in diese Zusäzze. Auch das Kärtchen fehlt in Le Grand, und ich kann nicht entscheiden, ob es von Lobo selbst — dazu scheint er mir nicht Geschiklichkeit genug besessen zu haben — her-

*) Ich habe dieses Kärtchen zu Seite 220 dieses Bandes nachstechen lassen. Es gehört ganz eigentlich hieher.

**) Ich vermuthe es sey eine Uebersezzung von Thevenot's Auszug in dessen oben S. 13 angeführter Sammlung, deren erste Auflage im Jahr 1664 erschien. Ich habe sie nicht bey der Hand.

rühre, oder ob es, wie es wahrſcheinlicher iſt, von einem andern Jeſuiten entworfen worden; genug, es iſt noch ein Beweis mehr, daß die Nilquellen den portugieſiſchen Jeſuiten in der erſten Hälfte des vorigen Jahrhunderts bekannt waren. Man vergleiche dies kleine Kärtchen mit Bruce's groſſer Karte (im III. Band der deutſchen Ueberſezzung ſeines Werks) und man wird finden, daß beyde ſehr miteinander übereinſtimmen.

Zu dem Urtheil über James Bruce.

Zu Seite 19 Wem mein nicht übereiltes Urtheil über James Bruce und ſeine Reiſebeſchreibung zu hart ſcheinen möchte, der leſe, was der berühmte, hierinn als Kenner geltende Eduard Wortley Montague in ſeinen kürzlich erſchienenen Briefen *) von ihm ſchreibt.

Nachdem er, ohne ihn zu nennen, doch macht er ihn kenntlich genug, in einem vorhergehenden Briefe Bruce's Eitelkeit und Arroganz getadelt hatte, ſagt er in einem aus Venedig vom 30ten Auguſt 1774 datirten Briefe von ihm:

„Was er von den Habeſſiniern ſagt, iſt vollkommen wahr; nur eſſen ſie nicht immer ſo, wie er glaubt. Nur bey beſonderen Gelegenheiten, wie z. B. bey einem Gaſtgebot, laſſen ſie ein ausgeſuchtes Thier kommen, und ſchneiden von ſeinem fleiſchigten Theile einige Stükke ab, von denen jeder einige Biſſen iſſet. — Ich bin mit einem reiſenden Armenier bekannt, der drey Jahre Schazmeiſter des Kaiſers (von Habeſſinien) war; dieſer weicht in ſeiner Beſchreibung des Landes ſehr von Jenem ab. Jener (Bruce) ſagt aber von ihm, er habe den Kaiſer beſtohlen. Ich hoffe, daß das, was B. in des Königs (von England) Garten geſchikt hat, mehr Glük haben werde, als was er in andere Gärten ſchikte; denn, wenn ich nicht falſch berichtet bin, ſo hat ſich durchaus nichts Neues unter ſeinen Geſchenken gefunden!“ —

*) Ueberſezt in v. Archenholz Minerva, 1792. Monat Oktober, Seite 44 und folg.

Noch in einigen folgenden Briefen macht ſich Montague über Bruce und ſeine Schimären luſtig, gibt Winke über ſeinen zweydeutigen Karakter, über ſeine Windbeuteley, Ignoranz u. ſ. w.

Endlich ſagt er in einem Briefe aus Venedig vom 2ten Auguſt 1775:

„Wenn B. meine arabiſchen Briefe gehörig kritiſiren wollte, ſo hätte er erſt arabiſch lernen müſſen. — Ich bin begierig, ſeine Nachrichten von Habeſſinien zu ſehen. So viel weiß ich, daß er jezt ſchon ſagt, Alles was Ludolf darüber geſchrieben habe, ſey falſch. Aber er hatte auch das beſondere Glük, die Sprache des Landes in vierzig Tagen zu lernen, und daß der Kaiſer zu ſeinen Hofleuten ſagte, ſie müßten die Reinheit ihrer Mutterſprache von ihm erlernen!“ —

Sapienti ſat! —

Zu den kleineren minder bedeutenden Werken über Habeſſinien.

Zu Seite 23 u. f. — Ich finde noch folgende Schriften nachzuholen:

1) *Macrizi* Hiſtoria Regum Islamiticorum in Abyſſinia, interpretatus eſt, & una cum Abulfedæ deſcriptione regionum Nigritarum e codd. Biblioth. Leidenſis arabice edidit *Fr. Th. Rinck*, &c. 4. Lugd. Batav. 1790.

Der arabiſche Titel des Originals heißt: Sammlung von Nachrichten Islamitiſche Könige in Habeſſinien betreffend. — Der Verfaſſer, Al Makrizi, ein arabiſcher Schriftſteller aus Baalbek in Syrien, ſammelte zu Mekka im Jahr der Hedſchra 839 alles was er von Augenzeugen über den Zuſtand ſeiner Glaubensgenoſſen in Habeſſinien erfahren konnte. Er war nicht ſelbſt in dieſem Lande, und ſeine Nachricht von demſelben iſt höchſt unvollſtändig und von geringer Bedeutung. — Er erzählt ſchon von den blutigen Mahlzeiten der Habeſſinier.

(Man sehe: Jenaer Allg. Litteratur-Zeitung, 1790. IV. Bd. Monat Dezember. Nro. 375. S. 708 u. f.)

2) *Contzenii* (*Ad.*) Abyssini regis historia. 8. Colon. 1618.

Ein Werkchen, das ich nur diesem Titel nach kenne, den ich in einem Katalog fand.

3) Brief Account of the Rebellions and bloudshed, occasioned by the Jesuits and other Popish Emissaries in the Empire of Ethiopia, collected of a manuscript history written in Latin, by *John Michael Wansleben*, a learned Papist. London, 1679.

Ich finde dies Werkchen, das interessant zu seyn scheint, von Michaelis in seiner Lebensbeschreibung des Peter Heylings, Seite 99 in der Anmerkung angeführt; weiter kenne ich es nicht.

Zu Seite 23. — Von dem angeführten Werkchen des Ritters Damian a Goes, dessen ganzer Titel ist:

Fides, Religio, Moresque Æthiopum sub Imperio Precioſi Joannis (quem vulgo Presbyterum Joannem vocant) degentium, unà cum enarratione confœderationis ac amitiæ inter ipsos Æthiopum Imperatores & Reges Lusitaniæ initæ, *Damiano a Goes*, Equite Lusitano autore ac interprete. Adjectæ sunt epistolæ &c. & Deploratio Lappianæ gentis. —

habe ich seitdem die Ausgabe erhalten, die dem Werkchen des *Joh. Boëmi* Mores, leges & ritus omnium gentium, Lugd. 1561. — angehängt ist. Jenes hat in Allem 93 Seiten in Duodez.

Das Ganze enthält nichts, was man nicht in andern Schriften besser und weitläuftiger fände; doch ist es als Aufsaz eines gleichzeitigen Schriftstellers, der aus guten Quellen schöpfte, nicht ohne Werth.

II. Zu der allgemeinen Ueberſicht der Geſchichte der Kunde von Habeſſinien.

Zu Seite 34. — Kosmas war ein egyptiſcher Kaufmann, der im 6ten Jahrhunderte unſrer Zeitrechnung lebte, um ſeines Gewerbes willen viel reiste, nachher ein Mönch ward, und ſein geographiſches Werk ſchrieb. Ueber ſeine Erdkunde iſt auch Robertſon's hiſtoriſche Unterſuchung über die Kenntniſſe der Alten von Indien ꝛc. (aus dem Engl. v. G. Forſter, gr. 8. Berlin, 1792.) und Sprengel's Geſchichte der wichtigſten geographiſchen Entdekkungen ꝛc. (zweyte ſehr vermehrte Auflage, 8. Halle, 1792.) zum Nachleſen zu empfehlen. Die zweyte Auflage des leztgenannten Werks iſt mir erſt nach dem Abdruk meiner Einleitung zugekommen. Ich muß meine Leſer, beſonders was die Kenntniß des Nils betrifft, darauf hinweiſen, es iſt voll wichtigen Inhalts.

Zu Seite 40 und 41. Anmerkung. — Das Aduliſche Denkmal (Monumentum Adulitanum) wird von Kosmas (am angeführten Orte) ſo beſchrieben:

„Zu Adula*), zwey Meilen (etwa eine halbe deutſche Meile) vom Meere, ſteht beym weſtlichen Eingang in die Stadt, am Wege nach Axum ein Stuhl von weiſſem Marmor; auf deſſen Rükſeite ſieht man das Bild des Herkules und des Merkurs; übrigens iſt derſelbe ganz mit Schrift angefüllt; neben dem Stuhl ſteht noch ein marmornes Denkmal. Die Hauptinnſchrift beginnt mit den Worten:

Βασιλευς μεγας πολεμαιος υιος Βασιλεος πολεμαιε και Βασιλισσης Αρσινοης Θεων αδελφων των βασιλεων πολεμαιε και βασιλισσης Βερενικης Θεων σωτηρων απογονος &c. &c. (Eitel Schwulſt!)

Der Stuhl ſelbſt fieng zu meiner (des Kosmas) Zeit ſchon an zu verfallen, und der untere Theil war es wirklich ſchon.“ —

*) Welches das heutige Arkiko ſeyn ſoll.

Kosmas spricht noch weitläuftiger darüber, und theilt die ganze Innschrift mit; auch haben *Leo Allatius* in seiner Abhandlung de Monumento Adulitano (Romæ, 1631.) *Chisbull* in seinen Antiquitatibus asiaticis (Fol. Lond. 1728.) Spon, Thevenot und andere diesen Gegenstand genauer untersucht.

(Man sehe die Schriften in meines theuersten Lehrers und jezt Gönners und Freundes Prof. Oberlins Meisterwerke: Orbis antiqui monumentis suis illustrati primæ lineæ. Neue Aufl. Argent. 1790 — angeführt.)

Bruce spricht zwar von Denkmälern zu Axum und von einer griechischen Innschrift die so anfangen soll: πολεμαιε ανεχγελε βασιλεως — (βασιλεος) — aber von dem erwähnten Aduliſchen Denkmale spricht er nicht.—

Zu Seite 43. Die Kenntniß der Araber von Habeſſinien findet man sehr gut erläutert in der mir zu spät zugekommenen Preißschrift: *J. M. Hartmanni* Commentatio de Geographia Africæ Edrisiana — gr. 4. Göttingen, 1791. — Auch gehören hieher: *Macrizi*, oben angeführtes Werkchen, und Sprengel's erstgenannte Geschichte der wichtigsten geographischen Entdekkungen. — Meine weiteren Anmerkungen darüber muß ich auf eine andere Gelegenheit verspären.

Zu Seite 44 und Anmerkung. — Was den Ursprung des sonderbaren Namens Priester Johannes betrifft, so sagt Bruce (deutsche Ueberseżzung III. Bd. S. 272.) es sey in Habeſſinien die Gewohnheit, vor den Fenstern des Königs und der Groſſen zu wehklagen; vor dem Pallaſt des Königs rufe man gewöhnlich: Rete O Jan hoi — d. i. Mein König laß mir Gerechtigkeit wiederfahren! — Nun sezt er hinzu: „Weil diese Worte einen ähnlichen Schall mit Prete Joanni haben, so hat man dem Könige den Namen Prieſter Johannes gegeben, wozu man bisher keine Urſache oder Ableitung finden konnte.“ !!! — Wie zuverläſſig, wie arrogant geſprochen! Man wußte bisher nicht, woher der Name Prieſter Johannes gekommen sey — Bruce sagt es — und er war der erſte, der dieſe groſſe Entdekkung machte! —

Beydes

Beydes iſt falſch. Es iſt längſt erwieſen, daß der Name des Prieſters Johannes aus dem Morgenlande kam, und einem tartariſchen Fürſten gegeben wurde*) — auch ſchmükt ſich Bruce hier wieder mit fremden Federn; denn ſchon lange vor ihm ſind andre, worunter auch unſer Lobo, auf dieſen Einfall gekommen.

Zu Seite 43 u. f. Des in dieſen Zuſäzzen angeführten alten deutſchen Auszugs aus Lobo's Reiſebeſchreibung wird geſagt:**)

„Es iſt in Habeſſinien eine alte Gewohnheit, daß die Sklaven ihren Herren, oder die Unterthanen, ihrer Obrigkeit vor den Häuſern ihre Noth klagen, indem ſie ſich an einen bequemen Ort ſtellen, und mit kläglicher Stimme rufen. Die Mohren ſchreien: Acid, Acid, Acid! — Die Bauern aus Tigre: Adaric, Adaric, Adaric! — Die Hofleute: Abeto, Abeto, Abeto! — Welche Worte einen Herrn oder König bedeuten. Die aus dem mittlern Theile von Habeſſinien rufen: Jan coy, Jan coy! — d. h. mein König, mein König! — Welches einige wie die Wölfe heulen. Daher, und weil der König ſich prieſterliche Würde anmaaßt, ſcheint dann der Name Prieſter Johannes gekommen zu ſeyn!“ —

Abermals ein Beweis von der Originalität des Ritters von Kinnaird! —

Zu Seite 46. Hier verdient die von ihm ſelbſt aufgeſetzte Geſchichte des J. Bermudes (bey La Croze, S. 77 u. f.) nachgeleſen zu werden, welche ſehr auffallend den Uebermuth und die Einfalt dieſes Mannes beweist. Die ihm von glaubwürdigen Schriftſtellern zugeſtandene Wahrhaftigkeit in allem, was er als Augenzeuge erzählt, ſcheint mir nicht ſo feſt gegründet zu ſeyn; denn ich finde, daß

*) Man leſe beſonders Sprengel's mehrgedachte Geſchichte der geographiſchen Entdekkungen darüber nach.

**) Dieſe Stelle findet ſich in Le Grand's Ueberſezzung nicht; auch ſcheint ſie dieſem Ueberſezzer ganz unbekannt geweſen zu ſeyn; denn er benüzte ſie nicht in ſeiner Abhandlung über den Urſprung des Namens Prieſter Johannes. (T. I. p. 295.)

er das, was er nicht geradezu läugnen kann, zu bemänteln ſucht, und andere Umſtände gefliſſentlich falſch erzählt. Der Kopf ſchwindelte dem ſo plözlich erhobenen Manne, und dieſer Kopf war zu leer, um den ganzen Mann gehörig regieren zu können.

Zuſäzze,

Anmerkungen und Verbeſſerungen zu Lobo's Reiſebeſchreibung.

Zu Seite 51. — Ormus — Von der portugieſiſchen Beſiznehmung dieſer Inſel und dem Vortheil, welchen ſie dieſer Nazion brachte, ſehe man auch: Robertſon's (obenangeführte) hiſtoriſche Unterſuchung — und Tavernier's Reiſebeſchreibung.

Zu Seite 55. — Mozambik. — Nachrichten hierüber findet man geſammelt im III. Bändchen meiner Bibliothek der neueſten Länder- und Völkerkunde.

Zu Seite 69. — Zeila. — Makrizi gibt (S. 9.) eine weitläuftige Beſchreibung des Königreichs Zeila (eigentlich Adel) und ſagt, es werde in folgende ſieben Landſchaften abgetheilt: Aufat, Davaru, Arababni, Hadia, Scharcha, Bali und Dara — Edriſi nennt Zeila: Zakg.
(M. ſ. *Hartmanni* Comment. *p.* 59.)

Zu Seite 79. — Maldiviſiſche Kokosnüſſe. — Dieſe Frucht wächst allein (wie man jezt weiß) auf Bäumen auf der Palmen-Inſel im indiſchen Ozean, und ſonſt nirgends in der Welt. Die Unkunde dieſer Inſel erzeugte alle jene Mährchen. (*Rochon*, Voyage à Madagaſcar & aux Indes orientales, &c. p. 320.)

Zu Seite 84. — Innenhandel von Südafrika. — Von der Wirklichkeit deſſelben findet man Nachrichten in de la Lans des Abhandlung von dem innern Afrika, in Bruns und Zimmermanns Repoſitorium ꝛc. I. Bd.

Zu Seite 86. — Magadoxo. — Des Laskars Juſuf merkwürdigen Bericht von dieſem Königreiche findet man überſezt im III. Bändchen meiner Bibliothek der neueſten Länder- und Völkerkunde.

Zu Seite 102. — Schelven. — Von den älteſten Fahrzeugen, die auf dem rothen Meere üblich waren, ſehe man Berghaus Geſch. der Schiffahrtskunde, gr. 8. Leipz. 1792. I. B.

Zu Seite 105. — Rothes Meer. — Die in dem erwähnten Auszuge aus Lobo's Reiſebeſchreibung enthaltene Beſchreibung des rothen Meers iſt noch kürzer, als hier abgekürzt, doch weicht ſie in Einigem von dieſer ab.

Zu Seite 110. — Königreich Balus. — Auf Ludolfs gerühmter Karte von Habeſſinien finde ich ein Köntreich Balou — nordwärts von Arkiko, auf der Gränze von Habeſſinien.

Zu Seite 114. — Sart (*Goëmon.*) — In dem erwähnten Lobo'ſchen Auszuge wird S. 57 geſagt:

» An einigen hellen und klaren Orten des rothen Meers ſahen ſie (Lobo und der Patriarch) viele rothe Flekken, die, wie ſie bemerkten, von einem Meergewächs herkamen, welches dem Carcago *) gleicht. Dieſes iſt das nämliche, das von den Habeſſiniern Sufo genannt wird; man ißt den Samen deſſelben; die Blume ſieht dem Safran ähnlich, und wird zum Rothfärben gebraucht. Die Tücher in den Kirchen waren damit gefärbt. Da nun das rothe Meer in der habeſſiniſchen Bibel Baſar Suf — rothes Meer genannt wird, ſo ſchloß Lobo daraus, daß es von jenem Gewächs den Namen habe. " —

Zu Seite 126. — Gierigkeit der Bedienten. — Eine morgenländiſche Sitte! — Man ſehe was Lempriere von einem ähnlichen Vorfalle in Maroko erzählt. (Reiſebeſchreibung, deutſche Ueberſezzung, S. 238.)

Zu Seite 149. — Ehemalige Gröſſe des habeſſiniſchen Reichs. — Barros ſcheint der Urheber dieſes Irrthums zu ſeyn. Wenigſtens gehört er in die dunkleren Zeiten der Erdkunde.

Zu Seite 151. — Von den Gafatern, Damotern, Agaus, Gallaern u. ſ. w gibt auch Bermudes (am angeführten Orte) einige Nachrichten, die wir im zweyten Theile dieſes Werks benüzzen werden.

---

*) Ein mir unbekannter Name, ſoll vielleicht die Caraca bulboſa des Rumph hier gemeynt ſeyn? — Das mögen Botaniker entſcheiden.

Zu Seite 157. — Das Einhorn. — In dem erwähnten Lobo'ſchen Auszuge ſteht eine etwas weitläuftigere Erzählung von dem Einhorn, die ich in der Folge noch benüzze. Auch Bermudes ſpricht von dieſem Thiere.

Zu Seite 162 u. f. Von den Speiſen, von der Art zu eſſen, von der Kleidung, von den Sitten der Habeſſinier überhaupt, wird im zweyten Theile dieſes Werks weitläuftiger gehandelt; ich verweiſe alſo die Leſer dahin, um dieſe Zuſäzze nicht zu ſehr zu häufen, und um Wiederholungen zu vermeiden.

Zu Seite 165 Die in der Anmerkung verſprochene Anekdote, welche Ludolf erzählt, ſoll auch im zweyten Theile dieſes Werks ihre gehörige Stelle finden.

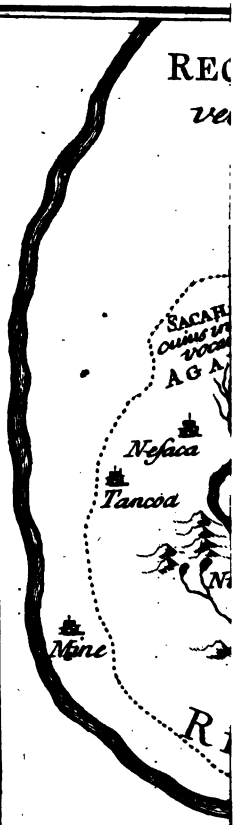
Zu Seite 166 u. f. Auch von dem Juſtizweſen, Religionszuſtande u. ſ. w. von Habeſſinien wird das Weitere im zweyten Theile aus Ludolf angeführt.

Zu Seite 174. — Bruce (III. Bd. S. 118) ſagt, der Bach, welcher an Fremona vorbeyfließt, heiſſe Mai-Gogua, welches Fluß der Eulen bedeute.

Zu Seite 175. — Von Fremona's Lage und heutigem Zuſtande ſehe man, was Bruce im III. Bd. S. 125 u. f. ſagt. Ein Mehreres im zweyten Theile davon, wo die Geographie von Habeſſinien genauer auseinander geſezt wird.

Zu Seite 236. — Statt Ganete Ilhos wird wohl Ganete Jeſus geleſen werden müſſen; dieſes war eine jeſuitiſche Reſidenz, welche oben am See von Dembea (Bahr Tzana) nicht weit von Gorgora liegt. (M. ſ. Ludolfs Karte.)

Alles Uebrige wird im zweyten Theile dieſes Werks weitläuftiger erläutert.



VON DEN

Von

in der erſter

mit

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R L

Printed
in
Switzerland

Printe
Swift

Zu Seite 157. — Das Einhorn. — In dem erwähnten Lobo'ſchen Auszuge ſteht eine etwas weitläuftigere Erzählung von dem Einhorn, die ich in der Folge noch benüzze. Auch Bermudes ſpricht von dieſem Thiere.

Zu Seite 162 u. f. Von den Speiſen, von der Art zu eſſen, von der Kleidung, von den Sitten der Habeſſinier überhaupt, wird im zweyten Theile dieſes Werks weitläuftiger gehandelt; ich verweiſe alſo die Leſer dahin, um dieſe Zuſäzze nicht zu ſehr zu häufen, und um Wiederholungen zu vermeiden.

Zu Seite 165 Die in der Anmerkung verſprochene Anekdote, welche Ludolf erzählt, ſoll auch im zweyten Theile dieſes Werks ihre gehörige Stelle finden.

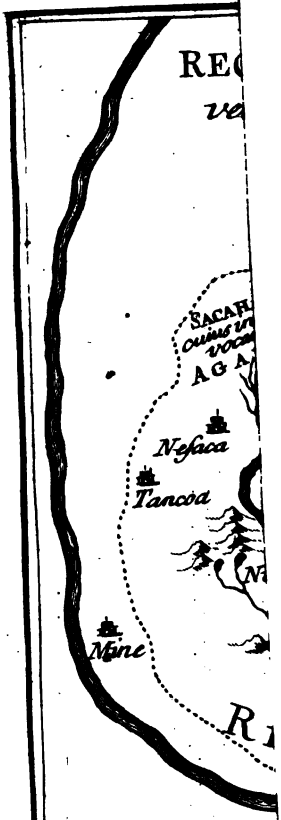
Zu Seite 164 u. f. Auch von dem Juſtizweſen, Religionszuſtande u. ſ. w. von Habeſſinien wird das Weitere im zweyten Theile aus Ludolf angeführt.

Zu Seite 174. — Bruce (III. Bd. S. 118) ſagt, der Bach, welcher an Fremona vorbeyfließt, heiſſe Mai-Gogua, welches Fluß der Eulen bedeute.

Zu Seite 175. — Von Fremona's Lage und heutigem Zuſtande ſehe man, was Bruce im III. Bd. S. 125 u. f. ſagt. Ein Mehreres im zweyten Theile davon, wo die Geographie von Habeſſinien genauer auseinander geſezt wird.

Zu Seite 236. — Statt Ganete Ilhos wird wohl Ganete Jeſus geleſen werden müſſen; dieſes war eine jeſuitiſche Reſidenz, welche oben am See von Dembea (Bahr Tzana) nicht weit von Gorgora liegt. (M. ſ. Ludolfs Karte.)

Alles Uebrige wird im zweyten Theile dieſes Werks weitläuftiger erläutert.



VON DEN

Von

in der erſter

mit

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R L

Printed
in
Switz